

Étienne de Greeff

Criminologue et professeur belge [1898-1961]

(1955)

Le juge Maury

roman

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec

[Page web](#). Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Réjeanne Toussaint, bénévole,
Courriel: rtoussaint@aei.ca

à partir de :

Étienne de Greeff (1898-1961)

Le juge Maury. Roman. (1955)

Paris : Les Éditions du Seuil, 1955, 316 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

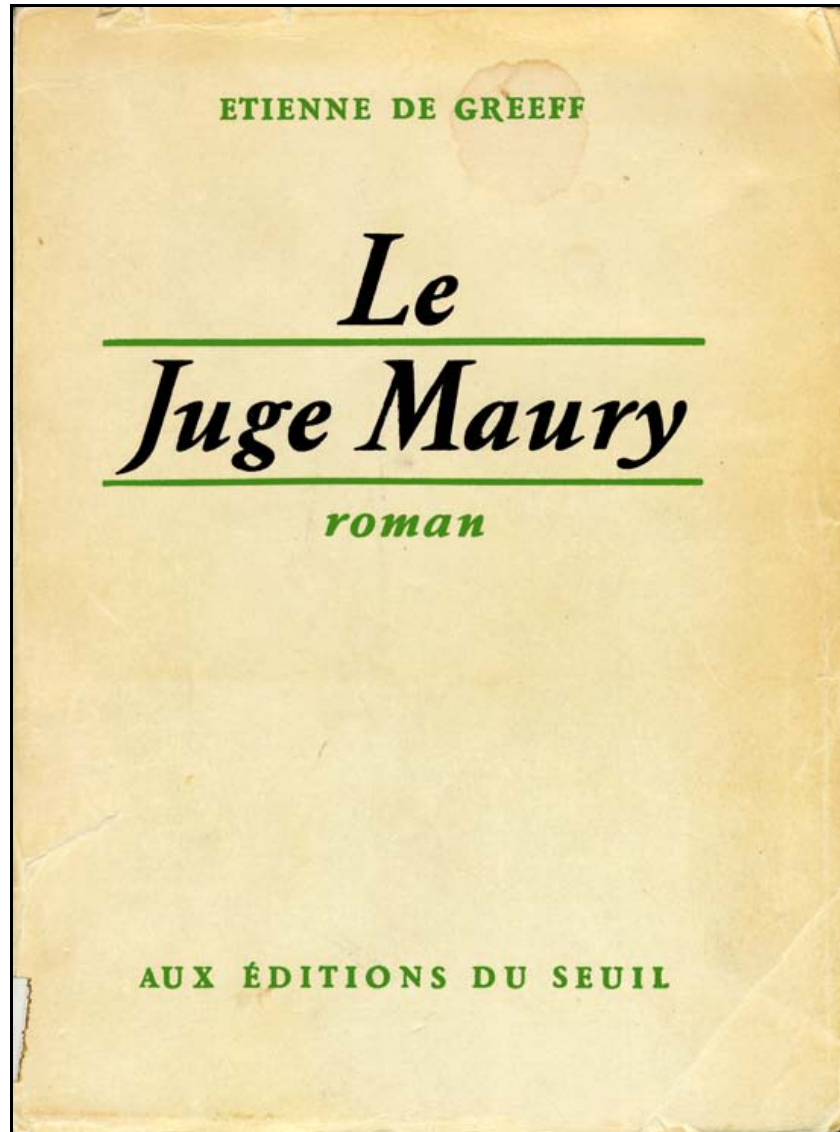
Édition numérique réalisée le 3 décembre 2012 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, Québec.



Étienne de Greeff

Criminologue et professeur belge [1898-1961]

Le juge Maury.
roman



Paris : Les Éditions du Seuil, 1955, 316 pp.

REMARQUE



Ce livre est du domaine public au Canada parce qu'une œuvre passe au domaine public 50 ans après la mort de l'auteur(e).

Cette œuvre n'est pas dans le domaine public dans les pays où il faut attendre 70 ans après la mort de l'auteur(e).

Respectez la loi des droits d'auteur de votre pays.

Ouvrages du même auteur

La nuit est ma lumière, roman, Éditions du Seuil, 1949.

Nos Enfants et Nous, 1939, Casterman, Paris-Tournai.

Introduction à la Criminologie, 1937-1947, Presses universitaires, Paris ; Van den Plas, Bruxelles.

Culture et Éducation Physique, Casterman, Paris-Tournai, 1942.

Notre Destinée et Nos Instincts, Plon, Paris, 1945,

Instincts de Défense et de Sympathie, Presses universitaires, Paris, 1947.

Ames Criminelles, Casterman, Paris-Tournai.

Aux Sources de l'Humain, Plon, Paris, 1949,

SOUS LE PSEUDONYME DE STÉPHANE HAUTEM

Le Retour au Silence, Dessart, Bruxelles, 1945.

Table des matières

[Deuxième de couverture](#)

[Chapitre I.](#)

[Chapitre II.](#)

[Chapitre III.](#)

[Chapitre IV.](#)

[Chapitre V.](#)

[Chapitre VI.](#)

[Chapitre VII.](#)

[Chapitre VIII.](#)

[Chapitre IX.](#)

[Chapitre X.](#)

[Chapitre XI.](#)

[Chapitre XII.](#)

[Chapitre XIII.](#)

[Chapitre XIV.](#)

[Chapitre XV.](#)

[Chapitre XVI.](#)

[Chapitre XVII.](#)

[Chapitre XVIII.](#)

[Chapitre XIX.](#)

Le juge Maury. roman.

Deuxième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

C'est le portrait d'un juge que nous trace Étienne de Greeff, psychiatre et romancier de *La nuit est ma lumière*.

Un juge dans la force de l'âge et qui ne doutait pas de ses pouvoirs. En vain le docteur van Helmont cherche-t-il à l'inquiéter : "La justice dont il avait vécu jusque-là, c'était une divinité maternelle au service de laquelle il s'était placé pour en recevoir en échange la satisfaction morale, une approbation et une bénédiction continues..."

Mais qu'est-ce que la justice sans la compassion ? Pour être délogé de son inexpugnable conscience, il faudra à Paul Maury la révélation de la trahison de sa femme, qui étouffe dans un bonheur qu'il a choisi et à quoi elle n'a point de part.

Il faut un cœur déchiré pour faire droit à autrui. "Il faut qu'il y ait des hommes aux dépens de qui puissent vivre les autres. Le juge par lequel on accepte d'être jugé est de ceux-là..."

[7]

AU DOCTEUR ANDRÉ DE WULF

[9]

Le juge Maury. roman.

Chapitre I

[Retour à la table des matières](#)

Le docteur Van Belmont ne traversait jamais la Grand'Place de Varanges suivant la diagonale autorisée par le règlement. Il en faisait le tour, à une allure de procession, et comme si, sans quitter sa voiture, il s'arrêtait aux étalages ; une habitude qu'il avait prise avant 40, lorsqu'il étrennait sa Ford décapotable,, son premier grand luxe. Cette grand'place, avec sa collégiale romane et l'hôtel de ville qui lui faisait face, avec ses vieilles façades à pignons, acceptait son âge et semblait avoir réussi à se dégager du temps et des événements mineurs.

« Elle vous calme les nerfs, disait le docteur. Elle vous demande de ne pas passer trop vite devant les choses dont on a besoin pour vivre. Vous autres, gens de Varanges, vous ne savez même pas que votre église est une des plus, anciennes constructions mosanes du pays ! » lançait-il quand on le blaguait.

Ce rite, le docteur Van Belmont l'observait même lorsque, comme en ce soir gris et froid de novembre, il pérégrinait seul sous la lumière grelottante du néon. Son tour achevé, il s'engagea dans l'obscur rue

Lints, qui rejoint, trois cents mètres plus loin, le square Alice-de-Vairon. En une courbe parfaite, il vint ranger sa Mercury beige devant l'entrée du Palais de Justice. Ce palais, ancien couvent vidé à la révolution et affecté à l'usage de Thémis sous l'occupation napoléonienne, avait une vague [10] allure Renaissance et, le soir, tandis que, derniers vestiges de 1900 parsemés parmi les lampes électriques, s'allumaient un à un les yeux verdâtres des réverbères, il lui venait une grandeur farouche qu'on n'eût pas soupçonnée en plein jour.

Le docteur Van Belmont descendit de voiture. Comme il s'attardait à contempler sa carrosserie neuve, l'éclairage dur des becs Auer burlina le personnage. C'était un homme de quarante-cinq ans, de belle taille ; il serrait contre son pardessus mal boutonné sa lourde serviette ; cheveux au vent, son visage évoquait celui d'un chanoine Van der Paele auquel Van Eyck aurait donné des lèvres plus épaisses.

Une cloche lourde et lente, donnant le ré, commença de sonner cinq heures. Le médecin gravit les quelques escaliers du large perron, s'engagea sous les pilastres formant portique, et pénétra dans un hall puissamment éclairé. Passé ce hall, les passions se taisaient. Face à la porte d'entrée et occupant presque tout le mur du fond, une fresque académique symbolisait la Justice régnant sur le peuple. Ce peuple était représenté par quatre familles de paysans, en tenue de travail, assis sur des gerbes d'or et s'apprêtant à manger, avec leur miche de pain, les fruits de la région, tous mûris le même jour. Au loin, dans l'air bleu, un clocher s'élevait vers le ciel, ennoblissant la plèbe. Au milieu du groupe, en pleine lumière, face au passé et à l'avenir, mais singulièrement absente du présent, posait la Déesse. Elle était nue.

« Si ces Messieurs du Parquet apprenaient qu'une scène semblable s'est déroulée sur le gazon du square, ils arrêteraient la moitié de la ville », se redit Van Belmont, retenant un sourire. Chaque fois qu'il pénétrait dans ce sanctuaire, l'idée saugrenue lui venait de communiquer sa réflexion au Procureur du Roi, à la première occasion. Mais chaque fois il réfléchissait : « Un culte ne se soutient que dans le silence, dans une certaine complicité. Le Procureur à peut-être parfois envie de me dire la même chose et, après tout, je suis complice, moi

aussi. Il n'y aurait pas de justice si elle n'avait son propre univers, son temple et ses prêtres, dont je suis... » Ainsi, à chacune de ses entrées, une petite note de mélancolie succédait à une lueur d'humour.

[11]

Dans ce hall spacieux s'indiquait, à gauche, la grande salle du tribunal de commerce, à droite, le tribunal correctionnel. Leurs portes majestueuses, en chêne clair du pays, semblaient ne pouvoir se rouvrir qu'avec la permission de Dieu. Dans le fond à droite, au pied de l'escalier modeste qui conduisait aux étages, s'allongeait un pupitre de chêne plus sombre, où trônait, vêtu d'un uniforme bleu qu'achevait un képi majestueux, le gardien du Temple en conversation avec quelques amis, simples civils. Derrière lui, le casier des correspondances. Comme il s'approchait, le docteur entendit l'huissier conclure :

- Moi, je vous le dis pour la centième fois. J'ai fait la guerre, la vraie ! pas celle de dix-huit jours ! et je sais ce que c'est ! Il est matériellement impossible que les Russes soient à même de recommencer. Je suis bien tranquille ! Ils me font rire, ces froussards ! Mais moi, ce qui me tracasse, je vais vous le dire : c'est le Juge Maury. Cet homme est pris du foie. Je le disais encore à ma femme hier : moi je sais ce que c'est et je n'ai pas quatre-vingts pour cent d'invalidité pour rien. Il est pris du foie et je dis que cet homme mourra jeune...

- Il y a longtemps qu'il est malade, le Juge ? demanda Van Helmont, puisque la conversation avait continué malgré son arrivée.

- Mais non, docteur ! répondit un des civils, en haussant les épaules. Il a été grippé la semaine dernière. Et puis, vous pensez bien qu'il ne vient pas nous parler de ses rhumes !...

- Ici, on n'entend discourir que de maladies...

- Alors, tu me diras que j'invente, reprit l'huissier-concierge d'un ton qui signifiait : « Me dire ça dans ma propre maison ! ... »

- Mais non, tu n'inventes pas ! Mais il y en a combien, de morts, parmi tous ceux pour qui tu l'avais annoncé ? combien, dis-le... Tu vois, il ne faut quand même pas exagérer...

Sans lui répondre, s'adressant au docteur Van Helmont, l'homme continua :

- Vous comprenez bien, docteur, que je ne suis pas médecin et que je ne connais rien. Mais je les vois tous aller et venir et [12] je réfléchis : et je dis que si le Juge Maury ne se soigne pas, il ne fera pas de vieux os... Quand je dis que c'est le foie, je dois reconnaître que c'est une idée comme ça. Quand on a été gazé, le foie, on sait tout de même un peu ce que c'est...

Discrètement il passa la main sur les dix centimètres de décorations qui ornaient le revers de sa tunique. Et il conclut :

- En tout cas, je suis sur qu'il y a quelque chose.

- Oui, docteur, reprit le civil comme s'il parlait au nom des autres, ça c'est vrai, quelque chose, ça sûrement.

- Je dois monter chez lui, continua Van Helmont.

- Oui ! oui ! seulement je dois vous prévenir, docteur, que son greffier, M. Van Meyer, est absent...

Parti ?

- Non, absent, cet après-midi seulement ! Comment ? vous ne savez pas qu'il expose ses œuvres ? C'est au *Relais*. Il a déjà vendu trois tableaux. Il y aura un article demain sur son Exposition dans *le Courrier*.

S'adressant à ses camarades, le concierge commenta :

- Il est très connu, M. Van Meyer. Il peint fort bien. Il gagne plus d'argent avec sa peinture qu'avec sa situation. On dit toujours que les artistes meurent de faim, mais pas les vrais... Ah ! heureux les gens qui ont la santé !

- Tiens ! Van Meyer expose ? demanda le docteur, comme si l'annonce de cet événement le plongeait dans un abîme de complications. Et, interrogea-t-il doucement, toujours les mêmes tableaux ?

- Ah oui, toujours la Campine... C'est une spécialité... Docteur, si vous montez, n'auriez-vous pas l'amabilité de remettre à M. Maury cette lettre qu'on a apportée pour lui cet après-midi ?

- Mais oui, donnez-la moi !

Quand le docteur, engagé dans le modeste escalier latéral, eut disparu vers l'étage, un des civils demanda :

- Qui est-ce ?

- Comment, dit l'homme au képi, tu ne connais pas le docteur Van Belmont ? Il y a vingt ans qu'il est expert au Parquet. C'est lui qui fait tous les examens de responsabilité. C'est [13] un des plus anciens de la boîte ici. Les juges passent, les experts restent. Enfin, ça ! je me demande s'il y a deux personnes à Varanges qui ne le connaissent pas ?

Et, à voix basse, il ajouta :

- Entre nous, c'est le seul expert ici que personne ne s'est jamais vanté d'avoir payé ! Et puis, pas fier. C'est lui qui a lancé Van Meyer dans la peinture, qui a découvert ses dons. Il lui a fait connaître les spécialistes. Van Meyer a eu de la chance. Dans la vie, il suffit de rencontrer un homme instruit. Avec les livres, on fait tout !

Le premier étage était désert. Les gendarmes qui y montent la garde des prévenus, à longueur de journée, étaient partis depuis longtemps. Derrière une porte, une machine à écrire laissait entendre une frappe irrégulière et novice.

« C'est ainsi, sans doute, pour toutes les justices du monde, se dit Van Belmont. Elles ne fonctionnent bien que le matin. »

- Ah ! docteur, c'est vous ! fit le juge Maury, venant à sa rencontre. Je désespérais de recevoir votre rapport.

Tandis qu'ils se serraient la main, le médecin s'était dit : « Mais non, il n'est pas malade !... »

Le magistrat s'informa :

- Et... puis-je savoir comment vous avez conclu ?
- Je crois que vous serez un peu déçu...
- Alors, n'en parions plus ! ...

Le juge déjà se résignait ; dans cette affaire son rôle était désormais terminé. Pourtant, il ne put s'empêcher de remarquer :

- Celui-ci, tout de même, le n'aurais pas cru qu'on pût le considérer comme irresponsable. Mais ne discutons pas. Je n'y comprendrai jamais rien. Pour moi, le réel a toujours un aspect sous lequel il est simple, évident. Nous ne serons jamais d'accord ! ...

- Je le crains. J'ai la grande chance de n'être pas juge... Je dépose mes rapports et je m'en vais. J'éprouve de moins en moins l'envie de les expliquer, de les justifier ! Cela sert si peu. Quand vous serez devenu Procureur du Roi quelque part, vous devrez [14] tout de même oublier tout ce que je vous aurai raconté... Je pense au temps où j'imaginai avoir fait des élevés parmi les magistrats. Non, la justice, il n'y a rien de plus solide !...

- Est-ce mal ?
- Je veux dire : rien qui évolue moins !...
- Vous n'allez pas me le reprocher, tout de même !

Puis, après un silence :

- Oh ! mais j'y pense : mon greffier m'a bien recommandé de ne pas vous laisser partir sans signer quelques prestations de serment...

Par ces mots, sans paraître y songer, le magistrat réaffirmait sa confiance au médecin, qui le comprit.

- Ça ne veut pas dire, continua le docteur Van Helmont, qu'il n'y ait pas de vrais juges. Malgré tout, je crois que là où il y a un homme authentique, il y a quelqu'un par qui on accepterait d'être jugé. Mais voilà, ce juge-là, les hommes en ont-ils besoin ?

Le magistrat attendait que le médecin poursuivît. « Les hommes en ont-ils besoin ? » c'était là la question ! L'expert l'avait posée, mais il ne paraissait pas se soucier de la réponse. « Il est vrai qu'en insistant devant moi sur ce problème, il pourrait craindre de m'offenser. Quand vous êtes magistrat, on suppose que vous croyez à la justice... Que vous y croyez comme tout le monde... Seulement, qu'est-ce que ça veut dire au juste, y croire comme tout le monde ? Il y a certes une justice admirablement organisée pour les nécessités quotidiennes : l'application du code, l'application des règlements, un tas de choses qu'on peut faire à la perfection, sans pour autant être « celui par qui l'on accepterait d'être juge ». Mais si les hommes n'ont pas besoin de ce juge-là, que signifie notre vie ? »

Le docteur Van Helmont s'était approché des formules, avait déposé sa serviette et s'était mis à signer.

- Tout ceci est bien illégal, conclut-il, mais quand on se connaît, c'est tellement drôle, d'homme à homme, un serment !

Ce « quand on se connaît » l'avait lui-même surpris, car le Juge Maury n'était à Varanges que depuis un an. Tout en griffonnant [15] inconfortablement, il discutait en lui-même sa sympathie :

« Depuis toujours, je me demande à quel signe je crois reconnaître la noblesse d'un être. »

Il se redressa, levant les yeux vers le magistrat qui, debout lui aussi, le contemplait en souriant. Svelte, élancé, il pouvait avoir trente-cinq à trente-sept ans ; ses yeux, qui tranchaient d'un bleu trop net sur la peau mate du visage, ne cessaient, même pendant ce moment de détente, d'exercer leur vigilance. Et pourtant ils participaient au sourire des lèvres, fines, frémissantes, où venait s'éteindre le flux de la vie intérieure.

- À quelle servitude je vous réduis, n'est-ce pas ? fit-il, malicieusement apitoyé. Mais vous voilà tranquille pour quelques semaines !

- Quelques semaines ? Et alors, que me racontez-vous, vous autres, quand vous vous plaignez de n'avoir plus que des affaires de chiens

écrasés ? Enfin, vous travaillez ! Eh bien ! ça me tranquillise. Je m'inquiète, quand on manque de crimes. Je me demande ce qu'ils ont trouvé...

- Vous dites des choses affreuses ! Mais tant de gens m'ont parlé de votre humour...

C'était dit sans conviction et la voix du Juge se fit tout à coup pressante :

- Mais, docteur, pourquoi ne pas vous asseoir un moment. Il est cinq heures, la nuit tombe, et j'ai tellement envie de bavarder. Je ne vous retiendrai pas longtemps, le temps de fumer une cigarette.

- Ah ! volontiers.

Cherchant un siège, il ne trouva que celui des accusés.

- ... Bien que cette chaise ne me dise rien qui vaille, ajouta-t-il plaisamment.

- Docteur, vous n'êtes sûrement pas si impressionnable. Vous êtes l'équilibre même.

- L'équilibre même ! Oh ça ! vous me flattez ! La vérité, c'est que je viens de traverser ma période triste, fit Van Helmont, sur le ton simple des confidences. Octobre me déprime toujours... C'est le ciel. Il y a quelque chose dans le ciel d'octobre que je ne [16] comprends pas, que je ne reconnais pas. Je me sens alors étranger sur terre, j'éprouve une douloureuse impression de petitesse, d'inutilité, de provisoire. C'est le seul moment où je perçois à quel point l'univers n'a pas besoin de nous...

- Je ne vous aurais pas cru si lamartinien, interrompit le Juge, étonné de voir cet homme se livrer si simplement.

- Tous mes amis le savent ! Je suppose que c'est rattaché à quelque événement de mon enfance. Mais dans mes souvenirs, cela vient d'un pastel du salon familial, d'un pastel autour duquel, à l'annonce de la puberté, tout mon univers s'est condensé pendant quelques mois. Ce pastel était signé d'un nom de femme : Malvina Ryssack, 1866. Ce

nom inconnu, mais d'une harmonie qui ne me déplaisait pas, m'a exalté. Comment était cette femme ? Jeune, âgée ? Belle ? Heureuse ? Ou peut-être cherchant dans l'art une compensation à un amour déçu ? Son tableau me fascinait. Il représentait un chasseur et son chien. Le chasseur, en costume de l'époque napoléonienne, venait de tirer, et au bout de son fusil, on voyait un faisan mourir en vol avant de tomber. Tout cela se détachait sur la bande de ciel mauve par laquelle octobre touche l'horizon. Atmosphère étrange ! J'y percevais l'hallucinant silence de l'automne, et pourtant, je n'ai jamais pu savoir s'il s'agissait d'un matin, d'un midi ou d'un soir...

- Un mauvais tableau...

- Peut-être. Pour moi, c'est le paysage le plus émouvant que j'aie contemplé. C'est le seul souvenir esthétique que j'aie à fleur de peau. C'est à travers lui que je verrai les saisons jusqu'à la fin de mes jours. Si l'événement était survenu au printemps, j'aurais vécu dans un printemps éternel, car c'est un autre tableau que J'aurais remarqué. Né six mois plus tôt ou six mois plus tard, mon destin eût été tellement autre...

- Meilleur ? interrogea le juge intrigué, ne sachant si le médecin parlait ou non pour son plaisir.

- Meilleur ? non, ce n'est pas possible. Autre, simplement. J'ai souvent pensé que les astrologues pourraient avoir raison s'ils ne parlaient pas des astres. Car, en somme, notre date de naissance conditionne bien des choses : l'âge où vous verrez le [17] ciel pour la première fois, ciel d'été ou ciel d'hiver, l'âge du premier contact qui vous révélera le monde dans la chaleur ou dans le froid, dans la lumière ou la grisaille. Elle conditionne même la saison où vos hormones prendront contact avec l'univers, et cette saison-là vous marquera à jamais...

Le docteur Van Helmont s'arrêta court, comme s'il s'était surpris à parler seul dans la rue, et, d'une voix où ne frémissait plus la moindre conviction, il ajouta :

- Au fond, c'est une question de physiologie... C'est peut-être à cause d'un détail de cette espèce que je suis resté croyant...

- Vous paraissez tellement le regretter ?

- Le regretter ? Est-ce que vous vous imaginez ce que c'est que de vivre avec un certain souci de conscience, et peut-être même de grandeur, dans un monde où tout cela est inutile ?

- Inutile, docteur ?

- Non seulement inutile, mais impossible. On doit passer la première moitié de sa vie à s'en débarrasser...

- Et... vous y êtes parvenu ?

Les étonnantes paroles du médecin semblaient venir à la rencontre de ses propres misères. Lui aussi se demandait pourquoi il prenait toujours la même route, choisissait toujours les mêmes solutions, comme si aucune autre n'était possible, et ce n'était jamais les plus faciles. Pourquoi n'était-il pas devenu un marchand, avec un cigare dans la bouche toute la journée ? Un marchand sans problèmes et le portefeuille lourd... Jeune, il avait parfois envié ce type d'homme que, de temps à autre, il voyait passer à la maison paternelle. Quel genre de marchand serait-il maintenant ? Parfois il y songeait.

- Non, répondit le médecin. Je n'y suis pas parvenu. Il me faudra encore l'autre moitié. C'est une malédiction d'être croyant.

- Mais...

- Une malédiction, oui, je l'ai dit. Car, ce monde que nous imaginons, ne se fera jamais. Nous allons vers une société où la sainteté n'aura plus de sens, et le crime, pas davantage. On verra seulement dans quelle mesure ces extrêmes dérangent l'ordre établi. Une malédiction, car... si encore nous formions une [18] communauté-pilote, comme on dit, un groupe restreint au sein duquel se créerait, ne fût-ce que par moments, ce monde où l'on pourrait vivre ! Mais c'est aussi grave chez nous que chez les autres. Un royaume dirigé par des pions. On doit faire semblant d'être mort pour pouvoir vivre un peu. Et si l'on n'accepte pas que le soufflet de la Confirmation vous ait condamné à ne plus ânonner jamais que les vérités apprises en mesure, on vous fiche en quarantaine pour votre vie. Je suis en quarantaine, parce que

je vis. Et dire qu'il y a des gens qui se mettent en tête que, si nous croyons, c'est parce que nous désirons goûter le bonheur éternel. Je suis de l'espèce des croyants qui feraient tout pour ne pas passer une journée en la compagnie des Élus...

Il se mit à rire bruyamment. Cette évocation le ramenait au royaume de l'humour :

- Du moins, ce serait gai de les voir arriver, en procession, sans se regarder l'un l'autre, en file, ne s'écartant pas des ornières, et avec des gueules à la Laermans, déjà transies de ce qu'il y aura dans la seconde éternité .. Car, on les voit d'ici, ils ne pourraient pas passer une éternité sans se mortifier pour la suivante. Bon Dieu ! si je continue de croire, c'est à force d'être sûr qu'ils se trompent sur leur Père, ces funèbres enfants de Dieu...

Puis il se tut, achevant pour lui-même sa méditation. Son visage n'exprimait aucun sentiment dramatique et, de temps à autre, une esquisse de sourire soulignait quelque péripétie intéressante. Jamais Paul Maury n'avait osé se formuler si brutalement les choses. Jamais il n'aurait pu se livrer de cette manière.

- Une cigarette, docteur ? demanda-t-il.

- C'est une idée. Finissons-en. Je finis toujours par m'égarer... Fumons... Nos pensées sont aussi des combustions... dont il ne reste que des cendres invisibles... invisibles, mais inéliminables. Le catéchisme que nous avons oublié est resté à l'état de détritrus dans nos neurones, tout comme notre grammaire. On l'oublie, on ne s'en débarrasse pas. Mais permettez-moi de fumer ce que j'appelle mon mélange parfait. Il m'a fallu des années pour le trouver : un tiers « Four Square » goût écossais, un tiers Virginie, un tiers d'Appelterre, du bête Appelterre Van der Elst. Ça fait [19] une cigarette un peu lourde, mais psychologiquement parfaite...

- À ces signes-là, on retrouve le Gantois.

- Peut-être, fit Van Helmont, mais les gens ignorent que nous laissons s'échapper la vie chaque fois que nous méconnaissons une forme de beauté. Je ne le cache pas, je suis un fervent de Maeterlinck.

Il retira de sa poche sa boîte à tabac, détacha soigneusement une feuille de papier, et, après avoir minutieusement disposé sa mixture, se mit à rouler sa cigarette.

Pendant ce temps, ses regards distraits rencontrèrent, au-dessus de son interlocuteur, un tableau, représentant un buste d'homme jeune. Stupéfait, il en oublia sa phrase.

- Mais je n'avais jamais remarqué cette toile ! s'informa-t-il, tandis qu'il allumait machinalement son briquet.

Le juge remarqua cet étonnement, mais s'imagina avoir mal vu :

- Cette vieilleries ? fit-il négligemment. Non, à peine huit jours... Et, comme pour s'excuser, il se hâta d'expliquer :

- Ce mur était trop nu. Ce bureau allait finir par me paraître vide et triste. Et voilà, l'encadrement me plaît et les couleurs ont déjà le ton des pièces de musée. Rien que cela, c'est de la valeur. Figurez-vous que je l'ai emporté de chez moi, ou plutôt, je l'ai escamoté de la mansarde où je l'ai trouvé abandonné, entre deux caisses. Ma femme a le goût, la manie des antiquités. Elle a dû acquérir ce chef-d'œuvre par surcroît, un jour ou l'autre. Et je m'en suis emparé, sans avertir personne. Un peu gêné, je crois, de le trouver beau... Ici, il fait son effet, en accord avec l'ambiance, l'immobilité, la banalité.

- Le sujet n'est pas si mal. Ce visage d'homme jeune est étonnamment expressif. Avez-vous remarqué ce sourire ?

- Allons, docteur, n'essayez pas de m'en faire accroire. C'est une œuvre anonyme s'il en est. Une garniture. Et pourtant, vous m'avez paru tellement surpris de le trouver ici !

- Surpris ? oui, un peu. Ce tableau, ce n'est pas la première fois que j'en fais la découverte.

Mais, tout en parlant, le docteur Van Helmont se reprocha [20] de s'être aventuré à la légère. Tant de choses devaient s'être passées depuis que, tout enfant, tandis qu'il jouait avec quelques compagnons d'école dans les greniers du château de Zandseele, il avait été terrorisé par le regard de cet homme dessiné, par ce regard qui le suivait partout, en quelque endroit qu'il se plaçât. A la longue, il s'était familiarisé avec ce tableau, mais sans que disparût jamais tout à fait l'inquiétude du premier contact. Un jour, il avait tout appris sur cette œuvre. La toile représentait le seigneur de Zandseele à l'époque où Navez l'avait peint durant un séjour à Gand dans les années 1827 ou 28. L'artiste avait dû quitter précipitamment la région, le tableau n'était pas achevé, n'était pas signé.

Le silence paraissait long au juge Maury, qui hasarda :

- La seconde fois que vous voyez ce tableau ? Extraordinaire coïncidence ! Et où donc... ?

Le médecin perçut l'inquiétude de la voix.

- Mais voilà, j'essaie de me rappeler. Était-ce chez des amis ? Était-ce chez un antiquaire ? Il y a longtemps, longtemps. Mais c'est un portrait qui n'à jamais quitte mon souvenir, comme si l'âme du personnage m'avait touché...

- Curieux qu'on puisse se souvenir d'une impression si puissante, et ne pas savoir où ni quand...

- Oui, n'est-ce pas ? La mémoire nous joue de ces tours. Mais cela n'a pas beaucoup d'importance. L'essentiel est que vous sachiez que ce portrait est attribué à Navez.

- À Navez ? Et comment cela...

- J'en suis sur. J'ai même su alors qui ce portrait représentait. J'entends encore la voix de femme qui l'expliquait. Cette voix qui... Mais où diable ai-je pu voir ce tableau ?

- Docteur, je vous en prie, ne vous mettez pas martel en tête. Mais puisque je sais qu'il s'agit d'un vrai peintre, j'aimerais plus de détails,

j'aimerais savoir qui a posé... Le souvenir vous reviendra un jour ou l'autre, et je compte bien qu'alors....

Les deux hommes contemplaient maintenant cette toile, tout à l'heure insignifiante. La lumière crue éclairait mal, mais le personnage vivait.

[21]

- En réalité, dans le souvenir que j'en ai, cet homme était plus inquietant, dit le médecin. Il esquisse un sourire à peine marqué, mais qui suffit à atténuer l'intensité du regard.

- C'est vrai, repartit le juge, c'est le sourire étrange, un peu amusé, des personnages de Navez. Et dire que j'ai vu la plupart de ces portraits. Comment n'avais-je pas songé à lui ? Vous savez, continua-t-il, tout en se raseyant, que bien des critiques comparent Navez à Ingres ? Il fut en tout cas un de ses meilleurs élèves...

- Sans doute, sans doute. Cependant, monsieur le Juge, souvenez-vous que vous disiez, il y a un instant encore, que je ne pourrais pas vous en faire accroire... Pourtant ce que vous dites est sans doute vrai : votre inconscient est meilleur juge que vous.

Tout en parlant, le docteur Van Helmont songeait à l'unique manière dont ce tableau avait pu quitter les combles du château de Zandseele et arriver en cet endroit. Il avait beau essayer de se persuader du contraire : une seule hypothèse pouvait être retenue, mais alors ?

Le juge en ce moment se sentit enveloppé d'une attention presque gênante.

- Ai-je dit quelque chose de tellement extraordinaire ? fit-il, nerveux.

- Excusez-moi, j'ai été un moment distrait, comme on peut l'être quand on cherche un détail qu'on se sent près de retrouver... À vrai dire, pour en revenir au présent, plus je le regarde, plus je me dis que, pour ma part, je n'aurais jamais choisi cette toile. Regardez : il y a quelque chose de désenchanté dans cette âme !...

- De désenchanté ?

- Je ne sais si c'est le mot exact. Il faudrait peut-être dire : une sorte de soumission résignée à la vie, l'acceptation, camouflée par un sourire, d'une condition humaine sans espoir... Je ne crois pas Navez superficiel, comme on l'a dit.

À ce moment, le docteur Van Helmont se souvint que le comte de Zandseele, dans sa maturité, s'était suicidé. Le peintre [22] avait capté, longtemps avant cette fin, le destin secret de l'homme mais ce n'était pas le moment d'en dire davantage.

Le juge, soudainement, n'apparaissait plus aux yeux du médecin que comme un homme pareil à tous, engagé dans un drame dont il n'avait pas encore conscience. Un trait déjà lancé allait l'atteindre d'un moment à l'autre. Il attendait là, tranquille, préoccupé de ses tâches quotidiennes, comme, une heure avant la fièvre, celui que les germes ont envahi et qui vante encore sa santé.

Le docteur Van Helmont esquissa, sans y songer, le geste de se lever. Le juge s'en aperçut. Un silence s'alourdit entre eux.

- Allons, dit-il, je vais reprendre ma croix.

Il parlait sans conviction, comme s'il était question de passer chez le libraire ; mais il mettait fin à la partie intime de leur conversation, neutralisait tout ce qu'il venait de dire. Le magistrat, après quelque hésitation, se tira d'affaire, demandant :

- Je vous lâche tout de suite, docteur, mais tout de même, puisque nous reprenons notre croix, dites-moi, car je ne résiste pas à ma curiosité, de quelle maladie souffre votre irresponsable...

- Ah ! vous y revenez ! Après tout, ce n'est pas un mystère. On m'a posé la question de sa responsabilité et j'ai trouvé que ce pauvre bougre avait touché le fond du désespoir humain.

- Et c'est une maladie, cela, le fond du désespoir ?

- Une maladie ?

L'expert ne se sentait plus libre. Pour parler comme il venait de le faire, cet homme qui jugeait les autres ne se connaissait pas lui-même.

- Non, à vrai dire, ce n'est pas une maladie. Cela se passe dans les régions de l'âme où tous les hommes sont les mêmes, dans la région où nous sommes tous authentiquement frères. C'est aussi une région où nous ne nous connaissons pas. C'est par la manière dont nous nous tirons des cataclysmes que nous nous révélons à nous-mêmes, que nous découvrons en nous celui que nous n'imaginions peut-être pas, l'épave que nous sommes tous. À ce moment-là, ce qui peut nous sauver, ce sont les habitudes [23] prises quand tout était calme, quand nous supposions que le Décalogue, à part le sixième commandement, c'était pour les autres. A ce moment-là, on ne réagit pas avec des raisonnements, mais avec ce qu'on est, c'est-à-dire ce qu'on a été jusqu'alors.

- Malgré cette générosité, je vous demande, cher docteur, si vous vous rendez compte de ce que vous avancez. Ainsi, dans deux situations identiques, vous pourriez juger différemment...

- Pourquoi cela ? Le capitaine a eu toute sa vie pour se préparer à rester sur son navire en détresse. S'il ne s'est pas préparé à cette éventualité, c'est un Jean-foutre. Mais le simple matelot qui ne se sacrifie pas peut dire qu'il n'avait jamais prévu le naufrage comme un événement auquel il devait se préparer moralement. N'oubliez pas que le monde est fait de gens qui ne se sont préparés à rien, qui, trop souvent, n'ont pas même terminé leurs études primaires. Ils ne sont même pas matelots. Non, s'il n'y avait que des situations identiques à juger, la justice n'aurait pas besoin de balance, conclut l'expert.

- Mais précisément cette balance, elle l'a. Ce serait à elle d'apprécier.

- J'en conviens. Aussi n'ai-je fait que donner mon avis. Pour moi, je ne sais pas comment je pourrais agir, si je touchais le fond. Au fond de l'abîme, nous ne sommes plus croyants, ni incroyants. C'est là que nous sommes des êtres de chair.

Le juge ne répondit pas. Après un nouveau silence, le docteur Van Belmont acheva :

- Nous ne le savons pas. Seuls les enfants reconnaissent leur ombre sans devoir se souvenir...

- C'est possible, fit le magistrat, après un moment et comme se parlant à lui-même, mais il coupa court et retrouvant son sourire, acheva :

- Si j'ai bien compris, cela dépend aussi du jour de la naissance... Je crains de vous paraître destiné à devenir un de ces Élus que vous fuiriez jusqu'aux Enfers... Mais vous croirez, n'est-ce pas, au plaisir que vous m'avez fait de rester un moment ? Et j'espère que cet entretien aura une suite. Peut-être, un soir, pourrions-nous vous avoir à diner ?

[24]

La question avait été posée d'une manière qui ne demandait pas de réponse immédiate. Le docteur s'étant levé, esquiva le petit moment de gêne qui suivit en disant :

- Ah ! j'allais oublier... Il y avait une lettre pour vous.

Distraitement, il la déposa sur la correspondance.

Dès qu'il fut dans la rue, le docteur Van Belmont se reprocha de n'avoir pas répondu d'une manière plus empressée à l'invitation. Son hésitation le gêna. En ce moment surtout, il aurait dû accepter. Il éprouvait l'impression d'avoir abandonné un ami.

Sa Ford démarra silencieusement. Cinquante mètres plus loin, l'agent du coin l'invita à allumer ses feux de position.

Une fois seul, le Juge Maury contempla de nouveau son tableau. « Je crains que ce cher docteur n'ait vu dans cette expression plus de choses qu'il ne s'en trouve, pensa-t-il. Je me demande pourtant quelle

idée j'ai eue de vouloir créer une ambiance dans ce bureau... » Et, après un moment, comme s'il revenait sur lui-même : « Pourquoi les hommes de science ne peuvent-ils admettre le hasard ou la fantaisie ? » Tandis qu'il rallumait sa cigarette, il remarqua sur le courrier du soir, à portée de main, l'enveloppe bleutée que le docteur Van Belmont venait d'y déposer.

« Tiens, se dit-il nerveusement, une lettre de Geneviève... » Une angoisse le traversa. Il perçut quelques battements désordonnés de son cœur, déchira hâtivement l'enveloppe, et lut :

Paul chéri. Ce mot pour que tu ne sois pas étonné si, par hasard, tu rentrais avant moi. Une amie m'a invitée à l'accompagner jusqu'au Relais. Ils ont tellement insisté que je me suis laissée entraîner. J'espère que tu ne m'en voudras pas. Bons baisers. Geneviève.

Il s'assit. Son cœur ne battait plus. Ce n'était rien. Comment avait-il pu tellement s'émouvoir ? Peut-être parce que c'était la première fois depuis leur mariage - quatre ans - qu'elle lui envoyait ainsi un mot à la volée. Elle aurait mieux fait de téléphoner [25] comme elle le faisait d'habitude, lorsque c'était nécessaire. Sans compter que c'est par hasard qu'il avait eu l'occasion de lire ce papier. Il est vrai que ce n'était qu'un geste d'amitié. Pourtant, ce geste d'amitié ne lui donnait pas de joie. Le bureau lui parut soudain plus vide encore et Paul Maury se demanda s'il irait rejoindre sa femme. C'était sans doute par délicatesse qu'elle ne l'y invitait pas. Avec la voiture, c'était si simple. Il est vrai qu'on n'atteignait le *Relais qu'en auto* et que... Le juge rouvrit la lettre et relut : « *Ils ont tellement insisté.* » Elle dit bien : « *Ils* ». Donc, évidemment, avec quelqu'un qui avait de quoi les emmener... Qui cela ? Pourvu qu'elle ne s'ennuie pas trop... Non, il vaut mieux que je n'y aille pas. »

Il glissa la lettre dans l'enveloppe, la mit en poche, esquissa le geste de se lever, mais resta assis, indécis. Enfin il se dirigea vers la fenêtre. Il savait qu'il n'y distinguerait que les ténèbres. Mais il s'y attarda

comme si, à force d'attendre, la nuit s'ouvrirait. Peu à peu, la vitre s'embua ; il se déplaça pour retrouver la nuit noire, puis encore, et ce jeu dura longtemps, jusqu'à ce qu'enfin il demeurât figé, le front contre le verre froid. Après un long moment, le silence lui rendit conscience, le lourd silence de cet immense palais de pierre, où les siècles s'étaient installés, ignorant les hommes d'aujourd'hui. Des que le bruit s'atténuait, comme chaque soir, les hôtes anciens s'y réaffirmaient, les princes, les gouverneurs, les prélats de l'abbaye, les représentants du dominateur étranger, du duc d'Albe, de Marguerite d'Autriche, des rois de France, leurs tables écrites, leurs traditions, leurs ordres, qui devenaient les morales, toutes ces choses immobiles et puissantes, incarnées dans des hommes d'âge mûr, cet âge où l'on fait de la sagesse avec tout.

Le silence devint une menace, et le Juge Maury se retourna brusquement. La lumière lui parut chaude et douce. Il parcourut du regard la pièce grise, garnie d'armoires de vieux chêne lourd, bourrées de dossiers indispensables et inutiles. Le portrait de Navez y constituait la seule allusion humaine, et il se réjouit de l'y retrouver. De là, en un raccourci complaisant, le Juge Maury revécut l'heureuse trajectoire qui, de son bourg natal de la Flandre [26] wallonne où ses parents, aujourd'hui disparus, s'étaient sacrifiés à lui assurer ses études, l'amenaient dans ce bureau, réalisant son rêve d'enfant, contre Ponce Pilate. Entre deux pensées, une réflexion se glissa : « Comment avait-elle justement du papier à lettres avec elle ? » Il écarta cette idée saugrenue, mais, peu à peu, son état d'âme s'empoisonna. Son rêve était-il vraiment réalisé ? Ce bureau de Juge d'Instruction ne symbolisait-il pas le terme de son voyage ? Juge d'Instruction, qu'était-ce en fin de compte, sinon une fonction au service de Ponce Pilate lui-même, une fonction dans laquelle, chaque jour, il fallait fermer les yeux sur quelque chose, se durcir, s'abstenir soigneusement de regarder l'envers de ses actes, s'en tenir à la lettre à travers tout, parce que la lettre contient l'expérience sans la méditation. Ponce Pilate ! N'était-il pas réhabilité depuis bien longtemps ? En somme, qu'avait-il fait, sinon refuser de mêler Rome à une histoire de partisans ? Et ceux qui parlent de lui,

est-ce la justice qu'ils attendent ? N'est-ce pas leur justice qu'ils revendiquent ? Le Romain avait agi en grand seigneur, selon son métier d'homme. Mais lui ? N'était-ce pas sur un affreux malentendu, sur une erreur d'enfant, qu'il avait choisi sa voie ? Avoir choisi de faire régner la justice parmi les hommes ! Y sacrifier tout le côté matériel, toute la réussite humaine de sa carrière... Et maintenant, à mi-chemin de sa vie, au milieu du jour, relégué à Varanges, astreint à appliquer les textes et la lettre, avec le grand devoir de décréter le oui ou le non au moment exact où, à sa place, le feraient tous ses collègues ! Relégué ! C'étaient les autres qui le croyaient relégué ! parce que, comme auditeur militaire, il avait résisté aux emportements du moment, avait voulu être le Juge, plus que le Partisan. Mais cette promotion diplomatique il la considérait malgré tout comme favorable, puisqu'elle le rapprochait de sa ligne de vie. Il la considérait comme réalisant sa vie, malgré les hommes, avec leur collaboration involontaire. Pourtant... n'étaient-ce pas ces hommes qui avaient raison ? Et s'il avait réussi, n'était-ce pas, plus simplement, parce que les autres dédaignaient une telle destinée ? N'était-ce pas cela que Geneviève elle-même pensait, sans le lui avoir jamais dit ? Pourquoi n'avait-il [27] pas laissé la magistrature à la caste des gens aisés qui n'aiment pas se sentir tout à fait désœuvrés...

« Six heures moins cinq, se dit-il, consultant sa montre. Tout le monde doit être parti. »

Il remarqua qu'un bouton de sa manche gauche était presque détaché ; il voulut l'arracher pour ne pas le perdre, mais le fil résista. Ce geste le gêna, son imagination évoqua soudain les situations auxquelles étaient parvenus la plupart de ses camarades de cours, dans le barreau, dans les affaires. Non, aucun n'aurait voulu échanger sa position contre la sienne. Ces pensées étaient intolérables, comme ce silence. Partir ! Il n'y avait qu'à partir au plus vite.

Tandis qu'il endossait sa gabardine, une douleur aiguë, qu'il connaissait déjà, le traversa au creux de l'estomac, comme une lame. Il s'immobilisa, voûtant le dos. Puis la douleur s'atténa et disparut. Comme il achevait de passer la manche, ses doigts accrochèrent le tissu, et un coin de l'ongle, à l'index gauche, se cassa. Le Juge Maury ne put s'empêcher d'y prêter attention : cette fragilité le surprenait.

Il descendit d'un pas rapide, comme s'il fuyait et, se retrouvant dans le hall, s'étonna de tout ce qui venait de lui passer par l'esprit, de cette méditation désenchantée. L'huissier était toujours là, seul maintenant, assis sur son siège surélevé, la tête branlante de sommeil, le képi rejeté en arrière, prêt à tomber. Le magistrat ralentit sa marche, pour ne pas le réveiller. Rien n'accrochait le regard, devant lui, que le grand mur ocre de la façade. Ni fresques, ni motifs de décoration. La justice trônant au milieu du peuple au travail, c'était pour ceux qui entraient.

[28]

Le juge Maury. roman.

Chapitre II

[Retour à la table des matières](#)

Paul Maury éprouva quelque peine à remettre en marche sa vieille Fiat. La batterie commençait à faiblir et cependant, se disait-il, il faudrait attendre jusqu'à la fin de l'hiver pour la remplacer. Il continua l'avenue de l'Abbaye, prit à gauche la rue Legrand, aussi mal éclairée, et tomba dans la rue des Nerviens, qui, venant de la Grand-Place, se prolongeait en chaussée de Vairon. Là l'éclairage était parfait, et datait d'ailleurs d'avant-guerre.

Le magistrat avait beau n'être pas pressé, il fut bientôt sur la grand-route, dans la nuit. Une brume légère absorbait la lumière ; l'humidité transformait le béton en un immense tapis noir. L'hiver, les six kilomètres qui séparent Varanges de Vairon lui paraissaient pénibles ; on rencontrait toutes les voitures regagnant Bruxelles, à quarante-cinq kilomètres, et ce trajet devait se faire presque entièrement avec une visibilité sommaire.

Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, Paul Maury s'arrêta sur le bord de la route pour contrôler ses phares. A son grand étonnement, tous deux éclairaient parfaitement. Une file d'autos arri-

vait en sens inverse, éblouissante. Des qu'elles furent passées, le Juge se remit en marche, puis d'autres voitures survinrent, aussi agressives, aussi aveuglantes. Aucune n'atténua [29] son éclairage, bien qu'il le demandât ; comme si une soudaine conspiration le prenait pour victime. Un sentiment pénible l'oppressait. Cela dura pendant presque deux kilomètres. Tous les mufles du pays semblaient s'être donné rendez-vous. Enfin quelqu'un baissa ses phares, et ralentit. Pendant qu'ils se croisaient, le conducteur hurla, d'une voix d'homme riche :

- Paysan, tes phares ! ...

Cette injure atteignit Paul Maury en plein front ; il la sentit parcourir ses membres. C'était donc lui-même qui, depuis Varanges, roulait comme un charretier... Il avait chaque fois réagi par une manœuvre inverse de ce qu'il imaginait, provoquant lui-même la grossièreté des autres. Il eût voulu se rencogner sur son siège ; en vain : la honte s'était assise auprès de lui. Cette distraction prit à ses yeux des proportions folles, lui paraissant une sorte de test, qui donnait la mesure de sa médiocrité...

« Paysan ! ... »

Et puis, c'était une distraction de pauvre. Avec une bonne batterie, il ne se serait pas trompé. Cette injure se répercutait à des dizaines de kilomètres, comme en chacune de ses veines. Toutes ces voitures qui traversaient maintenant la place de Varanges et filaient vers la capitale, il lui semblait qu'elles emportaient ce témoignage sur sa misère, sur son être réel.

Après un moment, il s'efforça de retrouver son équilibre. La chaleur de la honte disparut de sa peau et il voulut reprendre le fil de ses préoccupations. En vain. Sa bouche était sèche et amère. De grandes vagues noires surgissaient en lui, auxquelles il s'efforçait d'échapper l'une après l'autre. Il roulait lentement, comme on pourrait le faire à la fin d'un long voyage dont on reviendrait désenchanté. « L'homme par qui l'on accepterait d'être jugé », avait dit Van Helmont, Dérision !

Malgré sa lenteur, il avait franchi les six kilomètres qui le séparaient des *Érables*. Dès qu'il eut quitté la grand'route, il remarqua à sa

gauche, comme chaque soir, la lumière à la fenêtre de droite du presbytère : le bureau du curé. Comme chaque soir, il se demanda comment pouvait être ce bureau, et rêva d'y entrer. [30] Puis ce fut le café de la Concorde, comme d'habitude abondamment éclairé. Un tournant encore, et les phares firent surgir de la nuit la silhouette du jardin des *Érables*. Bientôt les piliers de la grille annoncèrent l'entrée. Le magistrat vira avec précaution. Il entendit au passage le bruit familier d'une tôle mal fixée, jouant au vent. Un remous de feuilles mortes s'éleva dans le pinceau de lumière darde sur la façade, où se voyait encore, à hauteur d'homme, à droite de la porte, la plaque du médecin qui avait habité la avant lui, et qui avait été fusillé en Allemagne pour avoir recueilli et hébergé un aviateur anglais. Contournant l'habitation, la voiture s'arrêta devant le garage. Paul Maury l'y rangea en flânant : il avait le temps. Il vérifia l'état de ses feux rouges, contrôla le niveau d'eau, le niveau d'huile pour les freins, et finalement rentra chez lui.

Tandis qu'il se débarrassait au porte-manteau surchargé, il entendit une voix de femme venant de la salle à manger. Il lui fallut un moment pour reconnaître la voix de Geneviève ; du coup, il se hâta. Il la trouva dans le fauteuil de velours grenat, lisant devant la cheminée où flambaient quelques bûches.

Elle détourna légèrement la tête pour l'accueillir, dans un geste tellement semblable à celui des autres soirs qu'il se mit à douter de ce qu'il avait lu.

- Comment, dit-il joyeusement, tu es ici ?

- Mais...

Le baiser qu'il lui donna sur la joue interrompit la phrase.

- Tu n'es pas allée au *Relais* ?

Geneviève entendit cette phrase avec un sang-froid qu'elle perçut comme extraordinaire ; elle eut l'intuition que son mari la prononçait sans comprendre et que, sûrement, il ne savait rien.

- Moi ? Au *Relais* ?

Sa voix exprimait la surprise avec une nuance d'indignation méprisante que Paul ne lui connaissait pas. Pourtant il ne s'en étonna pas.

- Mais oui, au *Relais*, reprit-il, hésitant.

Geneviève se leva d'un bond et, comme mue par une commisération soudaine envers son mari, ajouta :

[31]

- Au *Relais* ? *Mais*, chéri, que veux-tu que j'aie à faire au *Relais* ?

Elle lui répondait exactement comme elle eût fait s'il s'était informé du prix d'un voyage pour la Lune.

Paul Maury se sentit gêné et l'injure de l'automobiliste reparcourût sa peau. Geneviève était une blonde d'une trentaine d'années, grande et svelte ; ses yeux foncés se mouvaient avec une nonchalance dont elle avait conscience et, quand elle le voulait, comme en cet instant, elle pouvait caresser du regard, tout en restant inaccessible.

- Mais tu m'as fait remettre une lettre m'annonçant – et c'est tout à fait par hasard que je l'ai reçue - que tu ne serais pas ici ce soir, que tu étais invitée là-bas...

Et comme Geneviève paraissait de plus en plus hautaine et ironique, son mari acheva froidement :

- Voici ta lettre...

- Une lettre ? fit Geneviève, reconnaissant son papier, son encre, son écriture.

Sa nonchalance l'avait abandonnée. Tandis qu'elle prenait connaissance du contenu, Paul Maury aperçut dans la glace le profil de Louise, la bonne, achevant de mettre la table. Depuis quand était-elle là ? Heureusement, elle paraissait n'avoir rien entendu. Louise avait déjà quitté la pièce lorsque, levant vers son mari un regard à la fois inquiet et confiant, Geneviève balbutia, d'une voix étranglée :

- Mais, mon chéri, qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'ai même pas quitté la maison...

Mais déjà la jeune femme n'écoutait plus sa propre phrase. L'univers s'écroulait autour d'elle. La catastrophe... Elle savait bien que la chose éclaterait un jour, qu'elle souhaitait le plus proche possible ; mais aujourd'hui, à l'improviste, sans qu'elle s'y fût préparée ! « Je n'ai même pas quitté la maison. » Ce mensonge lui parut soudain plus menaçant que la lettre, et elle comprit qu'elle ne s'en tirerait pas. Son cœur s'arrêta, pour repartir aussitôt en soubresauts désordonnés, et il lui sembla que son mari allait entendre ces coups effrénés. Elle retomba affalée [32] dans le fauteuil, cherchant à gagner un peu de temps, se demandant comment rattraper ce mensonge absurde, et oubliant l'effet que produisait son épouvante.

« Que veux-tu que ça comprenne, un Juge ? » lui disait Jean Fontenelle lorsque parfois elle s'inquiétait. Elle sentit la main de son mari se poser sur son épaule, et il lui parut invraisemblable qu'elle eût pu laisser quelqu'un parler ainsi de lui.

- Il faut m'excuser, disait-il ; je trouvais cela naturel et je t'ai raconté les choses très simplement. Je n'aurais pas dû, mais comprends comment c'est arrivé.

Elle ne trouvait rien à répondre, et elle appuya légèrement la tête contre cette main.

- Et tu vois, chéri, je venais d'allumer le feu pour toi. La première fois cette année.

Les bûches brûlaient calmement, avec de hautes flammes rouges à pointes dorées. Paul Maury les regardait. Il se surprit à se demander comment ces branches pouvaient paraître heureuses de se consumer.

Cette flambée bienfaisante qu'elle avait fait allumer dare-dare à son retour, ces flammes bavardes et intarissables, Geneviève s'étonnait que son mari n'y lût pas le mensonge, n'en comprît pas le langage si clair. Bientôt la panique la reprit. Quelqu'un savait, quelqu'un aux yeux de qui l'atmosphère accueillante de cette salle à manger n'eût été

qu'un raffinement de trahison. Et ce quelqu'un venait de l'avertir, de les avertir, qu'on savait, qu'on était décidé à intervenir. Pour avoir réussi à connaître son papier, à imiter son écriture, ce devait être quelqu'un d'acharné, de méchant, quelqu'un qui ne lâcherait jamais. Perdue ! Elle était perdue. Tout était perdu.

- Paul, invoqua-t-elle, prenant les mains de son mari, sans lever la tête. Mais elle les lâcha aussitôt, imaginant le sourire de Jean s'il avait vu cette scène.

« Si je pouvais pleurer », se dit-elle, mais ses yeux restaient secs.

Le temps passait. Chaque seconde s'allongeait infiniment. Le calme revenait en elle, un calme étrange, le calme des pierres [33] insensibles. « Je ne devrais pas me laisser émouvoir, pensa-t-elle, je lutterai, on ne m'abattra que si je le veux ! » Et, à voix haute, elle continua :

- Ce n'est pas naturel, reprit-elle. Ce n'est pas une farce ordinaire. Quelqu'un nous en veut...

Elle lui avait repris les mains et s'y appuyait la joue, comme eût fait une petite fille. Et lui, que pensait-il ? Elle devait résister de toutes ses forces au désir de l'interroger.

Paul Maury avait trouvé l'affolement de Geneviève hors de proportion avec l'incident de la lettre. Tout lui avait été pressentiment aujourd'hui. Geneviève ? Mais non, ce n'était pas possible. De tout son être, il savait que ce n'était pas possible, pas même imaginable.

- Voyons, Geneviève, dit-il enfin, tu dors mal depuis des semaines. Est-ce que tu ne te fatigues pas trop avec ces courses chez les antiquaires et dans les salles de vente ? Tu n'es plus jamais à la maison. Tu comprends bien qu'à la fin tu dois finir par tomber d'épuisement. Et l'on tombe tout d'un coup. Le surmenage, c'est comme ça. Tu vois dans quel état tu te mets, pour ce que tu appelles toi-même une farce...

- Tu crois ? fit-elle, comme si elle se laissait convaincre.

La tendresse de son mari la réconfortait. Mais oui, l'espoir était encore possible. « Une alerte, se disait-elle, une alerte ! Suis-je bête, et pourquoi ne tiendrais-je pas le coup ? »

Elle voulut se lever, mais l'émotion l'avait anéantie. Elle vacilla et se rassit.

- Tu vois, reprit son mari, tu es à bout de nerfs.

Il lui prit les mains, l'aida à se redresser. Quand elle fut debout, il l'attira contre lui, l'enlaçant, lui penchant la tête sur son épaule.

- Et tu fumes trop ! ajouta-t-il.

- Pourquoi me dis-tu ça ? demanda-t-elle comme un enfant qui se laisse gâter.

- Tes cheveux sentent tellement la cigarette !

Quelque chose en lui s'étonnait de l'absence d'odeur dans la pièce, mais sans aller jusqu'à déclencher une véritable réflexion.

Elle ne réagit pas, se rendant compte qu'il cherchait le parfum [34] de sa chevelure, que sa remarque ne portait pas. Elle sentit sa main qui remontait doucement la taille à la rencontre du sein. Son geste familier. Cette main allait dessiner lentement la courbe, n'appuyant presque pas, comme si elle s'était égarée par hasard; puis il dirait :

- Tu ne trouves pas qu'il fait bon, ici ?

Mais elle trouverait bien le moyen de l'empêcher de prononcer cette phrase...

- Oui, j'ai trop fumé, fit-elle. Ces anglaises, je crois, finissent par vous intoxiquer...

Il la tenait toujours, et poursuivit :

- C'est fini, maintenant ! Tu vois, tu es déjà mieux. Il fait tellement bon, ici.

Il y a quelques mois, il ajoutait : « Tu ne trouves pas ? » Et un soupçon d'abandon, une imperceptible pression de tout le corps lui répondait. Ces derniers temps, ce geste s'était fait plus rare. Paul ne

savait pas si c'était ou non sa faute. Il s'accusait souvent. Mais ce soir, il fallait l'admettre, la fatigue de Geneviève, son irritabilité indécélable et pourtant toujours présente pouvaient avoir joué un rôle.

Contre son attente, une réponse vint, une douce pression des hanches, et qui se prolongea.

- Excuse mon énervement, dit-elle enfin. Je t'attendais tellement, ce soir !

- N'en parlons plus, répondit-il à voix basse. Il lui semblait, oubliant la situation, que cette étreinte subtile effaçait tous les silences.

Geneviève se déroba, entendant revenir Louise, et, selon leur habitude, à cette heure, ils prirent place à table, elle tournant le dos à la cheminée, et lui en face d'elle. Pendant ce temps, Louise entra, s'étant discrètement annoncée. Avec elle, un fumet délicat envahit la pièce.

- Je puis servir, Madame ? demanda-t-elle.

- Mais oui, Louise, nous attendions.

[35]

- Il est si bien préparé que j'ai bien supposé que Madame n'avait pas rapporté ce faisan pour elle seule...

- Chut, Louise ! jeta-t-elle avec enjouement. Vous m'abîmez ma surprise. Mais certainement, que Monsieur en prendra ! C'est uniquement pour lui que je l'ai acheté.

- Du faisan ! dit-il d'un ton d'étonnement satisfait.

Il lui était reconnaissant d'avoir songé à lui faire ce plaisir.

- Ah oui, j'en prendrai. Je ne savais pas que Louise eût de si grands talents !

Geneviève s'admira d'avoir pu couper si naturellement la phrase dangereuse. Non, il n'avait rien remarqué, il ne saurait pas qu'elle avait rapporté ce faisan tout préparé. Elle se morfondait d'avoir oublié

que son mari, ces derniers mois, souffrait souvent de l'estomac et ne pouvait guère s'écarter d'un régime très sobre. Mais elle s'en tira :

- Je me suis dit que, pour une fois... C'est si triste, chéri, de te voir condamné à ces nourritures fades. Et il faut en profiter, c'est la période de la chasse ! Ça ne te fera pas de mal, j'en suis sûre ! Rien qu'un plat... et le petit beaujolais que nous aimons !

- Et puis, ajouta-t-il, un jour d'anniversaire, on peut bien déroger aux habitudes. Merci d'y avoir songé. Je l'avais complètement perdu de vue.

Geneviève s'empara de la phrase. Elle aussi l'avait oublié, mais toutes les coïncidences venaient à son secours. Elle s'assura que Louise était partie et minauda :

- Je n'osais pas te le dire. Trente-cinq ans, chéri. Quatre ans que...

- Trente-cinq ans. Oui... Et pourtant, depuis cinq ou six mois, il me semble que je ne sens plus le temps passer. Je ne puis pas dire si ce fut long ou bref.

- Tu te surmènes. Et pour toi, c'est vrai ! fit-elle, y mettant une sollicitude presque maternelle.

C'était en juin qu'elle avait rencontré Jean Fontenelle. Paul parlait comme s'il l'avait senti dès le premier jour. Un nouveau flot d'inquiétude l'envahit. Un jour ou l'autre, il saurait tout, [36] infailliblement. Il devinerait tout. Peut-être savait-il déjà. Peut-être ne parlait-il de la sorte que pour le lui faire comprendre.

- Trente-cinq ans, le 9 novembre, déjà ! reprit-il. Geneviève, je pense au temps où je voulais toujours être d'un an plus âgé !

- Et maintenant ? interrogea-t-elle tendrement. « Non, il ne savait rien. »

- Maintenant, il faudrait suspendre le temps. Mais pas un jour de pluie. Ce ciel gris m'affole. Je ne l'ai jamais trouvé plus déprimant que maintenant. Tous les matins, depuis des mois, je guette un rayon de soleil. Rien...

- Voyons, chéri, il n'a pas fait plus mauvais que les autres années.

- Si, dit-il après un moment, donnant un ton grave à la conversation.

L'an dernier, elle lui avait encore dit : « Trente-quatre ans, Paul ! » Il aurait tellement voulu qu'elle l'appelât par son prénom. C'était sans importance, mais il en avait besoin, ce soir.

- Si, reprit-il encore, ce fut une année plus grise que les autres. Et pourtant, c'est l'année où j'aurais voulu arrêter le soleil.

- Et pourquoi ? fit-elle.

Est-ce qu'il s'exprimait à double sens ? La réponse fut inattendue.

- Tu sais, Geneviève, il n'est pas d'homme plus heureux que moi. Nul ne sait combien j'ai été comblé, gâté. Je n'en ai jamais eu conscience comme aujourd'hui.

Il avait dit cela brusquement, sans réfléchir, sachant que c'avait été vrai, presque vrai, sentant que ce ne l'était déjà plus tout à fait, mais qu'il fallait le dire ainsi, comme une prière. Il se mentait, mais peut-être qu'après avoir menti, ce ne serait plus un mensonge.

- Et toi, Geneviève ?

- Oh moi ! fit-elle.

Le ton était ambigu. Il pouvait vouloir dire, sans emphase, « c'est bien moi qui fut la plus comblée des femmes ». Il pouvait vouloir dire aussi : « Moi ? comment penser que j'aurais même pu espérer être heureuse. » Mais elle ajouta :

[37]

- Notre bonheur ne doit pas nous faire oublier de nous servir. A toi, dit-elle, c'est ton anniversaire.

- Oui, je l'inscrirai à part, ce mardi.

Tandis qu'il se servait, Geneviève éclata en sanglots. Les allées et venues de Louise empêchèrent Geneviève de continuer à pleurer.

- Je te gâche ta fête, disait-elle. Pardonne-moi.

- Mais non ! Si seulement tu pouvais voir les choses comme elles sont ! Une lettre anonyme. Et tu sais bien que tu n'as rien à craindre d'une lettre anonyme...

Peu à peu, elle se calma et retrouva une apparence d'entrain.

- Oublions, dit-elle. Je sais bien que tu as raison.

La soirée s'acheva paisiblement. Mais ils ne trouvèrent pas la minute par laquelle ils auraient pu, comme c'était arrivé tant de fois, se glisser dans leur passé et le revivre, face à l'avenir.

Quand ils montèrent, Paul savait qu'il n'y aurait pas d'anniversaire. Son désir d'un instant s'était tu. Il éprouvait l'impression discrète, mais nouvelle pour lui, que la politesse seule avait réglé leurs relations ce soir. Il en fut effrayé, se reprochant d'éprouver cette sécheresse au moment où Geneviève avait besoin de tant d'affection. Geneviève, soucieuse d'échapper à l'étreinte, savait qu'elle y réussissait une fois de plus. Ses larmes s'étaient montrées bien opportunes.

Au palier, tandis qu'ils s'engageaient dans leur chambre, ils croisèrent Louise, en robe de nuit, qui descendait.

- J'ai oublié de vérifier les portes, fit-elle. Bonne nuit, Madame !

Paul imagina qu'un soupçon d'ironie accompagnait ce vœu. Il se trouva odieux de l'avoir pensé.

- Elle est vraiment précieuse, cette Louise ! Mais ce soir, on remarquait davantage que son visage est abîmé, ajouta-t-il.

- Ça lui est arrivé à Hambourg pendant le fameux bombardement. Elle était la comme ouvrière dans une usine, déportée pour activités clandestines. Elle a été prise dans la pluie de phosphore. Elle m'a raconté cela un jour. Tiens, je croyais te l'avoir dit. C'est sa grande misère. Toutes les activités auxquelles elle [38] aurait pu prétendre lui sont désormais interdites. On sent qu'elle a été très bien éduquée...

- Oui, je le pense aussi. Enfin du moment que tu es satisfaite, c'est l'essentiel.

- Comme tu dis...

Cette phrase tomba simplement. Paul la sentit méchante et injuste et lui donna ce sens : « Que peut te faire à toi le malheur des autres ? »

Il lui parut tellement invraisemblable que Geneviève pût lui parler ainsi, qu'il se demanda s'il rêvait.

« Paysan, tes phares ! » dit la voix.

Paul Maury ne répondit plus. Quelque chose l'écrasait, comme si une malédiction venait de s'abattre sur lui. Ce soir, il se sentait maladroit et inéducable, incapable de parer au danger, de faire face à l'humour involontaire de la vie.

Quand ils étaient entrés aux *Érables*, un an auparavant, ils avaient laissé la maison presque dans l'état où ils l'avaient trouvée. Leur chambre à coucher notamment, la plus belle chambre du premier, donnant sur le parc du château de Vairon, était décorée de fresques splendides. Elles représentaient un conte oriental d'un symbolisme à première vue incompréhensible et dont le titre était inscrit au-dessus de la cheminée : *La Chimère incandescente*. Tous les personnages étaient féminins, jeunes mais sans âge précis. Ils représentaient toujours la même femme, vêtue de costumes persans, et vivant dans chaque tableau un rêve différent, dont le contenu se lisait dans l'attitude et le regard. Au dernier tableau, la chimère était allongée sur le sol, face contre terre, reposant sur un bras, et paraissant morte ou endormie. Celle-là seulement était incandescente ; on devinait qu'elle ne se relèverait jamais. Se consumer en vain, et se consumer malgré soi, tel était le symbole qu'avait illustré l'artiste. D'un commun accord, les époux avaient baptisé cette chambre la Chambre aux Chimères, acceptant ce thème de vie. Chaque soir, ces images accueillait Paul Maury : il les reconnaissait, fraternelles et hiératiques, pèlerin heureux. [39] Mais ce soir, elles l'accueillaient en bacchantes hallucinées, n'ayant que faire d'un clochard égaré.

- Tu regardes ta chambre existentialiste ? demanda Geneviève, comme si elle lisait cette déception. Moi aussi, je l'aime moins, ajouta-t-elle.

- Ce n'est pas que je l'aime moins, dit-il, mais peut-être que je vieillis.

Elle allait lui répondre : « J'ai toujours pensé qu'il y avait un petit vieux en toi », mais elle se tut. Son mari avait prononcé cette dernière phrase moins pour elle que pour lui-même, et d'un ton singulièrement calme. C'est le contraire d'un petit vieux qu'elle avait perçu. Cette force lui fit peur, et, du coup, elle songea à la force de l'auteur de la lettre.

La nuit fut longue, Geneviève avait fait une discrète allusion à un début de migraine et s'était fourrée dans les bras de Paul comme une grippée ; précaution inutile. Après une demi-heure, Geneviève sentit se détendre les bras de son mari ; sa respiration changea de rythme, devint lente et profonde. Il dormait. Elle se sentit seule, et le mystère de cette soirée réenvahit son esprit. Elle voyait les choses plus clairement encore : quelqu'un avait décidé de les démasquer ; il n'y aurait plus moyen de s'aimer en secret ; il était venu, le moment tant souhaité de refaire sa vie. Son cœur se mit à battre follement. Elle lutta pour rester immobile, car ce cœur la trahirait, si Paul s'éveillait. Mourir à petit feu, ou refaire sa vie avec Jean. Jean Fontenelle dirigeait une grosse affaire d'importation, qu'elle supposait importation de vins français, puisqu'il travaillait en France. C'était un homme actif, entreprenant, qui bousculait les obstacles, un homme d'une virilité exquise, par-dessus tout, un homme racé. C'était ennuyeux qu'il fût divorcé, mais elle aussi divorcerait... Évidemment, ce serait la brouille avec toute sa famille : les Boisfort sont tellement connus comme catholiques. Mais il faudrait bien qu'on s'y fasse; après tout, on n'a qu'une vie, comme dit Jean.

Dans le calme hostile, son imagination folâtrait. Et d'ailleurs, [40] pourquoi ne pas s'en aller tout de suite ? Prendre une attitude nette ; le reste suivrait. Le scandale ? et après ? Jean n'aurait pas de peine à l'installer quelque part, à lui assurer l'existence. Quand on s'aime, ce sont là des détails. Et la famille de Jean, son futur mari ? Elle s'aperçut qu'elle n'en connaissait pas grand'chose. Les Fontenelle sont très nombreux dans le pays. Mais lui, il le lui avait bien expliqué, était d'origine française, et descendait du grand Fontenelle, *secrétaire perpétuel* de l'Académie des Sciences, et dont la glorieuse charge était de faire l'éloge des membres décédés. On le sait d'après les archives familiales, disait Jean. Une famille d'aussi noble origine, si elle est catholique, n'acceptera pas facilement une divorcée, conclut-elle soudain. Son cœur se remit à battre trop fort. Se remarier ne serait peut-être pas si simple... Puis l'image de sa sœur aînée, Hélène, en religion Sœur Colette, lui occupa l'esprit. Quel drame ! Hélène réagirait avec une *violence terrible*. Bah ! ce n'était qu'une nonnette, après tout ! Elles ont toutes un petit esprit.

Et lui-même ? Pour elle, il était toujours le jeune premier en costume clair, élancé, élégamment musclé, d'une parfaite aisance d'allure, d'une politesse dépouillée de raffinements inutiles, et qui avait fini par la surprendre en costume de bain, comme par hasard, en juin dernier, au Zoute.

« Madame Paul Maury, je crois ? » avait-il dit en la caressant audacieusement du regard. Et après un instant, pour bien laisser entendre qu'il exprimait une appréciation vraiment flatteuse : « Mes hommages, Madame. Je me présente : Jean Fontenelle. Je sais que vous êtes seule à la mer, par un temps aussi splendide. Puis-je me *permettre*, si vous êtes libre ce soir et si vous sortez, de vous suggérer de me laisser vous accompagner ? Il n'y a que très peu de monde, et seul on s'ennuie mortellement. » Sans attendre la réponse, il ajouta, ne ménageant pas son admiration :

- On n'imaginerait pas que votre mari est un fonctionnaire...
- Mon mari est magistrat, Monsieur...

- Fontenelle... Magistrat, c'est cela, un fonctionnaire de la Justice. Très mal payé, entre parenthèses.

Un parfum délicat de lavande de marque émanait de lui. Une [41] grosse bague, mais d'un goût très sûr, étincelait sur ses doigts fins, des doigts qui, certainement, n'écrivaient même pas. Elle éprouva quelque honte de son père et de son mari, et cette honte, elle s'en souvint, elle la trouvait justifiée. Qu'importe ? Il était là, puissant et riche, sûr de lui, libre et beau, connaissant tout d'elle, alors qu'il n'avait jamais paru la remarquer. Un homme du type qu'elle avait toujours rêvé : un grand seigneur capable de gagner de l'argent, tout en ayant le temps de le dépenser.

- J'avoue que... fit-elle, en cherchant ses mots. Elle rougissait *encore aujourd'hui* d'imaginer combien elle avait du lui paraître gauche.

- C'est cela. J'irai vous prendre ce soir à huit heures. Excusez-moi de ne pas m'attarder. Votre costume ne permet pas un long *entretien avec* un homme trop habillé.

Elle l'avait regardé s'éloigner, *bouleversée, avec* l'impression d'avoir vécu le plus grand événement de sa vie. Aujourd'hui, après de longs mois de bonheur, elle comprenait qu'elle avait attendu cette rencontre. Il avait dû voir, d'une intuition infallible, que sa vie avait lentement change d'orientation, qu'elle guettait l'arrivée du compagnon avec lequel elle accomplirait le grand voyage, le vrai. Oui, il avait vu tout cela, et elle-même avait su, malgré les apparences, qu'il ne l'avait pas choisie comme l'agréable partenaire d'un soir, mais que lui aussi scrutait la route, épiait les passantes, cherchant parmi tant de destinées qui croisaient la sienne celle qu'il reconnaîtrait. Et il l'avait reconnue ; il avait deviné son hésitation inquiète à la croisée des routes invisibles, deviné qu'elle attendait le compagnon royal.

- C'est cela, j'irai vous prendre ce soir à huit heures, avait-il répondu lui-même à son invitation. Et à huit heures, il était là. C'est ainsi qu'il menait les choses, lui. Elle l'accueillit comme si elle l'avait toujours accueilli...

- Je savais, dit-il simplement, que, malgré la singularité de ma proposition, vous m'attendriez. Les déesses ne s'accommodent pas de la médiocrité.

Alors, la lettre anonyme de ce soir, fallait-il y voir autre chose qu'une invitation du sort, autre chose qu'une bénédiction involontaire ? [42] Cette lettre ne pouvait être affolante que s'ils étaient décidés à la clandestinité. Mais l'un et l'autre, elle se le répéta, étaient décidés à affronter leur nouvelle vie, leur vie, la seule vie. Ils étaient décidés, et ils attendaient un signe. Le signe était là. C'était à elle de se montrer digne de lui, digne de son destin hors série. C'était par discrétion pure, elle n'en doutait pas, qu'il ne lui avait pas encore proposé plus nettement de quitter son mari.

Son mari ! Oui, il y avait Paul, Paul qu'il faudrait avertir sans tarder. Mais comment le lui dire à lui ? Que lui reprochait-elle ? Même quand elle le délaissait, même quand elle l'humiliait, comme ce soir, il ne comprenait pas encore. Comment faudrait-il s'y prendre pour lui révéler qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle en aimait un autre... Elle savait qu'il ne la croirait jamais.

La lettre lui revint en tête. Paul, même alors, n'avait pas compris. Elle eut honte : dans la pesante obscurité, dans le lourd silence de la nuit, elle se sentit fragile, exposée à mille menaces, exposée à son propre caprice. Paul s'était toujours comporté avec elle de façon chevaleresque, il la protégeait, il la défendait. Il l'aimait. Elle commençait à croire qu'il aurait trop besoin d'elle pour vivre. Cette idée la révoltait tout en l'épanouissant encore. Elle ne voulait pas perdre son estime. Il faudrait qu'il comprenne, et que tout puisse s'arranger noblement. Ah ! s'il n'y avait pas cette menace. A nouveau, elle eut peur. Le bruit sec de la remise en marche du brûleur de mazout la fit tressaillir. Paul remua le bras. Elle lui prit doucement la main et la glissa dans sa robe de chambre, voluptueusement. Malgré le sommeil, cette main se re-

ferma. Tout de même, c'était bon aussi, le respect. Elle s'allongea tout contre lui, comme elle ne l'avait plus fait depuis longtemps, puis, à son tour, s'endormit.

[43]

Le juge Maury. roman.

Chapitre III

[Retour à la table des matières](#)

Le lendemain matin, s'approchant de son bureau, légèrement essoufflé d'avoir gravi trop rapidement les escaliers, le Juge Maury eût la surprise d'y entendre un brouhaha joyeux. Pourtant il venait vers le silence et se hâtait de retrouver sa solitude. La lumière fauve et pesante de l'hiver présageait une journée si triste qu'il n'avait pu s'empêcher de comparer le monde encombrant le hall aux flâneurs d'une salle d'attente résignés au long retard d'un train. Ces gens attendaient la justice comme un guichet ; c'était humiliant et affreux.

« Je devrai bien finir par m'avouer », s'était-il dit en traversant le hall et tandis qu'il répondait distraitement au salut respectueux de l'huissier, installé derrière son banc de chêne comme s'il ne l'avait pas quitté de toute la nuit, « ... que cette vie commence à me peser... à me détruire... »

Mais en retrouvant le long couloir éclairé au néon qui menait à son cabinet, en retrouvant la silhouette familière des gendarmes montant la garde devant les cellules où attendaient les prévenus, il eut honte de ces réflexions. Tout le monde était au poste. Il n'y avait qu'à reprendre

les choses là où elles en étaient la veille. La veille ? Les heures avaient été longues. Elles le seraient davantage aujourd'hui. Mais ce vacarme trompait les présages, c'était un signe de bienvenue.

Au moment où il ouvrit la porte, le bruit cessa.

[44]

- Excusez notre liberté, monsieur le Juge, dit son greffier, nous ne vous attendions pas encore !

Tout en parlant il refermait négligemment *le Courrier de Varanges*, que le groupe était en train de commenter.

- Mais, monsieur Van Meyer, il n'y a pas de quoi vous excuser.

Il lui serra la main comme aux deux autres personnages, M. Van de Velde, greffier du Juge Lemaire, son collègue à l'Instruction, et M. Lefébure secrétaire du Parquet.

- Vous me paraissez fort heureux, reprit-il.

Et il se souvint que son greffier exposait en vente ses tableaux.

- Oh ! je parie que le *Courrier*...

Le Juge Maury, s'emparant du journal sagement abandonné, lut à la première page et reprit tout haut : « Lode Van Meyer, dernier peintre de la Campine, nouveau Jakob Smits... »

- Eh bien, ça, c'est un titre... fit-il plein d'admiration ; et, prenant les autres à témoin : On sait tout de suite à quoi s'en tenir...

Tout en parlant, il se souvint que vingt-quatre heures plus tôt, il ignorait encore les talents de son greffier.

- Vous savez, les journaux ! reprit Van Meyer, comme s'il mesurait les choses à leur vraie valeur.

C'était un homme de cinquante ans, au visage carré et à la peau mate, harmonisée à la couleur foncée des yeux. Une tignasse grisonnante auréolait le front, retombait sur les oreilles, allongeait la tête, bien au delà du col de la veste... Il portait un complet marron, très

neuf, avec une cravate de laine assortie. Et, comme tous les greffiers, il était mieux habillé que son patron.

- Oh ! non, fit le magistrat, imposant son avis. Les journaux ne consacrent pas un artiste sans y être poussés par l'opinion publique. Je suppose que vous appréciez l'hommage qui vous est ainsi rendu.

Paul Maury ne pouvait s'empêcher de parler et, tout en débitant ces flatteries, se demandait ce qui le poussait à exagérer de la sorte. C'était comme un besoin de faire plaisir, de sentir un homme heureux auprès de lui, de s'assurer son amitié. Van Meyer [45] n'était pas tout à fait dupe de ces éloges. Le Juge en était tellement avare. Mais Van de Velde intervint :

- C'est vrai, monsieur le Juge. Il est trop modeste. Il ne sait pas combien d'artistes ont essayé en vain de s'affirmer, d'émerger de la mer de la médiocrité.

Le magistrat pensa que ce Van de Velde devait être énergique, d'une sorte d'énergie qui aurait pu se consumer à ne pas franchir les bornes des dossiers. C'était sûrement un artiste, lui aussi. Et, sans doute, incompris. Mais cette réflexion cruelle le blessa lui-même.

- Non, je ne suis pas trop modeste..., affirma tranquillement Van Meyer. Moi, je me connais...

- Je le préfère même à Jakob Smits, reprit Lefébure, le secrétaire. Surtout au Jakob Smits de la fin qui, tout compte fait, ne me paraît pas extraordinaire.

- Mais ce n'est sûrement pas à celui-là que l'auteur de l'article a pensé, protesta le Juge.

- En tout cas, voilà une semaine qui commence bien, enchaîna Van de Velde. Et vous ne devineriez pas, monsieur le Juge, qu'il a déjà vendu quatre toiles sur douze. C'a été une rude idée que d'exposer au *Relais*...

Cette allusion au *Relais* éteignit la petite joie que Paul Maury venait de créer. C'est distraitemment qu'il entendit le secrétaire, qui sans

doute jalousait, sans trop le savoir, les lauriers de son collègue, poursuivre :

- Au fond, c'est plus intelligent d'exposer dans un endroit public, dans un café sélect et très fréquenté, que dans une salle d'exposition où les gens ne se rendent que s'ils sont vraiment férus de peinture...

- L'essentiel est de toucher l'élite, décréta le Juge, répondant sans réfléchir et prenant à nouveau son greffier sous sa protection.

Cette phrase lui fit un curieux effet, et il se demanda ce qu'en aurait pensé le docteur Van Helmont. Cependant, il ajouta :

- C'est elle qui juge, en définitive...

Mais le charme était rompu ; on ne savait pas si cette réflexion visait encore le présent ou si, déjà, c'était une vérité générale. Un [46] moment de silence se tendit dans la pièce et, en un clin d'œil, l'atmosphère fut dissoute. Le magistrat revint promptement à lui :

- Monsieur Van Meyer, parlons de choses plus terre à terre. Dites-nous par exemple comment vous avez connu la Campine ! ...

Tout en parlant, il se disait que l'un d'eux sûrement savait si Geneviève s'était rendue au *Relais*. L'idée qu'il pourrait essayer de les interroger adroitement lui parut lumineuse, et, au même instant, répugnante. Mais un éclat de rire de Lefébure, quadragénaire à grosses lunettes d'écaille noire, rougeaud et obèse, le ramena dans la réalité.

- Ah ! ah ! ah ! la Campine ? Mais c'est là que nous touchons le génie. Il n'y a plus de Campine. Il n'y a plus que la Campine des peintres, sur les tableaux... Et ces peintres, quand ils s'y trouvaient, en Campine, ne la peignaient pas. Ils l'interprétaient selon l'idée que les gens qui ne l'avaient jamais vue devaient s'en faire... L'art de notre Van Meyer, c'est d'avoir compris que la Campine, c'est une tradition, un genre, presque une technique. Et c'est cela qui fait l'intérêt de l'article du *Courrier*. Être peintre de la Campine, c'est être le peintre qui répond à l'attente des millions de gens qui n'aiment pas les boulevards tels qu'ils sont, mais adorent ceux de Jakob Smits, qui ne voudraient pas d'un appartement sans chauffage central, mais adorent les paysa-

ges à chaumières. Peintre de la Campine, c'est un grand éloge ; cela veut dire : le peintre qu'on attend pour succéder à Jakob Smits. Ce n'est pas la Campine qu'il faut connaître, mais le bulletin du Touring Club...

On ne savait pas si Lefébure se moquait atrocement de son collègue ou s'il l'admirait ; mais Van Meyer se sentit dégringoler... Comment Lefébure pouvait-il expliquer les choses si simplement ? Il aurait fallu...

- Est-ce que c'est votre avis, cela, lui demanda le Juge.

- Si c'est mon avis ? répéta Van Meyer pour gagner du temps.

Et il fit bien. Le téléphone appela, et l'on se tut pendant que le Juge prenait la communication.

[47]

- Ici le Juge Maury. Oui, lui-même, Ah ! bonjour, monsieur le Procureur... Dix billets faux ?... C'est cela. Entendre le caissier et ouvrir une information ; c'est cela... Non, évidemment, non. Oui, nous restons en rapport...

Le Juge se tourna vers les trois visages curieux.

- Oh ! rien de grave, dit-il. Le caissier de la Banque du Nord a donné en paiement à la brasserie dix billets de mille francs qui viennent de s'avérer faux. Le caissier ne semble nullement en cause. Le Procureur me demande quand même de l'entendre, pour savoir comment c'est arrivé. De nouveau, des faux monnayeurs.

- Ce n'est que cela ? dit Lefébure. Quand aurons-nous donc quelque chose d'intéressant ? On s'embête, finalement...

- Oui, répondit le Juge, vous êtes sans doute de l'avis du docteur Van Belmont qui me disait hier soir : « Je m'inquiète quand nous manquons de crimes... »

- Et quand il tient un criminel authentique, il le déclare irresponsable, ajouta Van Meyer.

- Ah, vous savez déjà ? Eh bien ! j'ai réfléchi, je ne suis pas d'accord avec ses conclusions. On nommera d'autres experts. Hier soir, je n'ai rien dit...

- La nuit vous aura porté conseil, monsieur le Juge, dit Van de Velde.

- C'est cela...

Le Juge Maury se tut un moment. Il songeait à la nuit qu'il venait de passer. Il s'étonnait de la décision qu'il venait de prendre avec tant d'assurance, alors qu'il n'y avait pas songé un seul instant. Il s'en étonnait, mais il tint bon.

- Nous tâcherons de faire cela sans vexer le docteur Van Helmont...

- Cela me fait penser que je devrais être à mon poste, dit. Lefébure.

Le bureau se vida.

Quand ils furent tous les deux seuls, le greffier Van Meyer fit remarquer :

- Avant de nommer d'autres experts, est-ce qu'on ne ferait [48] pas bien de consulter le Procureur ? Je sais bien qu'on n'est pas obligé, mais d'habitude...

- Vous êtes là pour le savoir. Vous êtes la tradition, vous êtes l'usage, vous êtes...

- Ah ! monsieur le Juge...

- Nous ferons comme vous dites...

- Et puis, c'est quand même un cas compliqué. Évidemment, c'est un crime passionnel et il a tiré sur sa femme, mais elle n'est pas morte et ne mourra pas et, après avoir tiré, il s'est jeté du troisième étage... C'est un miracle qu'il ne soit pas mort...

- Et alors, ce sont ces miracles qui vous ennuiant, cher monsieur Van Meyer ?

- Mais en Assises, c'est l'acquiescement... Imagine-t-on que la femme entretenait cet ostrogoth de Russe blanc dans sa propre maison...

- Eh bien, ça me serait égal qu'on l'acquitte. Ce que je n'admets pas, c'est qu'on parle de maladie... Je n'ai pas très bien discuté cela avec Van Helmont... J'ai l'impression qu'on finit par tout arranger trop facilement. Et pourquoi faudrait-il avoir peur d'un acquittement ?

- L'acquittement, ça me rend malade. Il y en a trop, ça finit par devenir puéril. J'ai suivi toute cette évolution sans approuver la justice, monsieur le Juge : c'est une mode.

Le greffier se tut. Il se rendait compte qu'il ne désirait pas un surcroît de besogne, avec son Exposition en cours. Mais il sentait aussi que le Juge n'était pas comme d'habitude : depuis plusieurs mois, son humeur s'assombrissait. Sa santé, son foie, disait-on. Pourtant, il ne se plaignait jamais.

- Enfin, nous consulterons le Procureur, conclut le magistrat, sur un ton conciliant et jovial. En ce moment, il pensait qu'avec un peu de diplomatie, il pourrait savoir si Geneviève s'était oui ou non rendue au *Relais*. Il cherchait une phrase de transition, quand le gendarme frappa pour annoncer que la bande des quatre voleurs venait d'arriver de la maison d'arrêt.

Paul Maury s'étonna du plaisir qu'il en ressentit. La veille encore, il en avait par-dessus la tête de cette bande de jeunes [49] voyous qui résistaient depuis huit jours aux aveux. Mais, ce matin, il avait besoin de faire son métier, besoin de se livrer à un interrogatoire difficile, de s'en prendre à quelqu'un.

- Ah ! les revoilà, ces gaillards ? Eh bien, monsieur Van Meyer, ce matin, nous les aurons ! Qu'ils entrent.

Lorsque douze heures sonnèrent à la Collégiale, un travail considérable avait été accompli : les quatre voleurs étaient passés aux aveux. Durement poussé dans ses retranchements, le jeune chef de bande avait été un moment pris de panique. Il avait donné le nom de certains

complices, et même révélé certaines opérations dont le Parquet n'avait pas eu connaissance.

- Tout cela, avait-il fini par dire, c'est la faute de la Prison-École. C'est pas une prison, c'est une villégiature ! Je me suis dit : si on me repince, ça ne m'exposera pas à grand-chose... Vous me demandez où j'ai appris l'usage du chalumeau : mais en prison, parbleu ! J'y ai appris la soudure. Et c'est votre service social qui m'a placé chez un marchand de vieilles ferrailles. J'avais l'attirail sous la main : il suffisait d'un peu d'imagination ! Et pour ouvrir les coffres-forts, eh bien, j'ai appris sur place. Le premier, ça n'a pas marche. Après, on s'y est fait...

Puis, brusquement, le gars s'était effondré. Ce n'était plus qu'un gosse mal élevé, pleurant sans pudeur comme un enfant de huit ans, s'essuyant le nez du revers de sa manche, en reniflant...

- Une belle séance, monsieur le Juge, avait constaté le greffier, quand tout avait été fini.

C'était son premier compliment depuis qu'ils travaillaient ensemble. Sur ces entrefaites, on demanda le peintre Van Meyer au téléphone. Le Juge comprit que son greffier communiquait avec le Relais, où un cinquième tableau était sur le point d'être vendu.

Ah non ! Pas moins de cinq mille francs. Je considère ces [50] *Nuages sur la Nèthe* comme un des meilleurs de mon Exposition. Je m'y tiens absolument...

Cette allusion au *Relais* bouleversait à nouveau le magistrat. Quand le greffier eut raccroché :

- Quel succès ! s'exclama-t-il sur un ton admiratif. Et vous vendez même le matin ? Racontez-moi comme ça été, hier...

Sa bouche était sèche. Tout en parlant, il cherchait nerveusement ses cigarettes.

- Beaucoup de monde évidemment, et même...

Le greffier avait cru y entrevoir madame Maury en compagnie de plusieurs personnes. Il avait dû se tromper ; sinon, le Juge aurait été au courant. Ce n'était donc pas elle, il valait mieux ne pas en parler.

- Beaucoup de monde, évidemment, reprit-il, mais au fond, peu de personnes de mes connaissances. Tout de même le directeur de l'Académie de Varanges...

Paul Maury respira. Il lui paraissait évident que si sa femme avait visité son exposition, le greffier le lui eût dit tout naturellement. Et Pourtant, il ajouta :

- Et je suppose que, comme d'habitude dans ces sortes de manifestations, il y avait encore plus de dames que de messieurs ?

- Oui, sans doute, mais les dames, je les connais moins...

Sûrement Geneviève n'y avait point paru. Le greffier venait d'avoir toute occasion de le dire.

Et je vous comprends, reprit le Juge, enjoué, les dames vous intéressent moins : ce sont les hommes qui achètent.

Apaisé et libéré, Paul Maury se reprocha sa tentative. Comment avait-il pu s'abaisser à cette sordide manœuvre ? Et lui qui prétendait avoir foi en Geneviève, qui prétendait l'estimer au-dessus de tout ! Le calme revenu, s'installait en lui un état d'humiliation, un sentiment de déloyauté.

Comme la veille au soir, il se réfugia à la fenêtre. Elle ne lui offrait que cette obstination boudeuse de novembre, des murs sales, des derrières de maisons aux rideaux mal pendus et, tout de même, au-dessus des toits, les deux tours de la collégiale, trapues, reliant la ville à la voûte du ciel.

[51]

- Ah ! fit-il, comme je voudrais un rayon de soleil ! Il ne vous manque pas, le soleil, à vous, monsieur Van Meyer ?

- À moi ? Non, monsieur Maury, moi je prends le temps comme il vient. C'est le secret du bonheur.

- Le secret des gens heureux.

- Heureux ? Pas plus malheureux qu'un autre... Et j'aime mon métier. Du travail comme ce matin, ça me donne de la joie pour une semaine...

Ils se turent. Paul Maury se rendait compte qu'il collaborait toute la journée depuis un an avec cet homme, sans rien connaître de lui, sans s'être jamais rien demandé à son sujet. Il se rendait compte de la solitude dans laquelle il laissait les autres, dans laquelle il était lui-même resté. Les relations courtoises ne touchaient pas son être réel, n'atteignaient pas l'âme des autres. Pendant une fraction de seconde, il se dit qu'il ne connaissait pas madame Van Meyer et que, probablement, Van Meyer ne connaissait pas Geneviève... Elle aurait pu être au *Relais* que...

- Voilà, monsieur le Juge, il est midi. Si vous le permettez ... Peut-être aurons-nous des nouvelles du caissier ? Vivre un vrai roman policier, voilà ce que j'attends depuis toujours. Notre travail est si peu fertile en imprévus...

Resté seul, le Juge Maury fut bientôt en proie à un nouveau soupçon. Allait-il s'abandonner à des idées fixes, lui qui s'amusait des rapports de Van Belmont ? Depuis ce matin, il ne pensait plus comme il le voulait.

Ce seul mot de « roman policier » venait de l'aiguiller vers une nouvelle préoccupation. « Car, précisément, je devrais savoir, depuis hier soir, que je suis en plein roman policier et je n'y ai pas encore songé. La vérité nue, c'est que j'ai cru, sans vouloir l'admettre, que cette lettre disait la vérité. Voilà le fait. Si c'était moi qui faisais l'enquête, je m'étonnerais que l'intéressé n'eût pas pensé tout de suite à une machiavélique histoire. Parce que, en réalité, c'est machiavéli-

que. » Il lui paraissait évident que Geneviève n'était pas allée au *Re-lais*. « Il faut voir les choses [52] telles qu'elles sont : c'est une histoire grave qui commence. Celui qui fait cela veut me torturer. Et il a déjà réussi. Dieu sait où il s'arrêtera... »

Le palais était silencieux. Il sembla au Juge que quelqu'un marchait dans le couloir à pas feutrés, frôlant les murs. Il se hâta vers la porte, qu'il ouvrit brusquement.

Personne, que le gendarme, au loin, fumant sa cigarette. « Ridicule ! Je vais me mettre à épier, maintenant. Et après tout, il y a de quoi ! Je comprends l'épouvante de Geneviève, hier soir. » Il eut tout à coup peur pour elle et, avant de se mettre en route pour aller déjeuner aux *Érables*, voulut l'informer de son arrivée et la rassurer. Mais, la main sur l'appareil, il y renonça. « Elle va penser que je la surveille. »

Comme il allait sortir, le Procureur du Roi, Delille, se présenta. Voûte et chauve, il portait, sur un visage pâle, couleur de vieux papier, une barbe taillée à la Pirandello, et toute grise. Ses yeux insaisissables semblaient avoir perdu depuis longtemps le souci de rencontrer le regard des autres. Tout le monde à Varanges connaissait son implacable équité. Veuf depuis de très longues années, il s'était identifié à sa fonction de premier magistrat, qu'il exerçait avec fermeté et fair-play. Mais ces qualités-là, on n'y songeait guère. Elles paraissaient tellement attachées à sa personne que nul n'aurait songé à croire que, chez lui, c'était l'expression d'une discipline.

La population de Varanges le connaissait surtout comme un infatigable et dangereux lutteur. Car depuis près de trente ans il s'efforçait d'obtenir pour Varanges un nouveau palais de Justice, un temple digne de Thémis.

La ville s'y opposait, elle voulait un nouveau théâtre, des terrains de sports, des installations sanitaires modernes.

Depuis trente ans, la lutte restait indécise, bien que peu à peu les projets du procureur perdissent du terrain. Plusieurs fois déjà ils avaient été rejetés par la Province, mais sans que ses adversaires eussent vraiment remporté la victoire. Et l'on savait que, de [53] nouveau, la ville et le Procureur s'affrontaient, qu'un jour ou l'autre on allait apprendre si Varanges serait dotée d'un palais de Justice ou d'un nouveau palais des Sports.

Le procureur ne se faisait plus d'illusion, maintenant qu'il en était arrivé à l'heure de la retraite. Mais il tenait toujours, et la phrase qu'il répétait au doyen avait servi de thème aux élèves de rhétorique pour leur dissertation française : « Moi qui ne suis pas croyant, je ne comprends pas pourquoi vous avez préféré l'Inquisition à l'achèvement ou à l'entretien de vos cathédrales... »

On s'étonnait, à le voir, de sa capacité de résistance, de la grandeur de ses projets. Et d'autant plus qu'il en parlait très peu, comme s'il avait craint d'avoir à dénombrer ses partisans, ou craint d'obliger ses collègues et ses amis à lui répondre par politesse...

- Mon cher ami, fit-il d'une voix fatiguée, mais qui se donnait la coquetterie de le paraître seulement, je passe à tout hasard chez vous, sachant que vous êtes toujours le dernier sur la brèche. Au cas où vous auriez l'intention de remonter par la rue Albert-1er, je serais bien aise de profiter de votre compagnie. Je devrais être chez moi depuis longtemps déjà.

- Mais volontiers, monsieur le Procureur.

Paul Maury n'osait l'appeler « Procureur », comme d'autres, plus anciens. Il continuait de se sentir trop jeune devant lui, étranger à la caste. Mais il ne pouvait s'y tromper. Le petit service qu'on lui demandait ainsi n'était qu'une manière courtoise de venir présenter l'affaire du comptable. Il en eut bientôt confirmation :

- J'aurai ainsi l'occasion de vous dire un mot de la Banque. Je sais que vous avez été très occupé ce matin. Les gendarmes m'ont dit que les quatre gredins avaient passé aux aveux. Je vous félicite... Eh bien, pour ces billets, ce sont les premiers faux billets de cette série dans le

pays. J'ai fait téléphoner à Bruxelles, et leur existence n'est pas encore signalée. Cependant j'ai appris qu'on en avait échangé quelques-uns en ville et aux environs.

Le Juge Maury n'écoutait que distraitement. Ne profiterait-il [54] pas de cette rencontre fortuite avec le Procureur pour lui parler de la lettre ?

- Un de ces échanges, continuait le Procureur, s'est fait hier après-midi à l'auberge du... au *Repos*... Voyons, comment appelez-vous cela ?

- *Au Relais* ?

- C'est cella, au *Relais*. Une dame, que le garçon n'a malheureusement pas identifiée, à échangé un de ces billets. On n'y a pas pris garde, ils sont très bien imités, et on ne s'en est rendu compte que ce matin. Elle-même devait être de bonne foi, car, après l'échange, elle est encore restée assez longtemps. Mais, dans ces affaires-là, même les gens qu'on ne soupçonne pas peuvent vous être utiles.

Cette allusion au *Relais* terrassa à nouveau Paul Maury. Il perdit le fil de la conversation. Il eut, cette fois, la sensation d'avoir rougi. Il était absolument impossible qu'elle fût mêlée à une histoire de faux billets. Il pensa cependant qu'il n'était pas opportun de parler de la lettre au Procureur.

En cours de route, le Procureur expliqua qu'il désirait un minimum d'ennuis pour le caissier. Il n'y avait aucune raison de soupçonner cet homme, qui assumait ces fonctions à la Banque du Nord depuis plus de vingt ans et qui, en dehors de cela, était Président de la Ligue du Sacré-Cœur.

- Je n'aimerais pas, en raison de ses opinions surtout, qu'on puisse croire à la moindre intention malveillante de ma part. Il faut bien lui préciser qu'on ne l'entend que comme témoin. Mais c'est certainement pour nous un témoin précieux. Il ne serait pas mauvais que nous puissions arrêter cette bande avant qu'ils aient commis leurs méfaits, et je

ne vous cacherais pas que j'ai espéré ce succès pour le Parquet de Varanges, en vous confiant l'affaire.

- J'en suis flatté, répondit vaguement le Juge Maury, obsédé par l'image de cette dame qui avait échangé ce malencontreux billet.

- Et je dois vous avouer que je n'ai pas été fâché d'apprendre à ces messieurs de la Capitale qu'il y a une nouvelle équipe de faux monnayeurs dans le pays, et que nous nous en occupons...

[55]

Comme tout le monde à Varanges, le Juge Maury connaissait la légendaire indépendance du Procureur vis-à-vis de Bruxelles, son ironique opposition au travail des juristes à la chaîne, à ce qu'il appelait la Justice de confection.

Paul Maury entendit le Procureur revenir sur un de ses thèmes favoris.

- La Justice disparaîtra parce qu'il ne se sera pas trouvé un nombre suffisant de magistrats pour croire aux efforts de l'homme. Ils ont fini par imaginer que le droit pénal suppose d'un côté l'honnêteté, assise comme une matrone sur le pas de sa porte, et de l'autre, la malhonnêteté, caricature dissimulée dans les encoignures. La plupart n'ont jamais lu ou n'ont jamais pu comprendre *l'Esprit des lois* et se sont bornés à devenir de parfaits fonctionnaires du droit pénal. Ils appliquent les textes comme les employés appliquent les règlements. Il leur suffit de les connaître ; ils ne se soucient pas d'en comprendre le sens profond. Je vois que cela vous fait rêver, cher ami. Mais croyez-moi : l'honnêteté, c'est une tendance. Elle peut n'être pas parfaite, elle n'est jamais absolue, jamais définitivement incarnée, mais, même alors, elle a sa valeur. La malhonnêteté peut n'être pas délictueuse, mais, même alors, elle a un sens précis.

Le Juge Maury écoutait à peine. Ces réflexions n'arrivaient à son esprit que par bribes et morceaux, sans qu'il parvînt à en former une

idée. Il se répétait malgré lui que c'était fou de s'arrêter, ne fût-ce qu'un moment, à l'idée que cette femme pouvait être Geneviève. Ce n'était assurément pas elle...

- Oui, reprit-il pour convaincre le Procureur qu'il suivait attentivement, il n'y a pas de Justice possible sans morale...

- Voilà, vous l'avez dit. La malhonnêteté commence où l'homme accepte l'imperfection. Une Justice qui veut vivre au-dessous de cette vérité-là n'est plus rien. Car la délinquance d'aujourd'hui n'est que le visage achevé d'une ancienne défaillance.

Toutes ces vérités, dans l'esprit de Paul Maury, s'enlaçaient autour de Geneviève. Le *Relais*, c'était le visage d'une lointaine [56] défaillance... Et cette lettre elle-même, c'était le visage de défaillances plus lointaines. Mais ce visage était déjà masqué... Car, pour commettre une telle ignominie, il faut être masqué. Même si l'on ne ment pas... Peut-être que Geneviève aussi en viendrait à se masquer...

- Décidément, vous êtes trop distrait, conclut le Procureur, et je devrais renoncer à vous convaincre, si je ne vous savais convaincu d'avance.

[57]

Le juge Maury. roman.

Chapitre IV

[Retour à la table des matières](#)

C'est au prix d'un effort intense que Geneviève avait pu paraître assez calme, le matin, pendant le petit déjeuner. En s'éveillant, elle n'avait pas instantanément repris conscience du drame ; mais, après quelques secondes, il s'était imposé à elle avec une telle violence et en même temps, un tel accent d'irréalité, qu'elle se demanda si elle ne venait pas de subir un cauchemar. Si souvent déjà le réveil avait changé en simples rêves ses angoisses de la nuit... Mais cette fois, il n'y avait pas de doute, le cauchemar ne se dissolvait pas dans le jour.

On ne parla pas de la lettre. Après le départ de son mari, le premier soin de Geneviève fut de téléphoner à Bruxelles. Jean ne voulait pas qu'elle le demandât à ses bureaux. Il lui donnait périodiquement un numéro, où elle pouvait l'appeler. Ce numéro se modifiait très souvent. « Il ne fallait pas, disait-il, qu'elle pût être compromise. »

Jean était absent. Elle entendait les appels réguliers de la sonnerie. Dix fois au cours de la matinée, elle renouvela en vain sa tentative. Ce silence au bout du fil évoquait une pièce froide et sombre dans laquel-

le personne ne rentrerait plus jamais. De cet appartement silencieux et comme abandonné, le fil lui renvoyait une tristesse anxieuse.

Ses projets, formés au bord du sommeil, n'avaient plus la facilité [58] de la nuit. La décision devait être repensée ; mais il trouverait, lui, quelque chose de simple et de rapide, il suffirait de s'en remettre à son initiative. Mais, d'abord, le rejoindre, entendre sa voix, se libérer en lui de l'inquiétude ! Pourquoi, aussi, avait-elle nié être sortie ? Comme tout eût été plus simple si, prise au piège, elle avait reconnu être allée au Relais, puisqu'il y avait ce prétexte tout trouvé, cette exposition du fameux émule de Jakob Smits, comme disait le journal. Elle s'en serait tirée tant bien que mal. Tandis que, s'il apprenait son mensonge, aucune explication ne serait plus plausible.

Entre ses essais de téléphonage, parcourant nerveusement la maison, elle avait fait une autre découverte alarmante. Une toile, qui avait été rangée dans la mansarde, ne s'y trouvait plus. Geneviève n'aurait pu dire à quel moment la disparition s'était produite, car cela faisait des semaines qu'elle n'était pas entrée dans cette pièce, plutôt sombre. Du reste, tout le second étage lui faisait peur. Cette toile n'était peut-être pas d'un grand prix ; mais le jeune homme qui y était peint, inachevé, d'ailleurs, ressemblait étonnamment à Jean.

- J'ai demandé au marchand qu'il joigne ce tableau à l'envoi, lui avait-il dit, parce que j'ai cru m'y reconnaître. Il traînait à la vitrine de l'antiquaire, et je vous demande la permission de vous l'offrir. Vous le prendrez où vous voudrez, et vous aurez l'impression de m'avoir toujours auprès de vous...

Elle n'avait pas osé mettre en vue, chez elle, cette trop brûlante évocation, et l'avait provisoirement reléguée dans la mansarde. Et voilà que le portrait avait disparu ! Elle s'informa auprès de Louise. Louise ne put rien lui dire, et fit seulement observer qu'elle n'était dans la maison que depuis quelques mois et que bien des objets ne lui étaient pas encore familiers. Personne évidemment ne pouvait être venu voler cette vieillerie. Seul son mari pouvait l'avoir emportée. Pourquoi ?

Soudain elle se dit qu'il devait avoir emporté ce tableau comme document. Ainsi donc, il se doutait depuis longtemps. Il savait, peut-être... Et il n'en avait rien laissé voir, il se comportait avec elle aussi affectueusement que d'habitude. Quelle vengeance préparait-il ? [59] La colère, la crainte, l'incertitude, les hésitations se nouaient en Geneviève, la maintenaient dans une sorte d'impuissance surtendue. Il fallait réagir, faire quelque chose : elle projeta d'écrire sur-le-champ à Hélène, pour lui exprimer son indignation.

Comme elle cherchait son papier à lettres, elle fit une autre constatation. Quelqu'un avait ouvert sa boîte, le couvercle avait été replacé autrement que d'habitude, de telle sorte que la partie imprimée n'apparaissait pas. Il lui fut soudain évident que c'était avec son propre papier qu'on avait écrit la lettre anonyme. Mais qui ?

Qui donc avait pu venir en dérober une feuille dans sa chambre à coucher ? Qui, sinon lui ? C'était lui qui avait écrit ou fait écrire cette lettre. Et il l'avait fait pour la mettre en face de son mensonge, pour la confondre, pour la torturer. Oui, une histoire de policier ! C'était tout ce dont il était désormais capable ! ...

Alors, elle se mit à rire, à rire aux éclats, d'un rire de théâtre, repris plus fort à chaque respiration ; et à chaque reprise, ce rire sonnait plus faux.

Dans le silence, Louise, de sa cuisine, l'entendait.

Elle s'imagina que Madame venait d'apprendre que la pluie de feu de Hambourg n'était pour rien dans ses blessures, qu'elle était la pauvre servante du Seigneur, Vierge aux mains de lumière échappée aux griffes des hommes et qui voulait contraindre Dieu à sauver l'Univers ; que, jadis, le démon lui-même lui avait ravagé le visage, et que... Peut-être, l'office de reclassement avait-il appris quelles humiliations elle avait dû subir pour protéger sa destinée de sainte méconnue, et qui pourtant, bon gré mal gré, finirait sur les autels, verrait les hommes prosternés devant elle...

Oui, sûrement c'était ça, Madame venait d'être informée...

Ça devait l'amuser, cette aventure ! Elle allait descendre pour la chasser, lui ordonner de repartir vers les lieux d'où elle était venue. Qui sait ? Peut-être, ironiquement, lui conseillerait-elle de se faire carmélite... Mais non, elle n'en aurait pas l'occasion.

Louise enleva son tablier, enfila ses souliers, mit son pull-over, [60] prépara son manteau sur une chaise et son feutre pendu à portée de main. En quatre secondes, savait été fait. Elle pouvait fuir, s'il le fallait. Puis, à pas de loup, elle se dirigea vers le bas de l'escalier, monta deux ou trois marches, et écouta.

Le rire s'apaisait ; un dernier éclat, sorte de gémissement joyeux, comme ceux qui terminent les fous rires des femmes du monde qui s'ennuient entre elles, en marqua la fin. La porte s'ouvrit et Louise fut surprise dans son attitude d'écoute. Elle eut le temps de remarquer que ce rire ne la concernait pas.

- Oh ! Madame, j'hésitais à monter, croyant que vous n'étiez pas seule...

- Oh oui, j'ai bien ri ! Vous m'entendiez ?

Elle voulut recommencer, mais l'impassibilité de Louise la gêna.

- C'est pour une idée tellement ridicule... Mais vous ne pouvez pas savoir... maintenant, du moins...

Louise, rassurée, continua :

- Je venais vous demander : nous n'avons encore rien pour ce midi, est-ce que je ne devrais pas aller...

- Non, non. Pourquoi ? Je téléphonerai comme d'habitude. J'aime tant entendre quelqu'un entrer dans cette maison, ne fût-ce qu'à la cuisine. J'étouffe ici ; j'ai l'impression d'habiter seule un vieux château fort.

- C'est un peu vrai. Cette maison n'était habitable qu'avec beaucoup de monde.

- Vous le savez ?

- Je le suppose.

- À propos, Louise, et ces deux sachets vides de sel d'oseille ? Vous savez cependant que je ne veux pas qu'on touche au linge avec ça. Si jamais je vous y prends encore, il faudra vous en aller...

Louise avait rougi. Elle baissa les yeux.

- Madame, pardonnez-moi. C'est ma manie de propreté.

- Vous êtes une enfant, dit Geneviève, comme si elle pardonnait tout.

Pendant qu'elle parlait, une illumination s'était faite en elle. Si [61] son mari avait écrit lui-même cette lettre, elle n'avait pas de signification, elle ne révélait aucune menace. Son truc avait échoué, c'était tout. Et en fait, elle s'en était magnifiquement tirée. C'était bien la preuve qu'elle devait conserver son sang-froid.

Elle descendit à la salle à manger, qu'elle trouva presque gaie, ferma soigneusement la porte de la cuisine, et essaya une fois encore de téléphoner. Elle allait pouvoir raconter l'histoire à Jean, l'affoler un peu, attendre sa réaction, puis le tranquilliser : ce n'était qu'une farce. Une farce qui reflétait assez bien la mentalité de son auteur...

Mais, une fois de plus, il n'y eut pas de réponse.

Et la sonnerie lui parut semblable à une petite voix timide et grêle, appelant au secours dans l'immensité grise d'une plaine de silence. C'était une petite voix à laquelle l'univers ne prenait pas garde, une petite voix qui n'atteindrait jamais celui qu'elle appelait, ou qui l'atteindrait trop tard, quand le message n'aurait plus d'importance. Cette sonnerie lui parut une si petite chose, si impuissante, si indifférente, si dérisoirement impassible devant son impatience, que Geneviève n'eut pas le courage de l'entendre plus longtemps, et raccrocha, pour ne pas fondre en larmes. Cette petite plainte mécanique lui griffait le cœur.

« Bah ! se dit-elle enfin, j'ai le temps. » Elle se mit à fredonner : « J'attendrai - La nuit et le jour - J'attendrai toujours... » De sa cuisine, Louise écoutait, surprise. « J'attendrai quoi ? se dit-elle, qu'il se rende

compte ? Mais quand donc comprendra-t-il ? Ce qu'un homme peut être bête ! ... »

Geneviève s'assit, pour la première fois de la matinée. Le courrier, arrivant vers dix heures, avait été déposé sur le guéridon, près de son fauteuil, comme d'habitude. Elle le passa en revue. Il n'y avait jamais rien de Jean, naturellement. Et depuis qu'elle habitait Vairon, sa correspondance personnelle se raréfiait ; ses anciennes relations, ses amies elles-mêmes la négligeaient peu à peu. De temps en temps, une lettre d'une de ses sœurs. Précisément, elle en trouva une, avec la mention : « personnelle », et elle reconnut l'écriture d'Hélène. Hélène avait beau être « sœur Colette », dans la famille c'était toujours Hélène. Et elle-même [62] signait souvent de son prénom. Pourtant Geneviève ne l'a connaissait qu'assez peu : elle venait d'entreprendre ses humanités lorsque Hélène était entrée au couvent. On disait, dans la famille, qu'elle y avait toujours été très heureuse, et qu'après s'être longtemps consacrée à des tâches obscures, elle exerçait maintenant des fonctions importantes, en y révélant des qualités exceptionnelles. Mais ses lettres étaient souvent bien courtes. Hélène, avant le mariage de Geneviève, avait fait de très sérieuses réserves, Paul lui étant apparu comme un croyant plutôt tiède, pratiquant peu, suspect. Cependant, elle l'avait toujours accueilli très aimablement. Paul appréciait d'ailleurs beaucoup sœur Colette, dont il disait : « C'est une nonnette qui ne vous ennue jamais. » Il ne lui en voulait guère de ce qu'elle eût souhaité un autre mari pour Geneviève. Ce qu'Hélène avait prévu s'était d'ailleurs produit : Geneviève avait rapidement négligé ses pratiques religieuses et s'était montrée bien plus indifférente que son mari. Tout ce qu'ils avaient de religieux semblait s'être dissipé dans la cérémonie du mariage. On savait que Paul n'avait jamais exercé sur elle la moindre pression. Simplement, il n'y avait pas de problème entre eux, à ce propos. Hélène s'en était rapidement rendu compte et se gardait de soulever d'inutiles et pénibles discussions. Elle les abandonnait à leur sort et se contentait de leur écrire dans le genre « vieille tante en dehors du siècle ». Mais cette lettre-ci semblait plus longue que les autres :

Ma chère Geneviève,

J'ai quitté la maison depuis bien longtemps, et tu étais bien jeune alors. Tu étais la cadette, et nous t'avions tous un peu gâtée, surtout à la mort de Maman. Malgré tout, tu étais restée pareille aux autres, et pas plus capricieuse que nous. Tu as fait ton droit, passant brillamment tes examens, et tu es devenue celle dont toute la famille était fière. Avec ton mariage, on a cessé de te mettre trop en évidence. On n'aimait guère devoir donner d'explications. J'en ai peut-être moins souffert que les autres, et même je t'ai souvent défendue, parce que, après tout, être affiché croyant, ce n'est pas beaucoup plus que le contraire.

[63]

Il faut y voir de plus près, et Paul me paraît de plus en plus digne d'estime. Bien que je ne le lasse jamais, et que je sois encore bien jeune pour donner des conseils, je voudrais t'écrire aujourd'hui comme Maman aurait pu le faire. Père ne l'eut peut-être pas fait, parce qu'il te chérissait le plus, et peut-être aussi, parce qu'il en eût souffert plus que les autres. Je vais te dire les choses simplement. J'aurais voulu ne pas te les écrire, mais plusieurs fois, ces derniers mois, je t'ai invitée, et tu ne viens pas. Voici : une de mes consœurs, dont il vaut mieux, je crois, que je n'écrive pas le nom, - et qui appartient à une très ancienne famille, actuellement sur le déclin, surtout par la faute du seul fils de la dernière génération, - a eu récemment la visite de son frère. Il vient rarement, et l'on sent bien que les couvents, ce n'est pas son faible. Il a passé quelques heures ici ; au moment de repartir, sa sœur l'ayant naturellement entrepris sur son genre d'existence, il a dit : « Ce n'est pas encore aujourd'hui que je me convertirai. Regarde ! ... » Et, la tirant de son portefeuille, il lui a montré une de ces photographies prises dans la rue, mais où l'on te reconnaît fort bien et où tu es, comme d'habitude, d'une élégance qui fait envie. La sœur t'a reconnue. Mais elle n'en a rien fait voir, et s'est bornée à dire, en conservant la photo : « Ah non ! elle est trop jolie, je la garde... Nous aimons, nous aussi, nous souvenir... » Il n'a pas insisté pour la reprendre, di-

sant : « Ce n'est pas celle qui m'intéresse le plus. » Et, cette fois sans la lâcher, il lui a fait voir une autre photo, - prise à la mer, je suppose, - où tu es en maillot de bain. Cette photo, je ne l'ai pas vue ; mais, là aussi, la sœur t'a reconnue.

Évidemment, cet homme s'amusait à scandaliser sa sœur, et je ne veux rien supposer, mais je crois qu'il est toujours vrai qu'une femme n'offre pas à n'importe qui une photo où elle est presque nue, ou ne se laisse pas photographier ainsi par n'importe qui.

Je ne dramatiser pas, et peut-être ne s'agit-il, entre cet homme et toi, que d'un flirt. Pourtant, je te connais, Geneviève, et je crains que ce ne soit plus sérieux, que cela ne remette ta vie en question...

[64]

Dans ta dernière lettre, de fin septembre, tu m'écrivais : « Je m'ennuie ici. Malgré moi, j'en veux à Paul d'avoir quitté Bruxelles et je lui en veux aussi de ce qu'il ne gagne pas assez d'argent, de ce que je sois condamnée avec lui à une vie médiocre et obscure, de ce qu'il m'ait plongée dans une existence plate, sans perspective, sans lendemain. Je lui en veux même de m'avoir laissé abandonner ma vie religieuse. Je veux de l'espace devant moi. Je veux un sens à ma vie... » Et tu ajoutais : « La vie de Juge ou de Magistrat rend mesquin. »

J'avais cru qu'il s'agissait d'une crise d'ordre spirituel ; mais c'est bien autre chose, et c'est à la fois plus simple et plus triste... En tout cas, une phrase m'a choquée, dans ta lettre. Tu reproches à Paul d'avoir quitté Bruxelles pour Varanges. Mais tu sais bien qu'il a été déplacé, et tu sais bien pourquoi ! Paul représentait une tendance. Il distinguait, comme auditeur, entre les coupables « inciviques », ceux qui, devant la morale toute simple, n'étaient que d'ignobles individus, traîtres, délateurs vendant leurs frères, et ceux qui, à tort devant la loi, mais non devant tout homme bien né, ont risqué leur vie pour ce qu'ils considéraient comme un idéal. Paul a tenu ; peut-être parce qu'il t'imaginait à ses côtés. Et s'il fut envoyé à Varanges, c'est qu'à ce moment-là, des petits messieurs, ayant flatté suffisamment l'opinion, avaient recueilli déjà les meilleures situations. Paul,

lui, a tenu. Un certain nombre d'hommes et de familles lui doivent de n'avoir pas été déshonorés. Ce qu'il a fait, beaucoup de catholiques bon teint ne l'ont pas fait. Quand il a su qu'il serait envoyé à Varanges, il s'en est réjoui. Son rêve était d'entrer dans la magistrature, et il y entra. Il savait bien qu'il y entra par une espèce de désapprobation politique, mais il y entra proprement. Il ne regrettait rien, il était heureux ; et cette joie-là, il ne l'avait pas payée en deniers. J'ai su toutes ces choses parce qu'il est venu me voir un peu après. Ton silence l'inquiétait. Il ne savait pas si tu l'approuvais ou non, il craignait que tu ne fusses pas d'accord. Alors, j'ai répondu pour toi. Je lui ai dit que je savais que tu l'admirais, que tu souffrais pour lui, et qu'il pouvait être sûr de ton appui complet. Si, en parlant ainsi, je me suis trompée, il [65] faudra que tu me le dises ; mais il n'est pas possible que je me sois trompée. Quand tu t'es mariée, tu aimais Paul, j'en suis certaine : c'était quelque chose de vrai, de tout à fait grand.

Alors, que deviens-tu ?... Rassure-moi au plus vite. Et si mes alertes sont vaines, je pleurerai de joie.

HÉLÈNE.

La lecture terminée, Geneviève replia machinalement la lettre, son esprit errant ailleurs. Le désagréable de cette lecture, c'était l'affaire des photographies. Comment Jean pouvait-il ainsi exposer ses photographies ? Elle en ressentait une espèce de vexation. Mais au fond, ce n'avait sans doute été, de la part de Jean, qu'une simple provocation à l'adresse de sa sœur. Se croyant à l'aise avec elle, il avait voulu lui montrer qu'il était bien décidé à ne pas changer d'existence. Il ne pouvait pas savoir que cette religieuse connaissait Geneviève. Et, après tout, il était bien normal qu'il fût fier de montrer une jolie femme... Mais pourquoi s'était-il si aisément résigné à abandonner cette photo entre les mains de sa sœur ? Il devait bien se rappeler dans quelles circonstances elle la lui avait offerte... Sans doute n'avait-il pas voulu montrer à la religieuse à quel point il y tenait. Quant au reste, de quoi

Hélène venait-elle donc se mêler ? Que connaissait-elle des femmes, du cœur des femmes ? Il n'y a rien de plus facile à rédiger qu'une leçon de morale... Geneviève était agacée de cette immixtion dans sa vie, agacée aussi d'être amenée à réfléchir : elle se dit qu'il faudrait ôter à Hélène l'envie de continuer, et que, sinon, elle recevrait un sermon tous les dimanches. Tout compte fait, d'ailleurs, ce n'était pas si mal qu'Hélène fût au courant : c'était un premier pas de fait. Au fond, cette lettre simplifiait plutôt la situation.

Geneviève monta dans sa chambre et s'installa à son secrétaire. Elle était calme, sûre d'elle-même, résolue. Maintenant que l'origine de cet avertissement anonyme était éclaircie, les choses reprenaient leur cours. Elle répondit à Hélène, se disant que quelques phrases bien senties suffiraient pour le moment.

[66]

Ma chère Hélène,

La sollicitude dont tu m'entoures et dont, surtout, tu entoures Paul, me fait bien plaisir. Mais tu peux te tranquilliser. Pour le reste, je te serai reconnaissante de bien vouloir, à la première occasion, rendre à cet admirateur la photographie en question, que tu détiens si amicalement. La photo de plage ? Qu'y puis-je ? Je crois, malgré tout, que tu peux difficilement te faire une idée de la situation et même des problèmes en jeu. Je crois aussi que plus on est bonne religieuse, moins on comprend ces choses. La vie a beaucoup changé depuis que tu as quitté la maison. Je comprends que tu me parles en mère, puisque tu es l'aînée. Tu le ferais cependant mieux si tu étais restée parmi nous, et si, effectivement, tu avais pu remplacer Maman dans le cercle familial. Mais tu sais que je ne te reproche rien.

Quand j'irai te voir, très prochainement j'espère, je mettrai la robe que je porte pour le moment. Je la portais hier soir déjà,

mais Paul ne l'a pas encore remarquée. Elle lui plaira aussi, j'en suis sûre.

Je t'écris ce mot pour te tranquilliser, à la hâte. Avec mes meilleurs baisers.

GENEVIÈVE.

« Voilà ! se dit Geneviève, en terminant. J'espère qu'elle me laissera la paix pendant quelque temps. Je vais porter cette lettre moi-même à la boîte. »

S'étant habillée pour sortir, elle entrouvrit la porte de la cuisine et jeta :

- Louise, je rentre dans un instant. Tachez de bien réussir votre dîner. Il est onze heures.

- Oui, Madame.

Depuis des mois, Geneviève ne s'intéressait guère à la cuisine, et, depuis l'arrivée de Louise, plus du tout. Elle n'avait pas remarqué que, sans que Louise leur eût téléphoné, les fournisseurs étaient passés comme d'habitude.

Louise guetta le départ de sa maîtresse, et aussitôt se mit à [67] dresser la table. Elle plaça les assiettes dans l'ordre habituel et disposa les couverts. Quand tout fut préparé, elle s'arrêta, à la place du Juge, immobile, hésitante, comme si, au moment d'accomplir un acte, elle en avait été soudainement distraite par quelque pensée. Elle resta figée de la sorte pendant un long moment, regardant l'assiette, et de plus en plus fascinée. Puis, brusquement, elle rentra dans sa cuisine.

Louise était une personne de près de quarante ans, aux cheveux blonds et raides, bouffant sur le front et, de là, tirés vers l'arrière où ils s'enroulaient en un lourd chignon. Mais sa peau brune ne s'accordait guère avec cette chevelure. Les yeux étaient vifs et rapides, le nez parfait. Le visage avait dû être harmonieux et distingué ; mais, si bien

cachées qu'elles fussent, diverses cicatrices le déformaient imperceptiblement, le marquant de cet air artificiel et inhumain que prennent les visages auxquels la chirurgie a touché.

Au bout d'un moment, elle revint, portant quelques bûches. Elle se dirigea vers la cheminée, voulut activer la cendre. Mais le feu n'y couvait plus, et elle se borna à déposer le bois sur les chenêts.

- Tant pis, dit-elle.

Elle s'assit dans le club, prit le courrier, passa les lettres en revue, puis déplia la *Nation Belge*, en parcourut les titres, et finalement prit *le Soir*. Mais rien, pas même les caricatures, ne retint son attention.

Elle se leva, revint vers la place du Juge, s'y attarda encore, puis, pensive, retourna au fauteuil.

Quand, venant de quitter le Procureur, il se retrouva sur la route de Vairon, Paul Maury trouva le chemin long. Il se reprocha d'habiter si loin de la ville. Mais Varanges, en reconstruction après les bombardements américains insensés de 1944, n'offrait guère de possibilités de logement et Geneviève avait été enthousiasmée par Vairon et *les Érables*, inoccupés depuis des mois et qui semblaient attendre une châtelaine triste.

[68]

La route était glissante et morne. De chaque côté de la chaussée, les silhouettes noires des peupliers et des hêtres se découpaient sans vie sur un ciel blafard. Les verts ternis et finissants des champs et des prairies se distinguaient à peine des terres labourées auxquelles les dernières pluies avaient donné l'apparence de laves boueuses. La vie semblait en léthargie au creux des maisons basses dont les murs blancs paraissaient sales et les volets sans couleur. Le ciel abaissé et lourd ne dispensait qu'une clarté livide comme les tons du Gréco, livide et sans ombre. Le Juge savait que le soleil devait se trouver à sa

gauche, mais nul n'aurait pu repérer sa présence à travers cette brume opaque qui semblait avoir pris possession du monde.

Les ormes denses, les saules, les hêtres félins, les châtaigniers dessinés comme par des enfants, émergeaient au loin des futaies, mêlés on ne savait comment. L'obscurité était tapie au pied des taillis où elle attendait la nuit. Ces rangées d'arbres fermaient l'horizon, et pourtant la route s'ouvrait dans cette immobilité hostile, ordonnant momentanément ce désordre au passage de la voiture. Puis le chaos se refermait sur elle.

Paul songea qu'il ne faudrait pas grand-chose pour que les routes ne conduisissent plus nulle part et, pour la première fois depuis son mariage, il éprouva quelque souffrance à regagner sa demeure et fut comme déçu d'y être arrivé, déjà.

Il rentra par la véranda, comme il le faisait la plupart du temps. La table dressée l'attendait à la salle à manger. Geneviève, assise selon son habitude dans le fauteuil club, à gauche de la cheminée, se leva précipitamment et vint à sa rencontre, lui tendant la joue.

Elle l'accueillait par leur geste rituel.

- Chéri ! Je commençais à craindre que tu ne sois en retard !

Paul aima sa voix, son regard, son corps souple.

La pièce était bien chauffée. Un cyclamen violet s'épanouissait sur la tablette de la grande baie, corrigeant la clarté hostile du dehors. Paul Maury eut l'impression d'avoir divagué toute la matinée :

- Oh ! tu ne sais pas comme c'est bon de rentrer ! dit-il.

[69]

Il n'avait pas osé la retenir dans ses bras, mais il passa la main dans sa chevelure.

- Tiens ! une nouvelle robe ?...

- Je la portais déjà hier soir. Et tu vois, elle est très simple.

La jupe, en lainage léger, à carreaux ocre et vert, s'évasait en plis nombreux. Le corsage, vert jade, serré à la taille, échancré de haut en bas, était fermé par un plastron ocre à nervures horizontales. Il s'achevait par un nœud de velours vert.

- Ravissant, fit-il, admiratif. Presque trop jeune pour moi !

- Mais non, je t'assure, ce n'est rien d'excessif.

Il la contemplait toujours. Elle voyait que chaque endroit où se posaient ses regards recréait pour lui des heures d'amour, et elle ne savait comment conjurer cette ardeur nouvelle. Depuis des mois, elle tâchait ainsi de s'exorciser.

- Oui ! Tu te demandes comment s'ouvre cette blouse !... Chut ! ajouta-t-elle aussitôt, lui annonçant de ses grands yeux bleus, candides et complices, que Louise allait entrer.

Il n'y avait pas de Louise, mais Paul n'était pas fâché de cette diversion.

- Bénéfique Louise ! conclut-il, j'allais dire une extravagance...

- En tout cas, elle est plutôt mal lunée, ce matin ! Malgré ma défense, elle utilise du sel d'oseille. Elle n'a pas pu le nier : j'en ai trouvé deux petits sachets vides. Cela abîme tellement le linge. Bon ! Je ne vais tout de même pas t'ennuyer avec ces histoires ! Mais... On dirait que tu ne m'approuves pas...

Il pensait que, pour avoir été préoccupée par du sel d'oseille, elle devait avoir la conscience bien en paix...

- Oh si ! je t'approuve ! Je suis toujours étonné de tout ce que doit connaître une maîtresse de maison. Tu as raison de tenir à ces choses. Je me lave les mains, et j'arrive.

Quand il rentra, elle était installée à table et avait versé le potage.

- Tu vois, ajouta-t-elle, je n'ai pas eu le courage de recommencer à t'infliger ce maudit régime. Tu as tellement bien supporté le petit écart d'hier soir... Après tout, aucun médecin ne [70] t'a examiné sérieusement. Ton régime n'est peut-être pas celui qui te convient...

Elle aurait voulu lui dire « Paul », mais n'osa pas.

- En tout cas, ta méthode a du bon. Je ne me suis jamais porté aussi bien que ce matin. Et toi ? demanda-t-il à voix plus basse.

Le ton ne permettait pas de se tromper sur le sens de cette question :

- Moi ? fit-elle, comme surprise. Oh ! ce potage est presque trop épicé... Moi ? Mais, comme d'habitude !

- C'est qu'on avait été tellement secoué !

Elle s'étonnait que Paul pût jouer ainsi toute une scène.

- Oui, c'est curieux ! reprit-elle. J'ai eu un peu de difficulté à m'endormir, mais ce matin, je n'y ai guère pensé. Je me demande comment j'ai pu m'affoler à ce point...

Les mensonges, toujours les mensonges, pensa-t-elle. Mais puisqu'il ironisait, elle le ferait aussi, et, sans attendre la réponse, elle ajouta :

- Devant ton calme, j'ai vu que c'était une affaire sans importance. Je t'en suis tellement reconnaissante !...

Malgré cette assurance, il reprit :

- Tu sais où tu as mis la lettre ? Je ferai expertiser l'écriture...

Comme elle ne pouvait pas savoir de quoi ils parlaient, il poursuivit malgré l'entrée de Louise :

- ... Et ainsi, je saurai qui l'a écrite !

- Oh ! pardon, Madame ! fit Louise, qui venait de renverser la salière.

- Ce ne sera rien, Louise intervint Geneviève, saisissant cette occasion d'échapper à la conversation commencée.

Elle se mit à recueillir le sel, de la pointe du couteau, le remettant méthodiquement dans la salière de cristal, comme si cette besogne l'accaparait toute.

- Heureusement que Monsieur n'est pas superstitieux! constata Louise, s'esquivant sans plus se soucier de sa maladresse.

Le projet de Paul rendait à Geneviève ses inquiétudes. Mais pouvait-il pousser si loin l'art de la duplicité ?...

[71]

- Chéri, à ta place, je ne ferais pas examiner l'écriture. Tu vas te rendre ridicule. C'est alors, que tous ces gens s'amuseront ! Qui sait si ce n'est pas un de tes collaborateurs ? Il vaut mieux qu'ils parlent du professeur Piccard !

Elle devait avoir raison. Il comprenait que c'était elle qu'il poursuivait, et il se sentit gêné. Mieux valait abandonner cette idée d'expertise.

- À propos, Piccard, que devient-il ?

- J'ai lu qu'il était descendu entre vingt et trente mètres, et que l'appareil est hors d'usage...

- Van Helmont disait l'autre jour que c'est le faiseur d'or de notre Fondation Scientifique. Tiens, ce docteur Van Helmont, nous devrions l'inviter, un soir ou l'autre. Tu aimerais sûrement le connaître...

- Tu crois ? fit-elle, comme distraitement.

Il perçut qu'elle résistait. En prononçant ces mots, elle avait légèrement détourné la tête vers le jardin, et son regard s'y attardait en une sorte de rêverie. Sur le visage de Geneviève, la lumière d'hiver se faisait douce et, en ce moment, quelque chose qu'il n'aurait pu décrire bouleversa Paul Maury. Des milliers de fois, il avait vu ce visage détendu, à demi souriant, tourné, comme en ce moment, vers la lumière. Chaque fois, il avait été ému par son harmonie et sa perfection. D'innombrables fois, il avait éprouvé ce mouvement de dévotion et d'admiration qui le fascinait.

Et maintenant, il venait de découvrir que ce visage harmonieux et parfait n'était pas un visage apaisé, n'était pas le visage d'un être né pour le bonheur. Ce sourire, à chaque instant, menaçait de s'éteindre,

et constamment renaissait dans un nouvel effort. Les yeux ne se laissaient toucher qu'en palpant les ondes de lumière, comme si chacune était dangereuse. L'équilibre de ce visage parfait était fait de milliers d'instantanés qui se succédaient rapidement, et où dominait une attente déçue et toujours renaissante.

Paul Maury sut, à cet instant, que ce visage n'avait jamais été différent ; cette expression de Geneviève, maintenant qu'il venait de la saisir, il savait qu'elle n'en avait jamais eu d'autre. Cette [72] expression jamais comprise encore, il en retrouvait la présence, identique, à chaque heure de leur passé. La seule présence, peut-être, de Geneviève...

Ce visage disait encore que des milliers de fois, le bonheur avait été sur le point d'être reconnu, des milliers de fois, ces yeux et cette bouche avaient été sur le point de cesser leur vigilance et de se refermer sur le monde intérieur. Mais ce moment n'était jamais arrivé. Il comprit qu'elle pourrait conserver indéfiniment ce sourire, attendre toujours ce moment qui peut-être n'arriverait jamais. Ce visage de Geneviève venait de lui apparaître chargé de tout le tragique d'une vie, de sa vie de femme, d'une vie humaine, commencée involontairement, et s'achevant ainsi, parmi les autres vies, à tâtons. C'est cela ! Geneviève ne savait pas encore si sa vie allait se réduire à ce qu'elle avait vécu, s'il y avait autre chose à attendre, quelque chose que, pourtant, elle attendait.

Paul se rendit compte en cet instant que leur rencontre avait été infiniment plus fortuite qu'on ne pouvait l'imaginer et que peut-être elle n'avait comblé que l'un des deux. Geneviève avait uni son destin au sien, et voici qu'elle avait gardé son âme de toujours, son visage d'avant leur amour, et que leur amour n'avait pas su changer.

Il se souvint de Van Helmont, devant le portrait de Navez; cet étonnant Van Helmont avait raison en décrivant ce sourire. Celui de Geneviève était pareil, inquiet, inapaisé, résigné, heureux sans espoir. Ce sourire où il n'avait jamais perçu qu'un merveilleux mystère de joie intérieure et d'équilibre, il comprenait pourquoi son vieil ami, le Père

Lenard lui en avait dit, avant de partir aux États-Unis : « Il fait comprendre pourquoi le sourire de la Joconde est éternel. »

Le sourire devant un destin sans réponse. Elle était là à se demander, sans le savoir peut-être, si, toute sa vie, elle devrait marcher sur la pointe des pieds, parce qu'un homme était heureux qu'elle existât pour lui... Paul percevait combien son amour avait porté à faux, adressé à un être qui n'existait que dans son propre bonheur, tandis que la vraie Geneviève était là à se demander si cette mort lente était la vie.

[73]

Une distance infinie les séparait ; elle s'était blottie sous sa protection et il n'avait protégé que cette apparence, qui dérobaient son être. Il éprouva sa déception, sa souffrance, sa solitude, son angoisse, son inlassable persévérance. Peut-on faire le bonheur d'un autre ?

- Geneviève ! appela-t-il doucement.

Elle hésita à répondre. L'envie lui revenait d'être cruelle, de lui crier de partir, de lui hurler : « Mais tu ne comprendras donc jamais ! » Mais elle le sentait généreux, honnête, fidèle et sûr.

- Geneviève, reprit-il, je mets bien du temps à te rendre heureuse, n'est-ce pas ?

Une occasion unique se présentait. Il suffirait de lui dire :

« Oui, et maintenant, c'est trop tard ! » Son visage se durcit. Elle tourna enfin la tête, sans chercher son regard.

- Oui, dit-elle, lentement.

Elle hésita à continuer ; cette phrase serait irréparable.

À nouveau, Louise entra.

- Excusez-moi, je croyais...

- Vous entrez toujours sans que j'aie sonné, Louise. A l'avenir, veillez-y !

En elle-même, elle la remerciait.

- Oui, reprit-il, je le sais. Mais il n'est peut-être pas trop tard ?

- Que veux-tu dire, chéri ?

Ces paroles l'angoissaient. Est-ce qu'il savait ?

- Que veux-tu dire, Paul ? reprit-elle.

Mais elle vit qu'il n'allait pas répondre, qu'il ne pouvait pas répondre. Comment était-ce possible, grand Dieu ! qu'il continuât à l'aimer ainsi, finalement cruel à force de confiance aveugle ? Était-il possible qu'il fût l'homme à la lettre anonyme ?

Elle détourna à nouveau la tête vers la fenêtre. La lumière douce redessina son visage. Le silence se repeupla, jusqu'à devenir presque insupportable. Paul s'en alla enfin, désespéré, comprenant que la catastrophe avait eu lieu, mais ignorant toujours si ce n'était pas uniquement en lui-même.

[74]

Le juge Maury. roman.

Chapitre V

[Retour à la table des matières](#)

Le Juge Maury arriva en retard pour la séance de l'après-midi. Cela se remarqua, parce que ses collègues, informés par Van Meyer, tenaient à le congratuler pour sa brillante victoire du matin. On savait que les jeunes bandits étaient décidés à ne rien dire, ils avaient une réputation bien établie.

Aussi le magistrat fut-il obligé d'expliquer la cause de son retard et d'avouer cette chose humiliante : qu'en cours de route, une de ses roues, à l'arrière heureusement, s'était détachée. Par chance, c'était au moment d'une reprise, alors qu'il venait de ralentir dans un embouteillage. Le Juge n'avait remarqué aucun signe avertisseur, sauf un petit bruit insolite qui l'avait frappé le matin, au point qu'il était descendu pour faire le tour de sa voiture. Ce bruit s'était aggravé au cours de la journée, mais comme tout paraissait en ordre, « et comme la voiture est un peu vieille », ajoutait-il, il ne s'en était pas davantage inquiété. Et tout à coup, sans plus d'histoires, il s'était retrouvé sur trois roues.

- Je l'ai échappé belle ! À quelques secondes près, cela m'arrivait en pleine vitesse !

Il n'y avait rien d'abîmé, sauf le tambour de frein, et le garagiste du Cosmos avait pris la voiture en remorque. Tout serait arrangé pour le soir.

- Perdre une roue, c'est une étrange aventure ! remarqua Van Meyer.

[75]

- Oui, je ne parviens pas à m'expliquer... C'est une roue que j'avais fixée moi-même, il n'y a pas quinze jours ; et je suis certain que les écrous étaient serrés à bloc. Avec une voiture, on n'est vraiment pas en sécurité !

Mais il était temps de penser au travail : Lefranc, le caissier de la banque, attendait depuis près d'une heure.

- Monsieur Lefranc, je suis ennuyé de devoir vous entendre... Mais vous savez que personne au Palais ne songe à vous suspecter dans cette affaire. C'est d'ailleurs pourquoi M. le Procureur n'a pas voulu que vous ayez affaire à la police.

- Merci, Monsieur, fit l'homme. C'est la première fois de ma vie que j'entre dans le Palais et que j'ai affaire aux autorités de justice !

Il était ému, et se moucha plusieurs fois.

- Je vais vous dire simplement comme c'est arrivé. Un monsieur s'est présenté au guichet et m'a donné des billets de mille francs, me demandant si je voulais avoir l'obligeance de les lui échanger contre des coupures de cent francs. Je rends souvent aux gens de menus services de ce genre, et j'ai trouvé la chose toute naturelle...

- Mais... des billets neufs ?

- Oui, je sais. J'aurais dû vérifier tout particulièrement. Mais nous recevons fréquemment des billets neufs, même en grandes quantités. Je me suis fié à mon habitude... Un billet faux, je le repère tout de suite, même avant de l'avoir regardé : mes doigts ne me trompent pas...

- Je comprends. Et je ne songe pas à appuyer là-dessus. Mais nous voudrions savoir de qui il s'agit. Vous n'avez aucune idée du personnage ? Ce n'était pas quelqu'un de la ville ?

- Non, c'est quelqu'un que je ne connais pas, mais qu'a mon avis j'ai déjà rencontré. C'est ce qui m'a retenu de lui demander son nom. C'était un monsieur qui paraissait très bien et qui, lui-même, avait l'air de bien me connaître.

- L'air ?

- Peut-être faisait-il semblant. Mais alors, franchement, c'était réussi ! Vous savez, monsieur le Juge, n'importe qui s'y serait [76] laissé prendre... Tiens, ajouta-t-il, observant le portrait accroché au mur, c'est ce type d'homme-là. A supposer qu'il soit habillé à la mode d'aujourd'hui, on jurerait que c'est lui ...

- Mais ce portrait date de plus de cent ans ...

- Façon de parler, bien sur. Mais je ne pourrais pas mieux vous décrire l'homme qu'en vous disant que c'est lui, ou son frère... En tout cas, c'est son regard.

- Mince alors ! s'exclama Van Meyer, ne pouvant s'empêcher d'exprimer sa joie et son étonnement. Voilà le roman policier qui commence !

- Mais ce n'est pas lui, dit Lefranc, subitement effrayé comme s'il avait porté une fausse accusation contre quelqu'un.

- N'ayez crainte, fit le magistrat. De toute façon, même si vous l'accusiez, il ne serait pas facile de l'arrêter. Je ne vous cache pas que j'eusse préféré des renseignements plus précis...

- Si je les avais, ces renseignements, vous les auriez. Jusqu'ici, les dix mille francs, c'est tout de même moi qui les perds !

- Vous ?

- Bien sûr ! Mais le directeur de la Banque m'a dit qu'on repartirait le remboursement sur plusieurs années. Ainsi, je n'en souffrirai pas

trop. C'est dur, mais que voulez-vous, je suis responsable de la caisse...

Quand le comptable eut quitté le bureau, rassuré, le Juge et son greffier étaient plus émus qu'ils ne voulaient se l'avouer. Malgré eux, l'honnêteté les étonnait. Les voleurs, cela faisait longtemps qu'on les protégeait pour qu'ils n'eussent rien à restituer...

- Il y a tout de même une partie du monde que nous ne connaissons pas, dit finalement le magistrat.

- Oui, nous sommes en dehors de la vie. C'est pourquoi, lorsque je sors d'ici, j'oublie tout. Et pourtant, je ne pourrais pas vivre sans y revenir ; c'est quand même passionnant...

Le Juge Maury pensa au *Relais*. Le visage de Geneviève se profila en lui ; une onde de mélancolie le submergea ; il s'en libéra de son mieux.

- Et vous peignez ! Si je comprends bien, vous joignez l'utile [77] à l'agréable... Vous devriez me raconter comment vous êtes devenu peintre.

- Non, monsieur le Juge, je ne sais pas si je suis un vrai peintre, j'ai eu besoin de trop de conseils. Et puis, ce goût m'est venu lentement : j'avais commencé à prendre des leçons de peinture au collège, et vous savez ce que c'est, ces leçons. Mon père le voulait. Il prétendait que les leçons de peinture me feraient plus de bien que deux kilos de grec.

- Pardon ?

- Il appréciait cela au poids. Rien que le dictionnaire grec-français pesait je ne sais combien. C'était sa manière de protester contre les programmes !

- Disait-il vrai, au moins ?

- Eh bien, je commence à croire qu'il disait vrai. Je me suis rendu compte qu'à la fin de mes humanités, j'étais capable de regarder quelque chose de beau, de distinguer le beau du laid. Pas un seul de mes compagnons de classe n'y songeait. Devenu greffier en remplacement

de mon père, j'avais des loisirs et je me suis mis à peindre pour mon plaisir, tout en fréquentant, d'assez loin il est vrai, les professeurs de l'Académie de Varanges. J'ai commencé à nourrir une espèce d'ambition, et je me suis mis également à l'aquarelle. Je fis même, en 1935, une exposition à Varanges. Il s'agissait de tableaux qui représentaient certains coins de la ville et des environs, certains intérieurs d'églises même...

- Alors ?...

Van Meyer était ému ; ses lèvres tremblaient.

- Alors, ce fut un désastre. Je ne vendis pas de quoi payer l'achat de mes toiles et de mes tubes. Il y eut même un article, non signé, mais dont tout le monde connut l'auteur, - un professeur à l'Académie, qui vantait l'excellence de mes couleurs et me conseillait d'illustrer des cartes postales. Elles seraient, disait-il, inaltérables... Oui, c'est ainsi que s'acheva mon premier essai. Cet accueil me fut bien plus douloureux que je ne l'aurais imaginé : en fait, je croyais à mon art. Et après tout, je peux bien le dire aujourd'hui, ces peintures n'étaient pas si mal. Elles avaient [78] le tort d'être soumises à l'objet, de vouloir rendre la lumière telle qu'elle était, le mystère des choses par le mystère lui-même. Il faut utiliser des trucs, et je n'avais pas voulu céder. Je me disais que si je ne parvenais pas à traduire la beauté de la chose en reproduisant la chose elle-même, c'est que je manquais de puissance. J'aurais voulu être le peintre de la région, de la ville, laisser une œuvre... Tout ça s'est écroulé ce soir-là. Je crois bien que j'ai pleuré. Je connus en tout cas une longue période d'abattement, et ma femme crut que j'étais touché dans ma vanité, que j'étais gêné de cet échec vis-à-vis de mes collègues. Le véritable échec, le mien, je ne crois pas qu'elle y songea. Cet échec au fond de vous, monsieur le Juge, les autres ne le perçoivent jamais. Ceux que vous aimez, vous remarquez à ce qu'ils vous disent dans ces moments-là, qu'ils ne vous connaissent pas. Que, peut-être, ils ne s'intéressent pas à vous. Ils ne s'intéressent qu'à l'idée qu'ils se font de vous, et ils vous obligent à y ressembler. C'est à cette occasion-là que j'ai appris que, lorsqu'on est triste, il faut à tout prix savoir se taire... Mais la vie continuait. J'ai voulu qu'on ne s'aperçoive

pas que j'avais accusé le coup. J'eus quelques histoires assez passionnantes à démêler. Je finis par faire oublier que j'avais pris un jour au sérieux les tableaux que je continuais de broser le dimanche... Seulement, je les peignais sur papier ou sur triplex, et je m'efforçais d'y rester fidèle au concret, à l'objectivité absolue...

Le juge écoutait. Ainsi, son greffier n'était greffier que par accident. L'homme réel, en lui, vivait au sein d'inaccessibles profondeurs. Son état de greffier n'était qu'une apparence sociale. Le mari qu'il était n'était qu'une apparence de mari. Et lui-même ? Le visage de la Geneviève de tout à l'heure traversait son âme comme une flamme, y laissant chaque fois une brûlure. Elle aussi, il la condamnait à vivre au niveau des apparences. Et elle en était péniblement consciente. Mais à ses yeux à elle, ce qu'il était au fond de lui-même, - à la façon dont Van Meyer était peintre, avec sa conscience de peintre, - cela existait-il davantage ? La solitude de Van Meyer devenait la sienne, et, en même temps, il s'en accusait. C'était horrible. Mais comment échapper à ce vertige, à ce cauchemar ?

[79]

- Sur triplex ? demanda-t-il machinalement, comme son greffier se taisait. On peint aussi sur triplex ?

- Ou même sur carton... Mais je n'aime pas le carton. Ça a vraiment l'air trop provisoire, plus provisoire même que le papier, on se demande pourquoi...

- Et pourtant, maintenant ? reprit le magistrat.

- Maintenant, ça va ; mais c'est autre chose.

Et, après un silence, il expliqua, à la fois résigné et triomphant :

- J'ai changé de manière

- Ah ?

- C'est le docteur Van Helmont qui m'a converti, si je puis dire. Le docteur avait toujours fait semblant d'ignorer ma déconvenue de 1935. Un dimanche, vers le milieu de la guerre, il passa chez nous. Il était

sous le coup d'un immense chagrin, et sortait beaucoup. Il apprit que, pour vivre, j'avais déjà dû vendre une partie du terrain que je cultivais. En voyant mes peintures, il s'écria : « Mais tu es peintre, Van Meyer ! » Il réfléchit un long moment, et ajouta : « Seulement, tu dois peindre la Campine. Si tu veux m'écouter, en quelques mois, tu auras établi ta réputation. Dis-toi bien que le moment est favorable. Ceux qui disposent, pour le moment, de tout l'argent des autres, ne savent qu'en faire. Ils achètent de la couleur, s'imaginent, on le leur a dit, qu'ils font des placements-or. » Je me laissai faire. Le docteur Van Belmont s'acharna à me faire connaître d'aussi près que possible les œuvres d'un groupe de peintres qu'il aimait. Il me faisait des commentaires, m'exposait ses critiques, suggérait des œuvres nouvelles. Enfin, après des mois de pérégrinations à travers les musées et les expositions, à travers les quêtes du « Winterhulp » et les contrôles de la Gestapo dans les tramways, il estima que le moment était venu. « Prends ton pinceau, me dit-il, et commence. Il y aura une Campine de Van Meyer, comme il y en a une de Jakob Smits. Mais n'oublie pas l'angoisse... » L'angoisse ! Je ne savais pas très bien au début ce qu'il voulait dire quand il m'expliquait : « L'essentiel, dans un tableau, c'est qu'il s'y trouve un peu d'angoisse. Pas trop ! C'est un assaisonnement. C'est le ciel qui provoque l'angoisse, et c'est [80] le paysage qui l'apaise. Le contraire est également possible, mais difficile. Pour rendre l'angoisse, tu as la couleur, les bandes plus sombres ou plus claires qui traversent le ciel, larges, Minces ou obliques, un peu plus haut, un peu plus bas, allant de droite à gauche, et de gauche à droite. » Et ce diable d'homme disait vrai ! À mon exposition de 1942, qui eut lieu cette fois à Bruxelles, - j'avais risqué gros, - les critiques furent élogieux, insistant sur la vibration anxieuse de toute l'œuvre exposée et sur son apaisant mystère. Je me croyais incapable de réaliser de telles choses. Et pourtant, le succès était là, qui témoignait d'une qualité, d'une réussite... Je n'eus pas à vendre ce qui me restait de terre.

- Quelle revanche ! Et pourtant, on dirait que vous n'en êtes pas tout à fait content !

- Pas content, ce n'est pas le mot, puisque j'ai réussi, que mes tableaux continuent de se vendre, et que, vis-à-vis de beaucoup de gens, je suis devenu un vrai peintre... Je le crois parfois, Moi-même...

- Comment, parfois ?

- Oui... Je me dis souvent que le peintre qui triomphe aujourd'hui, c'est un autre, pas le vrai !

Il resta un long moment silencieux, puis il conclut :

- Et maintenant, monsieur le Juge, vous savez comment je suis devenu peintre ! Vous êtes jeune, vous, et peut-être qu'un jour, vous comprendrez que ça puisse arriver, et qu'une complaisance puisse changer le cours des choses !

Le Juge ne répondait pas. Il songeait à sa méditation de la veille sur Ponce-Pilate : il songeait aux Jugements solennels qu'on bâissait sur les Précédents et la Jurisprudence, et qui, en somme, ressemblaient aux tableaux de Van Meyer, construits sur des matériaux impersonnels. Ces jugements n'étaient peut-être pas toujours mauvais, et quelques-uns devenaient, à leur tour, des Précédents... Van Meyer n'était le peintre de la Campine que parce qu'il avait appris comment les gens l'imaginaient ! Combien étaient Juges, sans avoir dépassé les Pandectes, sans avoir jamais soupçonné l'âme humaine... Et lui ? Quand Van Helmont disait qu'il est des hommes par lesquels on accepterait d'être jugé, il [81] disait en même temps que, de la plupart, on ne l'accepterait pas... Quand il se moquait gentiment de son greffier, ce matin, quand il trouvait vulgaires ses réflexions de midi : « Je prends le temps comme il vient », - il oubliait que cette sagesse avait été payée d'un grand prix : l'abandon, le renoncement, un jugement impitoyable sur soi-même, l'acceptation du néant, la résignation à vivre sans regarder où on va, mais en acceptant les règles du présent... Était-il si éloigné de cette situation ? Mais fallait-il inévitablement en arriver là ?

- Et Van Helmont, dans tout cela, quel homme est-ce donc ?

- Lui ?... Il a aimé une femme, pendant très longtemps. On n'a jamais compris pourquoi ils ne s'étaient pas mariés. Beaucoup plus tard,

c'était pendant la guerre, elle est morte. Il n'en a jamais parlé. Mais, depuis lors, il est devenu plus intransigeant dans son métier. C'est pourquoi, ce matin, à propos de son expertise, je résistais. Lui, c'est un homme qui fait cela par amour. Il y met tout ce qu'il peut. On sait au Parquet que, même quand on n'est pas de son avis, l'expertise ne pourrait pas être mieux faite.

- Je le crois aussi. Et d'ailleurs, ajouta le Juge, depuis ce midi, j'ai décidé d'attendre. Je vais lire attentivement son rapport. J'avais tiqué sur son histoire : « le fond du désespoir humain » ! Mais après tout, me suis-je dit, on ne sait pas ce que c'est, « le fond du désespoir ».

- Non, on ne sait pas, répondit Van Meyer.

Le Juge crut qu'il méditait sur lui-même, mais il ajouta, après un moment :

- Le docteur sera content !

- Comment ? fit le Juge, il savait déjà que je n'allais pas accepter ses conclusions ?

- Du moins, que vous alliez les discuter. Vous l'avez dit devant tout le monde. On l'aura sûrement averti ! Avant votre arrivée, il m'avait déjà téléphoné. Je lui ai répondu que je n'en savais rien, mais que je ne croyais pas que ce fût vrai. Sûrement, il passera tout à l'heure.

[82]

Quatre heures sonnèrent. Le soir tombait rapidement ; l'obscurité flânait derrière les vitres embuées. Il fallut allumer les derniers tubes.

- Monsieur le Juge, puisqu'il n'y a plus rien pour aujourd'hui, est-ce que vous me permettriez de m'absenter encore ?

Depuis une demi-heure, Paul Maury n'avait pas songé une seule fois au *Relais*. Sa souffrance le réenvahit.

- À condition que vous m'offriez une cigarette... vous, l'homme heureux ! J'ai oublié les miennes. Et que vous me passiez l'expertise de Van Helmont !

Le greffier parti, le magistrat en entreprit la lecture. C'était un document volumineux. Le Juge, qui avait mené l'instruction, se forçait à relire ces choses qu'il connaissait mieux que le médecin. Mais l'analyse relevait des détails qui n'avaient pas frappé le magistrat et mettait en relief ce que le praticien appelait « le processus criminogène »...

Il y avait d'abord eu l'installation d'un processus de jalousie, contre lequel le futur meurtrier avait lutté pendant des semaines, peut-être pendant des mois...

Après quelques lignes, cette lecture lui devint insupportable. Pourtant, dans son cas à lui, ce n'était pas de la jalousie. Pas du tout, se disait-il. Lui, il se défendait seulement contre une lettre anonyme. Mais il ne put achever, tourna nerveusement les pages, s'arrêtant aux conclusions : « L'accusé était au « moment des faits dans un état de déséquilibre grave qui lui enlevait le contrôle de ses actes. Cet état dure encore. » Voilà, cela suffisait. Le reste, c'était couper les cheveux en quatre. Il n'y avait qu'à accepter ces conclusions ; ce n'était pas le moment de se jeter dans des difficultés inutiles... Éviter les difficultés inutiles. C'était bien cela. Et il n'y avait jamais réussi. Il fallait être capable de choisir : choisir les choses essentielles, sur lesquelles on doit tenir bon à tout prix, et les choses secondaires, qu'on peut laisser tomber. C'est souvent pour ces dernières qu'on a le plus de difficultés. C'est en somme pour une chose inutile qu'il avait été limogé à Varanges. Après tout, cet homme contre lequel il avait hésité à [83] requérir comme auditeur militaire, parce qu'il n'avait fait que s'engager au front russe, sans manifestations anti-belges, c'était un coupable comme un autre. Il avait désobéi au code, c'était simple : il n'y avait pas deux articles, un pour les idéalistes, et un pour les autres. Le code est fait pour tout le monde. Quand on transgresse la loi, on est coupable. Geneviève devait avoir raison : il n'aurait pas dû prendre ce risque. L'homme n'en valait pas la peine. Prétendre introduire une notion morale dans un article du code qui n'en a pas prévu, où cela pouvait-il l'amener, sinon à la catastrophe ? Et elle était survenue. Geneviève et lui étaient arrivés à Varanges comme des exilés. Geneviève avait été courageuse, mais s'était farouchement retranchée contre les relations.

C'est peut-être pour cela qu'elle avait choisi Vairon, loin de la ville. Elle s'y disait heureuse, vivant de la nature et de ses lectures, s'exaltant à meubler la maison selon son goût. Il lui laissait toute initiative, mais malgré tout, dans cette solitude, elle devait s'étioler. Lui, à vrai dire, ne regrettait rien, il était heureux de sa vie de juge d'instruction et sa conscience était ferme et haute. Mais hier soir, soudainement, il avait compris : c'était l'échec. Et pourtant ! Si l'on avait su marquer une différence entre le dénonciateur, le pourvoyeur d'esclaves pour l'ennemi, et celui qui s'était fourvoyé dans le Caucase, en risquant sa peau, sans avantages criminels, la répression eût peut-être servi à quelque chose. Maintenant, on avait tout avili. Y aurait-il jamais une Justice qui n'avilisse pas ? Depuis quand ne l'espérait-il plus ?

Il se mit à marcher de long en large dans son cabinet.

Le téléphone intérieur l'appela. Le Procureur, avant de partir, lui donnait quelques renseignements. On ne savait toujours rien à propos des dix billets. Quand à la dame qui avait échangé le billet au *Relais*, cela tombait vraiment bien, c'était madame Maury. On pouvait donc être tranquille ; mais peut-être saurait-elle d'où était venu ce billet. C'était évidemment sans grande importance...

Paul Maury ne sut jamais ce qu'il avait répondu au Procureur, [84] ni comment il était sorti du Palais. Il se retrouva rue de l'Abbaye, en train de chercher sa voiture, dans l'obscurité. C'est en ne la trouvant pas qu'il renoua avec les événements, et se souvint qu'elle était au garage. Il hésita à s'y rendre. Une véritable rage s'était emparée de lui. Une rage presque sans contenu. Il remarqua qu'il était nu-tête et en veston. Sa colère se transformait peu à peu en une sensation de froid intense, comme s'il était resté des heures exposé à la gelée ; bientôt il se mit à frissonner, ses dents claquaient malgré lui.

« Je vais rentrer », se dit-il.

Il ne pensait ni à Geneviève, ni à lui-même. Il était malheureux. Ce froid lui tassait les épaules, le ratatinait dans ses vêtements ; lui vidait l'âme. Il marchait comme un somnambule.

Quand il pénétra dans son bureau, presque une heure s'était écoulée depuis qu'il l'avait quitté. Il raccrocha le téléphone, qu'il avait dû abandonner ainsi. Un boyau de cendre de cigarette s'était recroqueville sur un dossier, en brunissant le carton s'en l'enflammer...

« Mon Dieu ! » dit-il, en s'affalant sur son siège et en enfonçant la tête entre les épaules, lentement, comme s'il avait mal. Il approcha ses mains de son front, comme s'il avait peur de le toucher. Il grelottait toujours. Puis, à travers tout cela, comme une torture, un spasme le prit à la gorge, main de bois qui l'étranglait du dedans, et brusquement, comme si elles lui montaient des reins, des larmes inondèrent son visage, lui brûlant les yeux. Sans la desserrer, des sanglots sauvages forcèrent sa gorge.

À travers eux, il articula :

« Geneviève, ma petite Geneviève ! »

Chaque syllabe lui faisait mal, physiquement. Trop mal. Il se tut.

Il n'entendit pas frapper. Et le docteur Van Helmont le surprit dans cet état.

- Monsieur le Juge, vous êtes souffrant ?

Le médecin avait remarqué qu'il s'agissait d'une douleur morale. Le coup, déjà, venait de frapper la victime.

La voix parvint au Juge, assourdie, comme s'il venait de faire [85] une longue descente en montagne. Cela lui suggéra une contenance.

- Oui, dit-il, je viens d'endurer quelque chose d'atroce à l'estomac, comme un feu qui m'aurait traversé lentement le creux de la poitrine ! Il inventait son personnage à mesure qu'il parlait. Cela a duré presque dix minutes, à la fin c'était presque insupportable. Des larmes me venaient malgré moi... Mais je me sens un peu mieux. Ne partez pas...

Paul Maury se reprochait ce mensonge, mais que faire ? Après tout, ces crises, il les ressentait très fréquemment, ces derniers temps. Il referma les yeux. Son esprit se vida de nouveau. Le docteur Van Belmont attendit. Après quelques instants, il se dit que le mieux était encore de parler, d'essayer une conversation.

- Je tombe mal, et peut-être, je tombe bien, malgré tout, puisque je puis vous tenir compagnie à ce moment pénible. Mais en réalité, monsieur le Juge, j'étais venu pour vous donner toute liberté de faire refaire mon expertise par un autre ou par plusieurs autres. Je vous le disais hier : je donne mon avis, mais après cela, j'ai fini. Et je ne serai pas vexé qu'un autre reprenne mon travail ! ...

- Je sais, docteur. Mais je vais réfléchir, m'efforcer de comprendre. Je n'irai pas trop vite pour demander un autre expert.

- Ça me fait plaisir ! répondit-il, après un silence.

Le Juge retrouva un sourire.

- Et vous n'avez toujours pas le nom du personnage que représente cette peinture ?

- Non... je me suis pourtant endormi en y songeant.

Il ne mentait pas tout à fait.

- C'est parce que... Je suppose que vous connaissez l'affaire ? le caissier de la Banque du Nord, que j'ai entendu cet après-midi, prétend que l'inconnu qui a échangé les billets faux ressemble tout à fait à ce portrait.

- Je ne vois pas en quoi vous seriez plus avancé si je connaissais ce nom ?

[86]

- À vrai dire, moi non plus. J'ai préféré vous en parler : on gagne toujours à agiter les questions en suspens.

Le docteur Van Belmont trouva dans cette coïncidence la confirmation de son idée de la veille. Heureusement qu'il n'avait pas donné d'explications.

- Je vois que votre douleur s'apaise un peu, dit-il. Voulez-vous m'accompagner ? Je vous conduirai au garage. Comme j'y passais, on m'a raconté... Votre voiture est prête. Vous en avez de la chance !

Il avait pensé qu'il fallait donner au Juge l'avis du garagiste. Ses écrous avaient été dévissés ; exactement deux écrous avaient été complètement lâchés, et les autres desserrés.

Mais dans l'état où il se trouvait, que raconter à cet homme ? Ajouter cette angoisse à son malheur ? De toute façon, celui qui vous cherche finit par vous trouver...

- De la chance ? Je vous crois ! reprit le magistrat. Mais que voulez-vous, avec ces vieilles bagnoles... N'être pas riche comporte quelques ennuis !

Il se laissa conduire sans ajouter un mot. Au garage, le docteur Van Belmont fit signe au patron de se taire.

- Le Juge trouve que sa voiture vieillit, dit-il.

- Non, non. Elle est encore très bonne. Il faudrait l'entretenir un peu mieux. Ces Fiat sont inusables.

- Je sais, dit le magistrat.

- Dites-vous bien tout de même que vous n'échapperez pas à un second accident de ce genre !

Le Juge régla la facture ; ce n'était pas trop grave.

Comme la Fiat se trouvait dans le garage latéral, le médecin y accompagna le magistrat. Il ne savait trop que dire.

- Est-ce que vous ne devriez pas voir un spécialiste, pour ces douleurs à l'estomac ? suggéra-t-il.

- Il ne faut pas exagérer. C'est tellement fugace. Ces douleurs me traversent comme des lames, je puis à peine les localiser, et c'est fini. Je ne pourrai rien expliquer. On me prendra pour un nerveux. Aujourd'hui, seulement, cela a duré plus longtemps. Mais ce n'est peut-être pas la même chose...

[87]

- En tout cas, monsieur le Juge, si, en ces temps-ci je pouvais vous être utile, je serais très heureux et très honoré que vous me fassiez signe...

Ils s'étaient arrêtés, le docteur tournant le dos à la rue.

- Ne vous retournez pas tout de suite, dit le Juge à voix basse. Je vais faire mine de rechercher un papier dans mon portefeuille, et vous regarderez l'homme qui prend de l'essence devant l'entrée. Il y fait clair.

Le Juge se plongea dans ses recherches imaginaires, et le docteur, ayant l'air de s'ennuyer, se retourna. L'homme le vit, fut un instant étonné, et lui fit un grand signe d'amitié. Van Helmont se dirigea vers lui.

- Ah, bonjour, Baron ! dit-il, lui tendant la main. Il y a si longtemps !

- Et toi, Jacques, il y a bien dix ans que je ne t'ai rencontré...

- Non, quatre ans. Toujours le même, je vois ?

- Oui, toujours le même. J'aurais tort de changer !

Il eut un petit sourire, à la fois canaille et distingué. Comme le pompiste les écoutait, le docteur Van Helmont entraîna l'inconnu à l'écart.

- Qu'est-ce que vous faites dans ces parages ?

- Non, ce n'est pas ce que tu penses. Je m'assagis. Je vieillis.

- Allons donc ! Je suis au courant. C'est quelqu'un de la région...

- Tu la connais ? Ça alors ! Surtout, n'en parle à personne, je t'en prie... Mais cette fois, je t'assure que je ne passe ici que pour affaires.

- Bien, bien, ne perdons pas de temps. Je ne suis pas seul, je dois vous quitter... Mais, si je puis vous donner un conseil, ne payez pas avec un billet neuf !

- Qu'est-ce que tu dis ?

Les traits de l'étranger se décomposaient à vue d'œil. Il devint livide.

- Allons, au revoir, baron. Bon voyage ! Il vous faudra partir assez loin, je crois...

Il lui serra la main, fit demi-tour.

[88]

- Jacques !

- Oui ?

- Tu ne voudrais pas payer pour moi ? Justement, je n'ai pas de billet plus petit.

- Je paierai. Au revoir. Faites vite !

La grande Buick bleue démarra majestueusement; elle portait une plaque à quatre chiffres. Tout ce qu'il y avait de chic.

Tandis que le docteur payait, le Juge s'était rapproché.

- Eh bien ? fit-il.

- Un ancien camarade de classe qui me demande de le dépanner. Il lui manquait vingt francs pour son essence. Il y a au moins dix ans qu'on ne s'était vu. Toujours été un tapeur !

Mais le Juge Maury n'écoutait pas. Quand il vit qu'il ne pourrait pas facilement identifier le voyageur et qu'il venait de le laisser partir, une nervosité intense l'envahit. Il avait cru possible de s'emparer de cet inconnu, et, tout en sachant que c'était absurde, il aurait voulu le prendre en chasse, le rattraper, l'enchaîner... Il enrageait de l'avoir laissé filer de la sorte, et c'était pourtant la seule chose à faire. Son ardeur se paralysait au point même où elle naissait en lui, contrariée par un bon sens qu'il eût voulu rejeter.

- Mais, dit-il au médecin, sans dissimuler son impatience, pourquoi le laissez-vous partir ? Je vous ai expressément signalé cet individu. Vous n'avez donc pas vu que c'est l'homme au portrait ?

Tout en parlant, il s'efforçait d'entrevoir encore la voiture, avec l'espoir absurde de capter le numéro de la plaque. Mais il ne parvint même pas à déterminer la marque du véhicule.

- L'homme au portrait ? fit le docteur, sans s'émouvoir, et comme s'il n'avait rien remarqué. Tiens, en effet, il y a peut-être quelque ressemblance... Seulement, vous savez, celui-ci est un pauvre type !

- Avec une auto de cette allure ?

- Il faudrait savoir si c'est la sienne...

- La sienne ou pas, nous venons de perdre l'occasion unique. Je suis sûr que c'est lui. Quel triomphe, si nous avons pu l'arrêter !

[89]

- Excusez-moi ! fit Van Helmont, mais je ne vois toujours pas de qui vous voulez parler.

- Comment ? Mais l'homme aux faux billets...

L'expert fit semblant de comprendre enfin.

- Ah, fit-il, comme s'il revenait de loin et ne remarquait pas l'impatience du magistrat. Ah ! Je comprends...

Et, en s'esclaffant :

- Celui-là, si vous le connaissiez comme moi ! J'ai joué avec lui pendant toute mon enfance. Une fin de race. Capable de dépenser, pour ça, oui ! Mais c'est bien tout !

Le Juge Maury espérait apprendre au moins le nom de cet ami d'enfance. Cependant, Van Helmont, bien décidé à ne rien comprendre, se demandait si le baron de Zandzeele avait été victime lui-même, ou si, acculé, il en était arrivé au faux monnayage. Tout paraissait indiquer qu'il en était là, et pourtant, non, ce n'était pas possible... Et qu'allait devenir madame Maury, dans cette aventure ? De toute manière, il ne fallait pas que le Juge fût mêlé à l'affaire.

La tension, un moiment, devint extrême. Heureusement le patron du *Cosmos* vint les rejoindre, annonçant que la voiture était prête. Pen-

dant les présentations, il regardait curieusement cet homme qui venait de subir ce bizarre attentat, dont, pour comble, il valait mieux ne pas lui parler. Mais il fallait bien se fier au médecin. Dans ces histoires de gens de tribunaux, se disait-il, il vaut sûrement mieux ne pas intervenir. L'essentiel était qu'on ne pût l'accuser, lui. Aussi donna-t-il des assurances.

- Voilà, monsieur le Juge, c'est arrangé. Vous êtes verni, parce que saurait pu être affreux. J'ai tout fait vérifier. Les autres roues n'étaient pas trop serrées non plus. Et j'ai fait contrôler votre direction. Tout est en règle ! ...

[90]

Le juge Maury. roman.

Chapitre VI

[Retour à la table des matières](#)

Le docteur Van Helmont avait profité de cette conversation technique pour s'esquiver. Quand le Juge Maury reprit place dans sa voiture, elle lui parut glacée. Tout ce qu'il touchait le faisait frissonner. Il se remit machinalement en route, et, machinalement aussi, s'arrêta quelques mètres plus loin. Une fatigue immense pesait sur lui, et, autour de lui, tout se dissolvait. L'étroite rue Legrand était curieusement élargie, les bruits paraissaient lointains et discrets. Les passants, plus rares, semblaient s'être imprégnés de prudence et de précautions. Toute vie semblait baigner dans un univers de solitude où l'on ne pouvait remuer sans aggraver l'éloignement des choses. La mort, ce devait être quelque chose dans ce genre, à peine plus marqué. Il se souvint d'un mot qu'un prévenu flamand avait eu, devant lui, quelque temps auparavant. En voulant prouver que ce qu'il expliquait était très simple, il avait employé un terme de son langage courant, et qui voulait dire : *simple comme la mort*. Ce terme l'avait étonné et choqué. Et pourtant, comme c'était vrai ! Il suffirait qu'il eût un peu plus froid encore, que le silence s'intensifiât, que tout s'éloignât un peu plus, et ce serait fini,

sans problème, sans drame, sans angoisse. Que sa roue arrière se fût détachée à quatre-vingts, c'eût été ce silence, cet éloignement, ce calme. On ne tombe pas tout vif dans le néant ; on n'y entre pas ; on ne [91] devient même pas le néant. On s'efface et ce sont les autres qui parlent du néant.

Le Juge Maury pensait à tout cela confusément, et, tout en se disant qu'il devait partir, remarqua qu'il s'était arrêté du côté interdit de la rue ; mais il le voyait sans réagir. Tout s'était immobilisé en lui, et le flux de ses idées informes n'accrochait rien, ne s'achevait qu'en d'autres idées vagues, en un vague désir de rester là, de s'abandonner tout à fait à cette espèce de paralysie de sa volonté.

Une grosse voiture passa silencieusement. Elle ressemblait à l'autre, et, du coup, Paul Maury se mit en marche comme pour la suivre. Il y renonça aussitôt, incapable d'échapper à sa torturante agitation. « Qu'est-ce donc que cette dérisoire affaire de billets. Quelle importance ? » essayait-il de se démontrer. « La réalité », se suggérait-il, c'est que Geneviève s'était rendue au *Relais*, qu'elle le lui cachait et qu'une lettre anonyme, d'une adresse inouïe, la dénonçait. Et, avec la même évidence, Paul Maury ressentait que c'était impossible, que Geneviève ne pouvait pas le tromper ainsi : que, sinon, rien au monde ne pourrait plus être vrai.

Le magistrat se mit à pérégriner dans Varanges, essayant, sans le savoir, de retrouver la route de Vairon. Ses gestes étaient maladroits et seules ses habitudes le guidaient dans ce voyage sans but. Sa pensée, par contre, était tout à coup devenue d'une clairvoyance extrême, douloureuse. Il lui avait suffi de consentir un instant à l'idée d'une faute de Geneviève pour voir ses idées se dérouler avec une rapidité vertigineuse, dans un enchaînement d'une rigueur sauvage. Il revécut ces derniers mois, pendant lesquels il avait, sans motif, délaissé ses lectures, ses études sur Dostoïevski, qu'il revoyait du point de vue du magistrat. Pourquoi avait-il tellement eu à lutter contre un sentiment de solitude, d'inutilité, sentiment qu'il se reprochait et qui, peut-être, était une prémonition ? Sans doute, Geneviève avait raison : Les *Érables* étaient tristes, dépourvus du chaud mobilier pour lequel cette demeure

avait été prévue. Mais un mobilier pouvait-il remplacer une présence ? L'âme de Geneviève avait-elle jamais habité [92] *Les Érables* ? Il lui paraissait maintenant évident qu'elle l'avait accompagné à Varanges sans le suivre moralement. Et ce ne devait pas être un mode de vie, ni le prestige, ni l'agrément, c'était quelqu'un qui la retenait à Bruxelles... Depuis juin, ces innombrables visites chez les antiquaires, ces journées entières passées dehors à la recherche de la pièce unique qui donnerait la vie à toute chose, sans que rien jamais n'en eût résulté jusqu'au moment de cet envoi unique qui avait envahi la maison, y déversant toutes sortes d'objets et même de vieux tableaux, avec cette toile inconnue de Navez, surnageant parmi les épaves poussiéreuses. Et quand enfin la salle à manger eut été agréablement meublée, elle resta froide et décevante ; tout continua d'y sembler provisoire. Le Juge Maury le comprenait aujourd'hui. Il ne s'y sentait jamais chez lui, jamais à l'aise. C'était parce que Geneviève ne s'y reposait jamais ; c'était elle qui refusait de s'y fixer. Et d'ailleurs, après cette aubaine mobilière, les courses et les recherches avaient continué, de plus en plus fatigantes, de plus en plus infructueuses. La plupart du temps, Geneviève en revenait migraineuse, exténuée, lointaine. Tout cela pour aboutir à cette lettre anonyme qui, enfin, expliquait tout...

Expliquait tout. Oui... À la condition que Geneviève fût cette femme-là. Il devait divaguer, s'abandonner à quelque aberration, et se sentait singulièrement coupable de se laisser aller de la sorte. Comment conduire sa vie, conserver un amour, si, à la première difficulté, il remettait tout en question et supposait Geneviève capable du pire ? N'était-il pas lui-même fatigué ? N'avait-il pas souffert plus qu'il ne se l'avouait de ce déplacement, bien qu'il s'obstinât à lui donner une signification positive ? N'était-il pas lui-même déçu ? N'était-il pas lui-même absent des *Érables* ?... C'était évident : c'est lui qui n'habitait pas *Les Érables*, c'était à cause de lui que tous les efforts de Geneviève restaient infructueux. Tout cela, il aurait pu le lire, à midi, sur le visage anxieux de Geneviève, s'il avait été plus attentif, s'il l'avait plus réellement aimée.

Tandis qu'il s'accusait à nouveau, une image précise fit irruption en lui. Ce matin, quand il s'était réveillé et qu'elle dormait [93] encore, la robe de nuit entrouverte, il avait vu à la naissance des seins, des taches oblongues qui, il venait de s'en rendre compte, ne pouvaient pas être des ombres, comme il avait dû le penser distraitemment. Non, c'était les traces de longs baisers passionnés et violents, des signatures d'étreintes. Pourquoi n'avait-il pas mieux regardé ? Comment n'avait-il pas aussitôt compris... ?

Et cette blouse inouvrable ... qu'elle avait eu le machiavélique humour de lui faire admirer !

Affalé à son volant, les membres alourdis, terrassé par l'évidence, Paul Maury n'entendait même pas le vacarme des klaxons derrière lui. Un agent frappa à sa portière et, sans le reconnaître, lui dit :

- Pour aujourd'hui, Monsieur, ne prenez plus que du Coca-Cola !

Le Juge répondit par un sourire au sourire de l'homme, et remarqua qu'il stationnait devant un feu vert. Il se remit en marche et franchit le croisement en plein signal rouge, échappant de justesse à un accident. Heureusement, l'agent ne regardait déjà plus.

De la Grand-Place, les réflexes habituels de Paul Maury le conduisirent jusque devant le Palais. Il ne s'en rendit compte que lorsque le concierge, comme il traversait le hall, lui demanda :

- Encore du travail, monsieur le Juge ? Il me semble que vous êtes plus fatigué qu'à l'ordinaire...

- Plus fatigué, oui, c'est vrai...

La présence familière de cet homme lui fit du bien. Il ne pouvait décemment faire demi-tour, et pensa qu'après tout, c'était encore la meilleure solution. Jamais il n'aurait eu la force de rentrer. Comment se retrouver désormais en face de Geneviève ?

Il monta. Le couloir désert était encore éclairé. Un silence lugubre régnait dans ces lieux où, en plein jour déjà, toute vie s'étouffait. Il pénétra dans son bureau, où il avait oublié d'éteindre la lumière. Il en-

leva son pardessus et le remit aussitôt, car il se sentait encore gelé. Puis il se posta de nouveau contre la fenêtre ; comme la veille.

Que faire ? Il faudrait bien rentrer, pourtant ; en finir avec [94] cette hypocrisie. Et puis, il fallait qu'elle souffre, elle aussi, qu'elle sente qu'elle avait tout perdu. Que toute estime pour elle était désormais impossible. Qu'elle pouvait partir avec son amant, qu'elle ne laisserait aucun regret...

Tout de même, ce serait un peu trop simple. Il fallait auparavant qu'elle soit humiliée, qu'elle le soit pendant des jours et des jours. Mais il faudrait y aller graduellement, la laisser dans le doute et, chaque jour, ajouter un détail qui prolongeât son incertitude tout en lui retirant une illusion de plus. Il fallait qu'elle sache qu'elle serait chassée ; mais il fallait aussi que chacune de ses sorties soit observée, suivie, fût-ce par la police, et versée au dossier.

Quand il rentrerait tout à l'heure, il serait gentil comme d'habitude, puis, à un moment donné, négligemment, en présence de la domestique, il lui dirait : « À propos, vous avez échangé hier, au *Relais*, je crois, ou dans une autre boîte du même genre, un faux billet de mille francs. La police ne croit pas que vous soyez associée à une bande, mais le Procureur m'a chargé de vous demander - s'il vous est possible de vous en souvenir - de qui vous teniez ce billet. Il ne tient pas à vous faire interroger par la police judiciaire, mais il lui serait bien agréable de connaître un chaînon de plus... »

Avec cette simple phrase, tout serait dit. Il pourrait même s'offrir le luxe d'ajouter : Si vous avez peur de compromettre quelqu'un, vous pouvez dire que vous ne vous souvenez pas. On ne vous demande pas d'être indicatrice. C'est déjà bien que vous l'ayez été involontairement... »

Oui, mais si elle avait reçu le billet dans un magasin quelconque, ou si même elle le tenait de lui... C'est elle, alors qui jubilerait ! Non, il dirait simplement : « Il paraît que vous avez échangé un faux billet de mille francs au *Relais*, hier après-midi. La police voudrait savoir de qui vous le teniez. Si je ne puis la renseigner, elle s'informerait elle-

même. » Dire cela froidement, sans autre commentaire. « Mais je la connais, elle ne perdra pas le nord. Cela ne suffira pas : il faut dire des choses contre lesquelles elle ne puisse pas se défendre, lui faire des remarques perfides et [95] ambiguës. Lui signaler, par exemple, une réclame : « Madame, ne portez pas de traces de baisers compromettants. L'ambre solaire les fait disparaître en une nuit. » Et si j'ai mal vu ? Si elle me demande de lui en procurer pour effacer les marques que j'ai vues ? Si elle ajoute : « Vous ne m'en avez jamais fait d'aussi parfaites » ?... »

« ... L'agent a dû penser que j'avais bu. Je crois que oui, en effet, je suis ivre. Ivre de vengeance. Oh ! je ne sais plus ce que je dis ! Si, je le sais ! Je suis un goujat. Un goujat. Et après ? Et elle ?... Elle ?... »

Il s'assit enfin, la tête entre les mains. Il la revit comme il l'avait vue au déjeuner, comme elle était, sans qu'il l'eût remarqué, depuis toujours. Un être humain avec son destin, un être qui, comme lui, aspirait à un bonheur absolu et à qui peut-être, jusqu'ici, aucune réponse n'était parvenue. Elle pouvait avoir cru en lui, avoir espéré, avoir été déçue, puis, finalement, avoir espéré qu'un autre...

Et cet autre, qu'en connaissait-il ? Lui avait-il apporté un bonheur plus réel ? Non, elle n'était pas heureuse, pas plus maintenant qu'auparavant ... Sinon, son visage aurait cessé d'être cette succession de visages qui interrogent, qui écoutent, qui recommencent à espérer, avant d'avoir accepté la déception.

Elle ? Elle était toujours celle qui s'était abandonnée à lui, et qui, depuis lors, attendait... Lui avait-il apporté ce minimum d'illusion sans lequel on ne peut pas vivre ? Il l'avait éloignée de ses croyances religieuses. Était-il tellement certain d'avoir eu raison ? Enrichit-on vraiment quelqu'un en l'amenant à apostasier même une erreur ? Il eût au moins fallu, alors, pouvoir satisfaire ses aspirations sur quelque autre plan...

... Et d'autant plus qu'elle n'avait pas d'enfant. Et puis, avait-elle vraiment renoncé à sa carrière d'avocate ? C'était une chose d'en pren-

dre un jour la décision, c'en était une autre de s'y tenir sans regret, de vivre jour après jour cet isolement...

Ce bonheur dont il avait vécu depuis son mariage, qu'était-ce donc si Geneviève n'en avait pas été nourrie ? Enfoncé dans cette sorte de tranquillité amoureuse, de sérénité quotidienne, accaparé [96] par son métier de juge, à aucun moment il ne s'était préoccupé de ce qu'était la vie pour elle, ni du sens qu'elle pouvait avoir besoin de lui donner.

Un long moment informe s'écoula. Le juge Maury se leva. Ses traits étaient tirés. En ces quelques heures, il semblait avoir vieilli de dix ans. « Je dois rentrer, se dit-il ; il faut faire pour le mieux. » Sa colère était tombée ; il ne lui restait plus qu'une obscure et lourde souffrance, une torpeur dont rien au monde ne le délivrerait, contre laquelle il n'envisageait même plus de pouvoir se débattre.

Vers huit heures, Geneviève commença à se demander pourquoi son mari n'était pas de retour. Il l'avertissait toujours lorsque, pour une raison ou l'autre, il ne pouvait rentrer à l'heure habituelle. Elle était exténuée, bien près du désespoir, toujours en proie au doute. Plusieurs fois encore, dans l'après-midi, elle avait essayé contre toute prudence d'atteindre Jean par téléphone, et toujours en vain. La chose était bien naturelle, elle le savait, mais elle ne pouvait s'empêcher d'y voir un symbole, de remarquer qu'elle se retrouvait seule en ce jour précisément, à l'heure où elle avait le plus grand besoin d'être aidée, conseillée, réconfortée. Tout se passait comme si, en cette heure unique qu'elle espérait et appréhendait à la fois depuis des mois, rien ne devait s'arranger, selon ses désirs. La fatalité avait empêché cette journée d'être décisive, et qui sait si demain les circonstances n'appelleraient pas d'autres solutions, ne détermineraient pas d'irréparables catastrophes ? Cette soirée était marquée pour elle par l'anxiété, le désarroi, l'impression d'être engagée dans une irréalité dont il ne lui serait jamais possible de se déprendre.

L'attitude de son mari, au déjeuner, l'avait émue bien plus qu'elle n'en voulait convenir. Elle l'avait senti plus proche d'elle que depuis des mois, plus que jamais semblable à l'image noble qu'elle s'était faite de lui. Elle se demandait s'il avait réellement enlevé le portrait pour s'en servir contre elle, s'il était vraiment capable de procédés de ce genre. Elle regrettait de devoir admettre [97] ce qu'elle tenait pour une évidence. Mais elle l'excusait par la jalousie. Un homme jaloux commet toutes sortes d'actes dont il serait normalement incapable ; et, sans doute, un magistrat n'échappait pas à sa condition humaine.

Aussi eut-elle comme un tressaillement de joie lorsque vers huit heures un quart, elle entendit la voiture de Paul qui manœuvrait devant le garage. Ses craintes s'atténuèrent. Elle cessa d'être sensible aux moindres bruits.

- Excuse-moi d'être tellement en retard ! dit Paul Maury en pénétrant dans la pièce et en esquivant ses habituelles manifestations de tendresse, ... mais, en route, j'ai perdu une roue...

- Une roue ? reprit Geneviève, sans paraître s'émouvoir.

Elle n'avait pas saisi la gravité de l'accident, trop frappée par l'allure fatiguée et lasse de son mari, le son assourdi de sa voix, la désespérance de ses gestes et de son regard. Il la regardait sans chercher ses yeux, sans essayer de savoir si elle était bien là. Elle n'avait jamais remarqué cette façon qu'il avait de la palper du regard à chacun de ses retours, mais ce soir où, pour la première fois, il ne l'avait pas fait, elle en prenait subitement conscience.

« Cette fois, se dit-elle, il le sait. Il n'y a aucun doute. C'est fini... Pourquoi ai-je écrit ainsi à Hélène ? » Elle décida qu'elle ne mentirait plus, qu'elle ne se défendrait pas. Le supplice allait prendre fin.

Elle n'avait pas encore eu le courage de se lever.

- Tu sembles bien lasse ! dit-il, et, ne pouvant réprimer un geste d'affection, il s'approcha doucement d'elle et lui mit un baiser dans les cheveux.

- Oui, je suis lasse. Et toi ? Est-ce l'histoire de la roue qui t'a abattu de la sorte ?

- Non, fit-il simplement.

Ce n'était pas un « non » agressif, c'était un « non » tout ordinaire, présage de silence.

En le prononçant, Paul Maury avait conscience qu'il aurait peut-être pu s'expliquer ; que, peut-être, un mot aurait dissipé ce cauchemar. Il aurait simplement demandé : « Pourquoi me cacher que tu étais allée au *Relais* ? » Mais, pour demander cela, [98] il eût fallu être certain qu'une réponse acceptable était possible. Il se tut, sachant qu'il espérait encore, mais qu'il ne pouvait plus agir comme s'il l'avait crue innocente...

Geneviève comprit, et accepta, elle aussi, de se taire. Pour relever ce « non », il eût fallu qu'elle fût encore comme la veille, décidée à se cacher, à lutter. Et qu'elle pût demander innocemment : « Mais alors, qu'est-ce donc qui te contrarie ainsi ? » On aurait pu alors renouer, du moins en apparence, reprendre le fil de l'existence. Mais elle ne le voulut pas.

Non, elle ne mentirait plus. Simplement, elle tenterait de retarder l'explication pénible, de gagner une heure, deux heures. Cela, elle pouvait l'essayer...

- Il n'y a pas grand-chose, ce soir ! fit-elle ; un peu de jambon avec de la salade, un peu de fromage. Et j'avais trop faim. Je n'ai pas pu attendre. Est-ce que tu me permets de monter tout de suite ? Je voudrais dormir !

- Mais oui, monte, tu dois être fatiguée !

- Merci... Ah ! Je t'avertis que Louise est également allée se coucher. Elle pense qu'elle a un début de grippe. J'espère que non... D'ailleurs, je ne demandais pas mieux que de la voir disparaître. A tout moment, elle venait demander si tu étais rentré, et chaque fois elle commentait : « Ah ! mon Dieu ! J'espère que ce n'est pas un accident ! Monsieur est si fatigué ces temps-ci... »

- Monte, reprit-il, je te porterai un verre de vin chaud. Tu t'endormiras plus vite...

- Oui, tu serais gentil... J'aimerais bien que tu y ajoutes un peu de cannelle. Tu la trouveras dans l'armoire, à la cuisine. Il y a une étiquette.

Geneviève n'y comprenait plus rien. Son envie de blesser avait disparu. C'était tellement bon de pouvoir compter sur quelqu'un et elle se sentait tellement seule, tellement faible, tellement reconnaissante à son mari de ne pas la soumettre tout de suite à l'interrogatoire.

« Peut-être gagnerai-je toute la nuit ?... »

En cet instant, il lui paraissait invraisemblable qu'elle pût ainsi volontairement transformer toute son existence et partir pour une [99] destination inconnue, en abandonnant derrière elle tout ce qu'elle avait été. Pourquoi voulait-elle s'en aller ? Il lui semblait qu'elle avait obéi, un moment auparavant, à un simple caprice de femme gâtée, que la décision qu'elle avait cru prendre n'était qu'un jeu gratuit, et que mille autres hommes auraient pu servir de prétexte à cette aventure. Ce n'était peut-être même pas une trahison.

« Je suis trop fatiguée, pensa-t-elle, je ne sais plus ce que je veux. Je ne pourrais rien faire maintenant, et il profiterait de ma faiblesse... »

Elle se reprocha aussitôt cette dernière pensée, et, en même temps, de tenir aussi peu compte de Jean.

Lorsqu'elle eut quitté la salle à manger, Paul Maury, avant de se mettre à table, descendit chercher une bouteille de Saint-Emilion et, comme le verre de sa femme contenait un reste de bière, il en emplit le sien aux trois quarts. C'était beaucoup, mais il se dit qu'elle avait besoin de bien dormir, qu'elle devait être, malgré sa crânerie, épuisée. Et, de cette manière, on éviterait de trop parler, de se livrer à des explications prématurées, peut-être irréparables. Comme c'était compli-

qué d'être trahi ! Ayant fait chauffer le vin, il y mit du sucre et de la cannelle, et s'empressa de le lui porter.

Geneviève était déjà couchée, presque endormie.

- Déjà, dit-elle, en prenant le verre.

Elle y mit prudemment les lèvres et ajouta :

- Délicieux !... c'est bien chaud, ... et j'avais très froid !...

- Il faut t'endormir tout de suite, dit Paul.

- Oui, je vais essayer. Merci, fit-elle encore.

Elle ne disait ni « chéri » ni « Paul ». Mais il comprit que son merci était un vrai merci.

Se retrouvant seul, le Juge Maury retrouva aussi sa tristesse. Le silence et le vide de la salle à manger semblaient y introduire l'hiver, qu'il percevait au dehors, hostile et invincible. « C'est le [100] froid, se dit-il, qui m'a fait rentrer. Un soir d'été, je ne serais peut-être jamais revenu... »

L'assiette anglaise, pourtant soigneusement préparée, lui parut inaugurer une nouvelle vie, une vie d'homme seul. Il mangea peu. Il avait la gorge sèche, et les aliments lui paraissaient n'avoir aucun goût. S'étant procuré un autre verre, il se versa du bordeaux. Tout en s'efforçant de manger, il parcourait distraitement le Soir ; il y apprit que M. George Marshall était en Angleterre, y vit comment, avec le pont aérien qu'ils venaient d'installer, les Occidentaux laissaient pleuvoir du charbon sur les Berlinoises comme une manne noire, et dans quelle mesure les fameux sondages Gallup s'étaient trompés à propos de Truman, triomphalement réélu malgré la presse et les pronostics.

Rien de tout cela ne sollicitait son intérêt : il enregistrait machinalement ce genre de nouvelles qui, en ayant l'air de vous informer sur le monde, vous dissimulent son état réel. Il ouvrit la radio, mais la ferma aussitôt, étant tombé sur une de ces speakerines qui ont appris

leur métier en écoutant les reportages des grands enterrements. Finalement, il reprit coup sur coup deux ou trois verres de vin, comme s'il allait vider la bouteille. Puis il s'allongea dans le fauteuil, où il ne tarda pas à s'assoupir. Cette somnolence lui parut salutaire. L'envie de dormir, d'oublier, de se couper de tout, de sombrer, se fit pressante. Il avala le reste de la bouteille, espérant qu'assommé par le vin et par cette journée atroce, il goûterait enfin un peu de repos.

Il pénétra dans la chambre avec mille précautions, mais Geneviève ne dormait pas. Pâle, les yeux grand ouverts, elle reposait sans force sur l'oreiller. À voix basse et empâtée, à mots entrecoupes, elle lui dit :

- Ce vin m'a fait mal. Je ne sens plus mon visage, il me semble que je pourrais très bien mourir ainsi... Reste auprès de moi demanda-t-elle enfin. Tu tardais tellement à venir. J'ai eu peur !...

Paul regardait, sans comprendre. Il avait d'abord cru à une [101] de ces migraines diplomatiques dont elle usait fréquemment, et ne s'en était pas ému. Mais il s'agissait d'autre chose... Il lui prit le pouls. Jamais il n'avait touché une main aussi froide. Ce pouls était extraordinairement lent et, en même temps, irrégulier.

- C'est comme si mon cœur allait s'arrêter...

- Non, non ! ne t'inquiète pas... Mais tu es à bout, tu n'as pas supporté cet alcool... Ça va passer. Je vais te réchauffer !

Il voulut la couvrir en remontant les couvertures, qui étaient rabattues jusqu'à sa taille.

- Non, j'étouffe !

Elle fit le geste d'ouvrir sa robe de nuit. Mais ses mains tremblaient, des secousses agitaient ses doigts.

- Aide-moi ! demanda-t-elle, épuisée.

- Bien sûr...

Lui-même tremblait d'émotion. Ce geste qu'il avait fait si souvent, il l'accomplissait maintenant comme pour porter secours. Et c'était cela, mais c'était aussi autre chose : l'obsession du matin. Car il venait de se dire, et il en avait honte, qu'il allait savoir s'il ne s'était pas trompé.

- Voilà ! dit-il enfin.

Il n'avait pas ouvert largement, n'osant pas suivre son désir de contrôle, qu'il trouvait sacrilège. D'un geste fébrile, elle agrandit l'ouverture. Ses épaules, sa gorge apparurent. Paul ne put s'empêcher de regarder, à la dérobée d'abord, puis avec insistance, car Geneviève était peu attentive. Il n'y avait pas trace de quoi que ce fût. Il avait dû se tromper, interpréter après coup, en divaguant, de simples jeux d'ombre. Une joie fugace le traversa.

- Tu m'as donné trop de vin, dit-elle.

Malgré sa détresse et son inquiétude, elle retrouvait un peu de calme. La présence de Paul la protégeait. En le remarquant, elle songea qu'elle n'avait pas appelé Jean au moment où elle se sentait le plus mal.

Paul allait répondre quand il la vit s'endormir. Cet état l'inquiétait. Geneviève paraissait être sous le coup d'une ivresse assez étrange. Pourtant, cette sensation d'étouffement et cette impression d'être en train de mourir semblaient à la fois fort sincères et [102] fort exagérées. Non, Geneviève ne devait pas être réellement en danger. Les effets de l'alcool sont d'ailleurs très sensibles sur des organismes débilités.

Il se rassurait peu à peu. Elle dormait. Pourtant sa respiration n'était guère perceptible, à peine plus que celle d'une personne en syncope. Il l'appela doucement ; il n'y eut pas de réponse.

- C'est bien l'alcool ! conclut-il.

Il referma délicatement la robe et remonta une des couvertures jusqu'aux épaules. Il savait que le danger, dans ces sortes de sommeil, c'est le froid.

Quand elle s'éveilla, vers cinq heures, Geneviève fut étonnée de trouver son mari à côté d'elle. Elle ne l'avait pas entendu se coucher. Il lui sembla qu'elle n'avait dormi que quelques instants, qu'elle s'était seulement assoupie. L'heure la surprenait. Elle se rappelait seulement qu'après avoir bu un verre de vin, elle avait éprouvé, au visage surtout, une invraisemblable sensation de chaleur. Puis elle avait glissé dans l'inconscience...

Ces derniers jours lui paraissaient pénibles à évoquer, irréels. Il lui sembla qu'elle eût été heureuse si elle avait pu les effacer. Paul dormait paisiblement. Elle ferma les yeux, et se rendormit.

Quand, à son tour, Paul Maury s'éveilla, le jour naissait. La lumière du dehors équilibrait celle de la lampe de chevet. Geneviève dormait toujours paisiblement. Il la regarda à peine, et s'en fut vers la fenêtre, qu'il entrouvrit avec précaution. Durant la nuit, le temps s'était aggravé. Le « plafond » était maintenant très bas, et sur le ciel hostile on voyait les formes plates mais distinctes des nuages de pluie filer vers le nord-est. La température s'était radoucie. Une fine pluie tombait sans bruit, avec un acharnement tranquille, comme si elle devait continuer ainsi jusqu'à la fin des siècles.

« Ah ! ce temps ! » se dit-il en refermant la fenêtre. Il lui semblait que le rayon de soleil qu'il attendait depuis plusieurs jours avec une avidité d'enfant, changerait tout, apporterait une [103] solution. Il devait y en avoir une. Son esprit lui paraissait plus clair. Une force jeune courait dans ses membres. Il revint auprès de Geneviève, la contempla. Elle avait repris son teint habituel. Mais l'expression tourmentée qui l'avait bouleversé la veille au déjeuner reparait à travers le sommeil. Il s' alarma de nouveau. Pourtant, il ne voulait pas partir en la laissant dans cet état.

Au risque de l'éveiller, il s'assit au bord du lit, le visage penché sur le sien. C'était la Geneviève de toujours. Il lui baisa passionnément la bouche, l'entourant de ses bras et laissant errer ses mains dans sa chevelure, sur son corps tiède et soyeux. Un désir puissant naissait en lui de ce long baiser. Ses mains devenaient plus passionnées, ses bras la serraient plus fort, tandis que ses lèvres guettaient la première réponse, l'accueil.

- Ah ! tu me fais mal ! dit-elle tout à coup en le repoussant. Elle regretta ce geste, à peine fait, mais elle n'aurait pas pu tenir une seconde de plus.

- Pardon, tu m'as surprise dans le sommeil ! ajouta-t-elle. Mais il avait déjà quitté la chambre, claquant derrière lui la porte du cabinet de toilette. Elle attendit, pensant le voir rentrer, et se disant qu'elle venait de précipiter l'explication finale. Au bout d'un moment, elle perçut les bruits familiers et conclut qu'il ne rentrerait qu'une fois sa toilette achevée.

Dès qu'il s'était trouvé dans la salle de bains, hors des regards de sa femme, Paul Maury, bouleversé par la honte, la colère, et sa propre faiblesse, avait été la proie d'une douloureuse hésitation. Toutes les phrases préparées la veille resurgissaient en désordre, et, la main sur la poignée de la porte, il attendait d'en pouvoir prononcer une. Il accablerait Geneviève, lui crierait son mépris, triompherait de sa trahison. Puis il comprit la portée de ce qui venait de se passer, l'inutilité de la violence, la nécessité de se détacher de sa femme, de répondre au détachement par un détachement victorieux. Oui, mais se détachait-elle vraiment de lui ? Et aussi à quel geste venait-il de se laisser aller, n'était-il pas le premier coupable ? Sa colère se retournait peu à peu contre lui-même ; et en même temps il lui plut de se découvrir violent ; la brusquerie de ses mouvements, la dureté de ses mains, lui apprirent [104] combien il était agréable de s'abandonner, de se moquer de tout, de refuser désormais tout examen de conscience, de vivre à plein sa violence.

Il se mit à chanter, retrouvant des airs anciens et des rengaines, et se livrant peu à peu à une exubérance étudiée, inquiétante, absolument contraire à ses habitudes. Geneviève avait redouté de le voir rentrer furieux : tout à coup, elle l'entendit descendre, alerte, sautillant, sifflant toujours.

« Peut-être gagnerai-je encore un jour ! » Mais en même temps que cette réflexion agréable lui traversait l'esprit, l'inquiétude reparut. Que va-t-il faire ? L'absence de réaction immédiate le lui rendait plus redoutable, lui donnait une force qu'elle n'avait pas imaginée. Il n'allait pas la lâcher ainsi... « Pourvu que je puisse savoir au plus tôt ce que Jean me conseille ! » se dit-elle. L'idée de passer encore une journée sans l'atteindre lui parut atroce. Elle se surprit à en vouloir à Jean Fontenelle de n'avoir pas su percevoir tout seul sa détresse.

- Je prendrai le café seul ! dit le Juge Maury à Louise, qu'il trouva à la salle à manger. Madame ne descendra pas encore maintenant. Elle a été un peu indisposée hier soir. Je lui avais porté un peu de vin chaud, elle ne l'a pas supporté...

- Ah ! c'est cela, dit-elle, je me demandais ce que votre verre était devenu !

Le calme de la jeune femme l'exaspéra. Il eût voulu pouvoir gifler quelqu'un.

- Savez-vous, Louise, à qui vous ressembliez, quand je suis arrivé ?

- Comment le pourrais-je, Monsieur ?

- Eh bien... vous aviez tout à fait les yeux de Michèle Morgan !

- Est-ce un compliment ?

- Les yeux de Michèle Morgan, quand elle hait...

Louise parut ne pas comprendre. Son visage, un instant tendu, reprit son air tranquille.

[105]

- Et qui est-ce, Michèle Morgan ? demanda-t-elle naïvement.

- Une femme ! répondit-il, cruellement amusé.

- Ah !

Elle reprit sa besogne, comme insensible à cette grossière ironie. Paul Maury, à peine assis, se reprocha l'injure qu'il venait d'infliger à cette malheureuse, mais il se raidit. « Après tout, elle avait ce regard-là. Qui sait si elles ne sont pas complices ? Non ! Peut-être pas complices ! Mais elle sait sûrement ! De quoi aurai-je l'air ici, finalement ? »

Il mangea d'excellent appétit. Comme Louise lui apportait du café chaud, il reprit :

- Je vous apporterai un jour ou l'autre une revue avec la photo de Michèle Morgan. Vous verrez qu'elle n'est quand même pas si mal.

- Ça ne m'étonne pas. On ne peut pas être mal, avec un nom comme ça : Louise Morgan...

- Michèle Morgan !

- Ah oui, Michèle... Je n'ai pas de mémoire !

- Seulement je ne sais si je trouverai une photo où elle a son air de haine.

- Ce n'est rien, Monsieur ! si elle est jolie... La haine, comme vous disiez, je pourrai toujours l'imaginer ! Ce café ne me paraît quand même pas très chaud. Voulez-vous que je le réchauffe un peu ? Il va faire si froid, aujourd'hui ! ...

Cette femme, qu'il venait de faire souffrir, lui répondait par de la servilité ; il avait eu tort d'atténuer sa réflexion. Il se détourna de son désir de violence en pensant au programme de sa journée. Il allait devoir entendre une série d'individus qui avaient incendié une villa très richement meublée, mais dont ils avaient, au préalable, évacué toutes les richesses pour toucher l'assurance. Cela leur avait déjà réussi à plusieurs reprises. Mais cette fois, le feu n'avait pas pris... Ils étaient

cinq dans la combine et, jusqu'ici, ils n'iaient tout. Eh bien ! on allait voir s'ils pourraient continuer de nier !

[106]

Devant le réchaud au butane, Louise, épiait les bruits, semblait hésitante. Qu'allait-il encore faire ? Est-ce qu'il avait un doute ? Quelles allusions étranges ! Mais brusquement le juge s'en alla, sans même prévenir sa femme. « Non, il n'a rien remarqué, se dit-elle, c'est seulement sa colère et sa souffrance. Ah ! enfin, tout se paiera vraiment ! »

Comme il allumait ses phares pour quitter son garage, le Juge vit, abandonné sur le ciment, le long du mur, son vilebrequin, qui normalement aurait dû se trouver dans sa boîte à outils.

« Tiens, se dit-il, j'ai circulé sans lui pendant plusieurs jours. » Il essaya en vain de retrouver dans ses souvenirs le moment où il aurait pu avoir cette distraction. Et finalement, il se contenta de ranger l'outil à sa place habituelle. Puis il se mit en route, dans la pluie fine. A mi-route, il rencontra le mécanicien de Touring-Secours, avec sa caisse jaune, et qui avait l'air de remorquer le lever du jour. L'homme le salua négligemment de la main gauche, avec un sourire, mais sans le regarder. Ce détail l'atteignit. D'habitude, lui semblait-il, ils échangeaient un regard. « C'est comme s'il savait déjà ! » se dit le Juge Maury.

Il était à peine plus de huit heures quand il entra dans Varanges. Presque une heure en avance sur ses habitudes. A l'entrée de la ville, l'agent qui réglait la circulation l'arrêta sous prétexte de laisser traverser un cycliste. Puis l'agent fit signe qu'il pouvait passer, mais ce fut, lui aussi, sans le regarder. Il sembla au magistrat qu'un badaud s'amusa. « Évidemment, cela doit se savoir ! Il y a peut-être des mois que

tout le monde est au courant. C'est l'histoire classique du... » Il n'accepta pas le mot, parce que l'image de Sacha Guitry lui traversa l'esprit. « Faire face ! pensa-t-il, il n'y a que ça ! »

Dans une intuition aveuglante, il se dit que c'était l'homme de la voiture bleue. La ressemblance avec le portrait était trop frappante. Et comment pouvait-elle avoir échangé ces mille francs, si elle n'avait pas été en contact avec l'homme aux dix billets ? [107] C'était lui, l'homme aux dix mille francs ! Lui ! Lui ! C'était lui, qui... Cet homme, il fallait le retrouver On l'arrêterait, quel qu'il fût ! Le scandale ? Et après ?...

Il remarqua qu'il s'était machinalement dirigé vers le garage. Il s'arrêta, comme pour prendre de l'essence. Un jeune garçon s'approcha.

- Ce n'est pas vous qui étiez ici hier soir, je crois. Je voudrais voir votre camarade !

Le garçon appela.

Tandis que le jeune apprenti de la veille approchait, le Juge Maury se disait qu'il suivait un raisonnement absurde, un de ces raisonnements contraires au plus élémentaire bon sens et dont un écolier se fût bien gardé. Mais les raisonnements les plus géniaux ne sont-ils pas contraires au bon sens ? Génial... c'était un comble !

- Monsieur ? dit le garçon de la veille.

- Je voudrais vingt litres ! dit-il. Mais je voudrais aussi savoir à qui appartient cette grosse voiture bleue d'hier soir.

- Ah ! oui, je me souviens. Le monsieur qui vous accompagnait a parlé au conducteur. C'est même lui qui a payé !...

- Qui était-ce ?

- Ah ! ça... C'est la première fois que je voyais cette Chevrolet. Du reste, je n'ai jamais vu d'autre Chevrolet de cette teinte. Ce n'est pas un homme d'ici, ça, je puis vous le dire ! Mais savoir qui ? J'ai seulement entendu que le monsieur *qui* vous accompagnait l'appelait : « baron » !...

- Baron, tu es sûr ?

- Ah ! oui, monsieur le Juge, tout à fait sûr... Qu'est-ce que vous voulez : « baron », ce n'est pas tout le monde... on ne peut pas se tromper ! Vingt litres ?

Paul Maury alla ranger sa voiture devant le Palais encore endormi. À pied, il remonta la rue Lints, pour aller flâner sur la place. Mais la pluie retardait l'éveil de la ville ; la plupart des magasins étaient encore fermés. On n'aurait pu deviner qu'il était en proie à une conviction d'une violence extrême. « Baron »... c'était sûrement un surnom. « Baron ou pas, je l'aurai ! C'est lui, [108] j'en suis sûr. Quand elle saura que je le tiens, elle comprendra que c'est fini de rire ! » Il sentit les bras de Geneviève qui le repoussaient ; la honte le saisit, mais cela ne dura point. « On verra, conclut-il. Et de toute façon, quand elle saura que j'ai interrogé Untel, le baron Untel, sa réaction me montrera où j'en suis ! »

Il reprit le chemin du Palais. Le concierge était déjà à son Poste. L'allure décidée du Juge Maury le frappa. En le saluant, il ne put s'empêcher de dire :

- Si matinal, monsieur le Juge ? Comme quand on n'a pas bien dormi, dit-on chez nous !

« Évidemment, pensa le Juge, lui aussi, il savait. » Mais il en serait pour ses frais !

- Oui, François ! Une grosse journée, aujourd'hui !...

- Si ça continue comme hier...

- Eh bien ! ça continuera.

- Il était temps ! reprit-il ; je voyais venir le jour où on irait bafouer les magistrats dans leur propre maison !

Ah ! oui, lui aussi, certainement il savait. Et bien entendu, ils s'y mettaient tous le même jour ! « Dès que vous tombez, ils vous font de

ces allusions ignobles qui vous montrent le genre de respect qu'ils ont pour vous ! Mais... on allait voir ! »

Le premier geste du Juge Maury en pénétrant dans son bureau silencieux et morne fut d'alerter le Procureur, encore à son domicile. Il lui expliqua qu'il avait des raisons très sérieuses de croire que l'homme qui avait échangé les billets était l'occupant d'une grosse auto bleue, une Chevrolet bleue exactement, qui était passée hier soir encore par Varanges. Cet occupant, on en ignorait le nom, mais quelqu'un qui le connaissait bien l'avait appelé « baron ». C'était probablement un surnom, mais aucun doute, le mot « baron » avait été prononcé. Paul Maury suggérait de lancer un avis judiciaire et d'enquêter soigneusement sur l'individu qui la pilotait. On avait omis de relever le numéro de la plaque. Elle ne comportait que quatre chiffres. Mais ce bleu clair était assez reconnaissable. Il n'y avait pas tellement de grosses voitures de cette teinte.

Le Procureur répondit qu'il fallait être prudent. On ne devait [109] agir qu'à coup sûr. On ne devait pas risquer d'humilier, sans raison peut-être, cinquante ou cent personnes honorables. Il demandait à réfléchir. On n'en était pas à une heure près.

Le Juge Maury ne savait s'il était déçu ou content. Tandis qu'il exposait le cas au Procureur, il lui avait semblé qu'il accomplissait un acte d'une importance extrême, et que tout le pays avait les yeux fixés sur lui. Geneviève n'était dans tout cela qu'un acteur secondaire. Du fond de sa détresse, lui, l'homme outragé, se dressait contre l'adversaire, l'attaquait dans un corps à corps sans pitié, où l'un des deux laisserait sa peau. Ce message au Procureur le libérait ; il avait découvert l'ennemi, il savait où frapper. Les conséquences, eh bien ! elles se dérouleraient jusqu'au bout... Il sentait autour de lui le Palais entier résonner de ce drame.

Neuf heures sonnèrent. Les bruits se firent plus distincts. Le couloir s'animait. Le magistrat appréhendait cette reprise de contact. Cer-

tainement, tout le Palais était au courant : ce serait la journée décisive. Il faudrait tenir bon, contre l'ironie et les sarcasmes, contre mille sous-entendus.

Peu après, le groupe habituel des greffiers et des secrétaires entra, plein d'exubérance. L'exposition de peinture continuait de les passionner. *Le Courrier de Varanges* avait prolongé sa rubrique de la veille. On apprenait que les élèves de plusieurs classes de l'École moyenne de Varanges avaient fait à l'exposition une visite dirigée. La plupart des élèves, disait le journal, n'auraient pas l'occasion de visiter la vraie Campine avant longtemps : ils avaient l'occasion de la voir, avant qu'elle ne disparût à jamais, anéantie par l'industrialisation. Demain, ce serait le tour des élèves du Collège, puis ce serait le Pensionnat.

Van Meyer regardait le Juge à la dérobée, comme pour s'excuser de ce triomphe.

- Demain, dit le Juge, j'apprendrai que la Ville vous aura commandé...

- C'est fait ! interrompit Van de Velde. Où plutôt, c'est mieux que la Ville. La Province va lui acheter une toile !

[110]

- La plus grande ! intervint Lefébure. C'est pour la salle du Conseil du Gouvernement provincial.

Ce Lefébure était un admirateur sadique.

- Qu'importe ! fit Van de Velde. Ce qui compte, c'est que le Gouvernement provincial ait voulu un Van Meyer. C'est bien naturel, qu'ils aient choisi une toile assez grande... Et l'on doit plutôt se féliciter qu'ils n'aient pas pris la meilleure ! Un Conseil provincial, comme un Gouvernement, ne peut que suivre l'opinion publique. Cet achat est un test. Pour le reste, ces messieurs du Gouvernement provincial sont incompétents en peinture comme en toute autre matière ! Mais ils ont l'argent... Et du moment qu'ils achètent, qu'y a-t-il à leur demander de plus ? On sait bien que ce sera toujours à la façon du baron Zeep !

Il sortit de sa serviette quelques journaux.

- Ça, c'est le jugement de la capitale ! dit-il en brandissant un titre :
« *La peinture belge va-t-elle retrouver sa mystique ?* »

Cette allusion au baron Zeep, pour involontaire qu'elle lui parût, fut pénible à entendre pour le jeune magistrat. Tout le monde savait donc qu'il y avait un baron dans l'affaire... Tout le monde, sauf lui ! Et c'était bien pour cette raison que le greffier avait bredouille en employant le mot. Il avait hésité, mais sans parvenir à en trouver un autre, comme il arrive presque toujours quand on veut rattraper une gaffe. Le Juge s'était senti rougir. Et tout le monde, évidemment, l'avait remarqué. C'était par pure politesse qu'on se taisait ; tout le groupe, il le sentait, se conjurait pour lui épargner la honte.

- Monsieur Maury sait bien que des phrases comme celles-là ne veulent rien dire ! affirma Van Meyer, car le silence se prolongeait.

Le magistrat tint le coup.

- Mais... je pense comme vous, Van de Velde. L'important, c'est qu'elles soient dites. On ne les écrit pas à propos de n'importe qui. Et ce qui compte, quand on écrit une phrase de ce genre, c'est qu'on n'en écrive pas une autre !

[111]

- Ce qui confirme ce que vous dites, fit Lefébure, devenu tout à coup sérieux, et qui commençait à se demander si Van Meyer finalement n'était pas un grand peintre, c'est le début de l'article : « *Le Relais, à Varanges, va-t-il devenir pour la peinture ce qu'est devenu Le Caillou-qui-bique à la littérature ? La mystique belge a retrouvé un Verhaeren, un Verhaeren qui exprimerait l'angoisse humaine par la couleur...* » Vous voyez, ils n'interrogent plus, ils affirment !

- Je trouve que vous devriez recueillir tous ces articles pour vos collègues ! conclut le magistrat, pris au jeu et pour un moment apaisé.

- Ce sont eux qui le font, répondit Van Meyer. Mais je n'ai jamais voulu voir ce recueil. Dans les éloges, on ne dit jamais ce que vous aimeriez entendre !

- Eh bien ! je suis de l'avis de votre collègue d'hier : vous êtes trop modeste...

La pièce était pleine de fumée et de bruit. Les accusés, isolés dans les box voisins, se demandaient ce qui se passait. Cette gaieté les terrorisait. Ils croyaient qu'on discutait de leur affaire et se disaient que, cette fois, ils auraient du mal à s'en tirer. Peut-être l'un d'eux avait-il parlé... Un gendarme annonça au magistrat que le groupe d'incendiaires était arrivé.

- Je les appelle dans un instant ! Messieurs, ouvrons les fenêtres quelques secondes...

En un clin d'œil, les bureaux furent vidés, et chacun s'en fut à sa tâche. Ce qui frappait Paul Maury, c'est que, malgré tout, l'atmosphère avait l'air d'être celle de tous les jours. « Si je tiens quelque temps, se dit-il, je gagnerai la partie ! »

Quand ils furent seuls, le greffier remercia le Juge d'être intervenu :

- Ce succès me réjouit, et je maudis cette exposition ! Dès que je sors, j'imagine que tout le monde me connaît et quand je vois deux personnes ensemble, je commence par croire qu'elles se [112] livrent à des commentaires à mon sujet. Tout ce que j'entends ou lis me paraît ironique. Je suppose que c'est ainsi que vivent les malfaiteurs, toujours épiés. Je serai content quand ce sera fini, et que je pourrai reprendre ma petite existence habituelle... On est un peu comme celui qui a gagné le gros lot. Où celui que sa femme trompe...

Il n'était pas possible que Van Meyer se fût permis une allusion aussi directe, s'il avait su quelque chose. Le Juge Maury le bénit pour ces paroles, qui effaçaient d'un coup tout ce qu'il avait imaginé depuis

le matin... La paix lui revint. Aurait-il pu affirmer qu'il n'était pas simplement en train de divaguer au sujet de Geneviève ? Existait-il quelqu'un au monde auquel il aurait osé dire tout ce qu'il avait pensé d'elle depuis la veille ?

Quand la salle fut suffisamment aérée, l'interrogatoire commença. Les prévenus qui avaient été interrogés la semaine précédente reconnaissaient à peine le magistrat, qu'ils avaient connu presque timide, poli, affable, n'osant pas vous contrarier, ne vous poussant jamais dans les derniers retranchements. Ils savaient que, dans son idée de magistrat, on n'avait pas le droit d'insister, de profiter d'une fatigue ou d'une faiblesse, et que le prévenu devait avouer librement, tout à fait librement. Si bien que seuls avouaient les gens que les circonstances prenaient au dépourvu. Mais ce matin, le Juge Maury était un juge selon l'idée qu'on s'en fait, sec, précis, profitant des moindres défaillances de l'inculpé.

À onze heures, les quatre incendiaires avaient avoué et décrit leurs rôles respectifs. L'homme qui avait été choisi par le propriétaire parce qu'il n'avait peur de rien, s'était sauvé sans avoir eu le temps d'ouvrir les fenêtres, après qu'un bidon d'essence eut dégringolé du palier. Il n'avait pas osé remonter. Il s'était contenté de mettre le feu depuis le bas de l'escalier. Et comme les fenêtres étaient encore fermées, le feu n'avait pas pris.

[113]

- Du travail bousillé !

- En somme, c'était sans importance pour moi. Ce qui comptait, c'était que je puisse le faire casquer, et le faire chanter, par la suite...

Seulement, nous étions trop ; on a fini par exagérer. Je suis sûr qu'il est heureux d'être dénoncé. Nous vivions tous les quatre à ses frais. Je le menaçais toujours de le livrer. A la fin, je ne sais pourquoi, par colère, je crois, j'ai envoyé la lettre anonyme... C'est toujours comme ça, dans la vie. On ne sait pas s'en tenir à une mesure raisonnable. C'est comme pour les fabricants de faux billets. Ils se font prendre parce qu'ils exagèrent...

- C'est le mot de la fin, dit le Juge en le congédiant. Assez pour ce matin !

Cette malheureuse phrase l'avertit qu'il avait continué à divaguer tout en interrogeant. Faux monnayeur ou pas, c'était l'autre qu'il importait d'avoir. Non, on ne peut pas par hasard échanger dix faux billets. Et comment un seul billet à Varanges aurait-il été en sa possession ? Si on mettait la main sur cet individu, il aurait du mal à s'en tirer. Il fallait l'identifier : alors, elle choisirait. Elle verrait bien, en tout cas, que l'affaire était sérieuse, et elle ne pourrait prendre en mauvaise part qu'on l'interrogeât sur l'origine de ces billets.

Van Meyer admirait le brio avec lequel son patron avait enlevé l'affaire de l'incendie, la seconde en deux jours. Du bon travail ! Depuis la guerre, avec les mutations, les remplacements, les maladies, tout avait périclité. Mais on finirait bien par reprendre le dessus...

- À propos, et l'histoire des billets ? demanda-t-il. Ça, c'est notre roman policier !

- Eh bien ! figurez-vous, répondit le Juge, que je suis certain d'avoir vu le type, hier soir, prendre de l'essence en ville... Du moins si l'on peut tabler sur ce que nous a dit le comptable Lefranc. Un homme bien habillé, avec exactement le visage, les traits, les yeux de notre tableau. Quelque chose m'a empêché de l'interroger séance tenante, mais peut-être le retrouverai-je. Je veux le retrouver !

Il avait appuyé sur « je veux ». En situant ainsi le problème [114] sur le terrain de l'instruction, il se rendit compte qu'il avait fait un

grand pas en avant : son cas personnel s'effaçait devant son devoir de juge, de magistrat. Cette formule, il la tint un moment devant lui, comme s'il s'agissait d'une formule pure, d'une vérité indépendante de sa conscience et qui n'avait rien à voir avec sa vie intérieure. Puis il s'y engagea.

- Je vais aux informations chez le Procureur, dit-il. Je serai de retour dans un instant.

Le Palais, vu par les couloirs intérieurs, les seuls qui comptent, avait sa vie et son activité de tous les jours. L'huissier de service, comme d'habitude, n'était pas à son poste. Les gendarmes s'ennuyaient et cachaient leur cigarette. Des machines à écrire fonctionnaient sous des doigts sans diplômes. Un planton errait, portant de minces dossiers. Les gens de la P.J. qui, eux, ne fumaient que des anglaises, commentaient, la porte de leur bureau grande ouverte, les missions que peut-être on allait leur confier.

Pendant un court moment, le Juge Maury fut libéré de sa souffrance. Il retrouvait l'aspect normal du Palais, la lumière lourde et stagnante des couloirs, l'écho amorti des machines à écrire, le bruit exact de ses pas, l'authenticité de la durée, la neutralité des choses. Il se sentait libre et sans problèmes. Rien de tout ce qu'il avait imaginé n'était vrai, ne pouvait être vrai. Geneviève était bien toujours la Geneviève de sa vie, la compagne tendrement aimée...

Du coup, le Juge Maury fit demi-tour. La visite au Procureur n'avait plus de sens. Mais dès qu'il eut repris sa marche vers son bureau, il se sentit à nouveau bouleversé, baignant dans un univers désordonné au sein duquel il lui fallait à tout prix retrouver son équilibre...

Non ! Il *devait* passer chez le Procureur. Et de nouveau il repartit dans la direction qu'il venait d'abandonner, mais avec le sentiment que chacun avait remarqué cette double volte-face et s'en amusait.

« Après tout, s'encourageait-il, ce que je fais là, c'est mon devoir de magistrat ! »

[115]

Le juge Maury. roman.

Chapitre VII

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque, après la scène du matin, Geneviève avait entendu s'éloigner la voiture, elle avait éprouvé une courte souffrance mêlée de peur. Le démarrage avait eu quelque chose de violent, de dur, comme si la colère de l'homme s'était transmise au moteur. Jamais, depuis leur mariage, Paul n'était parti de la sorte, sans un mot, sans même un simple « au revoir », celui qu'on dit en ne prévoyant qu'une absence de quelques heures, et dont pourtant on ne s'abstient pas, puisque ce peut toujours être le dernier. « En manifestant cette indifférence, pensait-elle, il me facilite les choses. » Mais elle s'inquiétait. Il lui semblait que les événements marchaient trop vite. Car rien de définitif ne pouvait être engagé sans l'acquiescement de Jean. Une longue journée avait déjà été perdue, une des journées les plus importantes de sa vie, sans qu'une décision eût été prise. Perdrait-elle encore un jour ? Cette seule pensée ravivait d'un coup toutes les angoisses de la veille, et lui enlevait la force de poursuivre. Son geste de ce matin la mettait tout à coup devant une situation urgente, mais qui demeurerait, malgré sa détermination, parfaitement indécise. Si encore Paul avait réagi violem-

ment, l'avait mise devant la situation claire... Mais elle, d'abord, comment n'avait-elle pas pu s'empêcher de le repousser ? Ah ! tant pis... Son instinct avait parlé : il fallait bien qu'un moment ou l'autre, [116] et le plus tôt possible, fût accompli l'acte irréparable. Au fond, tout était simple ! Et il suffisait de se conformer à cette simplicité.

Madame Maury pourtant hésitait à se lever. Malgré son désir impatient de reprendre contact avec Jean Fontenelle, elle s'adonnait à une demi-somnolence, où s'estompaient ses inquiétudes et ses projets. Vers neuf heures, enfin, elle fit un effort, et, à peine sortie du lit, faillit tomber. Ses jambes étaient faibles et lourdes, son équilibre incertain. Tout d'abord elle s'étonna, puis elle se rappela son malaise de la veille. Très rapidement, elle retrouva l'usage à peu près normal de ses muscles. Peut-être un début de grippe ! Elle prit sa température : pas même 37°. Son bain acheva de la remettre et lorsqu'elle descendit, vers dix heures, elle avait l'impression d'avoir repris tout son allant. Elle se reprocha d'avoir tellement tardé. Elle aurait pu essayer d'atteindre Jean depuis deux heures déjà. Peut-être arriverait-elle de nouveau trop tard.

La salle à manger lui parut étrangère. La demeure résonnait comme une maison vide où l'on aurait campé pour une nuit.

- Madame va mieux ? demanda Louise.

- Je n'ai pas été malade : un simple malaise... Comment le savez-vous ?

- C'est parce que Monsieur m'a dit ce matin que le vin chaud ne vous avait pas réussi.

- Oh ! il vous en a parlé ? C'est bien aimable à lui. En effet, ce vin m'a horriblement saoulée... Mais je ne me souviens pas de grand-chose. J'ai dû m'endormir comme une souche !

Et, par un singulier détour, elle conclut :

- Ne vous mariez jamais, Louise !

- Non, Madame.

- Comment ? non, Madame ?...

C'était la première fois depuis qu'elle était aux *Érables* que Louise manifestait sa personnalité.

- Je veux dire que je suis de votre avis. Aussi m'en suis-je bien gardée ! Avant l'accident, j'aurais pu facilement me marier : je n'étais pas mal, après tout...

Elle songea à ce soir de 1935 où le vent auquel elle s'offrait [117] ne l'avait pas prise, et où elle était revenue, calme et froide, vers sa morne destinée.

- Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Peut-être cet accident ne vous serait-il pas arrive...

Ah ! comme c'était vrai ! Et pourtant, elle avait quand même choisi sa voie...

- Parce que j'ai toujours voulu rester libre !

Geneviève Maury n'aurait même pas cru que Louise pût en concevoir l'idée. Qu'était donc cette femme, cette inconnue ?

- Libre ? Est-ce que vous l'êtes ?

- Oui !

- Ici aussi ?

- Oui.

Elle ajouta, comme si chaque mot avait un sens particulier :

- Libre, oui ! Si je veux m'en aller, je peux le faire. Je le ferai bientôt.

Madame Maury ne se sentit pas le courage d'affronter l'avertissement, et préféra biaiser :

- Vous n'êtes pas bien, ici ?

- La maison est trop triste, trop vide. Je ne peux pas vivre dans le silence. Il me faut du bruit. Je me fais peur, seule, dans cette maison de malheur...

Cette phrase étrange, Geneviève n'osa pas non plus la relever. Elle demanda :

- Êtes-vous si seule ?

- Personne ne pourrait faire que je ne sois seule ! C'est très jeune qu'on choisit de l'être. On le fait sans le savoir. Et quand le pli est pris, Dieu vous abandonne...

- Dieu vous abandonne ? Mais il abandonne tout le monde ! Il faut bien que chacun s'en accomode, et fasse en sorte de n'avoir pas besoin de lui...

Madame Maury se demandait ce que Louise allait bien pouvoir répondre, tout en s'étonnant d'avoir proféré des paroles aussi blasphématoires. Mais, après un temps de méditation, et comme concluant pour elle-même, Louise affirma :

- Moi, je ne veux pas qu'il m'abandonne !

[118]

Elle parlait avec une véhémence contenue, effrayante.

- Mais, ma pauvre enfant, Dieu, c'est un mythe ! Que pouvez-vous attendre d'un mythe ?

- Ce n'est pas vrai ! Je forcerai Dieu. Je ne le crains pas. On ne doit pas le craindre quand on lui a offert tout ce qu'on était !

Ces paroles témoignaient d'une foi sauvage, cruelle, inspirée. Louise montra son tablier de service et ses mains abîmées par le travail.

- Voilà à quoi il m'a réduite. Mais je ne me rends pas. Je ne me rendrai pas... Puisqu'il n'a pas voulu de mes mains lorsqu'elles étaient des mains de lumière, il est bien obligé de les accepter comme des mains de ténèbres, des mains de...

Elle n'acheva pas.

- Louise, je ne vous comprends pas...

- Vous ne pouvez pas me comprendre ! Vous, vous vous êtes défaité de Dieu. C'est cela que vous appelez être libre... Mais cette liberté,

où est-elle donc ? Qu'en faites-vous ? Choisir ! toujours choisir ! Et après avoir choisi indéfiniment, vous en serez toujours au même point, un peu plus âgée, un peu plus seule. Comme moi. La liberté, non ! ce n'est pas de choisir : c'est d'être ! ...

- Est-ce que vous me faites un cours, Louise ? demanda Geneviève, sans voir que Louise ne parlait que pour elle-même.

- Non, Madame. C'est vous qui m'avez questionnée, et le vous ai répondu. Je ne suis pas née servante, excusez-moi d'avoir un moment oublié mon rôle...

Puis, coupant court, elle ajouta :

- Je vais vous servir votre petit déjeuner... à moins, émit-elle sur un ton aussi neutre que possible, mais qui ne laissait aucun doute, ... que vous ne préféreriez téléphoner avant ! ...

Elle s'en fut sans attendre la réponse, et Geneviève resta seule, glacée par cette allusion. Bien sûr, il était impossible que Louise n'eût pas remarqué ces trop nombreux et vains appels. Peut-être même passait-elle ses journées à l'épier ? Et qui sait ? Peut-être allait-elle jusqu'à rendre compte à son mari... Là, pourtant, Geneviève réagit : Paul n'aurait pu employer de tels procédés. [119] En tout cas, il était clair que désormais Louise, elle aussi, était au courant. Bientôt la vie serait intenable. Oui, c'est aujourd'hui même qu'il fallait décider et partir ; après, il serait trop tard.

Elle déjeuna en hâte, puis, attentivement, veillant à n'omettre aucun chiffre, elle forma le numéro de Jean. Comme la veille, elle entendit la sonnerie insister dans le vide. Elle prit peur. Cette absence cessait d'être naturelle. Et il n'était pas possible que la décision fût encore différée. « Pour une fois, se dit Geneviève, je vais l'appeler à ses bureaux ; une seule fois, cela ne pourra compromettre personne. » Elle n'en connaissait pas le numéro, mais elle allait le trouver dans l'annuaire. Tout en cherchant, elle s'étonna de n'avoir pas éprouvé cette curiosité plus tôt. C'était si simple ! Du moins aurait-elle pu savoir la nature exacte de l'entreprise qu'il dirigeait. S'y était-elle donc si peu intéressée ? L'annuaire ne mentionnait aucun « Établissement Jean

Fontenelle ». Elle parcourut « Comptoir » : Rien. Elle examina « Vins ». Puis « Importation ». Puis « Maison ». Son ignorance lui parut insensée. Certes, si elle n'avait jamais cherché, c'est qu'elle ne voulait pas être tentée de l'appeler, ou même d'aller l'attendre dans les environs ; et c'est aussi qu'en cas de besoin elle ne doutait pas de pouvoir le trouver tout de suite. Mais aujourd'hui elle se reprochait amèrement cette négligence. Un découragement profond s'emparait d'elle. Par sa propre faute, voilà qu'au tournant de sa vie, elle ne pouvait atteindre celui qui disposait de ses jours. Bien qu'elle se défendît d'en accuser Jean, elle lui en voulait, sourdement, d'être encore sans inquiétude alors qu'elle vivait depuis la veille dans cette terrible angoisse. Et puis, tout de même, partir ainsi, s'absenter pendant des jours, sans la tenir au courant, sans lui laisser savoir où il était ! Ah ! il pouvait, lui, en prendre à son aise ..

Elle s'assit, accablée par son impuissance. Dehors, la pluie tombait toujours, fine, drue, inlassable. Jamais le soleil ne reparaitrait. C'est maintenant qu'il fallait fuir. Elle eût pu le faire sans un regret. Et dire que si elle avait pu consulter Jean, tout serait déjà fait !

Un moment, elle éprouva le désir de partir sous la pluie, dans [120] l'inconnu. Ainsi l'atteindrait-elle plus vite ; et si elle attendait encore, sans doute lui reprocherait-il ensuite d'avoir perdu deux journées ; mais elle hésitait, voulant une certitude.

Vers onze heures et demie, la sonnerie retentit. Elle se précipita.

- Allô ! c'est vous ? dit-elle sans attendre.

- Non, Madame ! répondit la voix. Ici, un employé du Palais. M. le Juge me charge de vous avertir qu'il ne pourra pas rentrer pour déjeuner. Dois-je répéter, Madame ?

- Non, merci.

- Mes hommages, Madame !

Dans son état, elle eût encore préféré qu'il rentrât. Elle se laissa tomber dans son fauteuil. Mais déjà elle songeait à tirer parti de la situation. Puisque son mari ne rentrait pas, elle avait peut-être le temps

d'aller jusqu'à Profondeville, le long de la Meuse. Un ami de Jean avait laissé une petite villa à sa disposition pour l'été et l'automne ; c'était là qu'ils s'étaient rencontrés le plus souvent. Mais elle abandonna le projet, à peine ébauché. A Profondeville, en cette saison, c'était insensé ! Elle trouverait la maison vide et, par ce temps, ce serait sinistre... En revanche, pourquoi n'irait-elle pas jusqu'à Bruxelles ? Un taxi l'y conduirait rapidement. Mais où ? Un numéro de téléphone n'est pas une adresse... Elle n'y avait jamais réfléchi, n'ayant pas jusqu'alors rencontré la moindre difficulté ; les endroits où elle lui téléphonait n'étaient jamais ceux où ils pouvaient se voir. Son impuissance tout à coup se transforma en rancœur. Il la tenait trop en dehors de sa vie quotidienne. Tout cela pour lui épargner des soucis, sans doute, et pour assurer sa sécurité et son honorabilité, mais elle lui en ferait le reproche : en un moment comme celui qu'elle vivait, cet isolement était intolérable, épuisant. Elle eût voulu crier, frapper sur les portes, briser l'appareil... Il devait bien comprendre qu'elle ne pouvait pas s'en aller ainsi, sans qu'il l'eût appelée, et qu'elle finirait par perdre le contrôle de ses nerfs.

Elle trouva qu'il faisait froid, et consulta le thermomètre. Dix-huit degrés, c'était vraiment trop peu. Le rhéostat devait être dérégulé, ou bien c'était le brûleur. Elle sortit par le corridor, pour ne pas déranger Louise. L'installation ne lui était pas familière.

[121]

Elle cherchait comment remettre le brûleur en marche, ces sortes d'appareils lui avaient toujours paru compliqués et effrayants. Pendant qu'elle s'efforçait d'imaginer la manœuvre convenable, une voix lui parvint très distinctement :

« ... bien aux Magasins Delhaize ? Ici, *Les Érables*, Monsieur. Je constate que nous sommes tout à fait démunis de sauce anglaise. Puis-je vous déranger pour si peu de chose, ou devrai-je passer moi-même ? C'est que j'en aurais absolument besoin pour ce soir... Merci... Alors, j'y compte, n'est-ce pas ?... Au revoir Monsieur ! ... »

Cette conversation banale avait l'air de venir du coin de la cave. On la suivait étonnamment bien. Madame Maury essaya de trouver l'explication de ce phénomène. C'était simple. Une cheminée était creusée dans le mur, où couraient les tuyauteries de toute la maison ; elle passait dans la salle à manger, à proximité de l'appareil téléphonique... Si Louise avait ainsi capté quelques conversations, on comprenait ses insinuations de tout à l'heure. Quelle imprudence ! Son cœur battait à lui faire mal. Mais elle finit par se dire qu'il n'y avait pas là de quoi se laisser tellement impressionner, et conclut : « Après tout, le moment des décisions arrive toujours ! Tout ce qui nous en rapproche doit donc être tenu pour favorable... »

Son regard tomba alors sur le cadran indiquant les réserves de mazout. Le réservoir était vide. Il n'y en avait plus que pour quelques heures ; elle avait oublié d'en commander pour l'hiver. On avait fonctionné jusqu'ici sur le surplus de l'an dernier ; il fallait obtenir une livraison d'urgence. « Je téléphone... »

Elle remonta précipitamment, mais au moment de toucher l'appareil, elle se ravisa. Était-ce bien la peine ? Cette étourderie au sujet du mazout signifiait en réalité qu'elle n'avait plus envie de passer l'hiver dans cette maison. Il y avait là comme une indication de son destin ; le moment était venu. Elle préparerait subrepticement ses bagages, et dès qu'elle aurait pu communiquer avec Jean, aujourd'hui même, demain au plus tard, elle partirait aussitôt vers sa nouvelle vie, la vraie.

Et si Paul avait froid ce soir, en rentrant dans une maison [122] abandonnée, ce ne serait qu'un détail. Elle fit lentement le tour de la pièce, en se disant : « Je laisserai un billet pour le prévenir que je ferai prendre les meubles. Inutile de lui expliquer. Il sait bien qu'ils ont été payés avec ma dot. Et puis, j'y tiens... D'ailleurs, je suis sûre qu'il comprendra ; il n'aimerait pas les conserver. Et quand il se remariera... »

Cette idée lui fit une curieuse impression. « Il se dira que je n'ai pas été très chic avec lui... Tout le monde le dira... Bah ! on ne vit pas

pour les autres. J'ai droit au bonheur. Il me reste à avertir Hélène de mon départ. »

Elle se dirigea vers la cuisine :

- Ne vous fatiguez pas, Louise. Monsieur ne rentre pas à midi. Pour moi, la moindre des choses suffira. Conservez le repas pour ce soir... Je monte un moment !

Elle ajouta sur un ton souriant, comme entre femmes :

- Ça va mieux ?

- Beaucoup mieux, merci, Madame.

Louise disait cela poliment, mais sans répondre au sourire. Elle ne désarmait pas. Elle ajouta :

- Madame, ne ferais-je pas bien de brancher le réservoir de réserve ? Il fait froid !

- Ah ! il y a une réserve ? fit-elle, désappointée. Il n'aurait pas froid ce soir, quand il se retrouverait seul.

- Vous ne le saviez pas ? Il est vrai que vous sortez beaucoup. Je crois que vous ne savez pas encore combien *Les Érables* sont une maison confortable, triste mais confortable. Vous devriez vous reposer...

- Me reposer ? Oui... ailleurs !

Elle frémit de la réponse qu'elle venait de faire et agrippa au passage un souvenir de ses *Modèles français* : « Repos ailleurs ! » disait... Corneille !

- Disait Beernaert. Je sais, c'était sa devise, et ce fut la mienne aussi...

Puis elle reprit sa besogne :

- Excusez-moi, Madame, j'étais encore en train d'oublier mon rôle.

[123]

Geneviève Maury haussa les épaules. « Une ancienne institutrice, sans doute. Bah... je n'aurai plus à la supporter bien longtemps ! » Une fois seule dans sa chambre, elle se surprit à sourire. « ... Ça lui fera une excellente ménagère ! Repos ailleurs... La meilleure devise, pour une domestique ! »

Elle ne put malgré tout s'empêcher de songer à l'étrangeté de cette femme qu'elle avait prise à son service, trois mois auparavant, proposée par une œuvre sociale de Bruxelles. On lui avait expliqué que c'était une malheureuse, abandonnée par tous après une éducation soignée, mais ratée, ayant entraîné une série interminable de déboires, et que son accident au visage l'avait achevée. Par charité elle l'avait acceptée aux *Érables*. Paul était assez inquiet de n'avoir à son sujet que d'aussi maigres références, mais il s'était accoutumé à sa docilité et à la qualité de ses services. Au début il avait répété plusieurs fois qu'il lui semblait avoir déjà vu Louise quelque part, mais il avait bien dû finir par admettre que c'était là une de ces illusions si fréquentes chez les gens que leurs relations mettent en rapports rapides et superficiels avec d'innombrables visages humains. Et en effet, jusqu'à ces derniers jours, Louise avait été la discrétion même ; et d'une intelligence ! On n'avait même pas eu à lui montrer les lieux, elle s'était retrouvée aux *Érables* comme si elle y avait toujours habité. Était-ce une institutrice ? On eût plutôt dit quelqu'un qui aurait longtemps vécu au contact d'intellectuels, qui aurait eu de constantes occasions d'assister à des échanges de vues entre gens cultivés. On pouvait déjà le supposer à certaines de ses réflexions, mais jamais auparavant madame Maury n'avait perçu ce feu mystérieux qui couvait en elle. Louise semblait avoir envie d'incendier le monde. Du temps des Apôtres, elle eût fait une sainte femme, une Marthe avide et agressive. Aujourd'hui elle en était réduite à faire une Marie. Cette idée plut à Geneviève, mais elle ne s'y attarda guère, et conclut : « Quand je serai partie, il lui restera au moins une excellente ménagère. *Repos ailleurs ! Formidable ! ...* »

Geneviève se vit dans la glace, et s'étonna ; ses traits étaient ternes et tirés, contrastant avec son je-m'en-fichisme de surface. [124] Elle ne se trouva pas l'air d'une femme au comble du bonheur. Puis, elle

s'avisa qu'elle avait omis de retéléphoner et redescendit l'escalier quatre à quatre. Une fois de plus, il n'y eut pas de réponse. Elle remonta plus lentement dans sa chambre. Ce tapis rouge, il faudrait aussi l'emporter ; l'antiquaire avait affirmé qu'il provenait d'un vieux château en Flandre. Elle trouva aussi que sa robe, celle de la veille, ne convenait pas pour ses occupations d'aujourd'hui, ni pour se déplacer par temps de pluie. Elle en choisit une autre, plus simple, d'une teinte indéfinissable ou l'on devinait un peu de vert, un peu de gris, un peu de bleu ; l'ensemble était rehaussé d'un fil jaune qui l'éclairait comme l'eût fait une trame dorée. Cette robe la moulait comme une gaine. Geneviève prit plaisir à l'ajuster, évoquant les heures d'amour. « Enfin, se dit-elle, le sort en est jeté ! » et elle s'installa pour écrire. La chanson métallique des radiateurs annonçait que l'eau chaude circulait à nouveau dans les artères de la maison.

Les Érables, le 10 novembre 1948.

Ma bien chère Hélène,

Quand tu recevras cette lettre, j'aurai quitté à jamais Les Érables et Jean et...

Geneviève voulut biffer ce mot, mais songea qu'elle ferait mieux de recommencer sa lettre. Elle chiffonna le papier et le mit dans sa poche, pour le brûler quand elle descendrait.

... Quand tu recevras cette lettre, j'aurai quitté Les Érables et Paul. La chose sera consommée et tu ne pourras plus intervenir. Si nous devons ne nous revoir jamais, je veux que tu saches comment les choses se sont présentées et que, même si je ne suis pas justifiée à tes yeux, je l'ai été aux miens. Que tu saches que si j'ai été infidèle, je ne l'ai pas été à la manière des femmes qui trompent leur mari avec l'un en attendant l'autre, à la recherche du plaisir : je l'ai été parce que je me suis rendu comp-

te, à une certaine période de ma vie, que celle-ci n'avait plus de sens, et parce que je ne peux pas vivre sans me sentir accrochée à la vie par toutes mes fibres. Mais cela même n'exprime pas encore [125] ce que j'éprouve, et je veux t'en dire davantage pour que tu ne puisses pas te borner à me mépriser. Je sais que j'encourrai le mépris de la plupart des gens qui nous connaissent, Mais je veux échapper au tien.

La plus étrange des choses, c'est que je ne reproche rien à Paul. Je sais qu'il m'aime, qu'il ma toujours profondément aimée, je le sais, mais depuis longtemps, je ne le sens plus. Ce n'est pas tellement lui qui a changé, C'est moi. Et même, cela n'est pas exact : je n'ai pas changé, je me suis éteinte. Jean m'a rendu l'étincelle intérieure, et c'est avec lui que je pars, parce que c'est avec lui que je me sens vivre. Si, auprès de lui aussi, je devais finir par m'éteindre encore, je ne sais ce qu'il me resterait à faire ; mais je saurais alors qu'un autre amour ne pourrait plus me sauver.

Jusqu'à ces derniers jours, Paul ne s'est douté de rien. Il souffrait depuis longtemps de cette situation, mais sans la comprendre. Maintenant, il sait. D'une minute à l'autre, j'appréhende sa réaction ; mais il n'a encore rien dit : il a sans doute peine à croire que c'est vrai, ou peut-être ne sait-il pas comment s'y prendre... Mais je suis bien décidée à ne plus lui mentir quand il m'interrogera. Pourtant, j'essaie encore de remettre l'heure de l'explication. C'est que je n'en ai aucune à donner qui puisse le satisfaire. Il se reproche sûrement bien des choses. Hier il me disait : « J'ai bien attendu pour te rendre heureuse, n'est-ce pas ? » et comme j'allais lui répondre : « Oui, il est trop tard, maintenant », c'est lui qui a ajouté : « Il n'est peut-être pas trop tard. » Je n'ai pas eu le courage de lui crier : « Si, il est trop tard ! » Et j'ai manqué l'occasion de parler. Maintenant, j'attends qu'elle se présente de nouveau. Et puis je m'enfuirai ; il ne me restera plus qu'à m'enfuir.

Je disais que je ne reproche rien à Paul... Si : je lui reproche d'être de trop dans ma vie. Je lui en veux de n'avoir pas su s'en rendre compte, de m'aimer tellement qu'il me met dans l'impossibilité de le lui dire et de me libérer... De m'aimer tellement qu'il m'oblige à lui mentir. Et je trouve mesquin ce qu'il fait

pour me retenir, tous les petits trucs qu'il emploie pour me faire [126] parler, pour me confondre et parfois, il me semble, pour me faire souffrir. Paul pourrait encore me blesser, il ne peut plus me faire vraiment souffrir. Mais il continue d'agir comme s'il le pouvait. Il se rend ridicule à mes yeux. Je ne vais pas te décrire ici le dernier procédé qu'il a employé, c'est vraiment trop humiliant pour un homme. Je l'ai traité, en moi-même, de policier.

Il doit sentir que je le juge défavorablement ; il en est gêné. Et je reconnais que l'ai profité de cette gêne pour le tenir aussi souvent que possible à distance de moi. Parfois le m'amuse, quitte à le regretter ensuite, à ce jeu cruel. J'aurais préféré qu'il me batte, qu'il se conduise avec moi comme une brute... S'il n'en fait rien, est-ce par amour ? ou par tactique ? De toute façon, je lui en veux. Et parfois il m'apparaît comme un pauvre type, incapable de réagir. Tu vois que si je reste avec lui, je vais le détruire. Au contraire, si je le quitte, il souffrira, mais au bout d'un certain temps il rencontrera quelqu'un d'autre ; il guérira et reprendra sa vie.

Je te disais tout à l'heure qu'il m'aime tellement qu'il m'oblige à lui mentir. C'est vrai. Mais c'est là qu'est le grand mal de ma vie, c'est là le motif profond de ma misère, ce qui explique que Paul n'est pas seul en question et qu'il ne pourrait rien y changer. Je ne suis pas vraiment menteuse, et si j'ai menti beaucoup ces derniers mois, c'est bien contre mon gré ; j'espère qu'aujourd'hui même, cela va prendre fin. Mais si je ne suis pas menteuse, ma vie n'en a pas moins quelque chose d'un mensonge ; ça me coûte de te le dire, comme cela me coûtait quand je me confessais ou quand j'essayais de m'expliquer devant le directeur du pensionnat. Vois-tu, j'ai entrepris mes études dans d'étranges conditions. Depuis ma petite enfance, je me savais jolie. J'étais plus jolie que mes sœurs, et même, je crois bien, plus jolie que toi. Un jour, quelqu'un, une de nos tantes peut-être, a dit à la maison en parlant de moi : « Celle-ci n'aura pas besoin d'étudier, elle n'aura pas à se gêner, il lui suffira de passer dans la rue, on se la disputera... Elle a bien de la chance ! » J'ai entendu cette phrase, c'était dans la semaine de ma communion solennelle « Il lui suffira de passer dans la rue ! »

[127]

Je me suis dit que je ne voulais pas qu'il me suffise de passer dans la rue : j'avalais la tête pleine de bonnes résolutions et j'ai voulu être autre chose que ce que j'étais naturellement et sans mérite. Je me suis dit que je deviendrais quelqu'un, que je ferais, moi aussi, des études, et que l'accomplirais l'effort que tout le monde doit accomplir.

Tout cela n'était sans doute pas trop mal, et notre pauvre papa fut bien content quand j'acceptai de commencer mes humanités. Je ne savais pas bien ce que c'était, sinon que ces études m'ouvriraient les portes de l'Université. Laure, qui était à ce moment-là à l'École normale, me disait : « Alors, tu veux devenir avocate ? » Je ne sais si toi, tu as dit quelque chose, ni si tu t'es intéressée à la question ; je n'en ai aucun souvenir. Sans doute qu'en esprit tout au moins, tu nous avais déjà quittés.

Eh bien ! dès que j'eus commencé, et surtout à partir de la quatrième, j'ai vu que je me trompais. Je réussissais sans effort, mais je n'en avais pas de joie. En troisième, le suis passée par une période de lucidité. C'est alors que j'ai vu mon directeur. Je lui ai dit que j'avais commencé mes études par orgueil ; que je le regrettais, que je voulais faire quelque chose de plus simple, comme mes sœurs, et de plus directement utile ; quelque chose qui serait à ma portée : être infirmière, par exemple. Cet homme aurait dû m'interroger, il aurait dû essayer de me connaître. Il aurait dû ait moins m'écouter. Il ne me laissa pas achever. Il estimait sans doute que le mieux était que je continue, et il me parla dans ce sens. « Ma punition, affirma-t-il, serait de subir les conséquences de mon péché d'orgueil, s'il y en avait eu un. » C'est ainsi que je parvins au terme de mes humanités sans avoir jamais ressenti le moindre intérêt pour mes études, sans y avoir jamais vu autre chose qu'une succession de devoirs et de leçons. Qu'il y eût un message, un contenu humain dans tout cela, - j'emploie le langage des universitaires, - je ne m'en étais pas doutée un seul instant. Vaines déclamations, jeux de mots sérieux, et, en fin de compte, pénitences !

J'avais alors dix-huit ans. Notre père était fier de moi ; j'étais reçue partout et très recherchée. Un destin comme celui de mes

[128] sœurs ne me disait plus rien. L'université me donnait l'occasion de vivre une vie agréable, sans souci, brillante. Je m'étais mise à tenir pour rien les avantages que me valait une certaine beauté, et j'écartais instinctivement tout témoignage d'intérêt qui me semblait prendre son point de départ dans mon être physique. Je crois bien avoir désappris là, ou refusé d'apprendre, ce qui est pourtant le rôle de toute femme : accepter les hommages. Je voulais que les autres reconnaissent ma culture, mon érudition, mon intelligence, ce que j'appelais mes problèmes.

Un bas-bleu... J'étais un bas-bleu. Car, dès mon entrée en candidature, à Louvain, j'avais constaté, à ma grande surprise, que les déclamations continuaient. J'appris donc ce langage et me mis à l'utiliser, de plus en plus brillamment. Je me demandais ce qui, dans cet enseignement, pouvait valoir la peine d'être sauvé, en quoi il pouvait être indispensable au monde, ce qui le différenciait d'un enseignement moyen. Rien. C'est alors, dès Louvain, que j'ai perdu mes convictions religieuses. En 1940, lorsque, par la force des choses, je dus achever mes études à Bruxelles, j'y constatai, en plus grave encore peut-être, le même jeu de littérature et de faux problèmes. Le grand mensonge de ma vie, c'est de m'être affublée de problèmes qui n'étaient pour moi que des jeux de langage.

Je fis mon stage à Bruxelles, et, pour me familiariser avec la vie pratique, dès 1942, j'assistai aux séances du tribunal. C'est grave de voir une femme revêtir la toge comme un masque pour se livrer au simulacre de la justice ; plus grave que pour un homme : cela se voit mieux. Il faut un visage d'homme pour parler au nom de Dieu ; les femmes, on voit tout de suite qu'elles mentent. Je n'ai jamais voulu plaider.

Quand il tomba gravement malade au début de 1943, Père était déçu à mon sujet. Il commençait à douter de mon avenir. Pauvre papa ! Pour lui, tous les problèmes étaient vrais ! Après sa mort, j'ai travaillé comme secrétaire chez mon patron et c'est au début de 1944 que j'ai connu Paul. Peut-être seras-tu surprise par ce que je vais t'en dire aujourd'hui. Si j'ai remarqué Paul, c'est que lui aussi, comme mon père, il y croyait. C'était dans une salle de conférences, [129] un soir. On y avait traité du Corbeau de Clouzot, et ensuite il y avait eu un débat contradic-

toire. Tout le monde savait que la Gestapo était là. Un homme, encore jeune, se leva et dit : « C'est peut-être un chef-d'œuvre, bien que la part de création y soit minime : le filin est pris tel quel à une observation du docteur Loccard et concerne un cas authentique qui s'est passé à Tulle. Mais, dans le film, il y a de la part de l'auteur, deux crimes : le premier, c'est d'avoir changé à l'observation clinique une chose essentielle, c'est-à-dire transformé le médecin-expert, en qui tout le monde croyait, en un coupable. L'auteur a donc gratuitement introduit dans son film et à cette période la thèse de la décrépitude de la bourgeoisie française. Le second crime, c'est qu'il découle directement du film que, partout où il sera projeté, des milliers de dénonciations seront faites. Peu de films français sont projetés actuellement dans notre pays. Et je doute que ce soit sa qualité artistique seule qui lui ait ouvert les frontières. »

Un silence mortel accueillit ces paroles. J'applaudis, toute seule d'abord. Il me regarda. Il put croire que moi aussi j'étais une idéaliste ; et maintenant encore, je me demande si je n'étais pas plus sincère que je ne l'imaginais.

Il savait, quand nous nous sommes mariés, que j'étais sans fortune. Paul est un idéaliste, un pur. Il a continué dans sa ligne, et il continue.

Après notre mariage mon mensonge me poursuivit. Je ne croyais pas à cet idéal au nom duquel je l'avais admiré, ou plutôt, si j'y croyais, c'était comme à quelque chose qui ne me concernait pas vraiment, quelque chose qui échappait à mes prises et vis-à-vis de quoi je pouvais adopter des attitudes sans que cela entraînant la moindre conséquence pratique. Ce n'est que peu à peu que j'ai pris conscience de mon insincérité. Ici, c'est assez compliqué : le n'ai rien à lui reprocher à Paul, je te l'ai dit. J'avais applaudi son intervention dangereuse. Il avait senti entre nous une grande communauté d'idées ; elle était réelle, et cependant, tout en l'admirant, c'est une sorte de jeu que je jouais. Si je n'avais pas été jolie, il eût été plus perspicace. Paul, je m'en suis de mieux en mieux rendu compte, était plus amoureux de la femme que de [130] l'intellectuelle. Il ne me répondait pas quand je lui demandais si finalement ses sacrifices avaient un sens. Je crois qu'il n'a pas besoin de ce sens pour continuer ; il

est ainsi. Mais il a toujours agi comme s'il était sûr de moi. Or, sa relégation à Varanges, qu'il regarde pourtant comme la réalisation d'un rêve, m'a renvoyée face à moi-même. Je n'ai pas suivi Paul, tout en restant à ses côtés. Je continue de l'admirer ; mais je lui en veux de plus en plus. Il pourrait gagner de l'argent, et nous sommes pauvres. Je veux en finir. Pour la première fois aussi, je me plais à accueillir les regards des hommes sur mon corps. Paul adore la femme que je suis, mais ce n'est en fin de compte que le bas-bleu qu'il entretient en moi. Ce n'est pas Paul que le quitte, c'est mon mensonge ! L'homme que je vais rejoindre est Jean Fontenelle. C'est un homme raffiné, mais un homme d'action. Il se bat, il bouscule ses adversaires, il triomphe d'eux. Avec lui, je n'ai rien à simuler. En juin dernier, il m'a surprise en costume de bain. C'est un très bel homme. Il m'a regardée ; il détaillait mon corps, effrontément. Pour la première fois de ma vie, je n'avais plus de cerveau.

Ma chère Hélène, je m'excuse de ma méchante lettre d'hier. Je vais m'en aller. Je laisse une maison où je n'ai pas réussi à créer une atmosphère, une maison vide où nos voix se perdent. Pourtant, j'avais fait un grand effort d'enthousiasme en y entrant. Je laisse une ménagère étrange, une certaine Louise, qui m'a été recommandée par un office de réadaptation sociale, et qui est chez nous plus ou moins en fraude, car elle n'a pas de certificat de civisme (mais cela, Paul ne le sait pas).

Dans les jours qui vont suivre, tu vas sûrement voir Paul. Fais-lui autant de bien que tu le pourras. Tâche aussi de lui faire comprendre que ce qui arrive est inscrit en moi depuis longtemps, et que je ne puis pas lutter indéfiniment contre ma simple destinée : être femme.

Ma lettre est longue ; je ne la relis pas. Je suis lasse et émue. Une formule me vient : prie pour moi. Mais c'est à de tels mensonges que je veux échapper. Et si c'est à toi que j'écris, c'est que toi seule me comprendras.

GENEVIÈVE.

[131]

Elle écrivit l'adresse, mais au moment de mouiller le bord gommé de l'enveloppe, elle hésita. « Je vais d'abord tâcher d'atteindre Jean, se dit-elle. Comme cela, je pourrai donner davantage de précisions. » Elle chercha son mouchoir, des larmes irritaient ses paupières.

On frappa à la porte.

- Oui ! fit-elle.

Louise la surprit achevant de s'essuyer les yeux.

- Madame, je m'excuse de venir vous déranger, mais il est déjà une heure et demie. Vous devez avoir faim...

- Oh ! oui, très faim ! Je me suis assoupie je ne sais combien de temps. J'ai du mal à rouvrir les yeux...

Mais Louise ne la laissa pas achever :

- Et puis je me permets de rappeler à Madame... peut-être l'a-t-elle oublié... que nous avons un thé à cinq heures.

- Un thé ?

Geneviève était abasourdie. Mon Dieu, oui ! ce thé ! A quelle catastrophe ne venait-elle pas d'échapper... Mais ce contretemps n'allait-il pas tout remettre en question ? Non ! C'était un contretemps, rien de plus, il fallait le prendre tel quel et ne pas s'affoler. Et c'était bien la dernière fois qu'elle subissait une telle corvée. Un thé !... Encore une invention de Paul, qui voulait à toute force la plonger dans la vie de province, dans la vie de Varanges ! Recevoir la Présidente de la Croix-Rouge de Varanges, et les dames d'un comité de Vairon, pour préparer une consultation pour enfants !...

- Oh ! Louise... dit-elle enfin, eh bien !... je l'avais tout à fait oublié ! Comment y avez-vous songé ? Vous êtes une perle, une vraie perle ! Mais, Dieu merci, il n'est pas trop tard. Je file jusqu'à Varanges pour les gâteaux. Vous préparerez tout...

- Oh Madame, soyez sans crainte ! Je m'y connais ! Ce sera très bien !...

- Quelle émotion ! conclut madame Maury ; ... mais ce soir, Louise, vous mettez votre plus belle robe !

- C'est ma plus belle, Madame, fit Louise simplement, sans fausse honte.

[132]

Elle acheva :

- Je n'en ai qu'une.

- Ma pauvre enfant ! Je vous en prêterai une.

Puis elle se ravisa :

- Et si elle vous va bien, vous la conserverez !

Elle donnerait la robe que Jean n'aimait pas.

- Merci, Madame. Je la porterai en tout cas ce soir. Mais avant tout, maintenant, veuillez prendre quelque chose. Je vous ai préparé un délicieux petit lunch.

- Je descends !

Geneviève Maury avait déjà tout ordonné. Elle irait à Varanges. La, elle demanderait au bureau central si l'on pouvait lui dire à quelle adresse correspondait le numéro de téléphone de Jean. On ne refuserait pas de le lui dire. Au besoin, elle déclinerait son identité, et ils se mettraient tous en quatre. Un juge, vous pensez ! Elle haussa les épaules. « Oh ! » se dit-elle encore, reprenant la lettre. Elle la rouvrit et écrivit en post-scriptum : « J'avais oublié que j'ai un thé ce soir. Je ne puis pas faire à Paul l'affront d'être absente. Je resterai jusqu'à demain. »

Quelques minutes plus tard, elle descendait avec la robe en question, des bas, et appelait un taxi.

À Varanges, un des employés du téléphone, l'ayant reconnue, s'efforça de lui trouver l'adresse. Il finit par s'excuser : cela lui était impossible.

- Oh ! je vous suis bien reconnaissante d'avoir cherché... Ce n'est pas grave ! ...

- Ce n'est rien, Madame.

Cette affabilité, inaccoutumée de la part des employés subalternes des administrations de l'État, lui fit plaisir. En sortant de la poste, elle était moins tendue, moins pressée.

Sans cette maudite réunion, elle aurait eu le loisir d'aller jusqu'à Bruxelles. « À Bruxelles, j'aurais sûrement trouvé... » Elle déposa elle-même la lettre à la poste, l'envoyant par exprès.

Il pleuvait moins. Le ciel était un peu plus clair. Les gens [133] circulaient, vaquant à leurs obligations coutumières. Ils avaient tous l'air, hommes, femmes, enfants, de savoir exactement où ils allaient, ce qu'ils voulaient. Geneviève Maury, tandis qu'elle ouvrait son parapluie, envia ces passants. Elle cherchait l'adresse de l'homme avec lequel elle était sur le point de partir à jamais. Après tout, elle aussi, maintenant, savait où elle allait. « Et pourtant, s'ils savaient, comme tous ces gens s'inquiéteraient pour moi ! » se dit-elle. Jean avait mené leur barque d'une admirable manière. À part les gaffes commises par elle-même, tout était parfait. Personne à Varanges ne se doutait de rien. Il s'était même arrangé pour qu'elle ne pût rien compromettre s'il lui arrivait de ne plus se contrôler, dans un moment d'impatience.

L'air était frais. Comme elle respirait à l'aise, dans cette ville, maintenant qu'elle était libre ! il semblait à Geneviève qu'elle voyait Varanges pour la première fois. Comme si elle venait d'enlever des lunettes sombre, après les avoir portées pendant des mois sans le savoir... Varanges devenait vivante et agréable, Les femmes étaient élégantes, et déjà quelques manteaux de fourrures faisaient leur apparition. Geneviève savait que les Canadiens voyageant en Belgique se gaussaient de ces fourrures qu'on dit faites pour une température de -30°, mais ne pouvait s'empêcher d'espérer qu'un jour, elle aussi, peut-

être... Une Buick, au début, lui paraissait ridicule, mais on s'y habitue tellement vite...

Elle parcourut les cent mètres qui la séparaient de la Grand-Place. En y débouchant, les lumières du *Cinéma Moderne* en face d'elle la réjouirent. La vie continuait, dans sa densité coutumière. Des centaines de personnes étaient maintenant assises dans cette salle pour voir Clark Gable. Et ce soir, ils seraient plus nombreux encore. La semaine prochaine, ce serait sans doute pour Veronica Lake. Et la semaine d'après, pour un saint du genre « Monsieur Vincent ». À droite du cinéma, la Maison du Peuple, avenante, plus modestement éclairée, attendait cinq heures. À gauche, le local libéral, le *Café des Brasseurs*, hébergeait déjà des brideurs placides et des joueurs de billard, dont les déplacements mesurés signalaient des gens n'ayant pas le souci du temps qui passe. L'hôtel du *Lion d'Or*, qu'on voyait mal à sa [134] gauche, dans le prolongement de la rue des Nerviens, abritait le groupe du P.S.C. où démocrates et conservateurs se surveillaient en attendant de reprendre le pouvoir et en appelant de toutes leurs forces le retour de Léopold.

« Pourvu qu'il tienne jusqu'aux élections ! » disait le Président...

Geneviève se sentait anonyme dans ce mouvement dont la densité la rassurait ; ces gens avaient à s'occuper d'un tas de choses ; il n'était pas même certain qu'un sur vingt des habitants de Varanges sût un jour que madame Maury demandait le divorce. Peut-être pas un sur cent.

Une jeune femme lui fit un salut. Elle y répondit gentiment de la tête, mais sans la reconnaître. Elle entra à la librairie *Au Varanges-Office* juste à côté du *Lion d'Or*. Très peu de monde à cette heure achetait des journaux ; *Le Soir* n'était pas encore arrivé. Quelques clients erraient devant les étalages intérieurs, entre les illustrés criards, les revues illustrées et les différentes variétés d' « Illustrations », dont une qui semblait être la vraie. Par terre, une pile d'exemplaires d'Ambre destinés à remplacer ceux de l'étalage, qui disparaissaient à peine exposer. Les couvertures des romans s'adaptaient au goût du jour.

Thérèse Desqueyroux ne continuait de se vendre qu'au prix d'apparaître un moment, aux yeux de l'acheteur, comme un roman d'aventures.

Un curieux qui venait d'acheter *Le Drapeau rouge*, tout en feuilletant *Le Fleuve de Feu*, s'étonna :

- Tiens, François Mauriac écrit aussi des romans ?

- Mais oui, Monsieur, mais oui ! répondit le libraire, un homme de quarante-cinq ans, grisonnant, alerte, désabusé mais souriant ; ... Mauriac écrit aussi des romans. Il y en a même qui prétendent qu'il n'est pas mauvais romancier...

Il savait que cette réflexion amuserait la cliente qui venait d'entrer.

- Bonjour, madame Maury ! fit-il, ... quel temps, n'est-ce pas et, sans interruption, mais s'adressant à son aide et à voix plus basse : *La Revue de Paris* pour Madame !...

- Mais non, mais non...

[135]

- Ah ! je croyais. Excusez-moi, un réflexe, une vieille habitude. Non... se reprit-il en souriant, ... pas une vieille habitude, une habitude...

- Alors, je la prendrai quand même... fit-elle, souriant à son tour ; ... mais c'est bien pour la dernière fois ! Et puis vous me donnerez *Modes et Travaux* ! ...

- Aussi pour la dernière fois ?

Manifestement, le libraire ne prenait pas ces paroles au sérieux, et n'y voyait qu'un caprice d'acheteur. Il la servit :

- Voici, Madame ! L'utile et l'agréable...

« S'il se doutait, pensa-t-elle, que c'est vraiment pour la dernière fois ! » Il lui vint une espèce de mélancolie. Quand son départ serait connu, le libraire se souviendrait de cette conversation. Il raconterait qu'elle avait agi avec une ruse parfaite ; il dirait, malicieusement, toute son admiration. Et tout Varanges s'amuserait... Mais qu'y faire ? Quit-

ter Paul, c'était inévitablement quitter Varanges. Elle partirait donc, comme on prend congé, comme on se délivre après une journée d'en-nui mortel. Elle partirait, et cette longue période ne serait plus qu'une parenthèse, qu'elle sentait se refermer en elle sur un passé déjà lointain et comme inoffensif. Cette aisance la surprenait. Elle y voyait la preuve qu'elle avait jusque-là suivi une route qui n'était pas la sienne.

Puis elle se rendit à la pâtisserie du *Cornet d'Argent*, entre le *Cinéma Moderne* et le *Lion d'Or*.

Elle y entra, fit son choix, et insista pour qu'on soignât bien l'emballage. Elle repasserait prendre le tout dans un quart d'heure. Elle venait de penser que son mari pouvait lui aussi avoir oublié cette réunion, et qu'il aurait aimé s'y trouver. Le Palais de justice était à deux pas, elle décida d'y passer.

Non sans peine, elle parvint jusqu'au bureau de son mari, momentanément absent. Le greffier prit son message. Pendant qu'elle s'expliquait, elle vit, accroché au mur, le portrait disparu.

« Tiens ! se dit-elle, il l'a simplement pris pour orner son bureau. Qu'est-ce que j'étais allée imaginer ?... » Et au même instant, elle pensa à la lettre. Était-ce vraiment lui ?

[136]

La menace reparut soudain, et cette fois plus aiguë, plus proche, plus mystérieuse aussi. La sécurité qu'elle avait retrouvée s'évanouit. A travers tout ce train-train rassurant des gens et des choses, un ennemi la guettait, suivait ses gestes, ses intentions et l'anéantirait au moment voulu, en ce moment où elle allait enfin pouvoir vivre.

Ayant dit au greffier tout son bonheur d'avoir fait sa connaissance, elle s'enfuit par la rue Lints. Elle y bouscula une vieille personne, et en fut navrée. Puis elle entra de nouveau au *Cornet d'Argent*, en ressortit précipitamment avec sa commande, et s'engouffra dans le premier taxi venu. Elle avait hâte de retrouver *Les Érables*, de refermer la porte sur elle.

En arrivant, elle respira profondément, presque heureuse de rentrer. Ce thé qu'elle n'avait accepté qu'en rechignant et qu'elle avait failli oublier, lui apparaissait soudain comme un événement réconfortant, comme une espèce de refuge. Malgré l'ennui, elle y vivrait quelques heures en sécurité. Et il suffisait de gagner quelques heures, de donner à Jean le temps de lui faire signe. Bientôt, tout serait arrangé ! ...

[137]

Le juge Maury. roman.

Chapitre VIII

[Retour à la table des matières](#)

Quelques heures auparavant, lorsqu'il s'était trouvé devant le Procureur, et qu'il avait été trop tard pour une troisième volte-face, Paul Maury avait éprouvé le sentiment qu'il venait de céder à un mouvement de folie. Pendant un court instant, il eut l'intuition très nette de la disproportion entre cette affaire de billets et son acharnement à en poursuivre l'auteur. Surtout au moyen d'indices que tout le monde considérerait comme fantaisistes et qui eussent tout au plus été à leur place dans un mauvais roman policier... Mais il surmonta son hésitation, et proposa qu'un avis fût lancé demandant à tous les propriétaires d'une Chevrolet bleu ciel de bien vouloir faire connaître leur identité. Le Procureur résista, comme il avait résisté le matin. Il se serait réjoui comme personne que Varanges donnât une leçon à ces messieurs de la capitale, mais il désirait s'en tenir à la règle fondamentale de ne jamais réagir avec excès, et de proportionner toujours l'ampleur des mesures prises à la gravité du trouble causé ainsi qu'aux chances de succès des dites mesures. Dans le cas présent, l'histoire des dix billets valait certainement la peine qu'on se dérangeât, mais l'indice sur lequel on se

fonderait pour ennuyer tant d'automobilistes lui paraissait tellement inconsistant qu'il y aurait certainement quelqu'un, en haut lieu, pour demander si quelque [138] Simenon s'était mis de la partie. Le Procureur s'excusa d'ailleurs de cette réflexion : il estimait que le zèle de son collaborateur était à citer en exemple, mais il craignait de céder à l'impatience, vertu des jeunes.

- Si je croyais à l'utilité des conseils, acheva-t-il, je vous dirais que dans notre profession, il ne faut jamais rien laisser passer, mais qu'il ne faut jamais se hâter. Et par-dessus tout, ne pas s'abandonner à l'esprit « chasseur »...

Le Juge Maury restait perplexe, et secrètement humilié. Il se rendait bien compte qu'il n'eût jamais osé donner les raisons qui le poussaient à intervenir à outrance, et le Procureur aggrava encore son désarroi quand il lui demanda :

- Êtes-vous seulement certain qu'il s'agit d'une Chevrolet ? Il circule un tas de voitures bleu clair, il faudrait au moins une certitude à ce sujet...

Paul Maury se mit à douter. Quand le Procureur vit que son collègue ne répondait plus, il se hâta de détourner la conversation. L'histoire des incendiaires, réglée le matin même, méritait des applaudissements.

- Vous me rajeunissez de trente ans ! conclut-il en lui serrant la main.

Tandis qu'il regagnait lentement son bureau, désappointé et cherchant à se persuader de l'excellence des remarques de son chef, Paul Maury, peu à peu, se retrouvait seul avec son chagrin. Depuis le matin, son agitation avait mêlé l'univers à sa colère et à sa souffrance, et il avait remué tant de choses que tout semblait venir à son secours, agir dans le même sens que lui. Il menait un combat qui le soulageait, bien que ce fût un combat sans adversaire. Au moins, il y avait des

gens à qui s'attaquer, et tout le Palais, pourvu qu'il ne se laissât pas intimider par un sourire, resterait derrière lui. Maintenant cette aide imaginaire dont il avait bercé sa douleur l'abandonnait tout à coup, le réduisant à ses seuls moyens et à ses dimensions réelles, au cœur de ce bourdonnant édifice, parmi l'indifférence des choses et des gens.

[139]

Il y avait, tout simplement, que Geneviève l'abandonnait ; il y avait que son âme était frappée à mort, mais uniquement dans cette région profonde où personne d'autre ne peut accéder et à laquelle personne ne s'intéresse : celle où l'on aime et où l'on souffre sans recours.

Sa solitude lui devint plus sensible : un poids qui l'écrasait en se moulant à son corps, comme si l'air s'était durci tout en restant invisible. Non, il ne rentrerait pas pour déjeuner ; peut-être ne rentrerait-il plus jamais aux *Érables*... Ils ne s'étaient encore rien dit et ils ne se diraient peut-être jamais rien. À quoi bon ? Déjà, il n'y avait plus de solution.

Il croisa Van Meyer, qui s'en allait :

- Je me suis permis de disposer, dit-il, je croyais que vous déjeuniez en ville...

- Mais oui, vous avez bien fait. Je crois d'ailleurs qu'il va être près de midi.

- Moins dix, exactement... L'horloge parlante...

- Ah oui ! c'est vrai ! L'heure exacte, c'est votre...

Mais Van Meyer était déjà loin ; et le Juge n'acheva point sa phrase. « Après tout, se dit-il, ses manies lui rendent peut-être de grands services. Si j'en avais quelques-unes... quelques-unes d'utiles, au moins... »

Ce fut le portrait qui l'accueillit quand il rentra dans son bureau. Paul Maury croisa ce regard qui paraissait l'avoir guetté avec malice, comme si l'homme connaissait sa déconvenue auprès du Procureur. Le sourire était désabusé mais plein d'ironie, d'une ironie un peu mépri-

sante et hautaine. Le magistrat soutint ce regard, et il lui sembla qu'une sorte de défi naissait entre eux. Paul Maury sentit qu'il serait vaincu, qu'il n'avait ni cette assurance, ni cette beauté, ni cette dureté, ni ce dédain. Ce dédain, surtout... Il lui manquait la possibilité du dédain, il lui manquait de se suffire à lui-même, de n'avoir pas besoin des autres. Il ne serait jamais capable que de mériter l'amour ou l'estime, non de les commander.

- Avec ta sale gueule, toi ! dit-il, comme s'adressant à un ennemi méprisable.

[140]

Il avait prononcé ces mots presque à haute voix. Ils l'étonnèrent. Quand s'était-il jamais adressé de la sorte à un de ses semblables ? Il faillit s'excuser. Mais l'homme le regardait toujours, impassible et souriant. Un instant, ce sourire évoqua l'injure subie l'autre soir sur la route : « Paysan ! »...

Imposer l'amour, l'affection, l'estime ? Mais son malheur à lui, justement, c'est qu'il ne pourrait jamais croire que ces choses s'imposent, c'est qu'il se sentait condamné à croire qu'il faut les mériter.

« Au fond, je suis toujours un croyant ! se dit-il, un stupide croyant ! Je comprends ce que Van Helmont voulait dire - une malédiction. C'est bien cela. Mériter l'amour ! Croire à une équité, à une bonté ! Je suis et resterai toujours un croyant, un individu qui croit aux vertus, à la morale, qui vit sous la dépendance d'autre chose, d'un idéal. J'ai imaginé que je me libérais doucement de mes croyances, mais J'ai beau ne plus y adhérer, j'ai Dieu dans la peau. Je reste un croyant. Je suis maudit, moi aussi. Que voulez-vous que fasse un homme incapable de se venger ? Il peut souffrir, c'est tout. Comme un type du Tiers-Ordre. Ce qui m'arrive, c'est mon être même qui le provoque, qui le demande. Que voulez-vous que fasse une femme, une vraie femme, devant un homme de ce genre ? Elle le méprise, et le méprisera toujours. C'est par hasard que ça a tenu jusqu'aujourd'hui... »

Et le portrait semblait répondre :

« C'est juste, mon, vieux ! Tu es de cette race d'esclaves et tu le resteras. Une *seule* solution pour un type de ton espèce, qui veut et ne pourra jamais se libérer : disparais ! Une balle, un accident... Tiens, tu as raté une belle occasion, avec ta roue arrière ! »

Ces réflexions n'avaient duré que quelques instants. Le Juge Maury s'assit, anéanti. Une balle, ce serait si vite fait... Et puis tout serait fini. Et Geneviève porterait dans son âme, torturée jusqu'à la fin de ses jours, le malheur qu'elle aurait provoqué ; elle ne pourrait jamais oublier cette mort de l'homme qui l'avait aimée...

[141]

« Ta roue arrière ! » Oui, c'eût été un accident bien secourable. Mais s'agissait-il d'un accident ? Sa mort n'eût-elle pas tout simplifié, pour Geneviève ?... Il se leva, en proie à une violente angoisse. Non, il pouvait tout supposer, mais pas que Geneviève fût capable de vouloir la mort de quelqu'un... « C'est moi qui suis monstrueux ! Enfin, suis-je fou ? Une balle ? Mais quand on veut mourir, il faut le faire proprement. Et si jamais elle n'était pas vraiment infidèle ? Si jamais elle le regrettait... Une balle, c'était la honte, pour Geneviève ; une souffrance sans fin, et peut-être imméritée. Mais il y avait ces douleurs à l'estomac : peut-être suffirait-il de ne pas se soigner...

« Mais tu ne te soignes pas, dit le portrait. Ne te fais aucune illusion ! Voilà des mois que tu consens à mourir ! Meurs donc ! ... »

Brusquement, le Juge Maury céda à l'obsession qui le torturait depuis le matin, en marge de sa conscience. D'abord savoir ; d'abord se battre. Il appela le docteur Van Helmont. Lui était-il possible de passer dans l'après-midi ? Cela lui ferait plaisir, bien que ce ne fût pas pour une nouvelle mission. Il pouvait d'ailleurs venir au moment qui lui conviendrait le mieux, à partir de treize heures. Le Juge perçut bien, au bout du fil, la résistance du médecin, mais il n'en tint pas

compte, se disant qu'ainsi convoqué, le médecin pourrait difficilement refuser.

Le docteur Van Helmont, en effet, n'avait pas vu la possibilité de se dérober à cette invitation, se doutant presque de la nature de ce plaisir qui ne serait pas une mission. Il avait remarqué la veille que le magistrat avait été bien près d'exiger l'identité de l'automobiliste. Et pourtant, ce nom, il estimait ne pouvoir le livrer : c'eût été, lui semblait-il, multiplier le malheur, provoquer l'irréparable.

Et puis, la certitude, en pareil domaine, n'était pas facile à établir. La veille, le portrait avait rappelé à sa mémoire l'aventure du baron François de Zandseele, ce fils prodigue qui avait dilapidé depuis longtemps sa part d'héritage, puis hypothéqué le [142] château, et vendu le domaine, hectare par hectare, aux paysans des environs. Ce qui pouvait être sauvé du patrimoine l'avait été par l'une de ses sœurs, que la ruine de sa famille avait empêché de se marier et qui, pendant la guerre, avait habité le château. Entre 1940 et 1944, en effet, cet homme qui n'avait autrefois fréquenté l'université que pour y passer agréablement sa jeunesse, s'était mis à jouer dans la région le rôle de penseur, d'historien, de chef de l'Ordre nouveau. Il était un des rares civils à voyager librement en auto, et il ne manquait pas une occasion de se répandre en considérations pédagogiques, en longs discours sur les thèmes constitutifs de la société de demain. Comme des milliers d'autres types du même genre, que l'ennemi ne payait pas mais imposait aux services qu'il avait installés dans le pays, il montrait la grandeur passée du peuple, reconstituait les États de Bourgogne, et, comme il annexait les Pays-Bas et la moitié de la France, il s'estimait un grand serviteur de la patrie. Le docteur Van Helmont l'avait rencontré à cette époque et s'était demandé si, malgré tout, cette idéologie ne lui faisait pas du bien. Il buvait moins, ses aventures féminines étaient plus discrètes, il avait vraiment l'air, au moins, de croire à quelque chose.

Mais, après la libération, cette gloire fugace s'était changée en incivisme et la condamnation n'avait pas tardé. Assez modérée toutefois, car si de Zandseele avait trompé par ses discours et favorisé le recrutement pour l'ennemi, il n'avait trahi ni dénoncé personne, alors qu'il

en avait eu mainte occasion, et de nombreux témoins étaient venus insister sur les services qu'il leur avait rendus aux dépens de l'ennemi.

Libéré provisoirement en 1947, à la condition de ne pas retourner dans la région, il n'avait pas tardé à reprendre son ancien genre de vie. Mais il avait alors près de quarante ans, il lui fallait vivre sous des noms d'emprunt, et ses frasques défrayaient moins la chronique de la région. On ne savait pas très bien comment il gagnait sa vie : le fait est qu'il s'en tirait, toujours élégamment vêtu, racé, sûr de soi, toujours grand seigneur.

Il n'avait pas réussi à chasser sa sœur, mais - et c'était l'histoire que le tableau suggérait au docteur Van Helmont -il avait [143] affirmé son droit d'une façon spectaculaire, qui avait amusé les environs. Et les gens s'étaient complus à l'y reconnaître !

Un après-midi que mademoiselle de Zandseele était absente, il était arrivé avec deux immenses camions et une équipe de déménageurs. Le soir, quand sa sœur rentra, les meubles de prix et bien d'autres, jusqu'à ceux de l'office, étaient partis. « Il avait même emporté la moitié des greniers ! » avaient raconté les gens. Cela se passait en août. Les autorités auxquelles sa sœur se plaignit, subissaient l'euphorie des vacances ; elles se demandaient s'il y avait lieu de poursuivre, et si, en libérant quelqu'un, on avait bien le droit de lui défendre de rentrer chez lui. Car c'était toujours sa maison, son bien. « C'était d'autant plus délicat, disaient certains, qu'on ne savait pas si vraiment il avait eu tort, s'il n'était pas un précurseur. » Le danger, c'était les Soviets ! Et les Alliés, c'est-à-dire les Américains, se hâtaient de remettre partout les Allemands, voire les Nazis, aux premières places. C'était eux, qu'on aurait dû écouter...

Bref, les meubles ne revinrent pas. À mademoiselle de Zandseele, qui affirmait qu'il avait emporté ces richesses pour les vendre, on répondait que c'était peut-être aussi pour les mettre en sécurité. Devant la loi, les honnêtes gens et les autres sont également respectables. On estima même qu'on n'avait pas le droit de lui demander des explications : c'était aux membres de la famille à s'arranger entre eux.

Et, il fallait bien le dire, ce déménagement discutable semblait coïncider avec un effort de stabilisation. Il vivait toujours aussi largement, mais d'une façon qui paraissait plus régulière. Certains disaient même qu'il était entré dans une grosse affaire, et pensaient qu'il voulait enfin s'installer dans ses meubles.

Telle était, en raccourci, l'histoire du baron de Zandseele. Lors de son dernier passage dans sa famille à Gand, on avait assuré au docteur Van Helmont que le baron devait avoir une liaison sérieuse avec une dame très bien, et une dame de Varanges. On ne connaissait pas exactement son nom, mais le cousin qui lui racontait la chose était formel : lui, le baron, parlait du Palais de Justice et la nommait Geneviève.

[144]

De retour chez lui, le docteur Van Helmont n'avait pu s'empêcher de s'intéresser aux prénoms de quelques épouses, tout en se disant que son cousin s'était trompé. Il apprit ainsi que madame Maury s'appelait Geneviève. Il ne la connaissait pas très bien, mais il avait jugé le magistrat : il ne lui paraissait pas possible qu'il eût épousé quelqu'un qui lui préférât de Zandseele.

Pourtant, l'affaire du portrait lui avait paru significative, et le passage de Zandseele lui-même à Varanges était aussi fort curieux. Que pouvait-il avoir à faire ici ? Enfin, ce qui avait convaincu le docteur Van Helmont, c'était le coup du faux billet. Sortant du Palais, et la tête encore pleine de l'affaire Lefranc, il avait risqué une de ces réflexions comme on en fait avec un prévenu, en badinant sans donner l'impression qu'on badine vraiment, et l'affolement du baron avait été révélateur. Il avait trop bien saisi l'allusion aux billets de mille francs. Qui sait si ce n'était pas réellement lui qui avait échangé les faux billets ? Et pourtant, le docteur Van Helmont ne pouvait admettre qu'il eut vraiment cherché à les écouler, ni qu'il fût engagé dans une affaire de fausse monnaie. Jamais on ne lui avait connu une vraie malhonnêteté. Un trafic de devises, passe encore ; mais pas plus. Il y avait cependant cette Buick...

Par contre, personne à Varanges n'avait jamais fait d'allusions à madame Maury, et Dieu sait si cela marchait vite quand, à Varanges, on avait l'occasion de soupçonner quelqu'un ! Si le Juge Maury était maintenant au courant, il devait être un des premiers. Mais dans quelle mesure était-il renseigné ?

Sans avoir jamais livré son propre secret, le docteur Van Belmont avait assisté de nombreux couples. Il répétait qu'aucune situation n'est insoluble aussi longtemps qu'on n'y intervient pas maladroitement.

De quoi se doutait exactement le Juge Maury ? Soupçonnait-il quelqu'un ? Pourquoi paraissait-il vouloir s'acharner sur l'homme aux billets ? Il suivait peut-être une bonne piste, mais probablement sans le savoir. Et si les deux hommes venaient à se rencontrer, c'était le drame ! Un drame inutile, celui qui serait vraiment le mal. Si madame Maury avait cédé, ce diable de [145] Zandseele l'aiderait sûrement à se ressaisir, comme il l'avait fait avec les autres. Elle n'en serait que plus fidèle après...

C'est dans ces dispositions qu'il entra au Palais.

Comme d'habitude, en entrant, ses regards cherchèrent la Justice. Il eut froid pour elle ; le soleil de la fresque ne neutralisait pas la pluie du dehors. Au pied de l'escalier, il croisa l'huissier, qui n'avait pas encore repris son service.

- Que se passe-t-il, docteur ? Tout le monde travaille en dehors des heures, aujourd'hui !

- Oui ! Il y a des jours comme ça ! Le Juge Maury est là ?

- Oui, oui ! Eh bien, vous savez, l'autre jour, je le disais malade : je crois que je me suis trompé. Je ne l'ai jamais vu aussi gaillard. Il en a abattu, un boulot, en deux jours ! Et ce matin, il paraît qu'il était ici avant neuf heures... Et maintenant, c'est vous !... Au fond, un peu de mouvement dans cette vieille maison, ça ne fait pas de tort !... Ah ! si je pouvais rajeunir aussi !...

Le Juge Maury reconnut le pas du médecin, et lui ouvrit la porte.

- Votre amabilité me fait vraiment grand plaisir ! dit-il.

- J'espère qu'elle sera efficace...

- Je n'en doute pas... Débarrassez-vous donc...

Quand ils furent assis, le Juge commença. Le docteur Van Helmont était frappé de la dureté de ses traits, de sa fatigue.

- Je vais vous dire les choses simplement. J'ai vu hier soir que vous connaissiez cet homme ...

- L'homme à la Buick bleue ? ...

- C'est ça. C'était bien une Buick, n'est-ce pas ?...

- Oui, j'ai lu distinctement...

- Eh bien ! je voudrais connaître son nom...

- C'est un ami, je crois vous l'avoir dit, un camarade d'enfance. Et... pourquoi... ?

- Je veux le faire interroger.

- À cause de cette histoire de billets de mille et de la réflexion de Lefranc à propos de la ressemblance avec le portrait ?...

[146]

- Oui !

Le Juge Maury vit que le médecin ne donnerait sans doute pas le nom. Il continua :

- Je connais une personne en ville qui a échangé également un faux billet ; je l'ai interrogée : c'est une commerçante. Je préfère, vous le comprendrez, ne pas dévoiler son identité. Elle est d'ailleurs de bonne foi. Elle a reçu ce billet en paiement de la part d'un étranger que, d'après la description qu'elle en donne, j'identifie avec celui de la banque et, je continue d'en être persuadé, avec l'homme de la Chevrolet, de la Buick, je veux dire. Il ne s'agit que d'investigations. Mais comme le Procureur m'a chargé de l'affaire, on ne peut pas laisser passer l'oc-

casation de faire progresser l'instruction... Cet homme est probablement de bonne foi, lui aussi, je peux du moins le supposer, mais dix ou onze billets, on sait tout de même d'où ils viennent...

Le docteur Van Helmont regardait le coin de la table. Il écoutait la voix. Le Juge Maury devait parler sur ce ton quand il disait à un pauvre diable : « Si vous avouez, on vous en tiendra compte... »

- Je n'aime pas beaucoup ça ! fit-il froidement.

- Et moi ? Le croyez-vous ?

- Non, je n'aime pas beaucoup ça ! reprit-il, toujours sans le regarder.

- Vous pensez que cela ferait tant de tort à quelqu'un de me donner une explication sincère ?...

- Monsieur le Juge, vous le savez bien. Dès que la police, parce que c'est la police, - et je puis même le dire, dès que la justice, - s'occupe de quelqu'un, fût-ce pour lui signifier qu'il est innocent, elle le déshonore. C'est quelqu'un dont on dira par la suite : « il s'en est tiré... »

- Mais cet ami, si je vous ai bien compris, c'est une « fin de race ». Cette voiture n'est sûrement pas la sienne. Il ne doit pas avoir une réputation si délicate...

- Mais je ne le considère pas comme un délinquant !

Le Juge continua :

- Croyez-vous qu'un magistrat puisse admettre que la justice [147] déshonore même les gens qu'elle acquitte ? Combien de fois, au contraire, n'établit-elle pas l'innocence ?

- Oui, quand elle a d'abord condamné. Quand elle reconnaît qu'elle s'est trompée, et qu'elle proclame l'innocence, l'opinion publique n'y croit que si elle en était persuadée d'avance. C'est pourquoi aussi un non-lieu ne sauve pas un suspect. On se dit que la justice n'a pas su le prendre en défaut. Comme nous sommes tous, dans une certaine me-

sure, en défaut, dès qu'elle s'occupe de nous, la justice nous cause toujours un tort immense.

- Comment voulez-vous que la justice ne coure jamais ce risque ? Elle est faite pour garantir au mieux les intérêts de l'individu, mais aussi ceux de la société. Dans un cas comme celui-ci, le juge ne peut tenir compte de ses sentiments personnels, j'oserais dire : de ses répugnances personnelles. Ce que la société attend de lui, c'est qu'il fasse son devoir, si pénible soit-il à remplir... .

La conversation prenait un tour bien différent de celui auquel s'était attendu le médecin. Il ne reconnaissait pas la noblesse de l'homme qu'il avait devant lui : ses raisonnements étaient impeccables et captieux. Il ne s'en tirerait pas sans dureté.

- Vous ne me convaincrez pas avec ces phrases !...

Le ton était calme et décidé.

- Ces Phrases ? reprit le Juge Maury.

Il avait prononcé ces mots comme si brusquement l'expert venait de lui révéler une incompréhension totale, un type de mentalité qui le déconsidérerait à jamais à ses yeux.

Van Helmont sentait poindre la colère chez son interlocuteur, mais en lui aussi elle montait.

- Allumons une cigarette ! fit-il.

- Tout à l'heure, si vous le voulez bien ! répondit sèchement le magistrat.

- Vous permettez, tout de même ? J'en ai tellement envie...

Et tout en parlant, il choisissait sans se presser une cigarette dans son étui.

- Nous ne perdrons pas de temps ! J'en ai toujours quelques-unes de roulées, selon la formule dont je vous parlais l'autre jour...

[148]

Je disais donc : des phrases. Elles sont vraies pour un secrétaire, pour un comptable, pour un contrôleur de contributions, pour un avocat, pour un médecin...

- Et pour un Juge ! reprit le magistrat.

L'impatience agitait ses muscles, contraints à l'immobilité. Il se sentait pâle et nerveux.

- L'homme par lequel j'accepterais d'être jugé, c'est celui qui, même s'il se trompe en me condamnant, peut se répéter qu'il a peut-être commis une erreur mais qu'il n'a été influencé ni par le ressentiment, ni par la colère, ni par l'amitié...

- Et cela, n'est-ce pas une phrase, n'est-ce pas une formule ?

- Une formule, je l'espère bien ! C'est la mienne en tant qu'expert. J'en ai une pour ma profession, comme j'en ai une pour mes cigarettes !... ajouta-t-il, voulant décharger l'atmosphère.

- ... Je dois donc en conclure que vous ne désirez pas me donner le nom de cet ami. Vous auriez pu me dire non tout de suite. J'aurais accepté vos sentiments si vous vous étiez retranché derrière l'amitié. Chacun peut avoir un ami qu'il n'aimerait pas présenter.

Il n'y avait plus d'affabilité entre eux. Ils discutaient d'une chose abstraite, ils se battaient.

- Je viens d'avoir la conversation la plus triste que j'aie jamais eue dans ce Palais ! conclut enfin Van Helmont, sans répondre à cette dernière attaque. ... J'aurais pu l'avoir avec tous les magistrats avec lesquels j'ai collaboré. Je ne l'aurais certes pas risquée, mais d'eux, je sais qu'ils sont partis vers leurs promotions, après cinq ou six ans d'instruction, en répétant que le Code est fait pour juger les actes. Pourtant, il y a l'envers des actes. La partie de nous-mêmes dont ils émanent. Nous ne consentons jamais à être jugés sur nos actes seulement, nous voulons être jugés sur notre humanité, au sein de laquelle ils s'élaborent et dont ils ne sont qu'une infime expression, - infime, imparfaite et fugitive. Un seul acte peut être posé à la fois, mais il n'efface pas les dizaines d'autres que nous aurions voulu accomplir à sa place ou en

même temps et que nous n'avons que momentanément refoulés. La haine c'est déjà quelque chose d'achevée, qui implique [149] un engagement continu ; et l'acte haineux peut couronner cet engagement. Vous autres, vous ne jugez l'homme qu'à partir de ce moment. Et pourtant l'acte qui, en une seule fois, détruit ou ennoblit un homme, a commencé par un petit mouvement de l'âme, bon ou mauvais, mais qu'on n'a pas récusé... Ce qui tue un homme c'est ce qu'il se laisse devenir sans y prendre garde...

Le magistrat l'interrompt :

- Comment lier la Justice à tout cela ? Comment associer ces mouvements de l'âme à l'œuvre de justice ?...

Sans regarder son interlocuteur, et sans se soucier de sa réaction, le docteur Van Helmont continua :

- Moi aussi, au milieu de ma vie, j'ai commis une mauvaise action. Quand je l'ai commise, elle n'était qu'un moment de lassitude, qu'un jeu d'homme qui souffre, et celui qui en fut la victime et l'instrument m'en remercie encore. Maintenant que je la juge à distance, et que j'en apprécie les effets, je me dis que ce fut peut-être la plus mauvaise action de ma vie : et pourtant, à ce moment-là... personne n'aurait pu me démontrer que c'était mal. Mais c'était un acte contraire à mes habitudes morales, une rébellion contre moi-même. Il fut grave, parce que, l'ayant déclenché, je me trouvai contraint d'accomplir une à une toutes les démarches qui en étaient la conséquence...

- J'aimerais voir cela de près, fit le Juge, sceptique. Et d'ailleurs, eussiez-vous commis l'action la plus noire, en quoi, s'il vous plaît, cela vous donnerait-il le droit de me juger comme vous le faites ? Une mauvaise action, la poursuite d'un faussaire ! ... Allons ! Réfléchissez ! Il est probable que jamais un homme dans ce Palais ne s'est permis de parler de la sorte à un magistrat.

- Je parle à un homme que je serais honoré d'avoir pour ami, répondit Van Helmont, retrouvant subitement son calme.

Malgré lui, il redevenait médecin. Peut-être pourrait-il empêcher cet homme de faire un geste qui ne lui ressemblait pas.

Cette réponse désarçonna le Juge Maury, qui ne trouva plus rien à dire. Il se tut et, ostensiblement, se mit à écouter le haut-parleur d'une voiture publicitaire dont la clameur couvrait toute la ville. La voix faisait un tonitruant éloge des montres suisses [150] et de la crème *Ça va seul*. Les légumes frais s'achetaient au *Jardin d'Espagne*. Les voitures Ford avaient les ressorts arrière les plus allongés du monde, c'est pourquoi elles étaient les mieux suspendues...

Inlassablement le disque répandait dans l'air humide l'enfilade de ses slogans. Le magistrat se prenait au jeu, s'efforçant d'imaginer, en même temps, le parcours du véhicule. Maintenant c'était les meubles *Mobilair*, puis ce fut le tour du chapelier, du tailleur. Enfin, ce fut l'annonce des nouvelles qu'on trouverait dans *Radar*.

Le docteur Van Helmont n'écoutait pas ce vacarme lointain. Après tout, pensait-il, maintenant qu'il avait agi au mieux, il devait laisser au Juge l'occasion d'agir ou de ne pas agir, l'occasion de ne pas commettre cet acte que lui-même jugeait répréhensible, mais qu'en somme il ne pouvait pas apprécier à la place d'un autre. Qui sait si l'histoire de l'auto bleue ne vaudrait pas au magistrat une promotion intéressante, tout comme son lancement de Van Meyer lui avait valu, à lui, l'admiration et l'estime des gens...

Il laisserait faire le magistrat, qui apprendrait ainsi comment nos actes nous suivent, comment certains d'entre eux, souvent les plus anodins, peuvent être irréparables. Et qui sait ? peut-être cela le protégerait-il par la suite, d'en commettre de plus graves...

En un court moment, il se revit en cette année 1942, en proie à son chagrin, doutant de tous et de lui-même, et se laissant apitoyer devant les toiles figiolées et puériles de Van Meyer.

Le pauvre greffier, par fidélité à ses exigences, vivait dans la gêne, et ne songeait pas qu'il pouvait, en monnayant sa technique, se soustraire et soustraire les siens à la pauvreté, à la faim. Ne pouvait-on sauver Van Meyer en le persuadant de viser moins haut, de se conten-

ter de tableaux vendables ? Oui, un instant il avait oublié l'homme, il avait supposé que le seul désir de Van Meyer était de vendre... « Mais tu es un grand peintre, Van Meyer. Seulement, tu es trop objectif. Tu n'as pas fréquenté d'académie, tu n'es d'aucune école. Il faut peindre dans le style de [151] l'époque, parler le langage de son temps. Tu es comme un génie illettré. Avec les dons que tu as, tu vendrais les tableaux que tu voudrais. Si tu veux, je te guiderai : je te ferai voir les œuvres des idoles du moment, tu t'inspireras de leur technique... »

À ce moment, au regard de Van Meyer, il avait compris qu'il commettait une faute, mais déjà il eût été difficile de reculer.

Il avait bien fallu répéter : « Tu es un grand peintre, Van Meyer ! » Et dès ce moment, il avait fallu tenir, ne fût-ce que pour ne pas anéantir tout à fait le pauvre greffier. Alors, il lui avait fait connaître l'œuvre de Jakob Smits. « Inspire-toi de lui, c'est un grand peintre, mais ne l'imites pas trop : sa femme et ses enfants crevaient de faim ! » Puis il l'avait familiarisé avec les œuvres du groupe de Laethem Saint-Martin. De Saedeleer, Gustave van de Woestijne, Servaes, Permeke, avaient été autant d'illuminations pour un Van Meyer enthousiasme.

Un soir enfin, il lui avait dit : « Et maintenant, ne perds plus de temps : prends tes pinceaux, et peins la Campine. C'est ce qui se vendra le mieux. Inutile d'aller voir sur place. Seulement, les chaumières, tu les dessineras comme Gustave van de Woestijne dessine ses maisons, et tu les peindras avec les couleurs de Servaes. Les arbres, tu les fais à la manière de Permeke, époque 1910. Pour les ciels, tu choisis De Saedeleer jusqu'en 1930. Voilà ! Avec ce que je viens de te dire, tu peux faire mille paysages sans sortir de ton atelier ! ... »

Dès sa première exposition, Van Meyer avait triomphé. Bien plus tard, un soir, il avait fait comprendre au médecin qu'il n'était pas dupe : « Voilà que maintenant je gagne de l'argent », lui disait-il avec un fond de tristesse, « ... mais c'est en trichant avec moi-même ! ... » Alors encore, il avait fallu le reconforter. Et comment le faire ? Un mensonge en engendrait un autre. Ce succès régional de Van Meyer

était devenu pour lui une affaire effroyable. Tout en l'approuvant chaleureusement pour ne pas le tuer, Van Belmont avait assisté à cette lente et infinie régression de Van Meyer, qui résistait à peindre selon ses artifices, et le faisait quand même, parce qu'on célébrait son génie, parce qu'il gagnait de l'argent.

[152]

Soudain le docteur Van Belmont, revenant au présent, comprit pourquoi le greffier avait oublié de lui annoncer sa triomphale exposition du *Relais* ! ...

Et tout à coup, cet oubli lui parut comme un jugement des autres. Oui ! De quel droit parlait-il au Juge sur ce ton, comme s'il incarnait la morale, comme s'il se prononçait au nom du Bien ?

- Ah ! fit-il tout haut, sans regarder le magistrat. Si seulement on se connaissait jusqu'à la première décimale !

Cette phrase arracha le Juge Maury à son absence volontaire. La dernière annonce entendue était la reprise du film *Ma femme est une sorcière...* Ce « ma femme » l'avait ramené dans la réalité, tout juste pour y recevoir la phrase de l'expert...

Que répondre à cette offre de paix ? Un instant, le Juge faillit s'abandonner, parler de son inquiétude, de sa souffrance, confier sa détresse. Le médecin comprendrait qu'il fallait l'aider, qu'il fallait retrouver l'homme aux billets. Mais il se maîtrisa. A quoi bon parler ?

Le silence, de nouveau, se durcit entre eux. Et la colère du Juge Maury se raviva soudain : l'heure n'était pas au dilettantisme, aux jeux littéraires. Il se leva, signifiant nettement que l'entretien était terminé.

- Excusez-moi, cher Docteur, fit-il nerveusement. C'est à cause de cette amitié dont vous venez de me parler que je m'étais cru autorisé à vous demander un léger service. Il vous a fallu longtemps pour me dire que vous ne me le rendriez pas...

Le docteur Van Belmont resta assis, comme s'il n'avait pas remarqué qu'on lui demandait de prendre congé, comme s'il n'avait pas saisi la méprisante froideur de la phrase.

- Vous vous trompez, Monsieur, dit-il du ton dont on donne des renseignements à la police. Je vous le donne, ce nom. Malgré la particule, c'est un homme que vous pouvez attaquer sans risquer d'ennuis, bien au contraire. C'est François de Zandseele, le baron François de Zandseele !...

[153]

Quand il tint ce nom, le juge Maury sut qu'il ne s'en servirait pas : un remous se fit en lui, arrêta son cœur un instant. Il avait compris soudain pourquoi le médecin n'avait pas voulu le donner et pourquoi finalement il l'avait livré. Il ne l'avait livré que lorsque son amitié avait été refusée ; il l'avait livré au policier, non au Juge. Paul Maury dut se débattre contre la honte ; il se rassura en se disant que le docteur n'avait pensé qu'à l'ardeur du détective, qu'au chasseur d'hommes. Et après tout, cela, il l'oublierait peut-être. Jamais le docteur Van Belmont, songea-t-il, ne connaîtrait le vrai motif de cet acharnement, ne saurait à quel point il avait été tenté d'abuser de sa mission de magistrat, d'utiliser une arme interdite. Il se rassit, et se prit la tête dans les mains. Geneviève le lâchait, Geneviève partait, et il n'y avait rien à faire. Pourquoi, pareil à un enfant dont le ballon s'échappe dans l'air et qui pleure devant son malheur, refusait-il d'admettre le fait accompli ? Aucune force au monde ne pouvait rien changer à cela. La dignité, c'est tout ce qu'on peut avoir en un tel moment. Il avait failli se comporter comme un... Tiens, comment s'appelait donc ce baron ? À son grand étonnement, le Juge Maury avait déjà oublié ce nom que tout à l'heure encore il recherchait si impatiemment. Comment ne se l'était-il pas répété tout de suite, intérieurement ? Comment avait-il négligé d'en prendre note ?

Tout à coup, il voulut le retrouver. Il y avait encore un moyen. Il suffisait de demander à l'expert d'épeler ce nom, à la vérité bien difficile à écrire. Le docteur ne remarquerait même pas le subterfuge... Mais après tout, pourquoi le redemander ? Il l'avait eu à sa disposition, et maintenant ce nom lui paraissait un détail sans importance, un détail inutile. Il avait cédé à une imagination désordonnée de jaloux. Il n'était plus maître de ses pensées...

Le docteur Van Belmont était perplexe. Venait-il d'aggraver le drame, comme il l'avait redouté ? Jusqu'à cette dernière minute, il s'était dit que, pour rien au monde, il ne donnerait ce nom. Et voilà qu'il l'avait livré à l'instant même où l'autre ne le lui [154] demandait plus ! Tout allait sans doute se dérouler comme n'importe qui aurait pu le prévoir.

Il attendait anxieusement que le Juge relevât la tête. Quel plan méditait-il ? « En somme, se répétait Van Belmont pour se convaincre, je ne lui ai donné que la liberté d'agir ; par moi ou par un autre, du moment qu'il le voulait, il pouvait connaître ce nom ; mais aussi je lui ai donné l'occasion de savoir quel homme il sera... » Au bout d'un moment, il n'y tint plus :

- Alors, votre plan est établi, monsieur le Juge ? demanda-t-il, comme s'il ne s'agissait plus que d'une instruction banale.

- Je vois maintenant le sens de votre refus... répondit Paul Maury sans relever la tête.

Il avait retrouvé sa voix coutumière :

- ... Mais je vous serai toujours reconnaissant de m'avoir donné ce renseignement. Un jour peut-être, je vous en reparlerai. Plus tard, beaucoup plus tard, quand l'affaire sera liquidée...

Ce langage sibyllin ne rassurait pas le docteur Van Belmont; mais en prononçant ces derniers mots, Paul Maury avait relevé lentement la tête et cherché le regard de son interlocuteur. Un sourire apparut sur ses lèvres fines et vivantes.

- Est-ce toujours un bonheur, d'échapper à un accident ? demanda-t-il.

Cette question semblait fort peu en rapport avec la réflexion précédente ; mais elle avait un sens, que le médecin craignait de comprendre. Le sourire de Paul Maury ressemblait tragiquement à celui du portrait, au-dessus de lui. Le médecin percevait simultanément les deux visages, comme unis dans un même drame et, lui semblait-il, dans une même solution : le détachement de la vie. Ce doit être par le

sourire qu'on se libère le plus authentiquement, pensa-t-il. Tout le monde le sait, mais on y songe rarement.

- Qu'en pensez-vous ? insista le Juge.

Ce que le Juge Maury allait choisir était déjà inscrit en sa personne ; la décision était prise, et quelle qu'elle fût, elle lui ressemblerait. Il était libre.

- On ne peut pas répondre si vite... laissa tomber le médecin. [155] ... Parfois il s'agit de gagner seulement vingt-quatre heures. Les facteurs se modifient tant soit peu. On juge différemment...

- Vingt-quatre heures ? Cela peut être long ! ...

- Ce n'est jamais que vingt-quatre heures. Il faut les suivre sur le cadran. C'est une des rares fois où une montre puisse être utile. Les dernières heures passent beaucoup plus vite...

Allaient-ils s'expliquer enfin ? Le médecin l'appréhendait. On devait être en plein milieu des vingt-quatre heures, mais rien n'avait été dit, et sans doute valait-il mieux que rien ne fût dit.

Peut-être restait-il un espoir.

Comme deux heures sonnaient, le greffier Van Meyer rentra. Il rayonnait.

- Encore deux tableaux de vendus, monsieur Maury !... s'exclama-t-il.

Alors seulement, il remarqua le docteur Van Helmont, et en même temps, se souvint qu'il avait oublié de l'avertir.

- Ah ! docteur, que je suis content de vous voir. Je voulais aller vous inviter personnellement, mais les affaires ont marché si vite que, jusqu'ici...

- Je sais, je sais que je n'étais pas oublié. D'ailleurs, M. le Juge venait d'accepter de venir voir chez moi la première toile du nouveau Jakob Smits... Vous vous souvenez, Van Meyer, le *Soir en Campine*, avec cette bande ocre et livide qui traverse en oblique un immense ciel sombre et immobile...

Et tout en se reprochant de retomber dans l'exagération cultivée, il se demandait si, malgré tout, ce n'était pas un vrai tableau. Il songeait à tout le bien que cette toile, suspendue face à sa table de travail, lui avait déjà fait, aux innombrables façons qu'elle avait eues de participer à ses états d'âme les plus divers. Et pourquoi Van Meyer n'aurait-il pas été un vrai peintre, après tout ? Connaisait-on si bien les autres P

- Oui, monsieur Van Meyer, j'ai promis au docteur, j'irai...

Tous deux étaient reconnaissants à Van Meyer d'être entré à ce moment, d'avoir fait pénétrer avec lui dans la pièce le monde réel, qui rend les confidences inutiles et dangereuses.

- Et d'ailleurs, j'irai au plus tôt voir votre exposition au [156] *Re-lais*. Je suis très honoré d'avoir un collaborateur tel que *vous* !

Et, se tournant vers le docteur Van Belmont, le Juge ajouta :

- Peut-être ne savez-vous pas que le Gouvernement provincial va sans doute acheter un Van Meyer ?...

- Ah ! fit celui-ci, résistant à son étonnement. ... Ce n'est que juste. Ce qui me surprend, c'est qu'on rende si rapidement hommage à un véritable artiste !

Cette phrase était bien dans le style de celles qu'il était contraint de lui servir depuis qu'il l'avait lancé. Mais en le prononçant, il se demandait si réellement tout le monde se trompait, s'il n'avait pas, sans le vouloir, découvert et aidé, à défaut d'un génie, un vrai talent. « J'aurais commis un délit impossible ! » se dit-il en langage du milieu, « ... je pourrais me faire acquitter... »

- Monsieur le Juge, je serai heureux de vous recevoir, je vous attends dès qu'il vous plaira. Mon numéro de téléphone est facile à retenir : 273 ; il suffit de songer au zéro absolu... Et toi, Van Meyer, que je n'oserai bientôt plus tutoyer, toutes mes félicitations. Quand la province aura acheté, il ne faudra pas, cette fois, oublier de m'avertir. Nous fêterons ça ! Parce que ça, c'est la consécration définitive ! ...

Quand ils furent seuls, après un court moment de gêne, le greffier Van Meyer retrouva un sujet de conversation :

- Toujours pas de nouvelles de votre roman policier, monsieur le Juge ?

- Non, Pas de nouvelles. Pas la moindre indication...

- Ça viendra, ça viendra ! conclut le greffier. Nous sommes dans une bonne série, nous les aurons ! L'homme aux billets ne peut pas courir loin, quand l'œil de Thémis le guette : croyez-en ma vieille expérience ! Et, j'en suis sûr, ce sera une affaire passionnante... On sent ça...

- Passionnante, dites-vous ?...

Il était évident, absolument évident, que le greffier n'eût pu s'exprimer de la sorte s'il avait connu la moindre chose concernant Geneviève. C'était fantastique ! Les gens ne savaient rien, N'avait-il pas été frappé par une sorte de délire ? Pouvait-il encore [157] voir les choses comme on doit les voir ? C'est parce qu'il en doutait qu'il venait ainsi de lâcher prise... S'être battu tout un jour pour obtenir un renseignement de première importance, et l'oublier à la minute suivante, avoir l'occasion de le retrouver et ne pas le faire ! Un comportement d'enfant... S'il avait déjeuné comme d'habitude, cela n'aurait pu se produire.

- Passionnante ?... répéta-t-il. C'est peut-être le mot juste. Figurez-vous qu'avec la visite inattendue du docteur, j'ai oublié de manger. Je ne pourrai pas tenir jusqu'à ce soir. Je vais aller prendre quelque chose sur le pouce...

« Une balle, un accident... » dit le portrait derrière lui.

Le Juge se souvint qu'il venait de regretter que l'accident de la veille n'eût pas eu de conséquences. Mais il n'allait tout de même pas se retenir de manger, comme un enfant qui boude !

- De toute manière, je ne serai pas absent très longtemps...

Et, en badinant, il ajouta :

- Bien entendu, si l'homme aux billets se présente, vous l'arrêtez séance tenante...

- Comptez sur moi !... répondit le greffier, badinant lui aussi. Cette affaire de billets paraissait maintenant tout à fait absurde à Paul Maury, et, en même temps, il se trouvait un peu lâche de la juger ainsi.

- Dites, Van Meyer, si vous avez un invendu, ne pourriez-vous l'accrocher ici en attendant, à la place de ce rossignol ? Il doit vous gêner, vous ! ...

- Volontiers, répondit Van Meyer, ... bien que ce portrait me plaise beaucoup. Mais je ne le ferai que lorsque le roman policier aura livré son secret. Pour le moment, c'est une pièce à conviction...

- Parfait ! Vous apprécierez vous-même quand le moment sera venu... je pars...

Au pied de l'escalier, le docteur Van Helmont n'avait pu s'empêcher de se retourner un instant vers la Justice, comme il le faisait toujours. Elle était toujours là ; au milieu du peuple. [158] Réchauffé, il n'eut plus froid pour elle. « Sacrée justice, va ! » se dit-il, méditant sur ce qui venait de se passer, sur ce qui arriverait probablement. Il disait cela comme s'il s'adressait à une bonne vieille connaissance, une bonne vieille amie, une ancienne gouvernante qu'on ne prend plus au tragique, mais qu'on protège affectueusement. En même temps, quelque chose d'insolite vint troubler son ordinaire réaction. La première fois qu'il avait vu le tableau, cette Justice allégorique et nue lui était apparue comme une femme d'âge respectable, inaccessible, un sujet d'académie incapable de provoquer la moindre Motion. Et voici qu'aujourd'hui il était soudainement frappé par la magnificence et la séduction de ses formes. Il évoqua le modèle qui avait dû poser, et pensa que c'avait été une femme splendide, jeune, sûre d'elle-même, tranquillement triomphante. Cette femme d'alors, qu'était-elle devenue ? Il lui ajouta vingt ans, et s'effraya. « Et pourtant, se dit-il, il fut une époque où cette Justice avait mon âge. Aujourd'hui le la vois plus jeune, demain je la verrai plus jeune encore... » Un instant sa pensée se figea, puis une anxiété l'envahit. Le temps avait passé ; sa vie était derrière

lui. Dans vingt ans, il serait pensionné... « J'ai été le médecin de mes malades, j'ai été l'expert d'un parquet. Et cette Justice est là, âgée pour les jeunes, jeune pour les anciens. Quand on s'aperçoit qu'on est hors du jeu, d'autres commencent... Quelle image m'étais-je faite de la vie, pour avoir ainsi passé la mienne à attendre les conditions parfaites, sans me rendre compte qu'à chaque moment, si je l'avais voulu, elles pouvaient se réaliser ? Cette femme a eu mon âge, et je l'ai vue presque chaque jour sans le remarquer... J'ai vécu comme si avais toujours un avenir indéfini devant moi, l'éternité, comme dirait mon Franciscain. Et je l'ai toujours devant moi, cette foutue éternité. Mais derrière moi, j'ai ce tableau d'automne, ce moment parfait que de temps en temps j'appelle mon idéal, d'autres fois Malvina Ryssack, d'autres fois Dieu, d'autres fois ma malédiction, d'autres fois mes complexes ! ... »

Il fut tiré de sa méditation par une tape sur l'épaule. C'était une tape fort amicale et douce, mais il la ressentit d'abord comme [159] un coup de massue, et son cœur s'emballa. C'était le Procureur Delille qui l'abordait familièrement.

- Eh bien ! cher ami, vous verrez qu'avec l'expérience de la vie, elle finira par vous paraître pas mal du tout, la Justice ! ...

- C'est justement ce que j'étais en train de me dire, monsieur le Procureur !...

Il pensait : « L'expérience de la vie ! c'est ainsi que je parlerai de mon âge quand j'aurai peur, comme lui, d'un chiffre exact... »

Déjà ils se séparaient. En aspirant largement l'air du dehors et en reprenant contact avec le mouvement de la vie, le médecin conclut pour lui-même :

« Au fond, le dois lui donner raison, au Juge Maury. L'homme, c'est un mâle, après tout, une brute à cervelle. Et pourquoi une brute n'utiliserait-elle pas sa cervelle comme elle se sert de ses jambes, de son estomac, de ses muscles, de ses hormones ? Moi, je n'ai été qu'un pauvre imbécile ! ... »

[160]

Le juge Maury. roman.

Chapitre IX

[Retour à la table des matières](#)

En sortant, Paul Maury, dans le hall du Palais, croisa l'huissier. Il le trouva plus déférent qu'à l'ordinaire, et il en fut satisfait. L'homme au képi aurait aimé lui dire quelques mots, mais il n'osa pas parler le premier. « Je reviens à mon idée, se dit-il, ... le Juge est malade, un de ces jours, ça se déclarera ! ... » C'était de l'admiration : lui qui, revenu de la guerre depuis trente ans, avait laissé le pays se conjurer pour qu'il n'eût jamais à se fatiguer, pour qu'il n'eût jamais froid, jamais chaud, jamais faim, jamais soif, il se faisait une haute idée du surmenage. Depuis si longtemps qu'il en parlait, il avait fini par croire au courage et à l'héroïsme, jusqu'à se souvenir d'en avoir lui-même goûté la terrible grandeur... Une seule fois peut-être, mais qui comptait ! Ainsi se sentait-il uni au magistrat par une similitude profonde et fraternelle. Le Juge, en s'éloignant, sentit qu'un regard sympathique le suivait.

La bruine et l'air frais le surprirent. Il les avait oubliés, et ils l'accueillaient familièrement. Paul Maury s'étonna aussi de l'aspect normal de la ville. C'était l'animation discrète de tous les jours : rien dans

la cite n'avait cessé d'être exactement conforme aux habitudes. Comme c'était curieux d'arriver chez ces vivants avec [161] une souffrance au cœur, une souffrance qui vous donnait, parmi les autres, une taille démesurée, qui vous donnait l'impression de marcher sur des échasses en brandissant, tout seul, un étendard sanglant... Il rentra les épaules, comme pour se faire plus petit, pour échapper au ridicule de cette douleur déprimante, par un temps pareil. Ce rapprochement cocasse lui arracha une espèce de sourire. Et s'il avait fait beau, n'eût-ce pas été plus absurde encore ? Quel temps pourrait convenir à l'expression d'une douleur ? Personne ne se retournait vers lui : il avait réussi à se faufiler inaperçu parmi les piétons anonymes. Il se rassura : il irait discrètement manger un sandwich au *Lion d'Or*. Rien n'avait changé dans la rue, et rien non plus dans sa propre apparence. C'était extraordinaire qu'on pût reparaître ainsi chez les autres, avec l'impression d'être transformé et méconnaissable, et sans qu'aucun signe extérieur n'en avertît personne.

Il prit une rue latérale, s'éloignant du *Lion d'Or* ; il avait besoin d'oxygène. Il erra longtemps, s'arrêtant aux vitrines, s'étonnant de la multiplicité des articles proposés, admirant l'ingéniosité des hommes à se créer ces sortes de besoins, superflus et impérieux, qui sont le ressort même du commerce. Il admira quelques vieilles façades, s'attardant devant quelques expositions d'antiquités bien imitées. La ville était sympathique à travers la bruine. Cela dura longtemps, il avait oublié sa faim. Il songeait que ce devait être bon de sortir ainsi à l'improviste, quand on n'était pas malheureux. Pourquoi ne l'avait-il pas fait plus souvent ? En même temps, une fois de plus, sa souffrance lui parut irréaliste, invraisemblable, imaginaire. Pourquoi aurait-il été le seul, parmi ce grand nombre de gens assurément indemnes, à être touché par un drame inhumain ? Il se sentait protégé, entouré, parmi ces inconnus tranquilles : rien ne pouvait lui arriver, rien n'était arrivé.

Après avoir erré plus d'une heure, il se retrouva devant le *Varanges-Office* et, machinalement, il entra. Le libraire lui tendit *la Nation belge*.

- Un peu trop tard, monsieur le Juge ! Madame Maury vient de passer... Rien de grave ! ajouta-t-il, comme s'il avait perçu [162] une trace d'inquiétude. ... Vous l'auriez surprise à acheter *Modes et Travaux...* et *la Revue de Paris*, comme d'habitude...

Ce « comme d'habitude » évoquait un avenir paisible, refoulait toutes les incertitudes.

- Ah ! non, je me trompe... rectifia l'homme avec un maniérisme amusé, destiné à justifier dix secondes de paroles inutiles.

... Pour *la Revue de Paris*, elle a dit « C'est la dernière fois que je l'achète. » Souvent femme varie ! Si j'ai un conseil à vous donner...

Un instant, le magistrat imagina qu'il allait recevoir publiquement une désastreuse confidence. Son visage se ferma.

- ... Essayez donc *Réalités*. C'est fait, du moins je l'imagine, par une équipe d'Américains installés en France. Ils sont donc évidemment pour l'Europe. De plus, les vérités que cette revue présente sont définitives. C'est une qualité que j'apprécie beaucoup, pour les vérités !... Ah ! je vous signale que madame Maury a d'ailleurs tout oublié sur le comptoir : Ses gants, ses revues... Elle passera les prendre tout à l'heure, je suppose, quand elle s'en apercevra.

Quelqu'un entra. Paul Maury dans l'appréhension de ce que le libraire allait encore expliquer, profita de l'arrivée de l'acheteur pour s'éclipser.

- Nous arrangerons ça un de ces jours ! lança-t-il cordialement. Puis, ayant échappé au danger le plus grave, il comprit. « La dernière fois que j'achète cette revue... » Son projet était donc ferme, sa décision déjà prise. Et pour bientôt ! Désormais, c'était l'évidence même ! Il se trouverait devant le fait accompli. Il pourrait se dire, par la suite, qu'il avait vu, compris et laissé faire, sans avoir trouvé le moyen d'éviter le malheur. Il éprouvait maintenant une autre impression bizarre : celle d'être rapetissé, si méconnaissable, que l'attention des passants allait être attirée sur cet être dérisoire, qui ne demandait qu'à être baffoué. En même temps, une nouvelle vague de colère s'emparait de lui :

l'impossibilité d'accomplir le geste violent et précis, le geste qui réglerait tout, se remit à le torturer. S'il s'en était pris, comme il en avait eu le projet, à l'automobiliste suspect, il se serait libéré, il aurait [163] agi en homme, et même en cas d'erreur, du moins aurait-il gagné d'avoir pu se battre... On peut se tromper, on a le droit de frapper, quand on souffre !

Oh ! comment pouvait-elle le traiter de cette manière ? Elle devait bien savoir qu'il souffrait, que s'il ne réagissait pas sauvagement, cruellement, mortellement, c'était parce qu'il n'était pas tout à fait certain, parce qu'il ne pouvait pas l'accuser d'une trahison si totale, si ignoble, sans avoir la certitude absolue que c'était vrai, qu'elle en était réellement capable. Parce que toute la question était là. Geneviève était-elle capable, non seulement de le trahir ainsi, mais encore de l'abandonner sans prévenir, sans que rien ne se fût passé entre eux qui pût au moins servir de prétexte...

Il avait été trop bon avec elle, évidemment il lui avait trop fait confiance, avait exigé trop peu de comptes ; il ne l'avait pas traitée en esclave, comme la plupart des femmes doivent l'être. Il l'avait laissée sans maître, c'est-à-dire abandonnée à elle-même, et elle avait saisi la première occasion, le premier jean-foutre venu, capable non point de l'aimer, mais de la trainer par les cheveux, de la brutaliser, de la jeter sur un lit... Si c'était cela qu'il lui fallait, eh bien ! elle avait le droit de le demander à un autre, puisqu'il était et resterait incapable de traiter une femme de cette manière. « Le dernier numéro... » Qui sait s'il la retrouverait ce soir ? Ce soir ? Mais qui avait dit qu'il rentrerait ce soir ? S'en aller !... Brusquement, Paul Maury éprouva une envie folle de partir, n'importe où, n'importe comment, et de ne jamais plus rentrer. Il ne pouvait ni ne voulait la chasser, mais elle comprendrait qu'il ne revînt pas : elle savait aussi bien que lui qu'ils n'avaient plus rien à se dire, qu'ils n'étaient plus que deux étrangers, deux êtres qui se seraient connus dans un autre monde et qui seraient désormais sans curiosité l'un pour l'autre. Elle saurait quand même qu'il avait enfin compris, qu'il lui rendait sa liberté, mais qu'il le faisait dans le mépris, et sans doute penserait-elle qu'il s'absentait quelques jours pour lui

laisser le temps de s'enfuir avant d'être jetée dehors. Car, pour agir comme elle le faisait, c'est qu'elle n'avait rien apprécié de son amour, [164] c'est qu'elle ne savait même pas qu'il n'aurait jamais pu la chasser...

Une balle... S'il était assez fou pour se tuer, quelle aubaine pour elle ! Et si jamais l'accident de la roue arrière... Il aurait bien fallu quelques jours de deuil, mais quel *Te Deum* ! On pouvait imaginer la conversation téléphonique : « Chéri !... j'ai une terrible nouvelle à t'annoncer... Mon mari... Un accident extraordinaire... Une roue de sa voiture ... Mort !... Oui !... Tu dis ? Mais oui, mort, tout à fait mort ! ... Le pauvre !... Non il n'a jamais eu de chance !... Oh ! ça me fait un coup, tout de même !... Mais d'un autre côté, ça m'aurait tellement gênée de devoir lui annoncer ... Oui, comme tu dis... Ce n'était pas du tout un mauvais type ... Ça, oui, ça, vraiment inespéré ! ... »

Inespéré, c'est ça : c'est là-dessus que se serait terminée la conversation. « C'eût été mon oraison funèbre ! »

- Qu'est-ce que je puis servir à monsieur le Juge ? demanda le garçon.

Paul Maury fut étonné de se voir assis au *Lion d'Or*, à la place qu'il choisissait habituellement, un peu en retrait de la grande fenêtre, à côté du gros pilier central, face à la Grand-Place. Comment était-il entré ? Était-ce en se parlant seul à voix haute, comme certains vieux messieurs ? Son attitude avait-elle révélé sa misère à tout le monde ?

- Ah ! Vous êtes déjà là ?... fit-il familièrement. Je crois que j'ai été terriblement distrait...

- Excusez-moi, alors, monsieur le Juge, mais je puis vous dire que vraiment ça ne se remarquait pas...

- Alors, tant mieux ! Eh bien, Henri, je vais prendre deux sandwiches et un café. Un filtre !

- Bien, Monsieur. Et les sandwiches, au fromage ?...

- Oui, bonne idée, au fromage !...

rien ne se passait, comme si le monde était encore tout pareil à celui de la veille, comme si personne n'allait lui tenir rigueur de son malheur. Le *Lion d'Or* était presque désert à ce moment. Un groupe de « classes moyennes », l'âme du pays, jouait au [165] billard dans le fond, et les coups secs s'intercalaient entre les bruits des journaux qu'on dépliait çà et là, et le murmure de deux amoureux, à la table du coin.

À nouveau, sa situation lui parut invraisemblable. Il ouvrit distraitemment son journal. Le pont aérien occupait toujours les grands titres, mais pas seul. « À Maurage, une femme avait empoisonné son mari. Elle est arrêtée. La victime est encore en vie, mais son état est désespéré. »

Et s'il en réchappe, se dit le magistrat, saura été inespéré... Pour lui aussi... Ce rapprochement le choqua. En s'y livrant, il avait revu le vilebrequin traînant sur la pierre du garage. Le jour de la roue arrière... La pensée de tout à l'heure lui revint à l'esprit, avec évidence. C'était cela que voulait dire « la dernière fois que j'achète *La Revue de Paris* ». Le mois suivant, un événement inespéré serait survenu : sa vie serait transformée. Elle n'habiterait déjà plus Varanges... Cela ne voulait nullement signifier qu'elle se sauverait. Tout s'arrangerait très normalement...

Sa roue arrière avait été dévissée, il n'en doutait pas. Mais alors ? Alors, c'était un monstre ? Quand et comment aurait-elle fait cela ? Elle qui ne possédait pas la moindre notion de mécanique ! Un complice ? Rien de plus simple en somme, lorsqu'une voiture stationne des heures dans la rue, et souvent dans l'obscurité. Mais qui ? Lui ? Ils auraient décidé cela à deux ? Sa raison refusa de poursuivre, de s'égarer. « Cette femme peut bien aimer quelqu'un d'autre. Mais tu la connais, tout de même ! Tu sais bien qu'elle ne peut avoir eu, ne fût-ce qu'un instant, un projet de ce genre, non pas même sous la forme d'un souhait ! Tu sais bien que si tu penses vraiment cela d'elle, c'est toi qui brises tout, qui rends tout salut impossible ! Et lui... De quel droit

supposer qu'il puisse aller jusqu'au meurtre ? Et pourquoi, pouvant opérer dans la rue, aurait-il couru le risque d'être surpris dans le garage même des *Érables* ? Car c'est au garage que la chose a été exécutée. Aurait été exécutée ; tu dois dire : aurait été exécutée. Tu es Juge d'instruction, voyons !... »

- Voici, Monsieur, dit le garçon.

[166]

Tandis qu'il arrangeait la table, on entendait les rires complices, un peu trop bruyants, des amoureux ...

- C'est de leur âge, n'est-ce pas ? ...

- Bien sûr, c'est de leur âge, dit le Juge.

Et il pensa que quelques jours plus tard, quand tout le monde connaîtrait son aventure, Henri se souviendrait de cette phrase. Une complication sentimentale, à son âge, et dans sa situation à lui ! Et lorsque, par-dessus le marché, on saurait que l'autre avait échangé des faux billets, qu'il était impliqué dans une affaire des plus louches, l'ironie s'en mêlerait. Il y aurait un petit billet de Casimir dans le *Soir* et un entrefilet caustique dans le *Pourquoi Pas ?* Partout où il se présenterait désormais, il ferait songer à cet autre, à ce gentleman faux monnayeur qui s'offrait le luxe de faire échanger ses billets par la femme du magistrat lancé à sa poursuite... Voilà ce qu'elle aurait fait de lui. Et dire que, quelques heures plus tôt, c'était lui, le naïf incorrigible, qui consolait la belle, menacée par une lettre anonyme. Il laisserait dans l'histoire locale, le souvenir du « Juge complaisant », tout comme il y avait le « Juge intègre » !

Lorsqu'il quitta le *Lion d'Or*, le magistrat se dit que plus jamais il n'y rentrerait, plus jamais il n'oserait y rentrer. La caféine produisait déjà son effet. Le malheur lui paraissait plus imminent et plus urgent le geste définitif à accomplir, en même temps qu'il ressentait avec plus d'acuité son incertitude et son indécision. Il eut hâte de rentrer au Palais, de côtoyer des êtres connus, d'entendre des voix amies.

Le greffier lui apprit avec orgueil que, pendant son absence, madame Maury s'était présentée : elle désirait voir M. le Juge, mais puisqu'on ne pouvait préciser l'heure de son retour elle avait bien voulu le charger, lui Van Meyer, de lui rappeler qu'ils avaient une réception à cinq heures, le comité du Monument... Elle avait ajouté qu'ils n'en avaient guère parlé ces derniers jours et qu'elle craignait qu'il ne l'eût oublié. Comme elle était en ville pour de menus achats, elle était venue elle-même, au lieu de téléphoner. Elle avait dit aussi qu'elle mourait d'envie de voir le bureau de son mari.

[167]

- Le Comité du Monument ?... répéta Paul Maury.

Il lui fallut quelques secondes pour se souvenir. C'était si étrangement loin, ces choses arrangées quelques jours auparavant.

- Ah ! oui, mon Dieu ! je l'avais perdu de vue... Ma femme à vraiment bien fait de me le rappeler... Quoiqu'à vrai dire, le mal n'eût pas été grand : je serais quand même rentré...

- C'est ce que je me suis permis de dire à madame Maury répondit Van Meyer. Mais elle a insisté : « Dites-le lui quand même, on ne sait jamais, une course, une réunion... »

- Ma femme est une personne prudente ! acheva le magistrat.

En prononçant ces mots indifférents, il leur donnait, à part lui, une signification âpre et moqueuse Mais en même temps, il était heureux qu'elle fût venue, y voyant une attention réelle ou la crainte de ne pas le retrouver. Peut-être avait-elle voulu lui dire qu'elle l'attendait, qu'elle avait souffert de ne pas le voir au déjeuner.

Ce rappel, en tout cas, résolvait provisoirement un problème. Il fallait rentrer aux *Érables*, il n'y avait plus à tergiverser. Cette réunion, c'était lui-même qui l'avait suggérée, presque imposée. Il fut heureux de n'avoir plus à en discuter pour l'immédiat ; mais, du coup, la perspective d'affronter à nouveau le tête-à-tête lui pesa. « Voilà des semaines, et peut-être des mois, que je retrouve chaque jour cette atmosphère, mais je ne m'en rendais pas compte ! Et il a suffi d'un évé-

nement minuscule pour transformer mon âme. Celui qui m'a fait parvenir cette lettre est un être féroce. Cette lettre nous empoisonnerait même si... Si c'est moi que son auteur poursuit, il persévéra jusqu'à ce qu'il m'ait perdu. Si c'est à elle qu'il en veut, je puis être certain que les renseignements ne me manqueront pas. » Qu'il pût penser cela, presque le désirer, lui parut affreux. Puis, une fois de plus, il se remit à douter : cette lettre l'amenait à tout expliquer dans un sens ; elle suffisait à créer un drame imaginaire, et il s'y laissait prendre comme un enfant ! Car ce n'était peut-être que cela : un attentat à leur bonheur... Ce mot « bonheur » lui fit une étrange impression ; derrière lui, le sourire du portrait redevint un rictus.

[168]

- Enfin, nous avons le temps ! conclut-il, comme s'il revenait sur terre. ... Est-ce que les témoins convoqués sont là ? Je voudrais liquider cette affaire de meule de lin aujourd'hui...

- Oui, oui, ils attendent ! Je crois, monsieur le Juge, que l'assurance va profiter de ce que vous êtes dans votre meilleure forme ! Est-ce que vous savez, monsieur le Juge, que ces sociétés estiment que 90% des incendies qu'elles ont à régler sont volontaires ? Mais comment le prouver ? Tant qu'il n'y a pas de fait délictueux, la loi vient au secours de tous les voleurs !... Je ne me suis jamais habitué à ce que la Justice protège indifféremment tout le monde !

- Il le faut bien ! répondit le Juge. Moi non plus, je n'aime pas me dire que, pour travailler parfaitement, la Justice doit fonctionner comme une machine. Notre rôle est à peu près celui de l'ouvrier qui surveille un métier à tisser : veiller à ce que tout se passe normalement, selon les règles, selon le plan prévu. Nous ne devons même pas être honnêtes, pas plus qu'il ne faut l'être pour argenter une glace : suivre une technique méticuleuse, c'est tout !... Avec cette différence, que si un miroir n'est pas bien argenter, on ne peut pas ne pas le voir, mais qu'un jugement est toujours bon, que la Justice ne se trompe pas ! ...

- Ah ! je vous arrête, monsieur Maury ; parce que je vous connais, et que je ne puis pas supporter ce que vous dites, ni de vous, ni de moi !

Il souriait, mais il y avait en lui quelque chose de tendu.

- ... Nous autres, nous n'avons pas le droit de nous tromper. Je suis, et vous aussi, de la vieille école ! ... Je ne sais pas ce que c'est, l'honnêteté en art, ou peut-être l'ai-je perdue de vue. Mais, dans notre métier, je le sais ! Notre Procureur ne pardonne jamais l'erreur qu'on aurait pu éviter, la négligence, l'indifférence... Je pense que si la justice ne se trompe jamais, celui qui juge sait toujours comment il a jugé ! ...

Le Juge Maury regardait Van Meyer avec attention, avec une affectueuse bienveillance.

- Votre protestation me fait du bien ! dit-il lentement. Je pensais que vous deviez être avant tout un artiste ! ...

[169]

- Ah ! non ! coupa le greffier, sur un ton indiquant une conviction défensive. ... Comme greffier, je suis sûr d'être dans la ligne juste, sur de la valeur de ce que je fais, de ma collaboration... Ici, je suis sur de ma vie. Quand je peins, c'est l'incertitude. Je ne pourrais pas être heureux, si je n'étais qu'artiste !...

Il ajouta encore :

- C'est un grand honneur de travailler avec vous...

Au bout d'un moment, Paul Maury répondit :

- Je le voudrais, du moins...

Cette conversation le ramenait brusquement dans des contrées que depuis des mois il s'interdisait. Il s'était aperçu, pendant que Van Meyer exprimait ses réflexions simples, directes, profondes aussi, qu'il ne se souvenait pas du dernier échange de pensées, de sentiments réels, qu'il avait pu avoir avec Geneviève. Il se souvenait que, depuis longtemps, il n'osait plus faire la moindre allusion, devant elle, au sens de sa profession, à sa grandeur ; il n'aurait même plus osé parler de

son idéal. Elle ne l'aurait pas contredit, elle ne l'avait jamais fait. Mais l'ébauche d'un sourire, un clignement d'yeux, un mouvement de la chaise, ou simplement une réponse limitée à quelque partie de sa phrase et négligeant tout le reste, l'avaient averti plus d'une fois qu'il ne fallait pas continuer. Son être profond l'intéressait moins qu'il n'intéressait son greffier Van Meyer. Depuis des mois, d'interminables mois, il était seul. Il lui fallait ce sinistre novembre pour s'en apercevoir. Il se disait encore qu'on ne retrouve pas son chemin en reprenant sa marche en sens inverse, qu'il serait seul désormais, indéfiniment seul, et que si sa vie professionnelle n'était plus qu'une fidélité insensée à un moment élu de son adolescence, le sens de sa vie d'homme n'était plus qu'une fidélité solitaire à un être devant qui l'homme qu'il était n'avait jamais compté, ou du moins ne comptait plus. La grandeur, l'honnêteté, la fidélité, ne sont que des chevauchées délirantes, lorsque le Témoin, le grand Témoin, s'est détourné.

Un moment s'était écoulé. Van Meyer avait respecté ce silence qu'il ne comprenait pas.

- Oui, je voudrais bien... reprit lentement le juge ; ... et pour [170] tant, la seule chose qui soit vraiment requise de nous, c'est que nous ne soyons pas malhonnêtes... On rêverait d'autre chose ...

- À mon âge, on se dit que ce n'est déjà pas si mal ! ...

- C'est vrai, conclut le Juge, qui ajouta en souriant : ... Par exemple, le temps de nous faire ces réflexions est pris aux témoins et à notre travail... Vous avez peut-être bien raison, vous, le sage ! ...

Et, tout en faisant entrer les témoins, il se disait que des conversations et des problèmes semblables lui étaient désormais interdits. Un problème dont on ne peut parler à personne est, par définition, absurde, sinon anormal. Van Belmont le penserait sûrement. Avec Geneviève, il avait espéré conserver son âme telle qu'il l'avait reçue. Cette âme devait aujourd'hui l'énerver, l'exaspérer : n'ayant pas évolué, elle était devenue absurde et puérile. Ce n'était pas Geneviève, mais la vie, la condition humaine, qui lui ordonnaient de se taire. Et c'était juste ! Comment mourir avec une âme jeune ? Il fallait s'y préparer long-

temps à l'avance ; il fallait tuer son âme le plus tôt possible ; cela faciliterait tout ! Le dernier soupir, qu'était-ce d'autre qu'un renseignement pour l'état civil ?... Il s'était étonné, la veille, de l'art de vivre de Van Meyer. Ce n'était pas cela ! Van Meyer possédait simplement l'art de mourir, un grand art de mourir. Et Geneviève aussi. Et après tout, si l'on y regardait mieux, cela pouvait procurer bien des agréments, l'art de mourir ! Lui, Paul Maury, qui ne voulait pas mourir, il réussissait admirablement à ne pas vivre ! C'est cela qui lui avait fait perdre Geneviève : son art de ne pas vivre. Avec l'autre, Geneviève, sûrement, le prenait en pitié ; ils devaient se dire : « Tâchons de ne pas lui faire trop de mal, c'est un brave garçon ! » Oui, Geneviève disait cela, en d'autres termes peut-être, mais elle avait bien dû l'exprimer ! Même si ce soir elle lui demandait pardon, s'expliquait, lui revenait tendrement, y aurait-il quelque chose de changé ? Quelle puissance au monde pourrait faire que sa vie ait un sens ? Alors, pourquoi ne pas s'en aller tout de suite ?

Mais l'entrée des témoins le replongea dans l'immédiat.

[171]

Le juge Maury. roman.

Chapitre X

[Retour à la table des matières](#)

Cinq heures approchaient. Le soir était tombé, imprégné de pluie. Depuis longtemps, aux *Érables*, toutes les lumières brillaient. Madame Maury attendait ses invitées, anxieuse, tendue. Il lui semblait que, si rien de fâcheux ne survenait avant leur arrivée, elle retrouverait la sécurité, peut-être jusqu'au lendemain. Si elle pouvait encore gagner douze heures, au maximum vingt-quatre, les portes s'ouvriraient. Elle échapperait à cette main qui voulait lui fermer l'accès à la liberté.

L'auteur de la lettre anonyme se profilait derrière elle, un peu sur la gauche. Comparées à cette menace, les difficultés pouvant survenir du côté de Paul lui paraissaient négligeables. Pour échapper provisoirement à son ennemi, elle s'efforçait de le tromper par des subterfuges. Il fallait que tout pût se passer, ce soir, comme si rien n'était, comme si elle suspendait *sine die* la réalisation de son projet, comme si, vraiment, elle avait tout le temps devant elle. Il fallait lui donner le change ; le moment venu, elle agirait avec la promptitude de l'éclair.

Tout à coup elle s'aperçut que dans sa panique, à Varanges, elle avait oublié d'appeler Jean une dernière fois. Elle comprit qu'elle avait jusque-là décidé seule de l'avenir, et que, s'il n'était pas question de douter de son ami, il fallait bien tout de même [172] qu'il approuvât son plan. Louise était toujours occupée à la cuisine. Téléphoner constituait une imprudence, mais une imprudence qui ne durerait que quelques instants : il lui fallait la certitude qu'il était là, tout proche d'elle, qu'ils étaient d'accord ; ensuite, elle reprendrait son jeu impassible.

O bonheur ! Jean répondit...

- Enfin, vous voilà ! dit-elle à voix presque basse, la gorge serrée, et sur un ton qui exprimait à la fois la joie et le reproche. ... Merci d'être là ! Je mourais d'angoisse ! ...

Ses jambes flanchaient. Elle s'appuya au mur. En quelques mots, elle expliqua les événements et son épouvante d'avoir à supporter cette situation plus longtemps. Elle le rejoindrait demain à la première heure.

L'homme eut enfin l'occasion de répondre : dès les premiers mots, elle sentit qu'il résistait. Elle dut faire effort pour réprimer un mouvement d'impatience, et elle en fut peinée. Les commentaires de Jean s'étiraient, se compliquaient ; toute cette malveillance, disait-il, ne ferait que précipiter leur bonheur, les dispenserait d'avoir à prendre de pénibles initiatives... C'était « providentiel ». À peine avait-il prononcé les premières syllabes du mot, il souhaita pouvoir le remplacer par un autre, mieux adapté aux circonstances. Geneviève s'en aperçut, mais il fut bien contraint d'achever, n'en ayant trouvé aucun qui lui parût préférable. Donc, c'était « providentiel », et, *précisément à cause de cela*, il ne fallait pas commettre d'impair. Elle ne pouvait quitter ainsi le toit conjugal, sans s'exposer à de sérieux ennuis. Il lui proposa un rendez-vous pour le lendemain, car, de son côté, il avait également de bonnes nouvelles à lui annoncer. Il avait enfin une adresse stable, probablement même définitive. C'était en tout cas un magnifique appartement. Et il lui demandait d'en retenir l'adresse : 123, avenue des

Vikings. Il la lui fit répéter. Elle s'y prêta de mauvaise grâce, mais il tint bon.

Madame Maury avait toujours été convaincue que Jean était somptueusement installé, et l'allusion à cet appartement lui paraissait assez superflue. Elle le remercia néanmoins pour l'adresse, et tenta de nouveau d'obtenir la promesse qu'elle n'aurait plus [173] à rentrer aux *Érables*. Jean n'acquiesçait pas. Elle s'énerva.

- Si vous saviez, fit-elle suppliante... vous n'hésiteriez pas ! ...

Mais il résistait toujours ; la conversation traînait en longueur, le ton se faisait, de part et d'autre, plus désagréable.

- Enfin, conclut-elle, je n'ai plus le choix, mes nerfs sont à bout. J'ai peur, atrocement peur ! Coûte que coûte, je me rendrai libre ! Veillez sur moi ! fit-elle en guise d'au revoir.

Et elle raccrocha. A peine l'eut-elle fait qu'elle se reprocha de n'avoir pas eu un mot affectueux. Cette prudence, cette modération de Jean, la désappointaient. « C'est simplement qu'au téléphone, on ne peut pas se rendre compte ! » se dit-elle. Demain, quand ils seraient ensemble, les décisions seraient bientôt prises. Demain, le geste définitif serait accompli.

Elle avait l'impression de se trouver devant un précipice profond, mais étroit, et dont l'autre bord était en contrebas. Le saut qu'elle aurait à faire était à sa mesure, dans le sens de l'aller, tout au moins... Quant au retour, il n'y fallait pas songer ; le saut en sens inverse serait impossible. Au moment décisif, elle fermerait les yeux une seconde et se retrouverait dans les bras de Jean Fontenelle. Alors ce serait fini.

Geneviève Maury regarda furtivement autour d'elle : rien ne s'était passé. Probablement, ce coup de téléphone n'avait pas trop attiré l'attention. Et maintenant, il fallait que personne ne pût se douter...

Elle portait la toilette qu'elle avait fait admirer la veille à son mari. Aucune de ces dames ne la connaît encore, se disait-elle. Elle conviendra très bien.

Louise, enfin, se montra. Elle avait revêtu la robe offerte par sa patronne, une robe de fine toile brune, passementée de vert émeraude, et qui révélait une femme qu'on n'eût point soupçonnée sous ses habituelles défroques.

- Je n'ai pas mis les bas que vous m'aviez donnés, fit-elle, parce que je n'ai pas encore pu m'habituer au nylon ; le contact m'en est désagréable ; mais je me suis permis d'en prendre une [174] autre paire, en soie, dans votre tiroir. Ils ne font pas trop mal, n'est-ce pas ?...

Louise lui avait toujours paru ignorer qu'elle eût un corps.

- J'ai trouvé aussi une ancienne paire de souliers, ajouta-t-elle, ... pour avoir des talons hauts !

Elle montrait ses jambes jusqu'à mi-cuisse, comme une gamine.

- C'est magnifique, Louise !

- N'est-ce pas ? dit-elle. J'ai le même corps que vous...

Elle virevolta, sans insister, se passant les mains sur les épaules, la poitrine, les hanches.

- Il n'y aurait pas un point à changer... Quel compliment vous me faites de m'offrir cette robe ! Je vous en serai toujours reconnaissante !...

Madame Maury ne savait s'il s'agissait d'ironie ou d'ingénuité. C'était toujours ainsi : dès que Louise prononçait une vraie phrase, on lui découvrait au moins deux significations, la première agréable, la seconde... « J'ai le même corps que vous » était un hommage sans doute, mais plutôt déplaisant. Même si elle l'avait dit naïvement, il était gênant d'imaginer que des milliers de femmes pourraient ainsi porter cette robe, sans une retouche, que ces milliers de corps seraient presque interchangeables... Louise masquée, avait la même démarche qu'elle, et remporterait les mêmes succès. En quoi différaient-elles donc ? Louise, avant son accident, devait avoir eu de beaux traits. Mais il restait, bien sûr, la personnalité ! Elle se souvint alors de sa

phrase, le matin même dans sa lettre à Hélène : « Pour la première fois, je n'avais plus de cerveau. » En langage de cette minute, cela voulait dire : « Pour la première fois, j'étais une de ces milliers de femmes. » Cette pensée l'humiliait. « Une de ces milliers de femmes que je ne veux pas être ! » Elle fit un effort pour se dégager de cette pénible impression et dit en badinant :

- C'est ainsi que vous réduisez Dieu à votre merci, Louise ! Je commence à comprendre. Il doit être très content de vous voir aussi jolie ! Eh bien, oui ! vous conserverez cette robe ! ...

- Merci, Madame. Mais ce n'est pas ainsi que je réduirai Dieu. Lui seul le sait. Et il sait qu'aucune force au monde ne [175] peut m'empêcher de me dresser contre lui, contre son injustice. Je le mets au défi de m'empêcher d'agir !

Elle avait dans les yeux le même éclair sauvage que le matin, et c'était bien la même voix d'hallucinée. « Non, vraiment... Là, je ne lui ressemble pas ! » se dit Geneviève.

- Vous me faites peur, Louise. Calmez-vous ! Nos invitées seront bientôt là. N'oubliez pas le tablier blanc...

Habitation conçue par le docteur Van Meenen pour la vie simple de la campagne, *Les Érables* ne comportaient pas de salon. La salle à manger servait également de pièce commune et, fort spacieuse, supportait d'être partiellement aménagée en salon. C'était une pièce rectangulaire, mais pas exagérément allongée. Quand on y pénétrait par le large corridor que madame Maury appelait le hall, une immense cheminée, dont le manteau était prévu pour permettre de très beaux feux de bois, occupait une grande partie du panneau opposé. A gauche, presque au milieu du mur, et mêlée aux meubles, une porte simple, qui communiquait avec la cuisine. A droite, une immense baie longue et basse buvait l'allégresse du soleil et la mélancolie des jours gris. Exposée au sud-ouest, elle accueillait directement, les soirs d'au-

tomne et d'hiver, la lumière du crépuscule. Ouverte sur le jardin et sur le ciel, elle constituait une sorte d'immense tableau, couleur et vie des saisons. Mais, dès que la nuit tombait, cette grande surface obscure devenait menaçante.

Une fois seule, madame Maury imagina que son ennemi, ou peut-être, qui sait, son ennemie, pouvait être en ce moment même dans le jardin, s'amusant d'elle, à épier sur son visage ou dans son allure les effets de la peur, ricanant et préparant de nouveaux coups. Peut-être l'avait-il observée, tout au long de sa conversation téléphonique. Geneviève Maury se composa un visage impassible, plutôt satisfait, et s'approcha lentement pour tirer les stores. Elle prit tout son temps, et les lourds rideaux ocres se rapprochèrent, étalant de larges bandes brunes, disposées suivant la ligne d'horizon, comme des nuages stylisés.

[176]

La sonnerie de l'entrée la rendit à la réalité. « Elles étaient là ! Les premières d'entre elles, tout au moins... Sauvée, sauvée pour ce soir ! » Sa joie lui fit négliger l'appréhension qu'elle aurait pu éprouver en recevant aux *Érables* ces dames de la meilleure société de Varanges.

La maison s'emplit de murmures, d'exclamations, de propos inachevés. Ces dames n'étaient encore que deux, mais c'était la Présidente, madame Leman, épouse du bourgmestre de Varanges, personne d'une cinquantaine d'années, blonde et rubénienne, habituée à remorquer toute la gent féminine du pays, - et madame Levêque, trésorière du comité, femme du pharmacien le plus prospère de la cité, élancée, brune et tranquille, et qui, sans nul doute, parviendrait tout à l'heure, au moment choisi, à parler de la distinction de madame Auriol. La maison, déjà, était comme envahie. Madame Maury se félicitait de ce bruit, de ces présences, de cette vie qui triomphait de l'angoisse...

- Ah non ! je n'ai pas eu de difficulté à trouver *Les Érables* ! dit madame Leman. C'est une maison qu'on voit très bien de la terrasse du château, là-bas... Vous savez, ils ont toujours eu quelque chose

contre cette route qui passe devant chez vous et qui leur a coupé le fond de leur parc. Alors, à tous leurs invités, ils montraient au loin votre maison comme un signe des temps...

- Ah ! fit madame Maury, distraitement étonnée.

- Le vieux comte de Vairon, que Dieu ait son âme ! reprit la Présidente, ... quand on lui conseillait de planter un rideau d'arbres qui eût refait l'unité de son parc, s'écriait : « Jamais. Ça me blesse, mais ça ne me gêne pas. Je ne sens pas les regards des manants ! Le roi de France ne voyait pas la racaille encombrant les escaliers de Versailles ! » Puis, il se taisait pendant une bonne heure.

- Ah ! ne vous asseyez pas là, prenez plutôt ce fauteuil ! Nous serons mieux autour du feu, protesta madame Maury, qui, heureusement, ne songeait pas à s'assimiler aux visiteurs de Versailles. ... Je serais bien heureuse de vous entendre parler de ce grand [177] homme de chez nous, de ce châtelain que je me représente comme un prince de Ligne ! ...

- De ce philanthrope ! précisa madame Levêque, ajustant sa robe sur ses jambes parfaites.

Elles éclatèrent de rire, voulurent se reprendre, mais, en un dixième de seconde, sentirent qu'elles pouvaient continuer.

- Eh bien ! reprit madame Leman, ... ce n'était pas absolument un vieil ours. Mais il avait cessé de vivre à la Révolution française. Il ne pouvait imiter que les rois. Et encore ! Il s'arrêtait à Léopold II. Mais si je continue, nous allons nous égarer !... Alice de Vairon, donc, était l'amie d'une de mes sœurs. Amies de pensionnat ; nous n'étions pas de son monde, évidemment, mais amies quand même ! Elles n'ont pas le choix, les malheureuses. C'est à force de souffrir dans ce milieu, qu'Alice s'est tournée vers les autres. C'était une apôtre. Si elle avait eu de la religion, je dirais : une sainte ! ...

Et, s'adressant à madame Maury :

- ... Vous serez étonnée, quand vous vous pencherez sur son souvenir, de voir quelle femme c'était ! ...

- Sans son père, si je comprends bien, elle eût vécu plus normalement, dit madame Maury.

- C'est à voir... Qu'est-ce qu'une vie normale ? demanda madame Levêque.

- Oui, oui, on se comprend ! fit la Présidente. ... Elle aurait pu avoir bon cœur, être généreuse, et tout de même, ne pas aller jusqu'à la statue...

- Oh ! vous me donnez froid dans le dos ! dit madame Levêque, qui paraissait comprendre soudain à quelles complications elle avait échappé. ... Quelle chance d'avoir eu un père débonnaire !... Et dire que j'avais toujours pensé que c'était le contraire...

- Moi aussi ! fit madame Maury.

- Ah ! si le comte vous entendait ! Et si Alice savait qu'on va la déifier dans cet esprit-là ! J'espère qu'elle nous le pardonnera... reprit la Présidente. Ce qui m'effraie quand je pense à cette chère Alice, c'est que, pour elle, tout cela fut authentique. Elle [178] n'a pas joué sa vie. Elle était réellement bonne, généreuse. Elle a été le jeune homme riche qui a suivi le Christ sans demander l'éternité !

Au fond de la pièce, préparant les tasses, Louise s'attardait.

- Vous pensez qu'elle n'était vraiment pas croyante ? demanda madame Levêque. On l'est toujours un peu...

- Non, elle ne croyait pas. Avec un père pareil, comment croire au Père Éternel ?

- Est-ce qu'il portait la barbe ? demanda Geneviève Maury.

- Évidemment ! Tout juste celle de Léopold II. Vous savez à qui il ressemblait ? Un peu à Dieu le Père dans Verts Pâturages, reprit madame Leman. Vous imaginez ? Si elle avait cru en Dieu, saurait été pour le haïr ! ...

Un bruit de porcelaine entrechoquée attira l'attention de ces dames vers Louise. Celle-ci ne parut guère s'en soucier, et s'en fut avec la

même aisance que si elle venait de se comporter de la plus discrète façon.

- C'est partout comme ça ! commenta madame Levêque. On ne sait même pas d'où elles viennent. Vous savez d'on elle sort, la vôtre ?

- Pourquoi pas ? fit brièvement madame Maury ; et, enchaînant au plus vite : ... Mais il me semble que j'ai vu un portrait du comte de Vairon sans barbe ! ...

- Ah ! oui, vers la fin de sa vie. Une maladie... Il a vécu ses dix dernières années comme un Romain. Ses enfants et les domestiques le virent ainsi pour la première fois tel qu'il était : un homme comme un autre. Il continuait à parler et à raisonner comme avant, et cela ne lui ressemblait plus. Il venait d'ôter son masque. C'est alors qu'Alice a commencé à s'affirmer, prenant peu à peu cet ascendant qu'elle avait fini par avoir sur toute la maison, sur quiconque l'approchait.

Une bûche à moitié consumée se brisa avec une belle flambée dense et parsemée d'étincelles, qui s'éleva comme un groupe de danseuses rouges. Les trois femmes contemplèrent ce jeu des éléments.

- C'est affreux, ce que vous dites là ! conclut Geneviève.

[179]

Cette histoire, elle ne savait comment, lui rendait Jean irréel, l'éloignait d'elle d'une distance infinie.

- Mais non. Si bizarre que cela vous paraisse, j'adorais ce comte de Vairon. C'était une force de la nature. Alice, sur le mode opposé, lui ressemblait tellement ! Pour vous autres, croyants, ajouta-t-elle en s'adressant à madame Maury, cet héroïsme est peut-être plus facile à comprendre...

Madame Maury, étonnée de s'entendre qualifier de croyante, ne sut comment réagir. Elle apprenait ainsi quelle étiquette on lui collait en ville. Quand on connaîtrait son aventure, on ne l'en accablerait que davantage ! Ces dames se souviendraient de cette conversation et l'évoqueraient entre elles pour apprécier son hypocrisie. Mais com-

ment leur dire qu'elle ne croyait presque plus ! Cela semblait si étrange à exprimer !

On sonna.

- Mon mari ! s'écria Geneviève.

- Ah ! oui, c'est vrai. Il n'est pas encore là ! constata madame Leman. ... Et lui qui a tellement insisté !... Nous comptons bien qu'il ne nous laissera pas tomber ! On le voit si peu. On vous voit si peu, à vrai dire ! ...

- Ah ! c'est un homme charmant ! fit madame Levêque. On l'apprécie, au Palais. Je sais cela parce que nous avons la clientèle du personnel. Ces derniers jours...

- Je crois que ce n'est pas encore lui ! lança madame Maury, épouventée de ce qu'elle allait apprendre.

Pendant un instant, elle fut l'accusée dont on arrache le premier ongle.

- Non ! fit madame Leman. Je devine la voix de madame Thiebaut... Vous disiez donc que, ces derniers jours, le Juge Maury...

Un deuxième ongle !

- Ah ! oui. Eh bien ! ces derniers jours, et encore aujourd'hui, il a remporté des succès qui le classent parmi les meilleurs juges d'instruction qu'on ait eus à Varanges. C'est vraiment triomphal !

- Oh ! fit madame Maury, enjouée, et se réveillant du cauchemar... Elle sentit à nouveau le pincement de ses souliers neufs.

[180]

- Comment ? Vous ne le saviez pas ? interrogea madame Levêque.

- Voilà... se hâta de dire madame Leman, ... c'est un modeste, j'en étais sûre. Mon mari est un type dans le même genre. Il était bourgmestre depuis deux heures que je ne le savais pas encore ! ... S'il avait pu me le cacher, je ne l'aurais jamais su ! J'aime ces hommes-là !...

- Vous permettez ? fit madame Maury, quittant la pièce. Si vraiment ce n'est pas mon mari...

Des journées triomphales ! Voilà ce qu'il en avait fait, de ce chagrin ! Elle qui le croyait détruit, anéanti... Triomphales ! ... C'était bien ce que Jean avait dit ! Ces gens-là dresseraient procès-verbal à leur mère !...

Quand elles furent seules, madame Levêque ne put s'empêcher, promenant ses regards sur les meubles, de dire :

- Elle a du goût, pour une intellectuelle. Où a-t-elle déniché tout ça ?...

Madame Thiebaut entrait, imposant un reflet de soie gris perle. Ses cheveux, maintenant argentés, avaient dû être châains. Mais son visage et sa démarche étaient encore bien jeunes. Madame Maus, épouse du nouveau médecin de Vairon, d'une trentaine d'années, pas encore très sûre d'elle-même, mais magnifique en grenat, la suivait ; c'était elle que ces dames chargeaient des correspondances et des démarches courantes.

- Comme j'étais avec la secrétaire, dit madame Thiebaut, j'ai pensé que vous seriez bien forcée de nous répéter tout ce que vous avez déjà dit...

Mais elle n'insista pas. L'admiration s'emparait d'elle.

- Quels changements, ici ! s'écria-t-elle. Quelle réussite ! Chère madame Maury, c'était très bien du temps des Van Meenen, mais j'oserai dire que c'est encore mieux. A cent pour cent dans mes goûts. Oh ! reprit-elle, s'adressant à toutes, ... je ne pourrai rien faire de sérieux avant que vous ne m'ayez expliqué...

- Oui, n'est-ce pas, c'est magnifique... ajouta madame Leman.

- Et intime... insista madame Levêque.

- Ça me fait penser que je ne vois pas M. Maury, constata [181] madame Thiebaut. ... Tant mieux ! Nous avons un peu de temps de-

vant nous. Avez-vous remarqué comme les hommes nous gênent, quand il s'agit de choses sérieuses ?...

- Mais mon mari sera là dans quelques instants ! fit Geneviève.

Elle commençait à s'inquiéter de ce retard. Mais madame Thiebaut, profitant de ce qu'on était encore debout, commençait son inspection.

- C'est ma maladie ! Et comme mon mari, au cours de ses ventes, déniché partout des meubles qui en valent la peine, j'ai fini par me passionner, moi aussi. Agréable maladie, n'est-ce pas fit-elle, s'adressant à madame Maury, pour qui elle éprouvait une sympathie soudaine...

Elle l'entraînait à gauche de la cheminée, vers l'horloge, dont le cadran, en étain et en cuivre, s'inscrivait dans une gaine massive et robuste, du XVII^e siècle, à panneaux sculptés de l'époque.

- Typiquement flamande, fit madame Thiebaut, admirative. ... Regardez comme c'est trapu, assis, irrenversable. Je puis affirmer qu'elle n'a pas été découverte dans notre région. Elle vient certainement de quelque part en Flandre ! ...

Geneviève Maury acquiesça en souriant.

- En effet, dit-elle, tout en se demandant avec effroi si madame Thiebaut n'allait pas découvrir où et en compagnie de qui elle l'avait achetée.

- C'est vrai, ajouta madame Levêque, ... on ne craindrait pas de voir des enfants jouer autour ! Nous en possédons une presque identique, mais plus frêle.

Déjà madame Thiebaut, se faufilant entre les clubs, était parvenue de l'autre côté de la cheminée.

- C'est curieux comme ces fauteuils modernes s'harmonisent à l'ensemble ! La cheminée est comme vous l'avez trouvée, je crois. Je n'avais jamais remarqué qu'elle fût carrelée de bleu ! ...

Mais déjà elle s'extasiait devant une presse à linge couonnant un bahut très étroit, de style Renaissance.

- Oh ! ça c'est une pièce de musée. Vous n'en trouverez pas une dans toute la région, sauf peut-être dans quelque vieux [182] château. Et cela aussi est flamand... à moins que ce ne soit hollandais... Non, pas hollandais, il y a des incrustations d'ébène ; mais elles ne sautent pas aux yeux. Je crois finalement que ce pourrait être brabançon...

- Ça, alors ! s'exclama madame Leman, ... on croirait entendre le guide !

Enthousiasmée, madame Thiebaut abordait le panneau suivant, occupé par un buffet à quatre portes, à panneaux simples. Au-dessus, un vieux rouet, et des pots de grès.

- Ceci est plus rustique, continuait-elle. Mais vraiment, vous en êtes pour le Renaissance. Ça me rappelle quelque chose... Où ai-je déjà vu ça ? Attendez... attendez. Je l'ai sur le bout de la langue... C'est ça, au Musée Plantin !

- Mais vous connaissez tout ? intervint madame Levêque.

Madame Maury et madame Maus se taisaient, chacune ayant ses raisons. Madame Thiebaut continuait :

- Oui, c'est bien ça. Au Musée Plantin, à Anvers, ou à La Biloque, à Gand. C'est un meuble de cuisine. De grande maison, bien sur. Quel chêne, quelle simplicité, quelle splendeur !... Mais si vous voulez un conseil, je mettrais plutôt de l'étain que du grès, là-dessus.

Et, prenant le bras de madame Maury, elle lui déclara :

- Je vous adopte. Vous viendrez chez moi. Nous ferons un échange. D'ailleurs, j'ai un cadeau tout préparé pour vous. Ce vieux libéral de Van Meenen n'a jamais voulu de crucifix sur la tablette de sa cheminée. Regardez comme c'est vide ! J'en possède un magnifique, en ivoire sur ébène, et les bras dans l'axe du corps, fort janséniste. Mais, pour un crucifix, le jansénisme est élégant. Je vous le donne ! Ce sera une merveille ! D'accord ?

- Oui ! fit Geneviève, ... mais je suis confuse, Madame...

- Taisez-vous ! Ce sera une joie.

Elle s'apprêtait à continuer ses commentaires, mais madame Le-man intervint gentiment.

- Maintenant, je proteste ! dit-elle. Il nous reste beaucoup de choses à admirer, mais ce sera pour la prochaine fois. Nous sommes d'une indiscretion... Mais, dites-nous, qui étaient donc [183] ces Van Meenen dont vous parlez ? Cela intéresserait peut-être aussi madame Maury...

- Vous ne vous en souvenez pas ? dit madame Thiebaut. Il est vrai qu'on oublie vite, et que Varanges est tout de même loin. Van Meenen était simplement le médecin de Vairon. Je l'ai naturellement bien connu, puisque mon mari était le notaire de la famille. Famille sans plus d'histoires que les autres, d'ailleurs, sauf que le docteur Van Meenen était resté veuf assez jeune, avec trois filles. Je me souviens de sa femme. C'était une personne très belle, silencieuse et énigmatique, d'allure princière, et qui, je crois, se souciait assez peu du bonheur des autres. Et, figurez-vous, la fille aînée lui ressemblait, en plus beau encore, physiquement, et pour le reste, en pire ! Ce n'était plus une princesse, mais une vraie déesse ! Au pensionnat déjà, l'humanité entière était à son service. Je me souviens qu'elle épousa un jeune médecin... voyons... comment s'appelait-il donc ? Remiè... Remières... Non, Ronquières, c'est ça ! Maurice Ronquières ! Charmant garçon, d'ailleurs. Sitôt mariée, Élisabeth - ainsi se prénomrait la déesse - fit une sorte de neurasthénie, fut soignée comme presque toujours en pareil cas, et revint plus énigmatique, plus poseuse, plus indifférente que jamais. Entre temps, le docteur Van Meenen était mort, et le docteur Ronquières s'installa ici, aux *Érables*, avec sa femme. La seconde fille avait épousé un médecin, elle aussi, j'ai oublié son nom, - et la troisième, Francine, assistante sociale, est aujourd'hui encore attachée au Parquet de Varanges. C'est elle qui élève l'enfant des Ronquières. Parce que, j'ai oublié de vous le dire, le docteur Ronquières et sa femme furent arrêtés par la Gestapo au début de 1943. Ils avaient hébergé un aviateur anglais, qui, arrêté, les aurait dénoncés, pour se tirer d'affaire. On n'eut jamais de nouvelles précises d'Élisabeth. On prétend qu'elle redevint neurasthénique en Allemagne, et qu'elle serait maintenant

dans une maison de santé, vivant définitivement en marge de la réalité. Mais le docteur Ronquières, on le sait, a été fusillé.

- C'est effrayant ! dit madame Levêque, ... une telle dislocation ! ...

[184]

- Et vous n'avez pas peur d'habiter aux Érables ? demanda madame Leman. ... C'est une maison qui a sûrement porté malheur aux Van Meenen ! ...

- Je ne suis pas superstitieuse à ce point ! répondit Geneviève. Mais elle pensait que son ennemi inconnu l'entendait peut-être, et qu'il eût été plus sage de ne point le défier. Cet inconnu qui, en ce moment même, devait être embusqué quelque part, en train de ricaner, l'empêchait de participer vraiment à cette aimable réunion. Toutes ces dames étaient charmantes. Comme c'eût été simple, s'il n'y avait pas eu cet amour ! S'il n'y avait pas eu Jean ! Est-ce que cette aventure avait été vraiment nécessaire ? Pourquoi s'être ainsi lancée dans une histoire qu'en cet instant même elle était bien près de tenir pour une simple étourderie. Comme tout eût été simple si elle était restée fidèle !... Mais cette pensée lui parut sacrilège. Elle se leva brusquement et se sentit perdre le contrôle d'elle-même. Elle allait crier, mais elle parvint à se ressaisir :

- Prenons plutôt un gâteau, dit-elle. Si seulement Paul pouvait arriver ! Le personnage sinistre était là, tout près, il l'épiait, il voyait tout, et sans doute se préparait-il à porter le coup décisif ! Ce serait d'un instant à l'autre. « Paul, je t'en prie, reviens vite ! » lançait-elle du fond de son âme, terrorisée...

- Ah ! ma ligne ! ... s'exclama madame Leman. ... Et pourtant, je ne vais pas résister ...

- Et la mienne, alors !... fit madame Thiebaut. ... Nous jeûnerons demain ! Beaucoup de citrons...

- Non ! Ne résistez pas ! conseilla Geneviève. Les mots qu'elle entendait lui paraissaient irréels ; cette conversation appartenait à un autre monde. Elle ne reconnaissait même plus sa propre voix. Les sons

lui parvenaient lointains, comme étouffés. Allait-elle avoir une crise de nerfs, ici, devant ses invitées ?

- Délicieux ! affirma madame Leman. J'ai honte de le dire, mais je ne me corrigerai jamais de ma gourmandise ! ...

- J'ai pourtant entendu raconter dans le village, enchaîna madame Maus, que ce ne serait pas l'aviateur anglais qui les aurait dénoncés...

[185]

- Oui ! fit madame Thiebaut, sur un ton qui semblait dire : « je suis au courant, moi aussi, mais je crois qu'il vaut mieux ne pas parler de ces choses ».

- Ah ! vous aussi ? demanda madame Levêque.

- Choisissez ce panaché vert tendre, conseilla madame Maury à la femme du médecin, comme si elle restait étrangère à la conversation. Elle éprouvait l'impression de se promener parmi elles nue et grelot-tante, et, par miracle, elles ne l'avaient pas encore remarqué ! D'un moment à l'autre, elles allaient voir, et comprendre !

- Vous croyez ? Ils me tentent tous !

- Oh ! il faut apprendre à choisir parmi ses tentations ! intervint madame Leman. Vous voyez que madame Maury a déjà choisi ! ...

- De grâce !... fit Geneviève, lançant en badinant un cri de détresse.

- Le vert, le vert tendre...

« Cette madame Leman savait tout, se dit Geneviève ; elle joue avec moi, comme le chat avec la souris !... Si Paul pouvait entrer ! ... »
« Jamais plus je ne les subirai, se dit-elle encore, en guise d'encouragement ; tenons jusqu'au soir. »

- Je me demande quand même où peut bien s'attarder mon mari !... dit-elle, soulagée de pouvoir exprimer son inquiétude.

- Évidemment, un notaire finit par savoir bien des choses sur les drames familiaux, reprit madame Thiebaut, dédaignant le badinage, ... mais je n'ai jamais pu croire que l'épouse elle-même...

- Que dites-vous ? fit madame Leman, comme si elle venait d'entendre un juron.

- Eh bien ! ce que j'ai dit... répéta l'autre. Ce bruit a couru. Mais je n'ai jamais pu le croire, précisément parce qu'il n'y avait pas de raison. Il n'y avait pas d'autre homme en jeu... De cela, mon mari était certain, absolument certain. Ce doit avoir été une pure calomnie, comme le bruit selon lequel le docteur Van Meenen s'était suicidé... La méchanceté des hommes, je veux dire, des hommes et des femmes, est sans bornes...

- Et s'il y avait eu un homme, vous croyez que... Vous nous jugez bien mal !... protesta madame Maus.

[186]

- Quand il y a un autre homme, tout est possible, acheva la femme du notaire. N'est-ce pas votre avis, madame Maury ?

Cette question était affreuse. La poser ainsi, devant tout le monde, était d'une sadique. « Ces femmes sont d'horribles mégères, pensa-t-elle. Est-ce qu'elles vont me martyriser encore longtemps ? »

- Ah ! cette fois, c'est lui ! J'entends la porte du garage... dit-elle, négligeant l'insinuation.

- Voyez sa réponse ! dit madame Levêque, ... elle a perçu l'imperceptible. C'est que, chaque jour, elle épie le moindre bruit ! ...

- Et puis, vous oubliez que l'épouse elle-même fut arrêtée, ajouta madame Thiebaut, éprise de précision, et comme soucieuse de protéger la réputation de ses clients.

- Quand on pense, reprit madame Levêque, qu'un tel drame a pu se passer ici, dans ce nid si accueillant, dans ce calme... Je ne me sentirais pas à l'aise, dans cette maison !

« Elle aussi, pensa Geneviève. Elles sont toutes au courant ; elles se sont peut-être concertées. Dieu sait pourquoi il me pressait tellement de provoquer cette réunion. Peut-être est-ce pour la même raison qu'il fait exprès de ne pas revenir... »

- Je n'ai jamais eu peur ici, répondit Geneviève. Et je ne pense d'ailleurs pas que toutes les femmes soient si méchantes ! Il doit bien y en avoir, tout de même, qui savent prendre leurs responsabilités, le moment venu...

Tout en parlant, elle les dévisageait une à une, gentiment. Sa panique se calmait. Du même coup, l'attitude de ses invitées lui parut de nouveau simple et naturelle : elle douta de leur malveillance...

Elle avait discrètement sonné Louise, qui apporta la théière emmitouflée. Cette fois, ces dames virent Louise de près.

- Dommage pour son visage, observa madame Leman dès qu'elles furent de nouveau entre elles. ... Autrement !...

- Oui, autrement... reprit madame Levêque.

- Comment s'appelle-t-elle ? demanda madame Thiebaut. J'ai l'impression de l'avoir déjà rencontrée... Je me demande...

[187]

- Louise. Je crois que c'est son vrai nom. Du moins, d'après sa carte d'identité, reprit madame Maury. Elle m'a été proposée par un service social... C'est à Hambourg, pendant le bombardement au phosphore, qu'elle a été brûlée...

- Horrible !... fit madame Levêque. ... Sur tout le corps ?

- Je le crois. A vrai dire, je n'en suis pas certaine. Elle ne parle guère...

- Je n'ose y penser ! conclut madame Levêque.

- En tout cas, faite comme elle l'est, plaisanta madame Thiebaut, il vaudrait peut-être mieux pour sa maîtresse qu'elle ait ça et la quelques cicatrices...

- Ça et là, comme vous dites ! reprit madame Leman en souriant. ... Mais je crois que nous allons inquiéter madame Maury !

- Oh ! non, dit-elle. Mon mari ne la supporte guère. Là, je dois le défendre. Il ne m'a jamais donné d'inquiétudes...

- C'est comme le mien ! intervint madame Thiebaut, et, sur le ton de la confiance, elle ajouta : Ça peut même devenir assommant, par moments ! ...

- Ah ! fit madame Levêque, nostalgique, ... on voudrait avoir à se plaindre comme vous ! ...

- Oh ! non, nous n'en sommes pas la ! protestèrent les autres. Ça avait été si spontané que Geneviève Maury sut qu'elles avaient parlé sans intentions ; elle se réconcilia. La menace s'était écartée. L'homme du jardin avait disparu ; de longues heures de sécurité s'étendaient devant elle.

- Je vais couper court ! dit madame Leman. Entrons au cœur du sujet : nous dirons qu'avec une bonne de cette allure, nous ne devons pas enlever trop souvent madame Maury à son foyer, mais que nous aimerions pouvoir disposer d'elle de temps à autre...

Tout en écoutant, Geneviève avait prié par signes madame Maus de verser le thé, et la conversation se poursuivit sur le ton le plus cordial. Madame la Présidente expliqua qu'on venait solliciter la collaboration de madame Maury pour l'inauguration de la statue d'Alice de Vairon. Puisqu'on avait la chance de compter [188] une avocate à Vairon, c'était tout indiqué. Ainsi, on pourrait retracer sommairement l'histoire de la famille de Vairon, la relier à l'instauration de l'altruisme, d'abord, puis à l'organisation de plus en plus solide des œuvres d'assistance, et montrer en exemple cette humaine utilisation de l'influence et de la richesse. Geneviève Maury, affolée à l'idée d'une telle mission, qui l'enchaînait à Vairon et aux *Érables*, résistait mal devant cette unanimité et cette sympathie. Elle céda, dès qu'elle sut que la cérémonie n'aurait lieu qu'en février de l'année suivante. « D'ici là, je serai déjà oubliée, se dit-elle, je ne risque pas grand-chose à accepter ! »

Le Juge Maury fit son entrée.

- Enfin ! s'écria Geneviève, qui à son grand étonnement trouvait son mari très beau, très distingué.

Jean l'emporta aussitôt, l'espace d'un instant, mais l'espace d'un instant elle l'avait oublié, et se le reprocha.

- Ces dames languissaient !... ajouta-t-elle.

Tandis que, machinalement, Paul Maury achevait les salutations, ses idées se transformaient à nouveau. Il était revenu aux *Érables*, en roulant plus lentement encore que la veille, et il avait longuement hésité avant de franchir le seuil. Il lui semblait qu'il allait pénétrer dans un lieu de ténèbres, qu'il y serait accueilli par des visages en deuil, et qu'il y devrait circuler dans cet effrayant silence qui se fait sur le passage des condamnés à mort. Sans doute, il se tirerait d'affaire, mais au prix d'avoir à se débattre dans un drame humiliant, sous le regard méprisant de Geneviève. Durant cette journée, Geneviève, dans son souvenir, s'était transformée : elle était devenue un personnage dur, à peau rêche ; ses yeux s'étaient rapetissés, sa bouche s'était décolorée, un pli amer marquait ses lèvres. Son cou s'était ridé ; ses seins s'étaient affaissés sous l'étoffe bouffante ; à ses hanches, la robe pendait informe. Il s'en rendit compte au moment où il la revit exactement semblable à ce qu'elle était la veille, avec les mêmes yeux étincelants, les mêmes gestes, le même débordement de vie contenue. La voix était jeune, cristalline, et le « enfin » par lequel elle l'avait accueilli s'était refermé sur lui, comme l'eussent fait ses bras impatients. La joie le réenvahit. Cette société gazouillante, cette lumière, ces [189] effluves de thé et de ces relents de petits fours mêlés aux essences signées des plus grands parfumeurs, démentaient tout ce qu'il avait cru. Il avait dû s'abandonner à quelque imagination délirante ; il s'en ouvrirait à Van Helmont.

- Il fait tellement gai, ici ! ne put-il s'empêcher de dire.

- Je vous crois fit madame Leman. ... Et je vous annonce la grande nouvelle : Madame Maury a accepté de faire le discours au nom de la commune de Vairon et au nom de la reconnaissance des hommes, le jour de l'inauguration...

- C'est vrai ? demanda-t-il d'un ton heureux à Geneviève.

- Oui ! dit-elle, je n'ai pas pu refuser !

Elle avait accepté ! Mais alors, c'était bien la preuve qu'il se trompait ; toutes les raisons de douter s'évanouissaient.

Geneviève perçut cette joie ; elle la prit pour un accent de triomphe, pour le signe de sa propre défaite, et songea qu'elle n'aurait jamais dû accepter.

- Je le regrette déjà !... dit-elle. Elle avait décidé de prononcer la phrase définitive, de reprendre l'initiative. Après tout, elle l'humilierait, elle les humilierait toutes, cela valait mieux que d'encourir dans deux jours leur hypocrite apitoiement.

- Vous savez pourquoi elle regrette ? intervint madame Levêque, brûlant d'attirer l'attention du jeune magistrat. ... Parce qu'elle devra s'absenter durant quelques soirées pour consulter les archives de la famille de Vairon ! ...

- Mais non ! reprit Geneviève. Elle aurait voulu parler froidement, sèchement. Mais elle n'y parvint pas, car elle venait de perdre la phrase qu'elle avait été sur le point de prononcer, et n'en trouvait pas d'autre qui fût acceptable.

- Il y a encore une autre raison pour laquelle elle ne veut pas vous quitter le soir, se hâta d'ajouter madame Levêque.

Il lui sembla que le juge regardait ses jambes, et elle les allongea quelque peu :

- ... Mais c'est une histoire entre femmes, je ne puis pas en parler à un mari ! ...

À cette phrase ambiguë, Geneviève perdit contenance.

- Assez d'indiscrétions ! coupa madame Thiebaut. Et son sourire [190] éteignit celui des autres. Madame Levêque réajustait sa jupe.

- C'est fait ! reprit madame Maury, ... vous l'emportez ! Oui, je l'ai promis. Je me résigne.

Pourquoi n'avait-elle pas trouvé la phrase qu'il fallait, la phrase qui l'eût souffleté ?

- ... Mais c'est bien pour février, n'est-ce pas ?

Ce « février » saisit Paul Maury. Cela, c'était la preuve irréfutable. S'engager pour février !... Se risquer en public, et, en attendant, lier connaissance avec un tas de gens ! Ce n'est pas ce que pourrait faire une femme soucieuse de clandestinité.

- Geneviève sait, conclut-il, que ce n'est pas seulement à vous qu'elle fait plaisir, et que son acceptation m'est aussi fort agréable...

- Voilà, fit madame Leman, cet accord conjugal vient parfaire l'harmonie du comité... Car, naturellement, chère Madame, vous entrez dans notre comité !... Mais je ne vous effarouche pas davantage pour le moment !

Madame Maury eut une nouvelle appréhension, qu'elle surmonta. Comité ou non, dans deux jours, ce serait fini. Elles seraient toutes envoyées au diable, *ipso facto* !

- Oui ! Je vois que vous me tenez bien ! dit-elle en souriant. Elle devait avoir l'air, pensait-elle, d'une de ces jeunes femmes sans importance, qu'une madame Leman manœuvre à sa guise. Sous son sourire, son âme se glaçait à nouveau. Et pourtant, elle eût voulu les retenir, les enjôler, les supplier de rester, pour lui éviter le tête-à-tête avec son mari, l'ultime tête-à-tête, celui qui serait le plus intolérable...

Comme la conversation s'appauvrissait, madame Thiebaut reprit son inventaire et la soirée s'acheva dans les meilleures conditions.

Geneviève Maury était maintenant sûre que ces dames n'avaient fait que badiner, sans arrière-pensée, et, à plusieurs reprises, elle avait trouvé leur compagnie bien agréable. Quand enfin elles eurent pris congé, il lui fallut un moment pour se représenter que, quelques heures plus tard, elle aurait abandonné son mari. [191] Malgré tout, cette soirée ne facilitait pas les choses ; la veille encore elle pouvait se croire inconnue ; mais voici que de nouveaux liens s'étaient créés, de nouvelles obligations, un nouvel obstacle. Elle se demanda si elle en

viendrait à bout, et elle en voulut à Jean de ne l'avoir pas davantage encouragée.

Une lassitude infinie s'emparait d'elle. Le regard diabolique reprit sa place derrière la fenêtre. Quand bien même elle déciderait de rester aux *Érables*, ce monstre la déconsidérerait aux yeux de tous. Elle serait traînée dans la boue, quoi qu'elle fît. Alors mieux valait qu'elle acceptât avec courage. Paul n'avait pas l'air de trop lui en vouloir de sa réaction du matin. Il ne pouvait se douter de l'imminence de son départ. Elle gagnerait bien quelques heures encore, la nuit peut-être. Mieux valait partir sans explication, puisque, certainement, il savait tout.

Quand ils furent seuls, Paul Maury remercia sa femme d'avoir accepté cette conférence.

- Cela m'a vraiment fait un grand plaisir ! lui redit-il. Il aurait voulu ajouter : « Peut-être, en te créant des liens dans la région, finiras-tu par t'y plaire... » Mais il ne dit rien.

Il ne connaissait rien de ses projets. Il vivait minute par minute. Que de chemin parcouru depuis quelques jours ! Maintenant, chaque mot était dangereux. Pourtant, c'était toujours Geneviève. Rien, en elle, ne paraissait changé. Avec le départ des invitées, les certitudes lui revinrent, presque impersonnelles.

Sa colère était tombée. Ce grand doute au sujet de lui-même qui l'avait oppressé depuis des mois et dont il avait si brusquement pris conscience s'était atténué. Il se perdait dans une sorte de cauchemar éveillé où la notion de temps lui échappait.

- Quel jour sommes-nous ? demanda-t-il.

- Mais... Elle dut elle-même faire un effort, et il s'en aperçut. ... C'est demain vendredi... Ce temps est lugubre ! ajouta-t-elle, après un silence.

- Oui ! dit-il.

Il aurait voulu lui parler de sa visite au Palais, mais il ne savait [192] comment s'y prendre. Ils souffraient tous deux. Elle, sans doute, referait sa vie. Pour lui, il n'y avait pas de solution. Il songeait aux moyens que la loi accordait aux maris pour conserver leur femme. Mais à quoi bon ! À quoi lui servirait qu'elle fût obligée d'habiter avec lui ! Le moment était proche où ils ne pourraient plus se dire un mot.

Il était étonné de souffrir aussi peu. Une insensibilité le pénétrait, paralysant son cœur, ne lui laissant qu'une lucidité redoutable et impuissante.

Geneviève s'était éloignée doucement, et s'occupait à remettre un peu d'ordre. Il alla s'asseoir dans son fauteuil près de la cheminée. Les dernières bûches se consumaient. Il lui semblait qu'il ne s'était plus assis là depuis des mois. Il suffirait qu'elle vînt s'asseoir aussi ; peut-être se retrouveraient-ils. Mais non ! Il n'y avait pas eu de dispute entre eux. Une fêlure s'était faite lentement, toute seule. C'était à la fois banal et inhumain. Était-il imaginable qu'on pût se voir ainsi, tout à coup, au fond d'une tristesse sans douleur, d'un abîme dans lequel la vie n'est pas possible, et dont on n'a pourtant aucune envie de sortir ? Pas envie de sortir, plus envie de marcher... La terre eût tremblé qu'il ne se fût pas levé... Fatigué. Il se sentait fatigué, regrettant l'époque où il redoutait la fin du monde. Cette fin du monde, aujourd'hui, comme elle arrangerait tout ! Il s'accrocha à un détail précis, surgi de son enfance, comme un cri. À la Toussaint, lors de son premier retour de collège, en famille, pendant les longues Vêpres des Morts et que le soir mélancolique se glissait entre les versets des psaumes, il s'était longuement arrêté au calendrier liturgique de son missel de communiant. Tout le futur se dessinait dans cette charpente de fêtes que des gens connaissaient si longtemps à l'avance. Si longtemps ! il se souvint : 1948. Son calendrier pourrait servir jusqu'alors. Et il s'était amusé à se suivre dans les années qui viendraient. Il se repérait jusqu'en 1926, année où il terminerait ses humanités. Après, il y aurait... on ne savait plus... Et il s'était demandé : et à la fin du calendrier, [193] que serai-je ? ou serai-je ? C'était si loin, si immensément loin, si chargé

d'événements imprévus, d'erreurs, d'inévitables maladroites, de distractions dangereuses, qu'il ne passerait jamais à travers les mailles des innombrables jours, qu'il n'atteindrait jamais cette date que sa curiosité venait de rendre fatidique...

Eh bien voilà ! On y était tout de même. Il avait traversé la trame invisible des embûches. Les dimanches étaient peu à peu devenus des week-ends ; les fêtes suspendues au bord des semaines, des congés et des ponts... Et, au détour de ces jours, au détour de ces semaines...

La main posée sur les yeux, comme pour se protéger de la lumière, et des regards de Geneviève, Paul Maury retrouvait en tumulte ses souvenirs les plus vivants et qui, tour à tour, traversant son âme de ce soir, se bordaient de noir... La fin du calendrier ! Tout à coup il revêcut l'heure décisive où il avait rencontré Geneviève, éprise d'un idéal semblable au sien, engagée dans le même sens que lui... L'instant décisif où elle avait pris, seule avec lui, le parti de la liberté et de la dignité humaine, le parti d'une civilisation. Elle lui avait manifesté un amour et un dévouement tellement inconditionnels que peut-être il avait fini par oublier plus ou moins qu'elle avait, elle aussi, sa destinée de femme et d'intellectuelle. Mais, à supposer même qu'il eût trop exclusivement suivi sa propre ligne, ce n'était pas une raison pour qu'elle en vînt ainsi à le trahir, à l'abandonner... Depuis Varanges, elle se taisait. Peut-être l'écart était-il trop grand entre la vie qu'elle aurait pu avoir et celle à laquelle la réduisait l'existence matérielle d'un magistrat. Mais n'était-elle pas d'accord avec lui pour renoncer, en faveur d'un idéal, aux aspects faciles de la vie ? Non, Geneviève pouvait bien traverser une crise, elle pouvait avoir subi passagèrement un envoûtement quelconque, elle pouvait même être allée jusqu'à douter, mais il n'était pas possible qu'elle fût la femme que les apparences révélaient depuis ces derniers jours...

Lui-même, ne doutait-il pas ? N'en venait-il pas à considérer comme puérile sa propre obstination à choisir toujours le chemin le plus difficile ? Peut-être était-ce lui qui avait ainsi rompu le [194] contact ; peut-être Geneviève s'était-elle peu à peu sentie incapable de le suivre... Et pourtant, plus il y songeait, plus il lui paraissait évident que

Geneviève n'aurait pu aimer un homme qui ne l'eût point maintenue devant son destin, devant son choix... Oui, quand il l'avait rencontrée, Geneviève poursuivait bien la même route que lui. Si pourtant cette conjonction n'avait été qu'accidentelle ?... Peut-être la destinée de Geneviève ne s'était-elle un moment rapprochée de la sienne que pour redevenir, presque aussitôt, profondément différente. Peut-être, sans le savoir, était-il seul depuis longtemps...

Mais elle-même, ne l'était-elle pas depuis plus longtemps encore ? Et une image s'imposa à lui, bouleversante : sur une route, noyée de lumière, Geneviève, sa Geneviève, s'en allait, solitaire, et sa silhouette se faisait de seconde en seconde plus minuscule et plus lointaine...

Son effort pour ne pas sangloter lui fit lever la tête. La lumière l'éblouit. L'horloge marquait huit heures ; mais elle était arrêtée. Depuis plusieurs mois, il lui arrivait d'oublier d'en remonter les poids. Sa montre indiquait huit heures et demie. Il était seul. Geneviève avait dû monter dans sa chambre.

[195]

Le juge Maury. roman.

Chapitre XI

[Retour à la table des matières](#)

L'ayant sans doute entendu bouger, Louise ne tarda pas à apparaître. Elle avait enlevé son tablier et un camélia de velours rouge était épinglé sur son corsage.

- Monsieur le Juge est servi ! dit-elle.

À ce moment, il remarqua qu'elle était habillée avec élégance, et, en même temps, qu'elle portait une robe de sa femme, la dernière qu'il lui eût offerte. C'était affreusement clair.

Louise avait parlé cérémonieusement et, après la petite scène du matin, vêtue comme elle l'était, cette déférence avait l'air d'une mascarade. Oui, on était au bout du calendrier : ça se fêtait aujourd'hui !

- Et cette fleur, Louise ? demanda-t-il pour se défendre.

- Ah ! cette fleur ! ce n'est pas comme la robe, elle m'appartient. Je la porte rarement. Est-ce que monsieur le Juge trouve cela déplaisant ?

- Nullement ! Nullement ! fit-il, ... au contraire !

- N'est-ce pas ? C'est ce que je trouve, moi aussi. Ça fait plaisir d'être bien habillée ! Je suis bien reconnaissante à madame Maury de m'avoir offert cette robe. Il n'y a rien à y changer ! Ça fait plaisir, aussi, de pouvoir dire ça ! ...

Offerte ! Elle avait donné cette robe ! Elle l'avait donnée pour qu'il le sût, pour qu'il comprît. Et Louise ne se doutait de rien. Elle en parlait comme une enfant, sans intention.

[196]

- Madame est déjà montée ? questionna-t-il, comme s'il n'y attachait aucune importance.

- Oui, elle était tellement fatiguée ! Elle a pensé que vous l'excusiez. C'est ce que j'ai supposé, du moins. Vous êtes si bon ! Et elle a tellement écrit, aujourd'hui !...

- Écrit ?

Il n'avait pu cacher un mouvement d'inquiétude.

- Monsieur le Juge sait bien à quel point Madame aime écrire. Comme tous ceux qui sont à la recherche du bonheur ! Vous n'avez jamais pensé que les femmes éprouvent plus de difficultés que les hommes à se croire heureuses ? Il est juste qu'ils leur facilitent la tâche, en leur passant quelques caprices, en respectant leurs migraines...

Une enfant ? C'était une singulière enfant... Le Juge Maury se demandait pourquoi il avait entamé cette conversation qui prenait un tour si ambigu. Et quelle manière elle avait de se moquer de lui, sans prononcer un seul mot qui fût répréhensible ! Glissant maladroitement la main sur l'accoudoir du fauteuil, il s'arracha, une fois de plus, un morceau d'ongle. Il ne put s'empêcher d'y prêter attention, et s'attarda à examiner l'infime dégât, ne sachant que répondre à ce qu'elle venait de dire.

Louise, cependant, poursuivait :

- Il me semble que, ces derniers jours, votre santé s'est beaucoup améliorée. Heureusement, ce n'était pas une vraie maladie d'estomac !...

- Cela vous intéresse ? dit-il d'un ton qu'il voulut méprisant et qui l'invitait à se taire. Mais elle ne parut pas comprendre.

- Oh ! non, fit-elle. Mais, fatalement, on se fait des idées. Quand Madame me disait que vos douleurs étaient surtout imaginaires, on se rassurait réciproquement : moi, je les croyais réelles ! ...

Elle était debout, légèrement appuyée contre la desserte. Elle avait l'air d'une dame, d'un personnage de théâtre énigmatique.

- Je les croyais réelles parce que je surveillais vos ongles ; ils se dessèchent et se cassent. Vous étiez touché, moi je le savais ! ...

[197]

Le Juge réacceptait la conversation avec cette étrange domestique. Après tout, elle ne parlait pas comme une vulgaire servante, et l'attention qu'elle disait lui témoigner avait quelque chose d'agréable et de reposant. Pourquoi l'avait-il blessée ce matin ?

- On est surveillé sans le savoir, dans cette maison ! ...

Il parlait d'un ton aimable en guise de remerciement et d'excuse.

- C'est dans toutes les maisons ! fit-elle.

Elle ajouta, après une longue pause :

-... Dans toutes les maisons où il y a de l'a... de l'... des sentiments...

Le Juge Maury crut qu'il ne fallait pas continuer. Il se leva et se dirigea vers la table où son repas l'attendait.

- J'ai pensé, continua-t-elle sans quitter sa place ... qu'un repas froid, après ces gâteaux et friandises, vous conviendrait mieux.

Elle parlait comme si elle avait eu à décider de cela elle-même, comme si un tel souci n'intéressait plus sa femme, comme si c'était grâce à elle seulement qu'il avait de quoi manger ce soir.

- C'est du jambon froid et du roastbeef, fit-elle. J'ai mis un peu de sauce anglaise à votre disposition. Cela renforce l'appétit. A ce qu'on dit... Moi je n'en prendrais pour rien au monde. Surtout pas de celle-ci : elle est terriblement forte ! Je trouve que cela doit irriter l'estomac. Mais puisque vous l'aimez ! ...

Elle restait là, comme une connaissance, à bavarder. Le Juge Maury s'étonnait de l'intérêt qu'il prenait à ce qu'elle lui disait et de sa patience.

Quand il eut commence à manger et se fut servi de condiments, elle s'approcha de la table.

- Je me suis toujours intéressée aux mains, fit-elle. Il fut un temps où j'avais des mains de lumière. J'imaginai cela, quand j'étais libre, quand j'étais riche !...

Il leva vers elle des yeux étonnés, mais, sans lui donner le temps de rien dire, elle continua :

- Je connais vos mains depuis longtemps, monsieur le Juge !

- Ah ! fit-il.

- Oui, quand vous étiez auditeur militaire... Vous vous souvenez, quand vous avez jugé mademoiselle Deleuze ?...

[198]

- Deleuze ? dit-il, cherchant dans ses souvenirs.

- Deleuze, oui. Eh bien ! j'étais dans la salle, aux premiers rangs. Pendant tout le procès, je n'ai suivi que vos mains. Les mains d'homme les plus belles que j'aie vues...

Sans se soucier de la réaction, elle décrivait ces mains qui accusaient, qui interrogeaient, qui condamnaient...

- Vous ne vous souvenez pas de mademoiselle Deleuze ?...

- Ma foi, non ! dit-il.

- Une femme que vous avez condamnée parce qu'elle avait dénoncé des communistes aux Allemands...

- Si je l'ai condamnée, c'est qu'elle était coupable !...

- Oui, elle avait dénoncé. J'ai vu que vos mains ne se sont jamais demandé si, ce faisant, elle avait vraiment mal agi, si elle n'avait pas obéi à un idéal... En 1945, vous ne vous souvenez pas ? Elle fut condamnée à dix ans ! ...

- Il n'y a pas d'idéal au nom duquel on puisse envoyer froidement les gens à la mort, Louise !

- Au nom de quel idéal les condamniez-vous ? Vous agissiez au nom des hommes. Est-ce qu'il n'y a pas une justice de Dieu ?

Elle ne prononçait pas ces mots d'une manière blessante ou accusatrice. Le Juge ne pouvait presque pas s'en offusquer. Elle parlait comme pour elle-même, comme une égale, comme on réfléchit sur un événement passé au cours d'une conversation entre amis. Et tout en parlant, elle lui servait un peu de salade, lui versait un peu de sauce.

- Vous ne savez pas ce qu'elle est devenue ?

- Libérée, sans doute On libère tout le monde. Moi je ne l'eus pas libérée aussi tôt !...

- Non ? Sa voix était neutre et douce. ... Pourtant, c'était une femme qui avait passé toute sa vie à faire le bien, à chercher la vérité, à chercher Dieu ! ...

- Non, je ne me souviens pas d'elle. Mais dites-vous bien, Louise, que si cette femme a envoyé des hommes à la mort, elle n'avait pas passé sa vie à faire le bien ni à chercher Dieu...

- Pourtant je me rappelle que de nombreux témoins l'ont confirmé...

[199]

- Alors, ces témoins se trompaient, ou peut-être était-ce une femme qui se trompait elle-même ! ...

- Je me souviens de sa sincérité. Sa sincérité ne pouvait pas tromper !

Paternellement, le Juge Maury continuait. Il fallait tout de même que Louise fût tirée de son erreur.

- Seuls comptent les actes. Peut-être était-elle sincère, mais elle se trompait ! C'était sans doute une malheureuse...

- Elle n'en avait pas l'air !

- Alors, c'est qu'elle ne distinguait plus le bien du mal, c'est qu'elle avait vécu dans l'imposture ! ...

Le Juge Maury se demandait pourquoi il parlait ainsi, d'où lui venaient ces réflexions inaccoutumées. Jamais il n'avait pensé de telles choses en jugeant ou en interrogeant des accusés.

- L'imposture ? dit-elle. Elle questionnait comme une enfant qui entend pour la première fois un mot difficile.

- Louise, cette sauce a vraiment un goût très fort !

- C'est une nouvelle bouteille, c'est sans doute pour cela... Si vous aviez rencontré mademoiselle Deleuze par la suite, vous auriez pu savoir si c'était de l'imposture ! ...

- Non ! dit-il. Je ne l'aurais pas su. Elle ne le saura jamais elle-même. Si c'est une croyante, elle sera damnée. Et si elle est libérée, elle a sûrement recommencé à faire du mal... Ah ! j'ai chaud !... fit-il en passant les doigts autour du col.

- N'avez-vous jamais pensé qu'en accusant une héroïne, une servante de Dieu, vous risquiez la colère de Dieu ? C'est effrayant d'être juge ! ...

- Si Dieu existe, Louise, il est juste !

Il aurait voulu ajouter que cette conversation lui apprenait que la Justice était inutile, puisque, dans un cas si évident, des gens dans l'auditoire prenaient le parti de la criminelle. Mais pourquoi dire à cette Louise qu'elle lui montrait une fois de plus à quel point il est vain de rendre la justice ? La Justice... on n'en aurait peut-être plus besoin dans l'avenir : une police suffirait. Quelle absurdité, cet idéal ! Il s'agissait simplement de faire respecter l'ordre ; les gens ne seraient

jamais d'accord avec le plus grand [200] commun diviseur du moment. Car, au fond, que fait-on de mieux que d'agir selon le plus grand commun diviseur du moment : de sorte qu'un tiers des gens ne sont pas d'accord au moment du jugement, et que les deux autres tiers cessent de l'être quelques années plus tard. La vie d'un juge convaincu est absurde ; c'est une sorte de rêve éveillé, un don-quichottisme fonctionnarisé.

Et maintenant, c'était la fin... 1948 : l'année de la fin ! C'était écrit. Écrit dans les astres, dirait Van Helmont. Le zéro absolu... Et il en était là, à parler de sa profession avec la bonne. Encore un peu, il lui ferait des confidences. Comment aurait-il pu prévoir ?

Le camélia de Louise se détacha. Avant qu'il fût à terre, le Juge Maury avait allongé le bras, avançant de peu le geste de Louise ; comme ils se redressaient tous deux, leurs joues se rencontrèrent, la chaleur de leurs visages, un instant, se mêla. L'un et l'autre remarquèrent que le retrait n'avait pas été aussi preste qu'il convient en ces occasions.

- S'il vous plait ! fit le Juge Maury, qui, tout en lui tendant le camélia, la regardait, acceptant son regard. Et ce regard était plus simple encore que tout à l'heure, plus naïf, plus doux, plus adulte.

- Merci, Monsieur ! fit-elle ; excusez-moi !

- Je regrette de vous avoir blessée, ce matin, dit-il. J'ai été injuste. J'étais nerveux !

- Je comprends, cela peut arriver ! dit-elle. Tout en parlant, elle retirait l'assiette, comme si elle ne voyait pas que le Juge n'avait pas fini de manger.

Le magistrat vit le geste, et pensa : « Voilà qu'elle me traite sans égards, comme un enfant ! Pourquoi l'ai-je laissée me parler comme elle l'a fait ? » Mais une sensation inouïe de chaleur lui couvrait tout le corps, lui brûlant surtout le visage.

Il pensa : « Il va m'arriver quelque chose ; ce n'est pas une chaleur naturelle ! » Mais il n'avait que trop parlé. Déjà elles avaient dû se

dire entre elles que ses douleurs d'estomac étaient imaginaires. Il ne fallait pas leur donner une nouvelle occasion de jaser le lendemain.

[201]

- Voulez-vous que je donne de l'air ? demanda-t-elle. Vous êtes congestionnée !...

- Non, cela va passer, j'espère !...

- Vraiment, Monsieur, vous pensez que Dieu ne peut pas être injuste ?

La voilà qui revenait, avec Dieu ; c'était bien le moment ! Ses joues commençaient à fourmiller, son cou, et puis son corps tout entier, comme s'il était tombé dans un pré de minuscules mais vénéneuses orties...

- Non, Louise, s'il existe, Dieu ne peut pas être injuste !...

Il se passait la main sur les joues. Il lui sembla que, tout en restant douloureuses, elles devenaient moins sensibles.

- Voyons, vous n'êtes pas folle d'imaginer le maître du monde, l'ordonnateur des lois, qui s'amuserait à être injuste ! Vous êtes une enfant, Louise !... Vous êtes sûre que le butagaz n'est pas ouvert ?

- La bonbonne est vide, Monsieur !

- Je ne me sens pas très bien...

- Un malaise. Je vais vous faire un peu de café !

Le calme de Louise le réconfortait.

- Non, non ! Ce ne sera rien... C'est l'injustice du monde qui fait douter de l'existence de Dieu !

- Mais vous ne croyez pas qu'on pourrait faire violence à Dieu, le contraindre à effacer l'injustice... Si on supprimait tous les hommes injustes !

Le Juge Maury ne put s'empêcher de rire.

- Nous sommes tous injustes ; nous ne faisons que lutter pour ne l'être pas trop... Alors, autant refaire le Déluge tout de suite ! Vous serez Noé ! Un Noé femelle...

Il ne put s'empêcher de rire, s'étrangla et se mit à tousser. La quinte passée, il se reprit.

L'effroi se lut un instant sur le visage de Louise. Le Déluge... C'est dans cette maison que, treize ans plus tôt, elle avait eu cette idée, elle en avait voulu à Dieu de ne pas exterminer une nouvelle fois cette race humaine, cette race de pêcheurs ; treize ans qu'elle vivait avec la claire vision, avec l'obsession de cette surhumaine [202] entreprise. Le Déluge ! Comment savait-il, comment connaissait-il sa pensée ?

Une angoisse s'empara d'elle. Non, elle ne pourrait pas tenir... Le juge toussait toujours, comme s'il avait avalé une arête. Mais il la regardait avec des yeux perçants, un peu fixes, effrayants. Il la connaissait. Il la connaissait ! Il était en train de décider quelque chose d'affreux. Elle s'affola.

- Monsieur, dit-elle, je suis si fatiguée... Puis-je aller me reposer ?

Le visage du magistrat se détendit, il sourit presque et fit signe que oui. Elle partit aussitôt, sans débarrasser, sans repasser par la cuisine.

Dès qu'elle fut dans le corridor, le Juge entendit qu'elle grimpait quatre à quatre. Il aurait voulu lui crier qu'elle avait perdu quelque chose, laissé tomber un papier. Mais sa toux l'en empêcha. Il se dit qu'il l'avait effrayée, avec son histoire de Déluge... La toux se calma un moment, mais Paul Maury dut finalement céder à un besoin de se gratter le visage, les épaules. Des milliers de bêtes lui couraient sous la peau, creusaient dans ses joues de minuscules taupinières. A part cela il n'avait pas mal. Ce devait être ce que les médecins appellent une réaction allergique. Sans doute avait-il avalé quelque chose à quoi il était sensibilisé...

Entre deux grattages, il ramassa le papier chiffonné. Ses doigts étaient presque insensibles, mais il ne s'y arrêta pas, lorsqu'il eut reconnu l'écriture de sa femme... et son papier...

« *Ma chère Hélène, quand tu recevras cette lettre j'aurai quitté Jean...* » Jean était barré, mais bien lisible. A cet instant, il se souvint que l'autre s'appelait François. Celui qu'elle aimait était donc en dehors de son atteinte. « Heureusement, pensa-t-il, que j'ai écouté le Procureur... » Quitte Jean ! Elle s'était trompée de nom. C'était burlesque. C'était lui qu'elle allait quitter, et probablement ce soir même. Partie, elle était donc partie, en laissant croire qu'elle montait... Quand il entrerait dans la chambre, elle serait vide... Vide, la chambre aux chimères ! Et demain, quand il franchirait le seuil du Palais, tout le monde, cette fois, tout le monde... Demain... Mais non ! « Le 11 novembre, les cérémonies ! [203] Je n'irai pas au Palais... » Mais ce serait encore pire : en ville, tout le monde allait se rencontrer...

Les démangeaisons s'atténuèrent un peu : il fut pris d'un éternuement invincible, qui se répéta, le suffoquant, lui meurtrissant le creux de l'estomac. Entre temps, il se remettait à tousser. Il aurait voulu agir enfin, tenter quelque chose, mais, avec ces éternuements, comment rencontrer Geneviève ? C'eût été ridicule au delà de toute expression. Si jamais elle n'était pas partie ! Il ne pouvait l'aborder en toussant, en éternuant, en se grattant.

Les démangeaisons se calmaient vraiment. Dans quelques minutes, ce serait fini. En se passant la serviette sur la joue, il dut appuyer, ne la sentant plus. Tout le visage était insensible, comme sous l'effet d'une piqûre. Il avait un jour éprouvé cela, en moins prononcé, après avoir bu un Pernod. Soudain il eut peur. On ne l'avait tout de même pas empoisonné ? Tout de même, cette histoire du calendrier n'allait pas être vraie ? D'épouvante, il se dressa. Mais il dut se rasseoir aussitôt. Ses jambes le portaient mal, ses mains, appuyées sur la table pour le soutenir, tremblaient, impuissantes. Assis, il se dit que ce n'était pas possible, que la peur lui faisait perdre la tête, que ses forces n'avaient pu le quitter ainsi.

Il se dressa de nouveau, d'un seul mouvement, et en négligeant tout appui. Mais cette fois encore ses jambes le trahirent, il voulut se rattraper à la table, la manqua et tomba de tout son long sur le parquet.

« Sans trop de bruit, tout de même ! » pensa-t-il.

Il sentait des muscles se contracter sur le dos de ses mains, le long de ses cuisses. Il voulut avaler sa salive, mais dut s'y reprendre à plusieurs fois, le mouvement ne se faisait plus, sa langue s'empâtait... « Je vais mourir ! » se dit-il, et il voulut se relever. Il atteignit la chaise, s'y cramponna, mais elle glissa et l'entraîna presque jusqu'au mur. Il regarda autour de lui. Si seulement Geneviève pouvait avoir l'idée de descendre ! Il essaya de l'appeler. Mais la voix qui sortit de lui était faible, si faible... Il voulut respirer à fond, prendre beaucoup d'air, crier une seule fois mais très fort - ses poumons n'obéissaient presque plus. Pourquoi [204] avait-il laissé partir Louise ? Elle aurait ouvert les fenêtres. En essayant de s'agripper au mur, ses mains accrochèrent un fil : le téléphone...

Ah ! le téléphone ! Le zéro absolu. C'est ça... appeler Van Helmont !

Haletant, le Juge Maury s'efforça de retrouver la chaise et, après d'épuisantes tentatives, se retrouva assis. Il lui semblait que la lumière baissait, il fallait faire vite !

Ses doigts engourdis remontèrent le long du fil, atteignirent l'appareil ; le cornet lui échappa et retomba le long du mur. Il fit un nouvel effort, atteignit le deux, le sept et, après un moment, le trois. Au loin, la sonnerie retentit. Le Juge Maury n'eut plus la force de rester assis, et tout son corps s'affaissa, se laissant glisser jusqu'à terre.

- Allô ! Ici le docteur Van Helmont ! Allô ! Ici Van Helmont ! Allô !...

Sa bouche parvint au niveau du téléphone, qui se balançait dans le vide.

- Ici Juge Maury, vous entendez ?

- Oui, Juge Maury, j'entends. Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous ? Allô ! Ici Van Helmont ! Allô ...

Mais, épuisé, le Juge Maury était retombé, incapable de tenter un dernier effort.

- Allo ! Ici Van Helmont ! Allô ?...

« Tant pis ! se dit le magistrat, je ne peux plus ! » Il entendait toujours l'appel du docteur Van Helmont. Celui-ci à la fin, cria dans l'appareil : « Vous m'entendez ?... Je viens ! ... »

Le Juge Maury eut un petit sourire. Ses yeux étaient à demi fermés. La salive qu'il n'avalait plus lui coulait doucement au coin des lèvres.

Plus d'une fois déjà, le magistrat avait eu le sentiment que son cœur s'arrêtait, ou qu'il se mettait à battre follement, comme un moteur qui tourne à vide. Sa vie s'en allait, puis tout semblait reprendre, mais chaque fois avec plus de difficulté. Il calcula que le docteur Van Helmont ne serait pas là avant une demi-heure, au plus tôt. Il consulta sa montre, et, avec beaucoup de peine, lut [205] neuf heures moins cinq. Les aiguilles étaient peu distinctes ; l'électricité faiblissait curieusement.

« Je ne tiendrai pas jusque-là », se dit-il.

Brusquement, il lui revint que Geneviève, la veille, lui avait raconté une étrange histoire de malaises : il avait cru qu'elle exagérait. Mais c'était quelque chose du même genre...

Et c'était son verre à lui qu'il avait utilisé pour Geneviève ! C'était dans son verre à lui, dans le verre qu'il aurait dû normalement utiliser, que... Que quoi ? ...

Mais oui ! Il n'y avait pas de doute possible ! Empoisonné ! Et cette fois, il allait mourir... Il fut étonné de se sentir si calme et, soudain, de n'avoir plus peur. De faire face si simplement. Il n'y avait plus de problème : Geneviève aimait un autre homme, elle se débarrassait de son mari. Et ce mari, c'était lui, Paul Maury ! Mais il n'eut pas le loisir de méditer plus avant. De nouveau son cœur s'était emballé, au point qu'il n'en distinguait plus les battements. À la place de ce cœur, un chat énorme ronronnait. C'eût été amusant, si l'on n'avait pas, en même temps, l'impression de mourir.

Puis il lui sembla que ses pieds et ses jambes se rapetissaient. Mais il se dit, avec une calme lucidité, que c'était le froid. Il regarda l'heu-

re : neuf heures. Encore vingt-cinq minutes ! Et la lumière baissait toujours... Paul Maury, c'était lui.

Voyons, quelle sorte de poison cela pourrait-il être ?... Bien réussi, en tout cas ! Mais un juge d'instruction n'allait pas être si facilement pris au piège. Ce ne serait pas le crime parfait ! Il allait laisser un petit billet qu'on retrouverait dans sa poche, et, au milieu de ses larmes, la P.J. viendrait lui dire : « Excusez-nous de troubler votre chagrin, Madame... Pour une minute seulement ! Une petite minute !... Le temps de revisser la roue arrière ! La roue arrière, vous vous souvenez ? Une autre fois, Madame, dévissez plutôt la roue avant ! Ce n'est pas plus compliqué, et c'est plus sûr... Ah ! On ne pense jamais à tout, n'est-ce pas, madame Paul Maury ! »

« C'est moi, Paul Maury ! Paul Maury, si tu veux avoir un papier, tu devras sonner le planton !... Parce que, vois-tu, tu [206] es en train de mourir ! C'est une véritable course contre la montre ; mais c'est une course que tu vas perdre, parce qu'on la perd tous, la course contre la montre ! »

Une lucidité féroce dominait l'organisme mourant. « Lucidité féroce », pensa-t-il. « Mais venue trop tard ! Planton, un papier ! Un beau papier ! C'est pour une accusation. Un *Pro Justitia* ! Mais si tu n'en trouves pas, apporte-moi n'importe quoi... » Il fit un effort surhumain, mais remua à peine. « Plus question, Paul Maury ! Tu n'auras pas de papier ! ... »

Il regarda sa main. Sa main gauche conservait toujours le papier à lettre chiffonné. « Merci, planton ! » dit-il. Avec difficulté, il déplaça le papier, et voulut le relire. Quand il revit l'écriture, un grand silence se fit en lui d'un seul coup, comme il arrive qu'à l'abri sous un toit on entende soudainement cesser une pluie d'orage.

« Geneviève, pensa-t-il, je te demande pardon. Je vais mourir. Tu aimes un certain Jean, et tu vas aller le rejoindre. Je ne sais pas comment cela a pu arriver, mais je comprends que cela puisse arriver. Et je te jure que pas une seconde je n'ai pensé que tu pourrais avoir désiré ma mort, parce qu'il y a des choses en toi que je connais, et que c'est

impossible. Impossible. Aussi impossible pour toi que pour moi ! Dieu m'est témoin que, de tout mon être, je sais que c'est impossible... Dieu !... Ah oui, Dieu ! ... Mon Dieu, je savais bien que je Vous retrouverais A la dernière minute, que j'arriverais à temps !... Mon Dieu, Vous savez que c'est impossible !... Vous êtes juste ! Vous ne la punirez pas, parce que Vous savez mieux que moi que c'est impossible, Vous ne l'abandonnez pas, parce que ce n'est pas une femme qu'on peut abandonner ! ... »

A tâtons, il atteignit son stylo, et parvint à se mettre légèrement de côté. Sa respiration était quasi imperceptible ; la pâleur moite de l'agonie décomposait ses traits. Péniblement, d'une seule main, car son bras gauche était demeuré pris sous lui et il n'avait plus assez de force pour le dégager, il dévissa le capuchon de son vieux Parker, tout en s'étonnant de ce que l'éclairage eût encore faibli. Il ne distinguait plus que la grande tache claire de la [207] lettre, mais sans pouvoir situer l'endroit où Geneviève avait écrit. Il ne sut pas non plus si l'encre venait bien, mais, sur le papier qui bougeait à chaque mouvement des doigts, il griffonna, d'une main de vieillard aveugle : « Pas moi : pas *Genev...* »

Quand le docteur Van Helmont arriva aux *Érables*, il fut surpris de ne déceler aucun signe de vie, aucune lumière dans la maison. « Il n'aura quand même pas supprimé tout le monde ! » se dit-il, s'efforçant de prendre la chose à la légère. Mais l'inquiétude montait en lui : la voix du Juge, au téléphone, avait été celle d'un homme égaré ou mourant. Il tâtonna dans l'obscurité et sonna.

Après quelques instants, une lampe s'alluma à la chambre du premier, et une silhouette féminine apparut à la fenêtre.

- Qui est là ? demanda une voix inquiète.

Madame Maury avait été réveillée en sursaut au moment où elle rêvait qu'une troupe armée cernait la maison, et que, protégée par elle, une femme masquée montait.

- Van Helmont ! Le docteur Van Helmont !

« Quelle chance ! se dit-elle, un nom connu ! »

- C'est bien ici qu'habite le Juge Maury ?

- Certainement, docteur !

- C'est bien d'ici qu'il vient de m'appeler ?

- Vous appeler ? fit-elle. Je ne sais pas. Je descends !

Quelques secondes après, la lampe du corridor s'allumait, et madame Maury, en peignoir, bouleversée, ouvrait.

- Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

Elle s'était toujours représenté le docteur Van Helmont comme un homme petit et maigre. Et il avait imaginé madame Maury comme une pimbêche pédante, pleine de morgue, à peine jolie. La vraie madame Maury le surprenait agréablement.

- Je ne sais pas ! Allons au téléphone !

Elle le précéda dans la salle à manger. Il y régnait une obscurité complète, et un parfait silence.

- Allumez, je vous prie ! dit-il, anxieux.

[208]

Paul Maury gisait sur le sol, immobile, la face tournée vers le parquet ; de la salive autour de la bouche ; l'apparence d'un mort.

- Paul ! fit-elle.

Sa voix appelait, ne voulait pas admettre.

- Paul ! répéta-t-elle. Et, tout de suite : Vite, docteur, vite !... Mais déjà, écartant du pied un porte-plume réservoir, le médecin se penchait, prenait le pouls.

- Imperceptible ! Je crois que... fit-il en se relevant. Il examina la table, les objets environnants. La table était desservie, rien ne traînait, ni flacon, ni verre, ni tube d'aucune sorte.

Geneviève suivait cette courte inspection.

- Quoi ? fit-elle, que pensez-vous ?

- Il souffrait atrocement. Vous le saviez, n'est-ce pas ?...

Ainsi, c'était là ce triomphe dont elles parlaient ! Elle n'avait ni larmes ni cris. Une espèce de lourdeur froide au cœur. « Et maintenant, je ne pourrai pas partir demain », pensa-t-elle ; puis, honteuse de cette pensée : « Oui ! je comprends pourquoi il ne me reprochait rien. Oh ! il aurait dû comprendre !... Paul ! Mon chéri ! ... »

De son mouchoir trop fin, elle voulut lui essuyer le visage. Elle eut un mouvement de recul.

- Il est glacé, docteur !

- Non, pas véritablement ! Débarrassez-le de son col. Je lui fais une piqûre, et nous l'emmènerons à la clinique. Nous le prendrons dans ma voiture ; le temps d'attendre une ambulance, il serait trop tard...

Madame Maury partit s'habiller ; et le médecin, ayant fait une injection de coramine, eut le loisir de parcourir la pièce en amateur de beaux meubles.

Il reconnut l'armoire et l'ensemble du mobilier, qu'il revit à sa place, là-bas. La dressche était celle de la cuisine du château de Zandseele. « Aucun doute ! se dit-il, c'est bien de lui qu'il s'agit ! Quelle histoire ! » Puis il fit le tour de la cuisine. Tout était propre et net. Pas de tubes, pas de médicaments, pas d'ampoules.

[209]

Ensemble, sans se dire un mot, ils transportèrent le mourant dans la voiture. Geneviève l'aidait comme elle pouvait, ne reconnaissant pas ce corps qui ne se défendait plus. Ils l'étendirent tant bien que mal sur la banquette arrière, les jambes tombantes.

- Asseyez-vous dans le coin, Madame, et tenez-lui la tête sur vos genoux, nous y serons rapidement...

La route semblait interminable. Le docteur Van Helmont entendait la jeune femme pleurer doucement.

Au bout d'un long moment, elle dit :

- Mais, docteur, s'il avait... enfin, s'il avait pris quelque chose, il ne vous aurait pas appelé...

- C'est ce que j'étais en train de penser ! dit Van Helmont, surpris.

Puis le silence retomba. Enfin, le médecin reprit :

- Je suis bien forcé de le conduire chez des nonnettes, je n'ai pas le choix. S'il en réchappe, j'espère qu'il ne m'embêtera pas avec ça ! ...

Elle répondit pour lui :

- Paul est un mystique.

- L'essentiel en tout cas, pour le moment, c'est de ne pas trop en dire. Il faut faire en sorte qu'on ne puisse pas salir son nom...

Et, après un temps d'hésitation, le docteur Van Helmont ajouta :

- Vos deux noms ! ...

- Merci, docteur ! fit-elle. Il vous a dit ? demanda-t-elle encore, comme soulagée d'apprendre qu'il avait parlé, qu'on avait pu le consoler.

- Non ! C'est par hasard. Je suis sans doute le seul à savoir. Je suis un compagnon de classe de François...

- François ? demanda-t-elle, étonnée.

Mais elle n'insista pas. Du moment qu'il savait, peu importait par qui. Une inquiétude nouvelle s'ajoutait d'ailleurs à son angoisse : elle venait de penser qu'elle était partie sans prévenir Louise. Elle réparerait cela demain matin, quand...

L'idée que Paul allait mourir se fit soudainement claire en elle, [210] et qu'il allait mourir se sachant abandonné et trahi. La nuit, au

dehors, devint une immense solitude. Jusqu'à la fin de sa vie, elle savait que Paul, son mari, son compagnon, ce pauvre chevalier d'un idéal absurde et vain, avait connu cela pour ses derniers instants. Elle se souvint de ce front glacé, et qu'il avait agonisé dans le froid, le chauffage s'étant éteint un peu avant le départ de ces dames. Si, au moins, il n'y avait pas eu ce froid ! Ce n'était pas volontairement qu'elle avait négligé de chauffer... « Demain matin, à la première heure, je téléphonerai ! » Le froid qu'il avait dû subir lui paraissait exprimer l'immensité de son abandon.

Le docteur Van Helmont ne saisit pas la nuance de ce « François ? » L'essentiel, entre eux, venait d'être dit. Ils ne prononcèrent plus une parole jusqu'à l'arrivée. Geneviève essayait de réchauffer le front de Paul, qu'elle tenait au creux de ses genoux; elle lui essuyait les lèvres, et le sentait respirer faiblement.

[211]

Le juge Maury. roman.

Chapitre XII

[Retour à la table des matières](#)

L'entrée du malade à la clinique Saint-Luc ne constituait évidemment pas un événement. En cette veille de 11 novembre, plusieurs médecins étaient absents et le personnel infirmier était réduit au strict minimum. Le jeune médecin de garde, qui venait de se coucher et espérait bien pouvoir s'absenter le lendemain, n'était pas encore bien éveillé quand le docteur Van Helmont lui souffla que c'était probablement une poliomyélite d'allure foudroyante, et que, probablement aussi, la mort ne tarderait pas. Par prudence, on isola le moribond. Les deux médecins discutèrent le cas, après avoir soigneusement examiné le mourant. Ils firent savoir à madame Maury qu'elle serait autorisée à veiller son mari.

Les possibilités d'intervention étaient d'ailleurs limitées. Le docteur Van Helmont ne tenait pas à confier à son jeune confrère qu'il croyait à un suicide, mais il demanda et obtint, bien que cela ne parût guère découler d'un diagnostic de poliomyélite, qu'on pratiquât au plus tôt un lavage d'estomac. Son argument essentiel était que, si jamais le malade avait la chance de disposer d'un respirateur même sommaire, il

ne fallait pas qu'une régurgitation malheureuse vint compromettre, en provoquant une pneumonie, les maigres chances qui lui restaient. Le lavage, apparemment, [212] ne ramena rien de suspect, et, tout en paraissant n'y prêter aucune attention, le docteur Van Helmont parvint à subtiliser suffisamment du contenu pour permettre une analyse éventuelle.

Comme il fallait s'y attendre, les divers appels téléphoniques en vue de disposer d'un poumon artificiel furent vains. D'autre part, l'état du Juge Maury n'avait pas empire autant qu'on eût pu le craindre. On lui avait administré les analeptiques les plus puissants, et l'organisme y répondait quelque peu.

- Si du moins on savait exactement ce que c'est !... reprit l'interne.

La présence de ce médecin étranger et âgé le gênait, mais on ne pouvait espérer l'écarter.

- Évidemment, si on le savait ! reprit Van Helmont ; ... mais on ne pourra s'occuper des analyses que demain, et d'ici là, nous sommes réduits à notre sens clinique et nous devons bien nous contenter de traiter les symptômes. Ce ne serait déjà pas si mal ! ...

Les deux médecins se remirent à discuter : le fait le plus certain était qu'il devait s'agir d'une affection anormalement grave, à marche ultra-rapide, puisque, dans la soirée encore, le malade ne se plaignait de rien. Peu de maladies évoluent d'une telle manière.

- Et pour comble, sans aucune fièvre ! Au contraire, la température tombe...

- Nous sommes à 35,9 ! constata la religieuse-infirmière.

Ils se turent. Il y eut un long moment de silence, pendant lequel la religieuse apporta des coussins chauffants. Paul Maury gisait sur son lit, pâle comme les draps, le visage couvert de la sueur froide des agonisants, respirant si imperceptiblement qu'il fallait poser la main sur sa poitrine pour s'en assurer, le nez tiré et aminci comme celui des morts. De temps en temps, la sœur venait essayer sa salive, aqueuse et abondante. Le malade ne l'avalait jamais.

- Il n'y a qu'à attendre ! reprit le jeune médecin. Tout de même, ce n'est pas la polio qui donne cette salive. Si ça lui coule dans les poumons ! ...

[213]

- Je ne suis pas du tout certain que ce soit la polio, dit le docteur Van Helmont, après un long silence.

Il ne voulait pas aller jusqu'à passer pour un imbécile devant son confrère.

- ... Regardez, d'ailleurs. C'est le centre respiratoire qui paraît touché, et pas les muscles.

Le temps passait. Minuit arriva. Le Juge Maury vivait toujours. Toujours aussi mortellement pâle. La température semblait baisser encore, malgré les coussins. Le long de son corps, couraient, comme exprimant une mystérieuse agitation, de petites contractions de muscles isolés, qui n'actionnaient pas les membres.

Les deux praticiens avaient maintenant épuisé leurs méthodes routinières : elles maintenaient le malade en vie, mais ne changeaient rien. Ils avaient passé en revue les différentes affections et les divers accidents possibles ; rien ne cadrait avec cette symptomatologie. A la fin, l'assistant demanda s'il pouvait aller se coucher : il devait se lever fort tôt le lendemain.

- Je suppose aussi, ajouta-t-il, qu'il ne peut être question de barbituriques...

- Je ne vois pas le motif ! répondit le docteur Van Helmont. ... Et vous avez pu constater que l'estomac ne contenait rien. D'ailleurs, ce n'est pas un coma barbiturique...

- En effet, reprit l'autre. Mais je dois avouer que je ne les connais pas très bien. Après tout, puisque nous sommes réduits au symptomatique, pourquoi ne risquerait-on pas un peu d'atropine ? Si l'on pouvait tarir cette salivation ! Et on toucherait peut-être l'une ou l'autre fonction. Le cœur ne tiendra pas jusqu'à demain ! ...

- C'est une idée ! Je vais la suivre. Il a les plus grandes chances de ne pas revoir le jour... Allez vous coucher, je m'en charge. C'est mon ami, et je ne puis le quitter.

Le docteur Van Helmont avait hâte d'être seul, car il avait envie d'essayer la strychnine : ce serait trop bête de ne pas faire comme si des barbituriques étaient en jeu. Si le Juge avait avalé quelque chose, ce ne pouvait être que cela !

Le jeune confrère lui souhaite bonne réussite, et sortit.

[214]

Une fois seul avec le malade, le docteur Van Helmont prit davantage encore conscience de sa responsabilité et de son impuissance ; puis il se souvint que madame Maury attendait. Il ne se pressa pas d'aller la chercher. Les vêtements du Juge mourant étaient étalés sur une chaise et, l'oreille aux aguets, il fit l'inspection des poches. Pas d'indice inquiétant ! Dans la veste, il trouva un papier chiffonné, qu'il escamota, sans avoir osé achever de le déplier : dans le silence total, ce papier froissé faisait autant de bruit que s'il avait été de fer-blanc. On entendait maintenant l'imperceptible mouvement de l'horloge électrique encastrée dans le mur, et un tel calme régnait dans la clinique que l'intense lumière de la chambre paraissait le seul endroit vivant de la ville.

« Son idée d'atropine n'est pas idiote ! se dit finalement Van Helmont. Je commencerais bien par là ! » Et, se ravisant : « Et elle, qu'est-ce qu'elle va devenir, là-dedans ? Après une telle catastrophe, son affaire est à l'eau. Ce ne doit pas être gai, de voir mourir quelqu'un à cause de vous.. »

On frappa faiblement à la porte, qui n'était pas tout à fait fermée, et madame Maury se hasarda dans la chambre.

- Je ne peux plus attendre, docteur !... Comment va-t-il ?

Elle se dirigeait vers le lit. Lorsqu'elle put voir son mari, une expression d'angoisse ravagea son visage.

- Mort ? fit-elle, interrogeant le médecin.

- Pas encore !

- Vous croyez vraiment qu'il a pu absorber quelque chose ? demanda-t-elle.

Sa voix et ses gestes disaient combien elle voulait être rassurée.

- Je ne crois rien ! dit Van Helmont, mais une telle mort ne peut pas être naturelle. J'ai parlé de poliomyélite ; mais l'examen sera négatif ! ...

Leur conversation était plus libre et plus spontanée qu'à l'arrivée du médecin aux *Érables* et que pendant le voyage. Le docteur Van Helmont retrouvait son sang-froid, et, pour Geneviève Maury, les choses redevenaient réelles. Sa situation vis-à-vis [215] du docteur Van Helmont était humiliante. Il devait savoir, comme il avait su des dizaines de fois dans l'exercice de sa profession, que la mort de cet homme venait combler des vœux plus ou moins conscients... Quand elle prendrait le deuil, il saurait exactement, lui, ce que cela signifiait. Mais elle ne se reconnut pas dans ce tableau monstrueux, et refusa d'être cette femme-là.

- Je voudrais tant qu'il vive, docteur !... fit-elle, anxieuse et gênée.

- Je sais ! répondit-il sans la regarder.

- Vous le croyez, n'est-ce pas ?...

- Je ne connais pas d'honnêtes gens qui puissent vivre avec un mort entre eux !

Elle hésita un moment à répondre ; ces mots du docteur Van Helmont l'atteignaient dans son appréhension, mais ils suggéraient aussi qu'elle ne pensait qu'à elle qu'elle ne protégeait pas l'être dont elle était la seule gardienne, l'être qui devait pouvoir espérer d'elle, en ce moment, n'importe quel sacrifice.

- J'espère qu'il ne peut pas entendre, fit-elle tout bas, regardant vers son mari.

Et, plus bas encore :

- Je ne pourrais pas, et je n'aurais pas pu, le quitter sans emporter son estime ! S'il a eu une dernière pensée, elle a été pour moi ! ...

Elle s'affala sur une chaise, et se mit à pleurer.

- C'est venu doucement ! raconta-t-elle, entre ses larmes. ... Mon amour s'éteignait sans raison ; il ne s'en apercevait pas ; j'essayais d'ailleurs de le lui cacher. Puis quand j'ai rencontré celui... enfin, celui que vous savez, je me suis efforcée de le lui faire comprendre. Mais il ne comprenait pas davantage ! Pour lui, je suis au delà du réel, je suis inaccessible aux contingences. Comme une divinité ! Son adoration sans défiance, cette confiance absolue, me condamnaient à l'immobilité et au silence... C'est atroce, d'être une divinité, de devoir garder la perfection d'un mythe ! Je n'ai jamais osé lui dire que je changeais et comment je changeais. Il se serait efforcé de m'en empêcher... simplement, en ne me croyant pas... Êtes-vous son ami ?...

[216]

- Non ! fit Van Helmont. ... Mais mardi soir, il était triste. Je me suis attardé auprès de lui...

- Mardi soir ?... Et c'est mardi qu'il vous a raconté... ?

- Il ne m'a jamais rien dit ! Et je suis sur que mardi soir, il ne se doutait encore de rien.

Elle ne répondit pas. Alors, c'était elle qui avait tout imaginé ? Il n'était peut-être pas réellement au courant !

- Et l'autre ? demanda brusquement Van Helmont, ... pour l'autre, vous n'êtes pas une divinité ? Vous osez le lui dire, à lui, si vous changez, et comment ?

- Mais... commença-t-elle.

L'insolence de la question ne soulevait pas en elle la colère qu'elle eût voulu éprouver. C'était une question qui voulait tout mettre au point. Une question à laquelle elle n'avait jamais songé, une question qui ne se posait pas dans les bras de Jean !

- La question ne se pose pas ! ...

- Excusez-moi, Madame ! Je croyais qu'elle se posait toujours...

C'était dit calmement, du ton dont on exprime une indiscutable banalité. Il semblait en être tellement convaincu ! La tête du docteur Van Belmont lui rappelait celle d'un moine, elle ne savait plus lequel, peut-être un moine de pierre, dans l'attitude de ceux qui parlent d'éternité. Un moine qui, lui, aurait conclu : « Si c'est cela, vous agissez comme une sottise ! » Les moines parlent comme ça, sans se gêner. Ils font semblant de parler au nom de la sagesse ou de Dieu ; c'est ainsi qu'ils se cachent les femmes, ou se cachent d'elles. Et malgré tout, ils parviennent à vous impressionner.

- Vous croyez vraiment qu'il n'y a rien à faire pour lui, Docteur ?

- Oh ! on peut encore risquer quelques tentatives plus ou moins heureuses...

Elle s'était levée et rapprochée. La lampe de chevet, que l'interne avait recouverte d'une serviette, éclairait doucement le visage immobile, incliné sur le côté, inexpressif et légèrement bleuté. De [217] la bouche entr'ouverte, continuait de s'écouler une salive fluide qui avait taché déjà tout l'oreiller.

- Cela ne cessera donc pas ! fit-elle, et elle entreprit d'essuyer le visage avec le linge dont la sœur s'était déjà servie. Elle le faisait attentivement, avec des gestes affectueux, surmontant un léger dégoût qu'elle avait honte de ressentir.

- Vous n'avez pas d'enfant, je crois ? demanda le médecin.

- Non. Cela se voit ? fit-elle, touchée.

- Pas du tout, c'est une simple question...

Il ne voulait pas dire à quel point cela se voyait, à quel point elle était maladroite dans la tendresse.

- Je suis sûr, reprit-il, que votre mari le regrettait...

- Oui !... c'est vrai... Dans les premières années, nous nous en étonnions. Paul m'en a souvent parlé. Moi, au fond, je n'en souffrais pas.

Peut-être s'en est-il aperçu ; ces dernier temps, nous n'en parlions jamais plus... Je n'avais pas voulu consulter un médecin ! ...

- Et maintenant, vous estimez que c'est bien ainsi !... Et dire que je dois essayer de le sauver ! Ce serait si simple de l'abandonner ; il aurait fini de souffrir ! Qu'est-ce qui l'attend ?...

- Vous feriez cela ? dit-elle, ahurie, ne sachant comment prendre de telles paroles. ... Vous vous demandez cela devant vos malades ?

Mais en même temps elle pensait « Il est donc persuadé que Paul a été malheureux ! »

Le docteur Van Helmont ne répondait pas.

- Vous n'allez pas faire cela avec Paul, n'est-ce pas ?... Je vous en prie ! Ayez pitié de moi ! Paul a assez de courage pour vivre. Mais si je dois me dire toute ma vie qu'il est mort à cause de moi ! ...

- Et s'il avait voulu mourir pour que vous en souffriez toute votre vie ? Si sa volonté, jusque sur le moment même, avait été de mourir ?...

- Pour m'empêcher de vivre ?

- Il y a des gens qui se sont suicidés dans ce but !

- Je vous assure que, même si cette idée lui a traversé l'esprit, [218] il ne l'a pas acceptée. S'il l'a fait pour se venger, il l'aura regretté avant de perdre conscience ! Je vois que vous ne le connaissiez pas ! ...

Mais, en prononçant ces paroles, elle se souvint de tout ce qu'elle avait pensé de lui ces dernier jours. Peut-être Paul avait-il perçu cela ; peut-être était-elle plus responsable de cette mort qu'elle ne l'imaginait.. Pourquoi l'avoir repoussé de la sorte, ce matin ? Ne pouvait-elle pas, un moment encore, faire semblant ? ... Ah ! si elle avait pu savoir que ce serait son dernier mensonge, le tout dernier simulacre ! ...

Comme elle voulait parler, elle s'aperçut que le docteur Van Helmont quittait la pièce. Il ne referma pas tout à fait la porte, et elle l'entendit s'éloigner d'un pas tranquille, un pas qui laissait comme des empreintes dans le silence du couloir. Puis il y eut le grincement d'une

porte, et Geneviève se sentit seule avec son mari. Elle retrouva, du même coup, l'atmosphère des *Érables* ; l'homme dont elle venait de parler avec affection redevint Paul, redevint l'homme auquel elle s'était liée pour la vie, l'homme qu'elle avait aimé, l'homme sans qui, pendant longtemps, elle n'aurait pu imaginer l'existence.

- Paul ! appela-t-elle, ... Paul, je suis la !...

Toute une région de son âme se libérait soudain ; la meilleure, celle qui ne peut pas mourir, qu'on ne peut pas laisser mourir. Comme ces malades qui se dressent pour échapper à un instant d'épouvante, elle eût voulu, tout à coup, lui donner un bonheur, un bonheur immense, avec lequel il pourrait mourir joyeux. Un bonheur comme il n'en avait pas eu.

« Comment le docteur a-t-il vu que je n'avais pas eu d'enfant ? Peut-être parce que je ne sais pas être vraiment tendre... Il a du sentir que Paul ne s'était jamais totalement épanoui en ma présence. Et toi, mon chéri, tu en as souffert, et tu n'as jamais rien dit... Tu m'as tranquillisée, en me laissant croire que tu ne désirais rien de plus, parce que je ne pouvais rien te donner plus ! Tu as toujours continué à dire, comme au début, que le potage était délicieux, même quand j'avais oublié le sel ! Je ne t'ai peut-être donné qu'un bonheur insipide... Et tu vas mourir, [219] maintenant, après avoir tout fait pour me laisser croire que tu n'as été malheureux que quelques jours ! C'est pour cela que tu ne sentais pas que je m'éloignais... »

- Paul ! Tu ne vas pas mourir ainsi !... Paul...

C'était un cri de détresse. Elle percevait avec une brutalité évidente le destin désespéré de cet homme qui mourait par elle, qu'elle avait trahi, dès le début de leur amour, en imaginant qu'il n'avait besoin de rien, qu'il n'aspirait pas, comme elle, comme tout le monde, à une affection sans mesure, cet homme qu'elle allait abandonner parce qu'il n'avait pas voulu dire à quel point elle l'avait déçu. « J'étais seule avec toi, parce que je te condamnais à la solitude ! ... »

Elle lui passait la main sur le front « Pourquoi n'as-tu jamais été malade ? J'aurais compris peut-être !... Éveille-toi, Paul, je vais te faire une tasse de the ! ... »

Une tasse de thé ? Cette Pensée l'atterra. Pourquoi lui offrait-elle du thé, maintenant qu'il était enseveli vivant dans le coma ?

Il lui semblait que, tout à coup, elle avait retrouvé pour lui une inépuisable tendresse, qu'elle parviendrait à lui donner tout ce dont elle l'avait privé sans le savoir, et qu'elle savait désormais comment elle aurait dû l'aimer...

« Ça, alors ! » dit une voix au fond d'elle-même. Instinctivement, elle se retourna, sachant qu'il n'y avait personne, que c'était Jean, Jean, que maintenant elle trahissait. Elle se sentit aspirée vers un gouffre sans fond. Quelques heures plus tôt, il n'y avait pas de gouffre, c'était simple : elle quittait Paul pour refaire son existence ; la vie continuait, sans hiatus. Ce problème simple venait de se transformer en abîme, en chaos inextricable, et, un instant, elle entrevit qu'elle ne s'en tirerait pas.

« Ça alors ! » reprit la voix. Intérieurement, Geneviève Maury y répondit : « Je ne peux pas l'abandonner ainsi, voyons !... C'est l'homme que j'ai aimé, et qui m'aime toujours. Qui n'a plus que moi au monde pour veiller sur lui. Vous devriez comprendre ! ... » En même temps elle songea que Paul avait toujours sa sœur; mais elle habitait très loin, à Courtrai...

Lentement, la peur la ressaisissait, comme on rattrape une [220] évadée ; et cette peur, de nouveau, la coupa de Paul, l'isolant dans son inquiétude. Elle inspecta les rideaux de la chambre : ils n'étaient pas régulièrement tendus. Instinctivement, elle fit quelques pas pour se dérober à ces interstices, comme si, par ces fentes noires, la nuit la menaçait. Son invisible adversaire continuait de l'épier, implacablement. Elle se mit à aller et venir, s'inquiétant de l'absence du médecin, et violemment tentée de fuir.

« Comme il faut longtemps pour mourir ! se dit-elle enfin mais elle se jugea ignoble. Elle s'énervait. La hantise lui revenait de ne plus

pouvoir contenir son exaspération. La panique, sournoisement, l'enlaçait, pareille à un monstrueux serpent. S'empêcherait-elle longtemps encore de hurler, de se rouler par terre, de se jeter par la fenêtre ? « Et vous, qui me laissez me débattre depuis des jours, sans un mot, sans un signe d'encouragement, est-ce que vous ne comprenez pas que je n'en peux plus ? Où êtes-vous ? Vous dormez paisiblement, vous m'abandonnez ! ... »

Quand le docteur Van Helmont rentra avec la religieuse, il avait changé : son visage était sévère et fermé, préoccupé, comme si, dans l'intervalle, quelqu'un lui avait interdit de s'intéresser désormais à elle.

- Nous allons lui injecter un peu d'atropine ! fit-il sans la regarder.

Il la mettait au courant, sans plus, comme il l'eût fait dans n'importe quel cas, pour n'importe qui. Si elle avait cru percevoir tout à l'heure un peu d'amitié, celle-ci avait bien disparu. Elle en souffrit comme d'une chose injuste, odieuse, ne pouvant admettre de se voir ainsi rejetée sans motif par celui qui venait, un moment auparavant, de lui permettre un peu d'abandon.

Le docteur Van Helmont ne croyait pas manifester aussi clairement ses sentiments. Mais il venait de lire le papier trouvé dans la poche du Juge. Une chose l'avait étonné, qui n'était [221] pourtant pas l'essentielle : Madame Maury écrivait à sa sœur et lui parlait d'un certain Jean. Son amant n'était donc pas celui qu'il avait cru, et cela lui semblait inquiétant. Ce Jean, n'était-il pas, tout simplement, un troisième ? Dans quelle aventure s'était-il donc engagé ! Puis il y avait l'autre message, écrit en travers de la lettre, et combien plus tragique ! Ce message de mourant déjà paralysé, il avait fallu un bon moment au médecin pour le déchiffrer. Mais le sens était net ; ces quelques mots étaient clairs : « Pas moi, pas Genev... »

Dès lors, tout changeait ! Il était évident qu'il n'y avait pas eu suicide, tout comme il était évident que le Juge trouvant anormal ce qui lui arrivait, s'était dit que les autres réagiraient de même. S'il avait écrit : « Pas Genev... », c'est qu'il voulait la protéger contre ce qu'on supposerait, et, qui sait, se protéger lui-même contre une pensée torturante ! ...

... À moins qu'il ne s'agit bien d'un suicide, et d'une ruse suprême pour diriger sur elle les soupçons ? Mais non, c'était impossible ! En eût-il été capable en bonne santé, on ne commet pas une telle infamie sur le point de mourir ! Non, c'était sans doute son dernier geste d'homme ; il la couvrait ; il l'innocentait, en la défendant contre une idée qui lui était venue à l'esprit, en se défendant lui-même contre une évidence ! Mais qu'en savait-il, lui, le Juge, si ce n'était pas elle ?

Tout changeait. Tout devenait clair. Une vulgaire histoire d'empoisonnement ! Voilà : il fallait appeler les choses par leur nom. Il faudrait bien que demain il en parle aux autorités. « Eh bien ! se dit-il, elle est diablement forte ! » Il pensa qu'il devait faire mine de ne rien soupçonner, mais qu'il importait désormais de ne pas la laisser seule avec lui.

Geneviève Maury voulut savoir si le docteur Van Helmont avait réellement modifié son attitude, car cette froideur lui était insupportable. Savait-il à quel point elle se sentait seule ?...

- Quels résultats croyez-vous obtenir ? demanda-t-elle, s'efforçant d'être naturelle.

- Quels résultats ? reprit-il.

Sa voix était neutre et froide.

[222]

- ... Aucun ! Peut-être qu'il salivera moins ! C'est dangereux, cette salive...

- Ah ! fit-elle, déçue. ... Vous allez rester tout la nuit auprès de lui ?... reprit-elle, disant n'importe quoi pour ne pas laisser s'installer le silence entre eux.

Il eut envie de répondre : « Vous pouvez compter que je ne vous l'abandonnerai pas un instant de plus. » Mais la présence de la sœur l'en empêcha.

- Qu'en pensez-vous ? dit-il.

Elle crut percevoir de l'ironie dans sa voix.

- Vous êtes sûrement sa dernière chance, docteur !...

- En tout cas j'ai décidé de rester, conclut-il, sans accepter le compliment. Mais... vous ? interrogea-t-il.

Le ton semblait dire tant de choses, toutes méchantes, toutes injurieuses, que, dans sa tension, elle en éprouva comme une rage.

- Je dérange ? fit-elle, hautaine.

Devant lui, elle ne pouvait pas parler de son chagrin d'épouse. Tout ce qu'elle dirait serait reçu par lui comme propos hypocrites, car, au fond de lui-même, il devait être convaincu que cette mort était pour elle une aubaine. Sa rage prenait la forme de l'indignation et du mépris, presque du dégoût. Et Paul, malgré elle, se trouvait englobé dans ce groupe. Pour la première fois, elle dévisagea la religieuse : c'était, comme beaucoup de ses consœurs, une personne d'âge imprécis ; elle avait pour fonction de veiller les malades, et ce mourant ne l'intéressait pas plus que n'importe quel autre mourant. Plus vite ce serait fini, mieux ce serait !

- Croyez-vous que je dérange, ma sœur ? reprit-elle.

Celle-ci fut gênée de répondre. Elle se réfugia dans la coutume.

- D'ordinaire, fit-elle, la famille ne s'attarde pas...

- Même pour un moribond ? M. Maury est mon mari, ma sœur...

Elle se disait que le docteur Van Helmont n'oserait pas intervenir, et, en effet, il ne dit rien.

- Si le docteur a quelque espoir de le voir passer la nuit, qu'il me le dise, je reviendrai au matin...

[223]

- Il vivra encore, Madame !... fit le docteur, sans même prendre le temps de réfléchir.

Elle n'avait pas prévu qu'il s'engagerait ainsi, contre sa pensée. Ils voulaient son départ, c'était clair !

- Je ne vois pourtant pas en quoi ma présence pourrait nuire ! reprit-elle.

- Si... je vous le demande à la place du malade. Vous gênez nos interventions...

- Alors, c'est bien ! fit-elle.

On la chassait.

- ... Si mon absence peut le sauver, je vous serai reconnaissante de m'avoir fait abandonner mon mari !...

Elle prit ses effets, et sortit.

- Je vous accompagne, Madame ! dit la religieuse, en la rejoignant dans le couloir. Les portes sont fermées. N'aimeriez-vous pas dormir ici dans une chambre ?

- Non, merci ! répondit-elle sèchement. Comment voulez-vous que je me repose ?...

- C'est vrai !... fit l'autre, conciliante.

Quand elles furent sur le point de se quitter, la religieuse ajouta :

- Mais j'y pense, Madame, si par malheur les choses se précipitaient, est-ce que vous... est-ce que nous ne demanderions pas l'extrême-onction ?...

- Mais le docteur vient de dire que cela n'arrivera pas... Il est vrai... Eh bien si cela arrive, vous ferez ce que le docteur Van Helmont vous dira. Il est si délicat !...

- C'est bien, Madame ! ...

À peine dans la nuit, Geneviève regretta de n'avoir pas accepté l'hospitalité de la sœur. Dans sa colère, elle avait pensé qu'il serait simple de prendre un taxi. Mais la ville était déserte. En se dirigeant

vers la Grand'Place, elle trouverait peut-être quelque indication... Le bureau de police la renseignerait. Puis elle se vit rentrant aux *Érables*, avec peut-être le monstre qui la guettait, et [224] elle prit peur. Maintenant du moins, elle était tranquille pour quelques heures.

Elle ralentit le pas. La bruine tombait toujours, mais très fine, à peine gênante. L'obscurité la protégeait. Elle aurait voulu disparaître, s'en aller à jamais, passer la frontière, ne plus donner signe de vie. On finirait par l'oublier. On saurait seulement qu'elle avait quitté la clinique à telle heure, et depuis ce moment-là on n'aurait plus la moindre trace *d'elle...* *Quelle* heure était-il donc ? Sous un réverbère, elle consulta sa montre : une heure trente-cinq.

Elle s'étonna, au bout d'un moment, de n'être pas encore parvenue à la Grand'Place et pensa *qu'elle avait* dû se tromper de chemin. Mais elle se dit *qu'elle finirait* bien par se reconnaître, et continua. Vingt minutes plus tard, elle se rendit compte qu'elle sortait de la ville, en voyant une flèche : « Bruxelles, 43 kilomètres. »

« Bruxelles ! se dit-elle. Et pourquoi pas ? J'ai son adresse, maintenant ! Je serai rentrée pour le matin. Oui, je dois le voir, lui parler, je deviens folle... Il comprendra que je n'en peux plus ! »

Une voiture approchait, signalée par ses phares. Elle fit signe, et, quelques instants plus tard, elle roulait vers Bruxelles, assise auprès d'un inconnu dont elle ne se demandait même pas ce qu'il pouvait penser de sa présence solitaire sur cette route à une heure pareille.

Le 123, avenue des Vikings, était un building. Madame Maury parvint à alerter le concierge et à le persuader qu'elle devait voir M. Fontenelle. Finalement, devant l'air angoissé et l'élégance de sa visiteuse, il prit le parti de demander à M. Fontenelle, par le téléphone intérieur, s'il pouvait recevoir madame Maury.

- Vous devez comprendre, Madame, que j'ai la responsabilité de ce qui se passe dans la maison. Ce n'est pas un hôtel, ici ! Tous les appartements sont habités par des personnes très rangées. Je me ferais mettre à la porte...

De la loge, Geneviève Maury entendait assez bien les réponses de Jean.

[225]

- La police ?...

- Non, madame Maury !

- Madame Maury... répéta-t-il.

Il y eut un long silence. Geneviève éprouva un pressentiment désagréable. A la fin, la voix, résignée et irritée à la fois, reprit :

- Oui, certainement !... Je l'attends !... Qu'elle veuille bien m'excuser de ne pas venir à sa rencontre, mais je m'habille en hâte ! ...

- Monsieur s'excuse !... répéta le concierge.

J'ai entendu ! dit-elle. C'est au quatrième, n'est-ce pas ?

Oui, au quatrième. Je regrette, l'ascenseur est dérangé.

Madame Maury monta lentement. Elle s'étonnait d'éprouver si peu d'émotion. Ces derniers jours l'avaient anéantie, se dit-elle ; sitôt devant lui, elle retrouverait son bonheur, le sens de sa vie, la certitude des choses. Évidemment, sa visite le dérangeait, c'était bien compréhensible. À mi-chemin, elle s'arrêta, fut sur le point de faire demi-tour. Mais elle continua. La minuterie s'éteignit et Geneviève, ne sachant où trouver le bouton, s'aventura dans l'obscurité en tâtonnant.

Comme elle parvenait au palier qui devait être celui du quatrième, une porte s'entrouvrit et un rais de lumière l'accueillit. Elle reconnut la robe de chambre et, à contre-jour, vit Jean qui l'attendait, sans faire un pas...

- C'est moi !... dit-elle.

- Oui !..

La porte s'était à peine entr'ouverte que déjà elle se refermait sur elle.

- Jean ! dit-elle en se jetant dans ses bras.

Il l'étreignit mollement, sans une parole. Geneviève ne reconnut pas son accueil, ni ses bras.

- Qu'avez-vous donc ? demanda-t-il. A pareille heure !... Je vous avais cependant bien recommandé...

- Il faudrait d'abord que je puisse me reposer un peu... dit-elle.

- Oui, certainement... Mais, quelle folie !... M'arriver ainsi en pleine nuit ! ... À quoi songez-vous donc ?

[226]

Tout en parlant, il l'introduisait dans le petit salon attenant au living. La lumière étincela, ruisselant sur des cristaux. Sans prendre le temps de rien examiner, elle dit :

- C'est vraiment splendide, chez vous ... C'est ici que... ?

Mais il l'interrompit :

- Allons, Geneviève, dites-moi !

Le ton même qu'avait pris Van Helmont ...

- Je ne puis pas me débarrasser ? fit-elle.

- Oh pardon ! Excusez-moi, Geneviève... Mais l'idée que vous vous êtes sauvée de chez vous d'une manière aussi absurde...

- Ce n'est pas tout fait cela ! ...

Il lui semblait qu'elle n'avait jamais vu l'homme à qui elle s'adressait. Il lui fallait un effort pour penser qu'il était son amant et qu'elle allait achever sa vie avec lui. A grand'peine, elle entreprit de s'expliquer.

À mesure qu'elle avançait dans son récit, le visage de Jean Fontenelle se fermait.

- Voilà pourquoi je suis chez vous ! acheva-t-elle. Vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert ces jours-ci...

- Dites, vous avez donné votre nom, en bas ?...

Cette question l'irrita. Quelle importance pouvait avoir ce détail maintenant que...

- Oui, j'ai donné mon nom.

- C'est d'une imprudence ! constata-t-il froidement. Je suis perdu !... Vous ne savez donc pas à quel point je dois prendre garde, à quel point je dois vivre inaperçu !... Non, vous ne savez pas, ce n'est pas de votre faute...

- Mais...

- Il n'y a pas de mais ! Ne comprenez-vous pas que demain, quand on saura, tous les journaux diront qu'à telle heure, vous êtes venue ici ! ...

- Quand on saura quoi ?... fit Geneviève.

Il s'était levé. L'agacement marquait son visage, se révélait surtout son être.

- On ne me la fait pas, avec l'innocence !... Vous comprenez bien que personne ne croira à ce suicide... Personne, pas plus [227] que... Avez-vous oublié qu'il y a quelques heures, vous disiez que, coûte que coûte, vous vouliez être libre ! tout de suite ! que vous ne pouviez pas attendre un jour de plus ? Qui sait si l'on n'écoutait pas cette conversation ?... Ah ! Je suis dans de beaux draps !...

Pendant qu'il parlait ainsi, son regard faisait le tour de pièce, s'arrêtant un moment sur chaque meuble.

- Et à peine venais-je de m'installer !... ajouta-t-il. Dites ! pourquoi avez-vous fait cela ?...

Geneviève Maury ne comprenait toujours pas. La froideur croissante de Jean la bouleversait. Et ces paroles étranges : « On ne me la fait pas ! »...

- Mais qu'ai-je donc fait, sinon vous aimer ?...

- Aimer ! Aimer ! Restons donc dans la réalité !... Vous savez tout de même bien qu'aujourd'hui on identifie tous les poisons !

Lentement l'idée de Jean Fontenelle se faisait jour en elle, lui découvrant un univers affreux, un monde qu'elle n'avait jamais habité. Elle ne put douter plus longtemps, quand il conclut :

- Vous n'allez tout de même pas me dire qu'il n'y avait pas d'autre moyen... Entre quitter quelqu'un et le supprimer... Vous auriez dû savoir que je ne serais jamais d'accord !

- Jean !... fit-elle. Elle s'était levée d'un bond. Ce que vous dites, vous l'avez vraiment pensé ? ...

Sans deviner quelle réponse elle attendait, il reprit :

- Dans une situation comme la nôtre, vous deviez bien penser que vous m'engagiez !... De quel droit m'avez-vous jeté dans un... dans une affaire de ce genre ?... Comment se tirer de là ?... Enfin, c'est insensé !

Elle ne répondait pas. L'homme qui lui parlait était un inconnu. L'inconnu réfléchissait et, au bout d'un moment, il demanda :

- Vous êtes sûre qu'il va mourir ?

- Qu'est-ce que cela peut vous faire ? laissa-t-elle tomber. L'essentiel n'est-il pas que vous ne soyez pas compromis ?...

- Cela peut me faire, dit-il, ... que... enfin quoi !... il est clair que je ne dois pas être mêlé à cette histoire !

Ils étaient maintenant debout tous les deux, lui la toisant tout [228] en refusant son regard, elle le dévisageant comme pour tenter de lui donner un nom.

Il en fut gêné, ferma le col de son pyjama bordeaux, et se passa la main sur le menton, comme pour s'excuser de n'être pas encore rasé.

- J'ai mis du temps à comprendre ! dit-elle enfin.

Elle vit qu'à soixante ans il n'aurait pas plus de rides qu'aujourd'hui, que cet homme qui lui parlait ainsi ne songeait qu'à lui-même, qu'il ne s'était jamais préoccupé d'elle, jamais demandé quelle femme elle pouvait être. Ayant à la juger pour la première fois, c'est tout naturellement qu'il la tenait pour une empoisonneuse.

Sa colère s'était brusquement apaisée. Par un singulier rapprochement, elle imaginait son père assistant invisible à l'entretien, entendant ce jugement, puis s'éloignant, fantôme à jamais désenchanté, et triste infiniment parce qu'il avait dû prévoir des scènes de ce genre lorsqu'il se préoccupait de son avenir. Et cela venait d'avoir lieu, qui pour toujours l'avilissait. Elle eut honte comme si le monde entier avait été témoin de cette déchéance, et comme si, de tout ce qui était arrivé depuis six mois, elle seule était responsable, elle seule ayant choisi ce chemin d'ignominie ; comme si, depuis six mois, négligeant les appels, les reflets des nuages, le chant des oiseaux, la tendresse anxieuse des siens, le calme et la sérénité des choses, elle était allée vers ce héros en se dissimulant que ce n'était qu'un faune. Un triste faune, à la rencontre duquel elle s'était aventurée, à mille lieues de tous et de tout, ayant négligé de jeter des cailloux derrière elle, s'obstinant à voir en lui un dieu de la terre, qui la rendrait comme lui immortelle aussi longtemps qu'ils s'aimeraient... Et maintenant, ce faune était là, devant elle, dérangé dans son sommeil, défendant sa tanière et terrifié à l'idée de ce que son concierge lirait demain dans les gazettes. Il lui demandait si elle avait un passeport en règle, et supposait qu'elle n'avait pu l'obtenir sans avoir assassiné quelqu'un. Elle se sentait abjecte, abjecte d'avoir poursuivi romantiquement ce héros de ranch, ce cow-boy peureux. Ah ! si sœur Colette la voyait dans cette situation ! ... « Ne t'inquiète [229] pas, lui dirait-elle ; il y a encore des plages, et des maillots de bain... Mais tâche de retrouver ta cervelle ! où l'as-tu donc jetée ?... »

Ces pensées la fouettèrent. L'espace d'un éclair, elle mesura tout ce qui venait de s'effondrer. En revenant sur ses pas, elle ne retrouverait que des ruines ; pire qu'une empoisonneuse, elle avait détruit les heures, les jours, le sens des choses : elle avait coupé un à un ces fils invisibles qui tiennent les êtres en vie... Sa faute était irréparable. Seule lui restait l'évidence qu'elle devait ressembler bien plus à cet homme vers qui elle s'était enfuie qu'au mourant qu'elle avait abandonné ; l'évidence qu'ayant eu à choisir au plus intime de son être, c'est ce Jean qu'elle avait élu, ce poseur à sa mesure. Où aller désormais ? et que choisir

qui lui conviendrait mieux ? L'amour - qu'elle avait nommé ainsi - commandait qu'elle allât jusqu'au bout de sa honte, qu'elle acceptât de se rasseoir. La honte, ne l'avait-elle pas acceptée depuis longtemps ? Eh bien ! la honte, c'était ça ! ...

Elle baissa les yeux et se rassit.

- Geneviève ! dit-il.

Elle ne répondit pas. Il lui était reconnaissant de ne plus faire peser sur lui ce regard insondable et fier.

- Tout n'est peut-être pas perdu ! ajouta-t-il, réengageant l'avenir.

Peut-être n'était-il pas méprisable à ce point ; peut-être espérait-il s'être trompé...

- Est-on certain qu'il va mourir ? Tout peut encore s'arranger, s'il en réchappe !

- S'il réchappe de quoi ?... demanda-t-elle, gardant toujours les yeux baissés.

- Eh bien... de cela !... Est-ce que la dose était si forte ?...

Aucune illusion n'était plus possible. Jean Fontenelle était convaincu. S'il acceptait de vivre avec elle, il ne douterait pas que ce fût avec une femme qui avait fait disparaître son mari. Ce n'était pas un homme difficile...

- La dose ? fit-elle.

[230]

- Et, d'après ce que vous m'avez dit, les médecins, jusqu'ici, n'ont pas l'air de soupçonner...

- Non ! Vous avez été le premier... C'est à vous que cette découverte était réservée. Sans doute parce que vous me connaissez mieux !

Mais elle ne soutint pas cette ironie. Si c'était ça, la honte, c'était encore plus difficile que tout le reste, plus inacceptable, plus affreux. Était-il une chose au monde qu'on pouvait payer de ce prix ?

- Maintenant que vous voilà renseigné, je ne vais pas m'attarder, dit-elle en se levant.

Mais à peine debout, elle prit peur : l'idée n'allait-elle pas lui venir de la supprimer pour se sauver ? Elle se félicita de ce que le concierge fût au courant de son passage dans l'immeuble.

- Je vous donnerai des nouvelles aussitôt que j'en aurai ! Je suis désolée d'avoir troublé votre nuit ! ...

Il lui faudrait des jours pour se faire à l'idée de le revoir. Elle venait de comprendre aussi qu'elle pourrait être interrogée par la police, qu'elle aurait peut-être de la peine à prouver son innocence, et qu'alors, elle serait seule. Jamais elle ne lui demanderait plus quoi que ce soit.

- De toute façon, ajouta-t-elle en se rapprochant de la porte à reculons, ... quoi qu'il arrive, je ne vous compromettrai pas ! ...

Il vit qu'elle avait peur de lui et respecta sa fuite déguisée. La manière précipitée dont elle se dégagea de l'embrasure de la porte qu'elle avait ouverte elle-même, toujours sans se retourner, lui livra tout à coup le sens de sa propre vie. Elle le fuyait comme si elle avait à défendre ses jours.

C'était donc ainsi que s'achevait la première visite de Geneviève dans cet appartement meublé pour eux, meublé pour elle, cet appartement où Jean Fontenelle, sous son faux nom pour quelques années encore, avait espéré inaugurer la nouvelle existence de François de Zandseele. En la voyant se sauver dans l'escalier, il sut qu'il était à jamais prisonnier de son passé, prisonnier de François de Zandseele, et qu'il avait spontanément pensé de Geneviève ce qu'il eût pensé, sans se tromper sans doute, de [231] n'importe laquelle de ses nombreuses amies. Spontanément, il l'avait supposée criminelle, et elle le savait. Il se mit à appeler : « Geneviève !... Geneviève ! » tout en prenant soin de ne pas ameuter tout l'immeuble.

Elle ne se retourna pas et, dans le peu de clarté que livrait la porte entr'ouverte, elle eut bientôt disparu. Même une fois hors d'atteinte,

elle ne ralentit pas sa descente ; dans le silence de la nuit, son petit pas rapide crépitait, comme jetant des étincelles noires. Puis on n'entendit plus rien. Enfin, le choc d'un soulier contre une marche révéla qu'elle s'était arrêtée et qu'elle tâtonnait pour retrouver son chemin. S'il le voulait, elle ne parviendrait pas à sortir.

Après une hésitation, il alluma la lampe d'escalier. Il lui sembla que les parois de la cage lui apportaient un merci, crié à voix basse. Ensuite, il y eut un long silence, une longue attente. Jean Fontenelle se demanda s'il allait descendre. Il estima qu'il valait mieux, pour sa dignité, que la fugitive revînt d'elle-même ; et il ne put s'empêcher de sourire. Tout à coup, la porte du dehors se referma ; pendant un moment, il ne sut si Geneviève était partie ou si elle remontait. Puis, lentement, son sourire s'éteignit.

L'éclairage triste de la rue des Vikings parut somptueux à madame Maury. Elle ne connaissait pas ce quartier de Bruxelles et, en quittant le building, elle avait instinctivement pris la droite. Elle se retourna plusieurs fois, craignant d'être poursuivie. Peu à peu, elle ralentit le pas.

Ainsi Jean Fontenelle l'avait d'emblée crue capable d'empoisonner son mari... Il ne la connaissait pas, il n'avait aucun souci de la connaître. Cet amour vers lequel elle avait marché si résolument n'existait plus. Simplement parce qu'elle s'était montrée impatiente, simplement parce qu'elle lui avait dit : « Je ne puis pas vivre plus longtemps ainsi ! » Mais avait-il jamais existé, cet amour ? Peut-on être aimée par quelqu'un qui ne vous sait pas incapable d'un acte vil ? Et elle ? savait-elle quel homme il était ? Se l'était-elle jamais demandé ?...

[232]

Cela lui parut si tragique qu'elle se mit à douter. Il n'était pas possible que ce qu'elle venait de vivre fût réel, que Jean ait cru vraiment... Elle avait été nerveuse, elle avait réagi trop vite, trop violemment. Ce n'était pas cela qu'il avait voulu dire ! Elle aurait dû s'expliquer. Il aurait dû voir qu'elle était épuisée, à bout.

Elle atteignit un square, désert lui aussi, mais un peu plus éclairé. Il lui sembla que ses idées devenaient également plus claires, et qu'elle venait de divaguer. Rien de ce qu'elle avait rêvé n'était arrivé, n'aurait pu arriver. Elle se rendit compte qu'elle avait conservé son manteau sur le bras, tel qu'elle l'avait emporté dans sa hâte. Tandis qu'elle l'endossait, elle dut se rendre à l'évidence : elle avait réellement fui, elle avait réellement eu peur. Peur de quoi ? Peur de qui ? Jean ne lui avait cependant rien dit, n'avait pas eu le moindre geste menaçant. Qu'avait-elle donc redouté ? Sa fuite avait dû le blesser, l'humilier. Comment ferait-elle pour réparer tout cela ? Puisqu'il semblait résigné à vivre avec une empoisonneuse, pourquoi n'avait-elle pas accepté ? Il aurait fini par reconnaître son erreur.

Sa fierté, son orgueil, sa dignité, l'abandonnaient soudain. Où aller ? Oserait-elle jamais rentrer aux *Érables* ? Et Paul ? Paul, qu'elle avait oublié pendant tout ce temps... Sans doute était-il déjà mort... Soudain, elle comprit l'attitude du docteur Van Helmont : lui aussi la croyait coupable !

À cette idée, un instant, elle perdit le contrôle de son esprit. Une sorte d'avalanche intérieure la submergea ; elle s'appuya contre une façade et attendit, immobile, l'âme vide. Elle ne se retrouva pas dans le présent, mais sur cette plage où, dans le soleil de juin, elle avait accepté, si soudainement, le rendez-vous du soir. Elle se retrouva à ce moment où, sous la tiédeur de la lumière qui l'enveloppait comme le regard de cet inconnu, elle avait accepté l'aventure... Mais elle l'acceptait, cette fois, en sachant tout ce qui en découlerait, en prévoyant les misères qui allaient s'abattre sur elle et la catastrophe finale ; elle acceptait ce rendez-vous dans la torture et l'épouvante, en sachant qu'elle se détruisait, que rien jamais n'arrêterait les conséquences de cet acte. Maintenant, elle eût voulu, tout à coup, escalader le temps, [233] remonter le fil insaisissable qui la rattachait à cette minuté maudite, revivre l'instant où elle avait choisi, et choisir autrement, refuser. Ah ! pouvoir ressaisir le cours des choses, conjurer cette succession de périls, retrouver un équilibre !

Désormais, il n'y avait plus de solution, il n'y avait plus de place pour elle, et si même Paul ne mourait pas, elle saurait que lui aussi avait cru mourir par elle. De quelque côté qu'elle se tournât, la réprobation, la malédiction, la solitude ricanait. Elle eût voulu se faire toute petite, devenir invisible, échapper ainsi à ce cataclysme déchaîné par sa folie d'un moment.

Elle respira, s'efforça de regarder calmement autour d'elle. Mais ce n'était qu'immobilité, silence, et cette lueur blafarde des villes endormies, qui empêche de les croire mortes.

La ville en léthargie couvrait d'innombrables destins que le sommeil, pour quelques heures, semblait maintenir en suspens. Se comparant à eux, Geneviève Maury ne se sentait plus hors série, élue, triomphante, comme elle l'avait imaginé, dans l'après-midi même, à Varanges, - mais en surnombre, et comme exclue de l'interminable file que des milliers de coudes lui interdisaient de reprendre. Elle avait quitté le rang ; il ne lui restait plus qu'à se remettre en queue et à recommencer. Mais non... c'était trop tard ! Le jour allait se lever, elle ne pourrait plus se cacher : un à un, des milliers d'yeux allaient se tourner vers elle, la fixeraient pendant des heures et avec assez de curiosité pour ne l'oublier jamais. Elle allait passer dans le souvenir de tous les humains comme l'image grotesque de la femme adultère, de celle qui s'est mise dans de beaux draps et que l'on va conduire au bûcher de l'opinion pour un homme qu'elle n'a pas tué, de celle qui se jette d'un étage sans réussir à mourir, et sans autre raison que de n'avoir pas eu la présence d'esprit de se retenir, de celle qui a perdu deux hommes à la fois, et qui l'aimaient tous deux, - l'image de la pécheresse maladroite, Toute sa vie, elle devrait faire la morte !

Sa solitude dans ce square désert, c'était elle-même. Il fallait, pour qu'elle pût vivre, que le jour ne reparût jamais. Eux, tous [234] ces gens endormis, savaient comment s'appelaient leurs rêves ; ils restaient raisonnables jusque dans leurs pires folies. Un désir puissant lui vint de se glisser parmi eux dans le sommeil, de se sauver en sombrant avec eux, de les rejoindre dans la tranquillité...

Elle se souvint qu'elle conservait dans son sac un tube de phanodorme, médicament dont elle usait parfois quand elle avait pris trop de café le soir. Il en restait deux comprimés. Elle les avala non sans peine, car sa bouche était douloureusement sèche. A peine l'eut-elle fait qu'elle se demanda si elle n'allait pas s'endormir plutôt que de se calmer. Elle s'effraya. S'affaler sur le seuil d'une porte lui parut si honteux, si humiliant, et si inévitable, que brusquement elle n'eut plus d'autre pensée que de trouver l'endroit où elle pourrait s'affaisser si la drogue agissait trop. Elle regretta un instant qu'il n'y eût pas plus de phanodorme dans le tube : elle aurait tout avalé, et il n'y aurait plus eu de problème. Et après tout, elle avait le droit d'en avoir assez, tout à fait assez...

Elle se remit en marche et, machinalement, reprit le chemin du building. Il faudrait réveiller de nouveau le concierge, et si Jean ne voulait plus la recevoir, elle s'endormirait là, sur une chaise, sur le dallage, sur n'importe quoi !

Ses jambes étaient lourdes : lourdes de toute la fatigue de ces jours. Il lui semblait que le bruit de ses pas s'atténuait par instants ; sa démarche était moins sûre ; le peu qu'elle distinguait des choses ne lui parvenait plus qu'à travers une brume d'éloignement.

L'espèce de torpeur où elle retombait peu à peu, succédant à sa violente agitation intérieure, lui apparaissait comme un retour à la sérénité. Par moments, elle redevenait maîtresse de ses idées, et, tout à coup, Paul envahit son esprit, s'y trouva présent comme il ne l'avait plus été depuis des années, au point qu'elle en fut émerveillée. Mais aussitôt elle pensa que cette présence était une prémonition, qu'il venait de rendre l'âme et de lui dire adieu. Elle se revit auprès de lui, du temps qu'il était bien vivant, et qu'il dépensait pour elle son amour inutile. Elle frissonna. De nouveau, elle avait de la peine à se tenir éveillée, et marchait comme une [235] somnambule. L'image de Paul lui revint encore, mort cette fois. On attendait sa femme, qu'on n'avait pu trouver nulle part. Dans un attroupement, des gens disaient qu'elle l'avait abandonné, qu'elle avait trouvé le moyen de l'abandonner durant son agonie.

Cette phrase la réveilla.

Une voiture attendait devant le 123 ; dans la bruine, ses feux de position créaient de la vie, rassurants comme, dans les contes d'enfants, à travers l'épaisseur de la forêt, la faible lampe, enfin, d'une chaumière. Sûrement, cette voiture ne se trouvait pas là quand elle était sortie de l'immeuble. Elle ralentit le pas. Avait-elle été suivie ? Ou bien venait-on lui annoncer la mort de Paul ? Mais alors il y avait eu quelqu'un pour savoir où la retrouver... Eh bien oui ! c'est ici qu'elle était venue ! Vers sa liberté, vers son amour !

Non, c'était la voiture de Jean ! Le moteur tournait. Sans doute qu'il se mettait à sa recherche... Elle avait bien pensé qu'il ne l'abandonnerait pas ainsi, et elle lui en fut reconnaissante. D'un instant à l'autre, il serait là, de nouveau, tout près d'elle. Elle pénétra en titubant dans la Buick, dont le bleu ciel lui parut triste sous le piètre éclairage nocturne, s'assit à l'avant, à cette place qu'elle avait si souvent occupée, et, à peine installée, s'assoupit.

[236]

Le juge Maury. roman.

Chapitre XIII

[Retour à la table des matières](#)

Une fois seul, Jean Fontenelle n'avait pas tardé à retrouver ses soupçons, sa conviction était redevenue pressante. Le passé qu'il avait eu la velléité de rejeter, lui apparut à nouveau comme l'expression même du bon sens, et il estima essentiel et urgent de commencer par se soustraire aux ennuis que ne manquerait pas de lui susciter la folie de Geneviève. Cette attitude chimérique, cet idéalisme dont elle s'était efforcée de l'imprégner jusqu'à le faire douter de lui-même, voici qu'elle en donnait la mesure, et qu'elle en avouait le sens : elle avait empoisonné un mari gênant, elle avait dénoué, à sa manière, la situation. Cette petite bourgeoise, après tout, ne différait pas des autres : et si l'on songeait qu'elle s'était aventurée jusque-là pour l'épouser - lui, Jean Fontenelle... - sans savoir exactement qui il était sans connaître sa vie antérieure, sans même s'être jamais inquiétée sérieusement de savoir de quoi il vivait, on pouvait se demander si elle ne cédait pas uniquement à une sorte de délire amoureux, ou à ce besoin d'évasion qui saisit parfois les femmes de personnages obscurs, les filles de fonctionnaires ponctuels. Et lui, il avait pris au sérieux ce romantisme

sans issue, il allait s'égarer sur cette voie de conversion, de misères, de renoncements.

« Ah ! ah ! ricana-t-il, ça t'apprendra à te laisser impressionner par un diplôme, à te sentir flatté de séduire une universitaire... Ça t'apprendra à ne pas terminer une aventure dans le délai [237] que tu t'étais fixé ! ... » Mais ces sarcasmes qu'il s'adressait à lui-même ne l'humiliaient qu'en apparence : jamais, il le savait bien, jamais il n'avait été réellement sur le point de se laisser enchaîner ; mais il saisissait, en ce moment même, une occasion parfaite pour se libérer. Peut-être s'était-il montré, avec elle, moins habile ou moins brutal qu'avec d'autres femmes : il avait cru préférable d'attendre une occasion. Les choses avaient bien un peu traîné, mais enfin ça y était ! Et pour la première fois depuis longtemps, Jean Fontenelle se réacceptait selon la vision intérieure qu'il avait toujours eue de lui-même : un être sans attache et ne se tirant d'affaire que par un cynisme parfait, au sujet duquel il parvenait toujours à donner plus ou moins le change en arborant un cynisme différent, - racé celui-là, et dédaigneux de la morale reçue mais non de la morale en soi, - jusqu'à s'imaginer lui-même, par instants, qu'il obéissait en effet à une morale d'élite, celle de l'homme libre, au-dessus des lois, et qui se retranchait dans sa conscience dédaigneuse, tout comme il eût vécu, jadis, retranché dans son château fort.

« Tout de même », se dit-il, tout en faisant du regard le tour de son appartement, « qui sait ce qui aurait pu se produire si elle avait été plus patiente ?... Peut-être aurais-je été pris à mon propre jeu ! » Il respira, comme s'il venait d'échapper à un accident. « Eh bien ! on voit ça d'ici ! François de Zandseele ligoté dans l'honorabilité par une mutualiste de l'amour ! ... » Le mot l'enchantait. Il se vit, défilant devant la galerie des ancêtres, au bras d'une mutualiste...

« Qu'est-ce qu'une mutualiste ? » demanderait l'aïeul.

« Eh bien ! vénérable ancêtre, c'est une femme qui ne veut pas l'amour libre sans sécurité sociale ! ... »

Cette allusion à la sécurité sociale douça sa bonne humeur, le rendit à la réalité. Il venait de se libérer : soit ! Mais à supposer même que tout aille pour le mieux, la mort du Juge Maury déclencherait un minimum d'enquête. On devait être au courant de sa liaison avec madame Maury et on ne manquerait pas, si on la soumettait à un interrogatoire, de s'informer aussi auprès de lui. Ses antécédents le feraient suspecter le premier et... En [238] un instant, il se sentit couvert d'une sueur froide. On mettrait à jour, avec ses antécédents, son faux nom, son plantureux trafic de devises sur le franc français ; on reconsidérerait sa libération plus ou moins provisoire. Ce qu'il avait affirmé à madame Maury, surtout pour l'effrayer, était rigoureusement à craindre : il risquait d'être arrêté de nouveau, et, en tout cas, ses affaires étaient à l'eau.

Il repensa à cette singulière allusion du docteur Van Helmont, lui enjoignant de ne pas échanger un billet de mille francs pour payer son essence : il avait cru que Van Helmont lui conseillait simplement de ne pas s'attarder, de ne pas attirer l'attention, de ne pas montrer qu'il avait beaucoup d'argent. Mais c'était sans doute plus grave : on était au courant, on le guettait et Van Helmont avait voulu le mettre en garde.

En un instant, sa résolution fut prise : il partirait sur-le-champ pour quelques jours, et, une fois à Paris, il aviserait. Dans deux heures, il pouvait avoir passé la frontière... Il s'habilla, boucla sa valise et sortit sa voiture du souterrain. C'était une alerte, pensait-il, comme il en avait vécu des centaines ; il s'était dit souvent, comme cette fois, qu'il n'en réchapperait pas. Et chaque fois il s'était effrayé pour rien ; pourquoi ne s'en tirerait-il pas cette fois encore ?

« Ah ! fichue garce » se répétait-il.

Au moment de filer, une précaution lui parut nécessaire : il fallait supprimer toute trace du passage de Geneviève dans son appartement. Elle avait donné son nom au concierge, mais il y avait fort à parier que celui-ci ne l'avait pas retenu exactement, et qu'en modifiant quelque peu le nom de Maury, il lui en mettrait un autre en tête. Ce serait

suffisant pour que, si l'on parlait de l'affaire Maury dans les journaux, le concierge ne songeât pas à faire le rapprochement.

Il expliqua donc au concierge, agacé d'être à nouveau réveillé, qu'il devait, comme d'habitude, aller passer quelques jours à Nice, et qu'il partait très tôt pour faire une longue étape sans avoir à rouler trop vite, et que si madame Meureille...

- Meurice, vous voulez dire ?...

[239]

- Non, Meureille ! La dame qui est venue tout à l'heure; vous vous en souvenez, je pense !

- Si je m'en souviens !... Mais j'aurais juré que c'était Meurice !...

- Eh bien, vous vous trompiez !... Bref, si madame Meureille repassait, dites-lui que je n'ai pas pu renoncer à ce voyage urgent !...

Il lui glissait cinquante francs.

- Bien sûr, bien sûr, monsieur Fontenelle ! Avec plaisir ! Mais il n'est pas certain que j'aurai à vous rendre ce service : je crois que madame Meurice...

- Meureille...

- ... est déjà dans la voiture ! ...

Jean Fontenelle fut un instant interloqué, puis il comprit qu'elle ne s'était guère éloignée. Il aurait dû le prévoir !

Il fit mine, vis-à-vis de l'homme, de lui avoir servi un petit mensonge, et, d'une mimique appropriée, montra qu'il ne désirait pas lui cacher davantage la réalité : il emmenait une petite amie avec lui...

- Alors, cher ami, *conclut-il*, ... la commission est faite !...

Il se disait que ce malentendu était une excellente affaire : une petite femme était venue le harceler, une petite amie, évidemment... et ils étaient partis ensemble... Paul Maury pouvait mourir ; pourvu qu'il tînt encore une heure ou deux, ce satané concierge n'aurait jamais le moindre soupçon.

- Ah ! vous êtes là ! s'exclama-t-il en simulant la plus réconfortante des surprises. ... Ah ! chérie, je n'y tenais plus, je partais à votre recherche.

- Avec toutes ces valises ? fit-elle malicieusement. Mais elle ne pouvait pas croire qu'il se préparait à prendre la fuite.

- Ces valises ?... laissa-t-il tomber négligemment. ... Je les y avais laissées hier soir... Mais... chérie ! Est-ce que vous vous rendez compte ? Vous en aller ainsi, en pleine nuit, et sous la pluie...

Il s'était légèrement penché vers elle, et elle sentit sa main qui se posait sur son épaule.

[240]

- Merci ! dit-elle en s'emparant de cette main et en la portant à ses lèvres.

- Si j'osais, je vous proposerais de vous reconduire à Varanges. Vous devez être là. Être là à temps ! ...

Il se disait que Varanges était presque sur sa route, et qu'au prix de ce détour il serait enfin débarrassé d'elle...

- Excusez-moi ! dit-elle, ... je ne sais pas ce qui m'a pris tout à l'heure !... Ce serait bon si vous me reconduisiez à Varanges... J'appréhende tellement d'y retourner seule ! J'ai peur ! ...

La présence de Geneviève neutralisait déjà les pensées qu'il venait d'avoir à son sujet. Il se trouvait, devant elle, trop cynique; sa propre attitude lui faisait honte.

- Bien entendu, je vous reconduis ! Vous êtes à bout !...

Il prit place au volant, démarra et sentit presque en même temps la tête de Geneviève s'appuyer contre son bras ; quelques instants plus tard, elle somnolait, ayant retrouvé une apparence de sécurité. Puis, avec le bercement de la route ses idées se relâchèrent encore. Bientôt elle fut au bord du vrai sommeil.

« Alors ! disait Van Helmont, ... pour l'autre, vous n'êtes pas une divinité ? ... Vous osez le lui dire, à lui, si vous changez, et comment ? ...

- La question ne se pose pas !...

- Excusez-moi !... Je croyais qu'elle se posait toujours.

- Vous vous trompiez !... L'art, c'est de ne pas se poser de questions ! ...

- De ne pas attendre de réponses, peut-être !

- Je vous avais cependant bien recommandé...

- Je ne puis pas me débarrasser ?...

- Vous n'avez pas donné votre nom, n'est-ce pas ?...

- Évidemment non !

- Parce que, demain, quand les journaux...

- On ne vous la fait pas avec l'innocence, n'est-ce pas ?

- Je ne serai jamais d'accord : supprimer un homme !...

- C'est bien mon avis !... Et avec si peu de précautions ! Vous ne croyez pas à son suicide, n'est-il pas vrai ?

- Évidemment non !

[241]

- Délicieux que vous puissiez m'aimer criminelle ! ...

- Je suis sincère ! L'amour ne tient que s'il est sincère !

- Les déesses s'accommodent mal de la médiocrité ! Vous l'avez compris tout de suite, puisque vous le saviez depuis longtemps ! ...

- J'espère que vous lui en avez mis une dose suffisante !

- Mais comment donc ! Est-ce qu'il fallait regarder à un gramme ?...

- C'est vrai : vous n'êtes pas une bourgeoise !

- J'aurais dû, malgré tout, en verser davantage ... On est toujours trop conformiste ! C'eût été fini tout de suite ...

- Il ne s'est doute de rien ?

- Que voulez-vous que ça comprenne, un Juge ?...

- Et vous ?

- Moi ?... Moi, j'ai compris tout de suite !

- Oui, j'ai vu ! C'est un plaisir d'être intelligent !... Vous me donnez quelques idées pour mon discours Alice de Vairon...

- Tachez de ne pas m'empoisonner avant !

- Vous pouvez y compter... J'aime l'éloquence !

- Vous n'avez pas hésité à comprendre ce que j'avais fait ?

- Pas une seconde !

- C'est divin ! ...

- N'est-ce pas ?

- Et vous me promettez chaque soir de ne pas me dénoncer le lendemain ?

- Et je jurerais que je ne l'ai pas fait pendant la journée !

- Nous serons enchaînés par ce qu'il y a de plus puissant en nous !...

- Et de plus solide !

- J'avais toujours entendu dire qu'entre complices...

- Eh bien, c'était une erreur ! C'est l'estime, qui ne colle pas très fort !

- Non, l'estime, ça se mérite : c'est fragile, il ne faut pas bâtir là-dessus !

- C'est ce que je vous ai toujours dit ! Il vaut mieux de beaux seins...

[242]

- Et mon ventre, alors ? Il ne compte plus ?... Et mes hanches ?...
Et mes jambes ?

- Oh ! vous comprenez tout !

- Forcement, puisqu'on s'est compris !... À la toute dernière seconde, on s'est compris !

- Vous êtes saoule !...

- Oui C'est drôle !

- Non C'est l'ivresse !

- Voilà C'est exactement ça ! Je n'y avais pas pensé... Mais...
l'ivresse de quoi ?

- Il n'y a qu'une ivresse !

- C'est vrai. Vous savez encore comment c'était ?

- Oui ! C'est toujours la même chose !

- Bien sûr ! La même chose pour tout le monde ! Vous m'avez toujours dit que... Est-ce que vous ne m'avez pas dit le contraire ?...

- Je leur dis le contraire à toutes !

- Elles vous croient ?

- Oui ! C'est toujours faux, et c'est toujours vrai.

- C'est quand même curieux, l'amour !

- Si l'amour n'était pas curieux, il serait aveugle.

- C'est pourtant bien ce qu'on dit ..

- C'est sûrement un sophisme.

- Comment le savez-vous ?

- Si l'amour était aveugle, les assassins n'auraient pas peur la nuit ! »

Bien qu'il sentît contre lui le poids de sa tête, Jean Fontenelle ne croyait pas Geneviève réellement endormie, et se demandait à quoi elle pouvait bien penser. Mais sa perplexité ne l'empêchait pas, tout en

conduisant, d'envisager la réorganisation de son trafic. Il y avait de nouvelles combinaisons possibles, une nouvelle chaîne à prévoir. Pourtant ce qui se passait en elle l'intriguait. Elle s'appuyait trop contre lui. Elle se rapprochait trop de ses pensées ? Pouvait-elle deviner sa décision de partir ? Non, c'était peu probable ; et cependant il n'aimait pas cette façon qu'elle avait de s'appuyer contre lui. Maintenant il se félicitait de [243] ne lui avoir jamais rien confié de son véritable travail. Il s'était toujours borné à dire : « importations, exportations ». C'était à la fois vrai et prudent. Mais peut-être cette prudence était-elle vaine : Geneviève Maury devait en savoir très long sur lui. Elle était forte, très forte ! Et c'était la femme d'un magistrat ! Au premier accès de jalousie...

Ce sommeil finissait par l'inquiéter. Elle le simulait tellement bien...

- Chérie, nous allons arriver !...

Elle ne se réveillait pas facilement.

- Chérie ! reprit-il, nous allons arriver ! Il faudra m'indiquer où se trouve cette clinique...

Elle s'éveilla au moment où, dans son rêve, Paul lui disait :

« Maintenant, je vais t'expliquer comment j'ai éteint l'électricité ! » Elle reprit conscience en se posant cette question précise : comment Paul avait-il pu téléphoner dans l'obscurité ? Quelqu'un avait donc éteint après son appel ?

Cette idée la plaçait d'un coup devant une toute autre réalité. Tout ce qui s'était passé depuis quelques heures disparaissait soudain. Toute cette nuit, marquée par le suicide de son mari, retombait au néant. La mort de Paul avait été décidée, et froidement exécutée. C'était l'évidence même : ce mourant qui avait téléphoné et qu'on retrouvait dans l'obscurité, sans connaissance, avait donc été surveillé puis abandonné *par quelqu'un*. Elle se souvint de sa peur des vitres, le soir, de ces re-

gards qu'elle sentait dirigés sur elle, sur eux. Le criminel avait agi au bon moment. Très calme, elle se dit qu'elle serait inévitablement considérée comme coupable. C'était préparé de main de maître, avec une effrayante habileté. Elle se ressouvint alors de l'accusation formelle de Jean, et s'écarta imperceptiblement de lui, acceptant sa solitude. Son esprit, redevenu lucide, lui donnait le sentiment de dominer la situation. Elle distinguait la part qu'elle pouvait avoir dans ce drame et la part qui manifestement n'était pas d'elle.

[244]

Sans phrases, elle orienta Jean Fontenelle et lui demanda de stopper quelque cinquante mètres avant d'arriver à la clinique.

- Je vous remercie ! dit-elle. Pendant mon sommeil, il m'est revenu un détail qui me prouve que mon mari a été visé par quelqu'un, et que ce quelqu'un devait être installé dans la maison. L'affaire est donc sérieuse. Puisque, par chance, vos bagages sont encore dans la voiture, je vous conseille de vous éloigner pour quelques jours. Si on me demande quelle est votre situation, que dois-je dire ?...

- Mais ...

- Oui ... je sais seulement qu'il s'agit d'importation et d'exportation... Cela suffira-t-il ?

- Certainement... dit-il. Il se rendait compte qu'elle n'ironisait pas, tout comme il se rendait compte qu'elle venait seulement, elle, d'apprendre que son mari ne s'était pas suicidé.

- Je serai interrogée, peut-être arrêtée...

Il attendait qu'elle lui donnât l'occasion de s'excuser. Mais, elle, n'attendait plus rien de lui.

Il descendit de voiture, lui ouvrit la portière et, quand elle descendit, lui baisa la main, à la fois subrepticement et cérémonieusement. C'était la première fois qu'il accomplissait ce geste avec un vrai sentiment de respect.

- Merci de vous être mis à ma recherche, et de m'avoir ramenée ! dit-elle encore.

Il n'eût pu déchiffrer si ces paroles s'adressaient à un amant, à un ami, à un chauffeur.

- Partez, maintenant !... ajouta-t-elle.

La pluie avait cessé. Il la regarda s'éloigner et, quand elle eut sonné, il éteignit ses phares.

Jean Fontenelle ne se remit pas tout de suite en route. Les quelques minutes qui venaient de s'écouler le laissaient hébété ; la décision qu'il avait prise de s'en aller pesait sur lui comme un poids immense. Il se souvint de son audace sur la plage, quelques mois plus tôt ; il espéra qu'elle ne s'en souviendrait pas ces jours-ci, quand elle aurait besoin de lui. Car il partirait quand même ! Il sentait que toute sa vie le préparait à ne pas trouver [245] acceptable d'autre solution. Après tout, peut-être le mari ne mourrait-il pas ! ...

Les couloirs de la clinique étaient abondamment éclairés. Une nouvelle journée commençait. Madame Maury se présenta à l'entrée comme une collègue du docteur Van Helmont, et retrouva son chemin sans hésitation.

À mesure qu'elle approchait, son cœur battait plus vite. Devant la porte, elle hésita un long moment. Le silence de la chambre la terrifiait. Paul était mort... Mais alors, pourquoi cette lumière ? Elle frappa doucement : personne ! C'était fini.

Geneviève poussa la porte. Paul vivait encore, il était seul dans la chambre. Elle courut vers lui.

- Mon chéri, murmura-t-elle en lui donnant un baiser sur le front.

Il n'était plus glacé ; la transpiration moite avait disparu. On le voyait respirer. Le danger semblait s'être éloigné.

Elle s'assit sur le siège laissé vide par la garde. Une paix immense descendait en elle : elle prit la main de son mari, et crut percevoir une

réponse. Alors l'émotion la bouleversa, et il lui fallut un grand effort pour ne pas se mettre à sangloter.

- Merci ! fit-elle, presque à voix haute.

Gênée, elle regarda autour d'elle. Dans un coin, sur une table blanche, quelques objets religieux avaient été abandonnés : Paul avait reçu l'extrême-onction. Il avait donc regagné quelque peu depuis lors. A sa reconnaissance, se mêlait l'espoir de ne pas être traînée aux gémonies et la joie de le savoir en vie. L'effroi dans lequel elle avait vécu et qui venait d'atteindre à son paroxysme, faisait place à un sentiment de sécurité ; et l'impression, éprouvée quelques heures plus tôt, que ces derniers mois avaient été irréels, s'imposa de nouveau à son esprit. Elle ne lâchait pas la main de son mari.

- Paul ! fit-elle doucement. ... Paul, tu m'entends, je suis là, auprès de toi... Paul, tu es sauvé ! ...

Geneviève guettait la moindre réponse, mais le visage émacié [246] restait impassible et serein. L'oreiller avait été changé ; l'atroce salivation avait disparu. Il lui sembla une nouvelle fois que la main de son mari avait remué, qu'il la reconnaissait. Un désir tout-puissant lui vint de le voir se réveiller, pour qu'il la trouve auprès de lui, pour qu'il sache qu'elle avait tenu à être là, pour que, si malgré tout il devait mourir, il ne s'en aille pas à jamais en la soupçonnant... Cette pensée lui était intolérable, et elle sut, avec certitude cette fois, que si Paul devait partir sans s'être réveillé, sans qu'elle eût été réhabilitée à ses yeux, elle ne connaîtrait plus jamais un moment de paix.

Au bout d'un certain temps, elle se mit à imaginer dans quel esprit elle aurait vécu ces heures si Paul avait été menacé de la même façon sans qu'elle l'eût jamais trahi. Comme il aurait été simple de souffrir dans ces conditions ! Sa souffrance eût été plus profonde sans doute, mais plus pure aussi, et plus vrai le mouvement de son âme... Paul était là en danger de mort, mais il n'y aurait eu aucun problème entre eux, aucun hiatus dans leur vie... Peu à peu, l'imagination de Geneviève Maury rejetait dans un passé lointain, comme impersonnel et sans lien avec le présent, le cauchemar de cette nuit qu'elle venait de vivre.

Mais si le passé n'était plus à sa place, le présent n'était pas non plus tout à fait présent. Chaque fois qu'elle était sur le point de rejoindre Paul, un infime glissement s'opérait, une distance infinie s'interposait. Peut-être, après avoir téléphoné, avait-il essayé de monter et avait-il éteint la lampe machinalement ? Il n'était donc pas évident qu'il y ait eu quelqu'un d'autre dans la pièce... Mais en même temps que cette pensée la soulageait, l'hypothèse du suicide reprenait toute sa force, et l'idée que Paul avait perdu conscience en plein désespoir et se sachant abandonné.

Subitement, elle entrevit que son propre comportement lui était devenu inexplicable : c'était sans raison qu'elle avait méprisé cet amour, sans la centième partie des raisons qu'elle eût pu opposer à Jean. La main de Paul remua encore et, le temps d'un éclair, elle vit se creuser devant elle l'abîme de sa faute et perçut jusqu'au vertige la gratuité d'une conduite que, même une fois seule, elle allait devoir passer sa vie à racheter. Ce fut [247] si intense et si vrai, que Geneviève, l'instant d'après, se sentit comme heureuse d'avoir éprouvé ce sentiment, de s'être en quelque façon retrouvée.

- Paul ! chuchota-t-elle de nouveau, ... je voudrais tellement te dire ! ...

- Ah ! vous êtes là, Madame !... fit la religieuse en poussant la porte. ... Je suis contente, ajouta-t-elle ; nous étions inquiets, je n'aurais pas dû vous laisser partir. Je crois que le docteur a regretté d'avoir été si catégorique... Pourtant, c'était préférable... Mais le malade est un peu mieux. On a essayé tout ce qu'on peut faire en pareil cas ! Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre !

- Il espère ?...

- Chut !... fit-elle par gestes, et, très bas : Il ne désespère plus autant ! Cela peut trainer pendant des jours !...

- Il n'espère pas encore ? ...

- Non.

- Mon Dieu ! ... Il me semble cependant tellement mieux ! ...

- Mieux, certainement... Il faudra voir si les cellules ne sont pas irremédiablement touchées...

- Je crois qu'il reconnaît ma main : j'ai eu l'impression...

- C'est possible, on ne sait jamais... et, baissant encore la voix : Soyons prudentes, il pourrait fort bien nous entendre !... Pourquoi est-ce arrivé ?... demanda-t-elle, comme une question à régler entre femmes.

- Le docteur vous a dit quelque chose ?

- Non, Madame, mais je suppose...

Madame Maury ne répondit pas ; la religieuse n'attendait pas de réponse.

- Sauvons-le !... conclut-elle. C'est le moment de lui refaire un peu d'oxygène. Et puis, je vais mettre un fauteuil dans la chambre, et vous dormirez un peu, vous tombez de sommeil ! ... Le docteur ne repassera que vers midi ; moi-même, je vais être remplacée et ne reprendrai mon service que ce soir ; mais je viendrai voir tout de même ! ... A ma remplaçante, si vous le voulez bien, dites que le docteur Van Helmont a expressément demandé que vous restiez...

[248]

Geneviève Maury comprit que du moins le médecin n'avait pas donné l'ordre de se défier d'elle, comme elle en avait eu d'abord l'impression.

- Oui... Merci, ma sœur. Mais... pourriez-vous encore, avant d'aller vous reposer, demander à quelqu'un... j'ai tellement faim ! ...

Machinalement, la sœur se retourna vers la table, et sentit aussitôt le besoin de fournir une explication.

- Vers trois heures, quand il était au plus mal, le docteur a pris sur lui de lui faire administrer l'extrême-onction... Il a été élevé chrétiennement, n'est-ce pas ?

- On ne pratiquait plus, c'est vrai, mais il n'a pas cessé d'être chrétien...

- C'est ce que disait le docteur Van Helmont : que M. Maury était resté, au fond du cœur, un vrai mystique, et qu'il vivait réellement comme un croyant...

- Oui, dit Geneviève, bien plus que moi... Mais nous n'en parlions jamais. Oh !... dites-moi qu'il va guérir !

- Je le souhaite, Madame. Mais je ne sais s'il le désirerait, lui. Quand on perd la Foi, on perd aussi l'Espérance !

- Il avait un tel idéal, il aimait tant sa profession ! L'espérance, comme vous dites, n'y aurait rien ajouté, rien changé...

- L'Espérance, c'est un sens de la vie...

Cette phrase la replongeait dans la réalité. Geneviève Maury pensa que Jean filerait à l'étranger, en France sans doute, et qu'elle ne pourrait plus le toucher avant plusieurs jours. Il avait accepté si facilement ses conseils ! Sans doute correspondaient-ils à ses désirs, - peut-être même à ses projets... Ces valises, saurait-elle jamais si elles se trouvaient dans l'auto depuis la veille, ou s'il venait de les y mettre ? Elle se sentit moins seule que quelques heures plus tôt, et cependant, elle savait que personne ne viendrait à son secours, qu'elle n'avait rien à attendre. Comment avait-elle pu croire, ces jours-ci, qu'il serait simple de partir et de recommencer sa vie ? Pourquoi s'était-elle tant pressée d'écrire à Sœur Colette comme elle l'avait fait ? ...

La religieuse semblait attendre une réponse.

[249]

- L'Espérance ? dit madame Maury.

Elle ne comprenait pas. L'Espérance, c'était précisément, pour elle, une chose incompréhensible, une de ces vertus gratuites et vaines, quelque chose de plus inimaginable que la Foi, et qui avait dû être plus difficile encore à inventer... Et puis, en dehors du catéchisme, on en parlait si peu ! On ne lui en avait jamais parlé...

- L'Espérance ! reprit-elle. Je n'avais jamais pensé que cela pût avoir quelque importance Est-ce qu'il ne suffit pas d'être optimiste ?...

- Un magistrat, c'est un homme de devoir, n'est-ce pas ? Peut-on faire son devoir avec bonheur, si on ne croit pas que cela puisse servir à quelque chose ?... que cela ait un sens ? Privé de l'Espérance, un homme d'idéal est un malheureux, une âme perdue dans la nuit de l'Esprit...

La religieuse, tout à l'heure, ne faisait donc pas allusion à sa conduite, elle ne l'avait pas crue responsable du désespoir de son mari... Geneviève en éprouva un vif soulagement.

« La Nuit de l'Esprit » ? Il y avait donc des gens pour qui cela existait, des gens qui en souffraient, qui en parlaient comme d'une expérience naturelle ! Elle se sentit petite, ignorante, primaire...

Cependant la sœur concluait :

- S'il guérit, rendez-lui l'Espérance, Madame !

- Oui...

À la façon dont madame Maury avait répondu, la religieuse comprit qu'elle venait de pénétrer dans un domaine interdit. Elle s'éloigna sans bruit, tandis que Geneviève, les yeux fixés sur son mari, poursuivait en elle-même une réponse qui ne concernait qu'elle.

[250]

Le juge Maury. roman.

Chapitre XIV

[Retour à la table des matières](#)

C'est vers neuf heures seulement que le courrier apporta à Sœur Colette la lettre de Geneviève. L'ayant lue, son premier mouvement fut de s'empresseur auprès de sa cadette, d'essayer de conjurer la catastrophe. Geneviève ne connaissait même pas le véritable nom de celui avec qui elle s'aventurait de la sorte, et qui n'avait dû voir en elle qu'une conquête de plus. Elle ignorait jusqu'à la façon dont il gagnait sa vie. Elle le suivait aveuglément...

Mais elle se dit que ses vœux lui interdisaient toute démarche de ce genre, et, en même temps, une angoisse lui vint, à l'idée que son propre départ vers le couvent avait pu être à l'origine de ce malheur.

Le sentiment aigu de sa responsabilité l'empêcha de s'abandonner à la colère et à l'indignation. Elle se sentait atteinte, et solidaire. Cette lettre l'avait comme éclairée sur elle-même ; par un singulier glissement, c'était sa propre histoire qu'elle retrouvait à travers l'état d'âme et les résolutions de Geneviève, et qu'elle y retrouvait malgré elle, comme si elle n'avait jamais vécu qu'en refoulant sans cesse une confession pareille à celle de sa sœur. Peu à peu, son désarroi prenait

corps, et, d'un seul coup, sa sérénité se déchira comme un voile inconsistant.

Cette paix qu'elle imaginait avoir enfin trouvée après de si [251] longues années de difficultés, de doutes et d'épuisants combats, n'était qu'une trêve au cœur même de la lutte. La lutte de Geneviève venait bouleverser son précaire équilibre, lui remettant devant les yeux la question, toujours en suspens, de savoir si, en quittant le milieu familial pour s'offrir au Seigneur, elle n'avait pas déserté, si son absence n'avait pas été la cause constante et cachée d'une série ininterrompue d'aberrations et d'échecs dans la destinée des autres.

La malédiction qui venait de s'abattre sur Geneviève la replongeait dans le désespoir qu'elle avait connu à l'annonce de la mort tragique de Maurice Ronquières. Elle s'était pourtant crue, jusqu'alors, bien immunisée, et, longtemps après la guérison et le départ d'Elisabeth, elle avait fini par accepter le « Fiat » dont elle vivait encore. A cette époque, elle avait résolu de quitter la communauté pour s'engager dans un Ordre plus pauvre, plus évangélique, plus proche de son idéal. Au dernier moment, un changement de supérieure l'avait sauvée ; un hasard, une coïncidence ! La vieille religieuse l'avait amenée à se confier ; elle s'était alors abandonnée, heureuse d'être enfin comprise, heureuse de ne point désertier. Elle n'avait pas oublié ces paroles décisives et surprenantes, étrangement fraternelles :

- Mon enfant, vous ne connaîtrez jamais la paix !... Cessez de l'espérer ! ... Il n'y aura pas de jour où vous ne remettrez en question le sens de votre vie et de votre sacrifice. A mesure que vous avancerez en âge, Dieu se taira davantage, jusqu'au moment où vous n'entendrez plus rien, où vous ne serez plus que votre propre destin. Pourtant, avait ajouté la vieille religieuse, ... quant à moi, je ne regrette rien ! Je crois fermement que si c'était à refaire, je le referais encore. Un jour viendra, pour vous aussi, où vous direz : « Si c'était à refaire, je le referais ! » Ce qui nous sauve et nous soutient, ce n'est pas ce que nous disons et pensons, pas même ce que nous éprouvons : c'est ce que nous faisons, ce par quoi nous sommes quotidiennement prises. Imaginez une sainte Thérèse d'Avila qui n'eût été qu'un événement reli-

gieux ! Ce qui l'a formée et soutenue, ce qui a été le ferment de son épanouissement final, c'est ce qu'elle a réalisé, avec tout ce que [252] cela suppose d'acharnement et de fidélité... Restez avec nous, ma fille, vous ne réussirez jamais à vous fuir vous-même, et j'ai besoin de vous. Je suis infirmière, moi aussi, j'ai commencé par là. Moi aussi, j'ai souvent songé à m'en aller. J'ai tenu, clopin-clopant : avec le temps, cela devient moins difficile. A mesure qu'on se dépouille, il devient plus compliqué d'imaginer autre chose, de changer de route ; et un beau jour, toutes les issues sont fermées ! Pour ne pas se sentir alors une pauvre emmurée, il faut avoir su non seulement choisir mais accepter, chemin faisant, la voie choisie. Car le choix est vite fait : c'est accepter qui est long, qui est infiniment long !... En vous battant comme vous l'avez fait pour sauvegarder votre devoir quotidien, votre mission humaine, vous vous renforciez dans votre vocation, vous vous sauviez ! ... Vous vous engagiez, comme ils disent ; vous donniez un sens à votre vie... Il vous semble que je parle comme un livre, avait-elle encore dit, ... mais je suis un livre, un vieux livre parcheminé, que personne n'a écrit, qui s'est écrit tout seul, avec ma vie. Vous allez me donner votre Journal, je ne le détruirai que lorsque vous me direz que je puis le détruire, mais je vous demande de cesser de le tenir. Moi aussi, dans le temps... Celles qui ont aimé, peut-être...

Sœur Colette s'était soumise. Ses nouvelles fonctions, consistant à assurer la cohésion entre tous les services et à veiller sur les malades, l'absorbaient et la consolait ; de temps à autre, elle récapitulait les étapes parcourues et se disait que tout n'était pas perdu dans sa vie.

Mais à la mort de Maurice, elle avait dû reconnaître qu'elle n'avait jamais cessé de se considérer comme menant une existence provisoire et conditionnelle...

Maurice, si elle n'avait pas refusé son amour, vivrait encore. Il aurait connu une existence normale, heureuse peut-être. Il aurait veillé sur lui-même : car ces imprudences vis-à-vis de l'occupant, il ne les eût pas commises si un amour l'avait protégé... Pendant ce long deuil secret, elle avait vécu en dehors de son devoir quotidien, obsédée par l'Hélène Boisfort qu'elle avait refusé de devenir et qu'elle continuait

d'être. Enfin Hélène Boisfort [253] était morte en elle ! C'est au terme de cette période qu'elle avait demandé à sa Supérieure de brûler son journal, afin de mieux s'évader de ce destin imaginaire, de rompre les derniers liens...

Et maintenant, voilà que par Geneviève, tout était remis en question ! Ici, elle ne pouvait pas se reprocher d'être aveuglée par une passion... Dans cette lettre, sans s'en rendre compte, Geneviève disait des choses inquiétantes et qui s'avançaient à sa rencontre, comme un cortège de vérités travesties en erreurs. Geneviève s'était engagée dans des études si longues, et qui lui avaient demandé un si grand effort, sans les aimer et sans y croire, simplement pour s'imposer une attitude et comme une discipline. Et c'étaient cette persévérance et cette volonté qui l'avaient détruite, parce qu'elle les avait subordonnées à un nonsens. Geneviève, maintenant, ne croyait plus, et, en cet instant, cette incroyance, cette inaptitude à croire, Sœur Colette les percevait comme naturelles, comme allant de soi, puisque, pendant des années, Geneviève avait marché dans le désert, sans aucun écho à sa voix, aucune possibilité d'échange... L'incroyance lui était devenue naturelle parce que sa vie n'avait pas de sens et que, dans les conditions où elle vivait, rien ne pouvait, rien ne devait avoir de signification. Geneviève marchait depuis si longtemps dans l'absurde, que l'absurde lui était devenu familier, nécessaire, - la seule évidence. Incroyante où presque, parce que, depuis longtemps, la foi n'avait plus, ne pouvait plus avoir la moindre signification pour elle.

Et elle-même, maintenant, elle, Sœur Colette, croyait-elle toujours ? Sa Foi était-elle autre chose que la justification de son existence ? Sa vocation de religieuse trouvait-elle son sens ailleurs que dans l'exercice même de cette vocation ? Les paroles de la vieille supérieure, du livre parcheminé, lui revenaient à l'esprit, lumineuses, et la plaçaient devant une évidence : il y aurait un moment où une existence différente lui deviendrait inconcevable, ou elle ne pourrait même plus imaginer que d'autres choix eussent été possibles...

Mais quand elle s'était engagée, était-elle plus convaincue que [254] Geneviève ? La lucidité avec laquelle Geneviève jugeait son

cas, et semblait l'avoir toujours jugé, lui rappelait sa propre lucidité, ses hésitations, ses doutes, ses combats. Et sans doute Geneviève n'était-elle pas, à ce moment-là, aussi étrangère à ces efforts qu'elle prétendait l'être aujourd'hui. Oui... cette lettre remettait toute sa vie en question ! Elle-même, Hélène Boisfort, quand elle poursuivait son dessein d'évangélisation, était-elle totalement sincère, ne s'efforçait-elle pas de jouer dans l'engagement et la conviction, le rôle que Geneviève croyait jouer dans le détachement et le scepticisme ? Les deux sœurs, dans leurs attitudes différentes, étaient-elles totalement sincères, ne dissimulaient-elles pas au regard de leur propre conscience ce rien de doute, ce rien de contradiction, qui les engageait contre elles-mêmes, à la poursuite d'un équilibre entaché d'une imperceptible mauvaise foi ? Et voici qu'au milieu de leur vie, apparaissait ce que serait l'autre moitié. Geneviève triomphalement infidèle, mais avec un rien qui la séparait du triomphe, un rien qui lui donnait mauvaise conscience dans cette libération qu'elle devait s'imposer ; et elle-même, Sœur Colette, condamnée à la fidélité, avec cette torture de se savoir partiellement infidèle, avec ce regret rongeur de ne plus être libre ! Elle se rappela s'être effrayée jadis de voir combien c'était long, une vie sacrifiée : maintenant, elle s'effrayait de voir combien ce sacrifice était irrévocable. Elle s'était imaginée longtemps prisonnière de ses vœux, de la communauté, des misères de la vie en commun, mais prisonnière volontaire, libre encore si elle le voulait, - et cette lettre lui révélait brusquement qu'elle était prisonnière d'elle-même, prisonnière comme Geneviève ! Et pourtant, Geneviève... Avec épouvanté, Sœur Colette sentit qu'elle enviait la liberté de sa sœur, le pouvoir qui lui restait de choisir... Peut-être Geneviève ne pouvait-elle s'empêcher de tout remettre en question, et était-elle l'esclave de cette disponibilité ! Mais esclave pour esclave, n'avait-elle pas choisi la meilleure route ? La moins mauvaise ?...

Sœur Colette, abandonnant sa besogne, s'enfuit vers la chapelle. L'encens qui avait rehaussé la cérémonie du matin, pour le 11 novembre, flottait encore dans l'air ; l'acte de foi s'associait [255] à ce parfum, comme l'impalpable présence de Dieu. La tête enfouie dans les

mains, les yeux fermés, elle resta longtemps agenouillée, attendant un réconfort. Son cœur restait muet. Il lui semblait que ce lieu sacré n'était que ce qu'il était : une immense pièce froide, somptueusement décorée, une majestueuse chambre à gaz pour la vie spirituelle, le lieu même, enfin, où peu à peu elle avait abandonné son âme de missionnaire, pour se résigner à réussir sa vie. Mais quelle était donc cette vie qu'il s'agissait de réussir ? Pour avoir pu, pendant des mois et des mois, ignorer son propre sort au point de se croire apaisée, il fallait qu'elle excellât à ne plus respirer... Et voici qu'elle enviait l'infidélité !

- Mon Dieu ! pria-t-elle enfin, ... ne suis-je donc que cela ? ai-je donc si mal, si misérablement vécu ?... Ou bien n'êtes-vous qu'un reflet de mon âme ? Pourquoi avez-vous permis que Geneviève, en m'écrivant ainsi, me mette face à face avec ma pauvre destinée ? Je commençais, Vous le savez, à me retrouver, à passer de longues semaines tranquilles, à me donner plus complètement à ma tâche... Et c'est comme si cette tâche ne Vous suffisait pas, comme s'il Vous fallait qu'elle soit non seulement accomplie, mais donnée, qu'elle soit toujours le renouveau de l'amour, d'un amour où Vous ne me renvoyez qu'une image de silence !... Pourquoi avez-vous placé sur ma route ma vieille Supérieure rédemptrice et généreuse, et, après me l'avoir donnée, après m'avoir appris à marcher les yeux fermés et l'âme disponible, l'avez-vous reprise, me laissant seule ? Pourquoi est-ce moi qu'elle a choisie, pour prononcer une dernière fois, au moment suprême de sa vie, ces vœux qu'elle avait prononcés dans l'inconscience de sa jeunesse ? Pourquoi l'avez-vous laissée mourir avec cette hésitation dans la foi, cet imperceptible regret qui l'obligeait à se ligoter, pour mourir, à cette dernière cérémonie... Est-ce qu'au dernier moment, moi aussi, je devrai refaire ces vœux, avec cette fièvre dans la voix qui cache la dernière résistance, le dernier regret ?...

Sœur Colette eût voulu de l'air, de l'espace, un immense ciel bleu, et dans ce ciel insondable, un cantique vaste comme la vie, un cantique qui ne cesserait jamais, qui chasserait pour toujours le silence et la méditation...

Quelqu'un lui toucha l'épaule.

- Sœur Colette, votre sœur vous appelle au téléphone !

- Geneviève ! fit-elle, anxieuse. ... Excusez-moi, ma Sœur, c'est le nom de ma cadette !

- Une mauvaise nouvelle ? reprit l'autre, frappée par l'inquiétude de Sœur Colette. On ne la connaissait pas sous ce jour.

- Oh rien, je ne crois pas... Elle attend à l'appareil ?... Elle-même ?

- Oui ! Elle-même ! Du moins à en juger par la façon dont elle vous a demandée !

Elle attendait. Déjà ! Elle allait lui annoncer crânement que c'était fait, qu'elle était installée, que tout s'était bien passé. Était-il possible de transformer ainsi son existence d'un seul coup ? Tout effacer ! Recommencer ! Sœur Colette, malgré elle, admirait cette audace, cet esprit de décision, cette inconscience. Comme elles différaient l'une de l'autre ! Geneviève sauvegarderait sa liberté jusqu'au bout. Elle, elle l'avait sacrifiée. Geneviève refusait la fidélité, comme on refuse une invitation. Elle, elle s'obstinait à s'y consacrer toute, s'acharnait à la conserver, se sacrifiait pour elle et peut-être n'était-elle plus fidèle qu'à ce souci de fidélité. Geneviève vivait tout à fait éveillée. Elle, elle mourait vivante en se proclamant libre, en refusant d'ouvrir les yeux sur la réalité... Geneviève ! Elle était là au bout du fil. Ils étaient là sans doute, tous deux !... Ils allaient dire... Et qu'allait-elle répondre ?...

Heureusement, le secrétariat était désert. Sœur Colette était nerveuse, ses mains tremblaient, et elle dut s'y reprendre à deux fois pour saisir l'appareil.

- Hélène ? interrogea la voix. Ce n'était pas une voix triomphante. Sœur Colette se réjouit, contre son gré. Geneviève n'était peut-être pas si heureuse, pas si totalement décidée.

- Hélène ! reprit la voix, chargée d'angoisse.

- Oui, Geneviève, j'écoute ! ...

Déjà Sœur Colette avait rejeté son égoïsme d'un moment. Cette voix de Geneviève, liée à toute son enfance, à sa trop courte existence d'aînée, annihilait les années et leurs drames, la remettait [257] au service de la maison, comme lorsque, jadis, quelqu'un s'était blessé. Toute jeune, elle avait excellé à appliquer la teinture d'iode, à serrer un pansement sans faire mal. En prononçant : « Geneviève ! » elle avait reconnu sa voix des minutes de teinture d'iode au coin de la table de la cuisine. Qu'avait pu devenir ce bouchon à l'émeri qu'on ne parvenait jamais à enlever ?

- Hélène ! Il se passe une chose terrible... Paul est à la mort ! ...

- Paul ?...

- Paul, oui !

- C'est un... C'est lorsqu'il a su... ?

- Je n'avais encore rien dit. C'est une chose difficile à expliquer à un mari... Mais peut-être... Écoute... Hier soir...

La conversation continua longtemps, interminable. Plusieurs fois, on avait voulu interrompre.

- Voilà vingt minutes que vous occupez la ligne ! Je regrette, je dois couper ! redit la téléphoniste.

Sœur Colette attendit quelques secondes. C'était fini. Autour d'elle, tout n'était plus que silence. La pièce terne, le bureau de chêne clair, reprirent leur réalité, redevinrent couvent, la religieuse s'assit. Était-ce vraiment un suicide ? Et Geneviève ?... La pensée qui l'avait assaillie pendant la communication se fit plus nette. Mais ce n'était pas possible ! Entre une idée qui traverse l'esprit et un acte, il y a tellement loin ! Non ! Ce n'était pas possible ! N'avait-elle pas dit qu'elle regrettait sa lettre, qu'à tous les points de vue, cette mort serait un désastre ?...

Sœur Colette se reprochait d'avoir discuté cette éventualité, mais elle se souvenait des moments honteux de sa vie, et savait combien, en dépit de tout, une âme égarée peut être féroce. Féroce, mais non criminelle !... Sœur Colette se retrouvait, en se libérant de ce soupçon. La mort de Paul Maury lui paraissait tout à coup inconcevable, impossible ; le suicide, inimaginable. Et pourtant, Geneviève serait compromise et n'échapperait pas au scandale. C'était la fin de la carrière de Paul ! Quelle malédiction s'acharnait [258] donc sur *Les Érables*, cette maison qu'elle n'avait jamais vue, et dont pourtant elle connaissait chaque pièce, chaque meuble, et même cette fameuse chambre aux Chimères !... Cependant, elle conservait, contre toute raison, un espoir. Le fait que Geneviève lui eût téléphoné, l'eût appelée, était de bon augure, signifiait peut-être qu'elle allait réfléchir, demander conseil. Oh ! comment n'avait-elle pas songé à lui expliquer, à lui dire tout de suite que Jean Fontenelle n'était pas un vrai nom : ce détail seul aurait pu lui faire comprendre... Mais on avait parlé si peu de Jean !

Maintenant, il fallait attendre. Son premier mouvement, qui l'eût portée vers eux, qui l'eût amenée à intervenir directement, ne pouvait pas être suivi. Elle était retenue sur place, engagée à la passivité, obligée de laisser se dérouler les choses, comme si elle les abandonnait vraiment aux mains de Dieu, comme si elle ne s'y intéressait pas.

Hésitante, mortellement inquiète, meurtrie, Sœur Colette estima qu'elle devait mettre au courant la sœur de François de Zandseele. C'était indispensable, et puis cela lui donnerait le temps de retrouver ses esprits ; elle cesserait d'être seule... Elle se mit à sa recherche, étonnée que les corridors fussent si longs à parcourir. Ses jambes lui paraissaient lourdes ; elle croisa plusieurs jeunes religieuses alertes et pour qui la distance ne comptait pas. Quelque chose d'infatigable les transportait, et, de les voir, elle perçut sa propre fatigue. Oui, fatiguée ! Elle était fatiguée ! Traversant le jardin, elle éprouva l'envie de s'arrêter, de s'asseoir, de laisser passer le temps, de se dissoudre dans une inaction qui durerait toujours. C'était la première fois qu'elle ressentait cette envie, et cela lui parut bizarre. Puis il lui revint qu'on ve-

nait de fêter son anniversaire. Elle approchait de quarante ans. Une angoisse l'effleura. Si elle s'était trompée jusqu'ici, c'était irréparable !...

De son côté, Geneviève Maury, sitôt la communication interrompue, avait raccroché. Au tour de la conversation, elle avait perçu qu'Hélène s'acheminait elle aussi, peut-être à son insu, vers l'hypothèse que tous avaient envisagée... L'humiliation morale la [259] toucha déjà moins que l'imminence de la réprobation publique, de l'accusation qui prend corps, et dont on ne se lave jamais. Elle n'avait pas prévu que l'ignominie pouvait être comprise dans l'épreuve qu'elle aurait à subir pour conquérir sa liberté, sauver son amour, refaire sa vie. Elle aurait tout accepté, mais pas d'être criminelle. Le cataclysme déclenché par elle dépassait ce qu'elle avait prévu, l'écrasait. Que lui importait maintenant d'avoir à répondre aux questions humiliantes que la Justice lui poserait, puisqu'aux yeux de tous ceux dont le jugement moral était libre, y compris sa propre sœur, elle aurait à fournir la preuve qu'elle n'était pas l'empoisonneuse qu'ils n'avaient pu s'empêcher d'entrevoir au centre du drame ?

Elle s'en retournait tristement vers la chambre 17, mais au moment de rentrer, elle se ravisa, reprenant la lutte. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais elle venait de songer au mazout : il en fallait aux *Érables* ! Si jamais Paul... Fébrilement, elle s'en fut rechercher le numéro du dépôt Caltex. Il lui paraissait que si elle parvenait à assurer le chauffage, le maléfice découlant de tous ses projets de la veille s'effacerait, que le péril serait conjuré, que Paul reviendrait. C'était absurde ! Qu'importait le mazout, maintenant ? Mais elle s'acharna. Comme la firme envisageait un délai de quatre jours, elle devint exigeante, obtint finalement le directeur, invoqua l'impérieuse nécessité que créait le retour de son mari, gravement atteint, et dont on ne pouvait imaginer un instant qu'il devrait occuper une chambre glacée. Elle précisa où elle se trouvait, donna le nom de la clinique, la chambre occupée par le malade, le nom du docteur qui le soignait. Le directeur, finalement, se laissa convaincre : tout cela lui paraissait justifier une priorité, et il promit la livraison pour le début de l'après-midi.

Elle revint alors vers la chambre, le cœur plus léger, avec l'impression d'avoir fait quelque chose d'utile, d'avoir aidé son mari par ce geste d'affection qui désarmerait, quelque part dans l'univers, la malveillance et la mort. Ce contact avec des fournisseurs lui avait rendu un certain sentiment de dignité et elle se surprit caressant l'espoir de pouvoir le soigner...

La lumière du jour entrait maintenant à flots dans la pièce, et [260] l'imminente apparition du soleil s'annonçait dans les reflets ardents des murs ripolinés. Il était maintenant plus de dix heures, le docteur Van Helmont allait sans doute bientôt paraître ; la jeune infirmière qui remplaçait la religieuse vaquait à d'autres besognes.

Il lui sembla que, depuis son départ, Paul avait tourné la tête celle-ci était maintenant dirigée vers la fenêtre. Ou bien c'était l'infirmière qui avait cru devoir la disposer de la sorte. Mais cela ne pouvait que le fatiguer, étant donné son extrême faiblesse il fallait la lui tourner de nouveau vers le mur...

Les muscles résistaient ; une certaine force s'opposait à ce mouvement.

- Paul ! dit-elle, ... la lumière ne doit pas te faire du bien !...

Il lui semblait maintenant que son mari était simplement endormi d'un sommeil très profond, inquiétant, mais vivant ; que cette inconscience n'était plus le coma ; qu'il renaissait...

Une allégresse la parcourut.

Paul !... Tu m'entends ? Je te dis toujours la même chose !...

Mais je suis si contente ! Tu vas mieux ! ...

Il allait vivre !... oui, sûrement, il allait vivre !... Et aussitôt, l'angoisse la reprit : il allait vivre, il allait recommencer à souffrir !... Et elle ne pourrait pas lui éviter cette souffrance. Non, bien sur... Mais

plus tard, plus tard, quand il serait bien portant, quand elle lui aurait rendu la force et la santé, quand il pourrait comprendre et accepter...
Accepter quoi ?...

[261]

Le juge Maury. roman.

Chapitre XV

[Retour à la table des matières](#)

Lorsqu'en fin d'avant-midi, le Docteur Van Helmont aborda le groupe des notabilités qui venaient d'assister au traditionnel « Te Deum » du 11 novembre, on ne lui parla que de l'édition spéciale du *Courrier de Varanges* annonçant que les projets du Procureur étaient définitivement rejetés et que, cette fois, la ville aurait son Théâtre et son Palais des Sports. On lui décrivit la tête du Procureur pendant la cérémonie.

- Justement, je cherche le Procureur, dit le médecin.

- Il vient de partir ! Laissez-le en paix, le pauvre homme, pour aujourd'hui du moins. On ne bâtira jamais son Palais ! déclara le Président du Tribunal.

Puis il s'informa :

- Avez-vous des nouvelles du Juge Maury ? Il paraît qu'il est malade. Ce n'est sans doute pas bien grave ! ...

Le médecin se demandait ce que les uns et les autres avaient pu savoir.

- On en parle, en ville ?...

- Vous pensez ! dit quelqu'un, ils en ont bien pour deux jours à ne s'occuper que du Théâtre et du Palais des Sports !...

Le docteur Van Helmont s'efforça de ne livrer aucun diagnostic précis.

[262]

- On a parlé de la paralysie infantile... disait le Secrétaire du Parquet.

- Les adultes aussi peuvent attraper ça ? interrogea le Président. Cette maladie perdait tout à coup à ses yeux le caractère réconfortant que lui conférait ce qualificatif d' « infantile ».

- Paralysie infantile, c'est beaucoup dire ! Et je ne suis pas son médecin... Mais il est sérieusement touché. Ces histoires-là, ça peut s'aggraver très vite ou se terminer bien, tout d'un coup !

- Vous autres, médecins, vous êtes tous les mêmes ! Dès qu'on est frôlé par quelque chose, on est toujours « bien atteint », s'exclama le Président, avec une malice un peu agressive. ... Et naturellement, quand vous l'aurez guéri, vous direz qu'il est revenu de loin ! ...

Tout le monde se mit à rire.

- Eh bien ! ramenez-le de loin, mon cher docteur ! Et vous aurez droit à toutes nos félicitations !

On se sépara sur cet encouragement. Dans leur insouciance, se disait Van Helmont, ces gens étaient réconfortants. L'histoire Maury ne faisait pas de bruit en ville, et elle n'en ferait pas avant l'annonce de sa mort.

Sans doute, son respect pour le Juge Maury et l'idée même du scandale qui entourerait probablement sa fin, ne l'empêcheraient pas, lui médecin du Parquet, de porter les faits à la connaissance des autorités. Il lui faudrait s'opposer à l'inhumation. Oui, il révélerait ce qu'il savait : du moins pouvait-il attendre, pour le faire, que le juge fût mort. Car, dans son ultime message, le Juge innocentait sa femme...

Le docteur Van Belmont, torturé depuis le matin par la pensée qu'il fallait prévenir le Procureur et par l'appréhension de le faire, fut bien aise d'avoir trouvé un motif péremptoire de n'alerter personne avant le dénouement. Les reproches que la police lui adresserait peut-être, pour avoir attendu de la sorte, il s'en arrangerait toujours. Et d'ailleurs, le Juge ne devait plus en avoir pour longtemps... Au risque d'avoir l'air de trop s'intéresser à ce cas, le docteur Van Belmont reprit le chemin de la clinique. À mesure qu'il s'en approchait, il se disait qu'il allait probablement se trouver en présence de madame [263] Maury, et cette idée lui était désagréable. Mais il se félicitait d'avoir résisté à sa première réaction et de n'avoir pas exprimé ses soupçons devant la religieuse. On ne pouvait tout de même pas imaginer madame Maury allant jusqu'à achever le mourant, et sa présence, tout compte fait, auprès de ce comateux, ne comportait aucun danger réel...

À son grand étonnement, il trouva le malade beaucoup mieux. La respiration avait bien repris, sur un rythme encore faible mais régulier ; les réflexes oculaires s'esquissaient. La jeune infirmière lui rendit compte de ce qui avait été pratiqué. La température ne dépassait guère 38, la résorption du sérum physiologique s'accomplissait normalement. Malheureusement, le docteur en chef, l'interniste qui aurait pu suivre le cas, était en week-end et on se demandait s'il y avait vraiment lieu de le rappeler d'urgence. La directrice hésitait quelque peu, parce que ce médecin était un grand chasseur, et qu'il faudrait l'obliger à rentrer du fond des Ardennes.

- Madame Maury a trouvé le malade beaucoup mieux... dit la jeune fille.

- Ah ! elle est ici ?...

- Oui... Vous l'aviez autorisée, n'est-ce pas ? Elle ne l'a pas quitté depuis le début de la matinée. J'ai seulement insisté, tout à l'heure, pour qu'elle prenne un peu de nourriture...

- Vous êtes une perle ! Conduisez-moi près d'elle. Et... n'oubliez pas l'oxygène... Jusqu'à la dernière minute, il faut tenir ! ...

« Après tout, c'est mieux ainsi, se disait Van Helmont. Il fallait bien qu'on en vienne à s'expliquer ! Plus tôt ce sera fait... On va banaliser le cas ; et puis, ce sera une affaire comme une autre... »

Le parloir où l'on avait servi une collation à madame Maury était placé sous le signe d'un immense Sacré-Coeur ; quelques scènes de l'Ancien Testament ornaient les murs jaunis. D'épaisses tentures de velours décoloré rapetissaient les fenêtres. Ici l'asepsie ne comptait plus.

[264]

« C'est une sacrée jolie femme, se dit-il en entrant. Dans quelle histoire me suis-je fourré ? »

- Docteur, dit-elle, ... il est moins mal, n'est-ce pas ?

- Oui, c'est vrai. Je suis presque tenté d'espérer...

- Je sens qu'il vivra ! reprit-elle, sans se soucier de ce qu'allait peut-être imaginer son interlocuteur.

- J'aime vous voir optimiste ! dit-il.

Et comme il cherchait des yeux un endroit où s'asseoir :

- Je vous en prie, lui dit-elle en se levant et en lui offrant un fauteuil. ... J'ai tant besoin de vous, même après cette nuit !

Sa voix s'étrangla, ses yeux s'emplirent de larmes, mais elle ne pleura pas.

- Vous ne savez pas comment je vis depuis quelques jours. C'est horrible ! ...

- Vous comptiez partir aujourd'hui, n'est-ce pas ? demanda-t-il brutalement.

Interloquée, elle le fixa, se demandant ce qu'il allait pouvoir ajouter.

- Oui, dit-elle enfin, je l'avais décidé avant même d'avoir vu comment ce serait possible...

- Le savait-il ?...

- Je ne crois pas. Mais ce n'est pas facile à dire. En un sens, tout semblait prouver qu'il était au courant. Et je lui en voulais ... de ne pas m'accuser, de ne pas m'injurier, de ne pas me frapper ...

- Il refusait l'évidence, bien entendu... Il vous aimait...

- Je vous en prie, docteur, ayez pitié ! ...

- Excusez-moi, Madame, je parle pour parler ; ce que je voudrais vous dire est bien plus désagréable...

- Dites vite, docteur, que ce soit fini !

- L'estomac contenait du poison. L'analyse toxicologique n'est pas terminée, il faudra encore quelque temps, mais un lapin à qui on a administré une partie du liquide retiré hier soir est rapidement entre dans le coma. L'expert parlait d'alcaloïdes...

- Qu'est-ce que c'est ?

- Des extraits de plantes vénéneuses...

Il y eut un silence. Le docteur Van Helmont reprit :

[265]

- J'ai, depuis cette nuit, la preuve formelle que ce n'est pas un suicide. Je ne puis pas vous en parler encore. Mais, en dehors de cette preuve, j'ai tout à coup pensé à un détail, à...

Il attendit un moment.

- ... à une erreur, si vous voulez, c'est que quelqu'un a éteint la lumière après qu'il eut téléphoné...

- J'y ai pensé, moi aussi, dit-elle, ... ce matin ; et je me suis dit que quelqu'un devait se trouver chez nous, avait suivi la scène et finalement l'avait abandonné ... Ce quelqu'un, je sentais sa présence autour de nous depuis des jours, et je vivais dans la hantise des nuits...

Cette réponse de madame Maury désarçonna le médecin. Il s'attendait à la voir fondre en larmes, réduite aux abois. Mais voici qu'elle achevait elle-même une phrase qu'il avait préparée depuis une heure. Elle jouait son rôle avec une perfection redoutable.

- Cette idée de crime est tellement affreuse, ajouta-t-elle, ... que je la refuse, et que je me suis demandée si l'obscurité où nous l'avons trouvé constituait vraiment une preuve, si, après avoir téléphoné, Paul n'avait pas essayé de monter et machinalement tourné l'interrupteur... avant de s'écrouler.

Elle avait pensé à tout.

- Mais, se reprit-elle presque aussitôt, ... je me dis que c'est une explication difficilement soutenable ; à ce moment-là, il ne pouvait sans doute plus que se traîner. Or l'interrupteur est placé très haut.

Et voici qu'elle-même démolissait son système de défense... Il réaffirma :

- Cet interrupteur, c'est l'erreur commise par l'auteur : le petit fait qui empêchera toute personne de bonne foi de croire au suicide.

- Je suis certaine, docteur, qu'il y a quelqu'un d'autre mêlé à ce drame : quelqu'un qui nous épie, qui m'épie, depuis des semaines ou, du moins, depuis des jours... Je le sens ! ...

Elle raconta l'histoire de la lettre, le mardi soir. Le docteur se souvint en effet d'une lettre qu'il avait lui-même remise au Juge.

[266]

Il s'abstint d'en parler. Quand il sut que c'était son papier, son écriture à elle, et quand même une lettre anonyme, dont jamais sans doute on ne découvrirait l'auteur, le docteur Van Belmont fut pris par l'admiration professionnelle. Cette madame Maury les battrait toutes dans les annales du poison. Sauf l'interrupteur, c'était parfait.

Il pensa à ses malades qui l'attendaient, à son service négligé, à cet arrêt momentané de ses activités pour subir cette subtile et ironique

confession, pour finalement collaborer avec la coupable... Car tout le temps perdu l'était au profit de la coupable...

- Alors ? demanda-t-il. Vous devriez tout de même avoir un soupçon ?... Un ennemi aussi implacable, on parvient tôt ou tard à l'identifier... Ce ne sont pas les fantômes, tout de même, qui dévissent les roues de voiture !

- La roue arrière ? dit-elle. Ce rapprochement lui montrait mieux encore qu'elle ne se trompait pas. Et dans tout cela, c'était son mari qu'on visait. Pas elle. Elle était peut-être en dehors du jeu...

- Ce n'était pas le résultat d'une usure, d'une simple négligence ?

- Non ! dit-il. Les quatre roues avaient été dévissées : ces choses-là n'arrivent pas toutes seules !

- Les quatre roues ? reprit-elle.

Elle songeait à la sinistre résolution de cet ennemi, et à ce qu'il peut y avoir de démoniaque au fond d'un homme, au fond des hommes. Cela lui donnait envie de fuir, de se faire toute petite. Le monde brusquement lui paraissait hostile, tout semblable à ce qu'elle en avait entrevu à travers ses terreurs d'enfant : une grande bouche d'ogre invisible, à laquelle on n'échappait que parce qu'il était toujours distrait par quelqu'un d'autre à dévorer ! Maintenant, c'était son tour : il l'avait repérée... Et le docteur Van Helmont était simplement une dent de ce monstre.

- Les quatre roues...

L'effroi, la résignation, la lassitude, l'angoisse se mêlaient sur son visage tendu.

Le médecin douta qu'on pût jouer aussi bien, mais il se raidit.

[267]

- Que faisait-il avant-hier à Varanges ? demanda-t-il.

Geneviève reçut le coup... Ainsi Jean était là ! Elle l'avait appelé toute la journée, et il était là... Pour lui, la vie continuait, la vie de tous les jours. Elle aurait pu mourir, si près de lui, sans qu'il le sût, sans

être parvenue à le joindre... Sans transition, une idée lui vint, qu'elle ne réussit pas à chasser tout de suite : Jean était passé à Varanges le jour même où les roues avaient été dévissées... Était-ce lui ?

- Je ne savais pas qu'il était à Varanges, dit-elle. Toute la Journée, j'ai tenté de lui téléphoner, imprudemment même ; le n'en pouvais plus... Vous le croyez coupable ?

- Non, ce n'est pas ce que je veux dire...

Le docteur Van Helmont n'était même pas certain qu'ils parlaient du même homme. Et il se souvint de la lettre, du lapsus : « ... j'aurai quitté Jean ». Elle avait remarqué son lapsus, mais enfin elle l'avait commis : et cela signifiait bien, sans doute, qu'elle luttait encore, que sa décision n'était pas irrémédiablement prise... Lui avait-il fallu si peu de temps pour vaincre son hésitation, pour devenir une empoisonneuse ?...

- Que voulez-vous dire, alors ? demanda-t-elle. Elle parlait machinalement, sans attendre une réponse dont elle n'aurait su que faire. Elle acceptait, elle aussi, de penser que Jean pouvait être coupable. Avait-elle plus de raisons qu'il n'en avait eues cette nuit ? Non, sans doute. Mais elle se rendait compte qu'elle non plus ne pourrait croire à son innocence, dans le cas où il aurait les apparences contre lui. Elle ne savait pas qui il était, elle ne s'était pas plus soucieuse de lui qu'il ne s'était soucie d'elle... Ils s'aimaient. Cet amour avait été la chose la plus intense, la plus authentiquement éprouvée de son existence, la plus indiscutablement parfaite, la plus dénuée de problèmes... celle qui avait demandé le moins de justifications, ... parfaite et complète en soi. « Importations, exportations. » De quoi ? Quelle importance cela pouvait-il avoir, quand il était là ? Mais maintenant, c'était d'une importance capitale !

- Je ne sais pas bien ce que je veux dire, répondit Van Helmont.

[268]

Il assistait au drame de cette femme, sans pouvoir déterminer s'il s'agissait d'amour ou de ruse, d'une souffrance véritable ou de l'angoisse de se voir démasquée.

- Mais il faudra bien qu'on prenne une décision, que j'avertisse de ce qui se passe... et j'hésite ! En fin de compte, comment s'appelle-t-il ?

- Mais... Jean Fontenelle ! Penseriez-vous à quelqu'un d'autre ?

- Vos meubles proviennent en partie du château de Zandseele. J'ai eu le temps de les reconnaître... Et le portrait qui orne le bureau du Juge provient du vieux grenier... Je le connais depuis mon enfance... C'est ce portrait qui m'a mis sur la voie...

- Mais, docteur, je vous assure que ces meubles ont été achetés par moi, payés par moi, sauf le tableau que j'ai reçu en surplus de l'antiquaire. Je pourrais vous montrer le magasin, quelque part autour du Petit-Sablon !...

Ses idées se brouillaient ; elle eût voulu implorer le silence, ne plus rien apprendre de nouveau. Elle reprit :

- Jean Fontenelle m'a conduit là-bas. Il m'a aidée à choisir, m'a montré l'excellence de l'occasion qui se présentait et combien le prix était raisonnable. L'antiquaire désirait s'en débarrasser au plus vite, attendant un envoi d'une autre époque. Il m'a dit en effet qu'ils provenaient d'un ancien château... J'ai d'ailleurs conservé les factures !

Mais un intolérable soupçon s'insinuait en elle... Tout de même, elle n'allait pas supposer qu'il lui eût donné un faux nom ! D'ailleurs, dans l'immeuble, on connaissait Jean Fontenelle : cela du moins, elle avait pu le constater.

Le docteur Van Helmont se demandait s'il avait bien le droit de poursuivre cette conversation. Madame Maury pouvait n'être pas coupable... Sûrement de Zandseele lui avait refilé à un bon prix les meubles emportés de chez lui. On comprend que l'antiquaire était pressé ! Et caser une partie du butin chez un Juge ! ... Il avait dû s'amuser, l'animal ! En tout cas, il n'avait pas perdu le nord !... Mais apprendre

maintenant à cette femme qu'elle ne connaissait même pas le véritable nom de son amant, c'était [269] risquer, si elle était innocente, de provoquer chez elle une réaction de désespoir.

Madame Maury se rappelait pourtant que, pendant la nuit, le médecin avait prononcé un autre nom. Pouvait-il se tromper à ce point ?...

- De quel château parliez-vous ? demanda-t-elle.

- De Zandseele. Celui qui les a vendus à l'antiquaire s'appelle aussi de Zandseele. François de Zandseele. C'est facile à retenir. Voulez-vous que je l'inscrive ?

- Non, coupa-t-elle.

- Baron François de Zandseele ! reedit-il.

- Baron ? fit-elle. Elle se souvenait de la manière dont il lui avait baisé la main, ce premier matin de leur rencontre ; elle se tut.

« Après tout, se dit le médecin, j'ai pris suffisamment de précautions. Attendons ! Si c'est elle, elle ne pourra de toute façon pas échapper... Ne nous pressons pas ! »

Dehors, un bruit de fanfares se rapprochait. La marche était scandée d'un bruit de pas, comme celui d'une troupe.

- Ah ! dit le médecin, profitant de cette occasion, les voilà... Ce sont les Jeunesses sportives, qui fêtent le grand événement de ce matin. Le journal annonçait l'édification d'un Palais des Sports, de terrains de jeux... Le projet du Procureur du Roi pour son nouveau palais est rejeté...

- Oui... dit-elle. Elle n'y comprenait rien, mais cela lui rappelait que la vie continuait, que d'autres événements réjouissaient ou attristaient les hommes, que chaque journée était saturée d'histoires qui fournissaient les sous-titres des journaux puis s'enfonçaient dans l'oubli.

- Pauvre Procureur ! laissa tomber Van Helmont. Il s'en ira sans son Palais, et il ne lui restera que son courage et son honnêteté... La satisfaction du devoir accompli, comme on dit !

- Est-ce donc si peu ? demanda-t-elle. Et cette question la surprit elle-même.

[270]

- En tout cas, reprit-il en se levant, mon lot ne sera guère différent...

- Docteur, se hâta-t-elle de dire, entre deux paroxysmes des trombones, ... je vous le demande, protégez-moi aussi longtemps que votre conscience vous le permettra ! ...

- Bien sur, Madame, je ferai de mon mieux... Il ne put s'empêcher d'esquisser un sourire.

- Oui, je puis le faire ! ajouta-t-il. ... À la condition que vous ne détruisez pas ce papier... Et il lui tendit le feuillet sur lequel elle avait commencé d'écrire à sa sœur.

Madame Maury avait tout de suite reconnu son début de lettre, et s'était en même temps souvenu d'avoir oublié de la détruire.

- Je l'ai trouvée dans la poche de votre mari, ajouta Van Helmont.

Ainsi, pensa-t-elle, Paul allait mourir sans avoir pu conserver la moindre illusion. Cette négligence lui parut soudain plus grave encore que sa trahison. Sans avoir besoin de relire, elle retrouvait sa phrase : « Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Jean... » Jean !... Mais pourquoi s'était-elle trompée de la sorte ?

- Il n'aura donc rien ignoré...

Sa voix était infiniment triste, et elle n'osait pas lever les yeux vers le médecin. Elle ne regardait pas davantage le feuillet qui tremblait dans sa main.

- Lisez tout de même...

Le ton n'était pas impérieux, il était presque amical, et semblait annoncer quelque chose de rassurant... Qu'avait-elle encore écrit, dont elle ne se souvenait pas ?

Elle lut. Elle reçut d'un coup la dernière pensée de Paul...

Le médecin allait lui dire : « C'est pourquoi on a retrouvé le stylo par terre. Il a écrit après sa chute, et déjà paralysé. Il n'a sûrement pas pu se relever ensuite, et encore moins aller jusqu'à l'interrupteur... » Mais il ne dit rien. Le visage de Geneviève Maury s'était soudainement illuminé, il irradiait la reconnaissance et une espèce de joie grave et profonde.

- Paul !... s'écria-t-elle, Paul ne l'a pas cru !

Elle serrait la lettre dans ses mains tremblantes, et, sans plus [271] aucune retenue, comme enfin délivrée, elle se mit à pleurer. Pendant quelques instants, son émotion et ses sanglots redoublèrent, puis, peu à peu, elle retrouva le contrôle de ses nerfs. Sur son visage bouleversé, le docteur Van Helmont voyait renaître l'espoir. Mais il ne mesurait pas très bien à quel point le dernier mot de son mari la réhabilitait devant elle-même, en lui rendant la certitude qu'elle était bien toujours Geneviève Boisfort, celle qu'il avait aimée, et qu'à l'instant suprême, contre toute évidence, contre toute preuve, il lui avait maintenu sa confiance et sa protection.

Elle s'était levée, souriante à travers ses larmes. Elle fit quelques pas dans la pièce, comme pour laisser à ses derniers sanglots le temps de se calmer. Puis elle revint vers lui.

- Merci, docteur ! dit-elle en lui tendant la lettre. Quand vous n'en aurez plus besoin, vous me la rendrez, n'est-ce pas ?

Le docteur Van Helmont fut surpris de ce geste ; depuis quelques instants, il se reprochait de la lui avoir communiquée, et redoutait qu'elle ne la détruisit. Car il venait de comprendre que la lettre n'aurait pu se trouver dans la poche du juge si quelqu'un ne l'y avait glissée. C'était la seconde imperfection de ce crime qu'on avait voulu parfait, et sans doute eût-il été d'une extrême importance pour madame Maury

que ce papier disparût. Or, non seulement elle le lui rendait, mais elle ne semblait pas en avoir saisi l'intérêt. Quel extraordinaire sang-froid !

L'expert se demandait tout à coup si ces erreurs, la lumière éteinte et la lettre glissée dans la poche, n'étaient pas voulues, ne constituaient pas les pièces maîtresses du leu, le sceau de la perfection. Ce crime alors devenait génial, c'était l'œuvre d'un très grand artiste, et le docteur Van Helmont songeait à Thomas de Quincey, à la macabre beauté de l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts.

« On ne la confondra jamais ! » pensa-t-il. Son visage se durcit à nouveau, mais Geneviève Maury, transportée de gratitude, n'en perçut rien.

[272]

Ayant pris congé, le docteur Van Helmont s'éloigna. Il voulait rentrer chez lui, retrouver ses esprits, repenser calmement cette affaire avant de s'en ouvrir au Procureur du Roi. En quittant la clinique, tandis qu'il traversait le hall, il entendit la téléphoniste s'agiter dans sa cabine.

- Je vous assure, Monsieur, disait-elle, que personne ici n'a commandé de mazout... Pour les *Érables* ? Non, Monsieur, je ne connais pas...

La jeune fille était sur le point de raccrocher. Van Helmont entra dans la cabine et lui demanda l'appareil. Il apprit ainsi que madame Maury avait commandé du mazout, et réclamé une livraison de toute urgence, parce que son mari, gravement malade, allait rentrer d'un moment à l'autre. On lui avait donc accordé une priorité, et voici que le camion-citerne se trouvait là-bas, aux *Érables*, devant une porte fermée.

Le médecin demanda un moment de patience et s'en fut avertir madame Maury. Cette histoire de mazout achevait d'en faire la criminelle parfaite... ou démontrait son innocence.

- Comment ? fit-elle, Louise n'est pas là ?

Elle convint qu'elle avait oublié de lui faire le moindre signe. Mais plus d'une fois déjà, Louise était restée seule à la maison pendant toute une journée, et cette absence avait tout de même quelque chose de surprenant.

- Je ne retournerai pas aux *Érables* sans Paul, dit madame Maury. Je vais faire porter les clefs par un taxi...

Le docteur Van Helmont ne résista pas à l'occasion qui se présentait de retourner là-bas et d'inspecter les lieux.

- Si vous me le permettiez, j'irais volontiers moi-même...

Elle comprit qu'il allait se livrer à certaines investigations, et ne voulut pas y faire obstacle. L'employé de « Caltex » accorda les quelques minutes qu'on lui demandait.

Le médecin parti, madame Maury se représenta la maison, l'accueil de Louise, l'atmosphère horrible des derniers jours ; un espoir la traversa, refoulé aussitôt. « Non, ce serait trop beau, que Louise fût partie... Combien ce pouvait être agaçant de conserver par charité, par devoir social, cette prétentieuse [273] pécore ! » Ses singulières déclamations lui revenaient à l'esprit. D'ailleurs, sa présence avait été, dès le début, encombrante. « Pourvu qu'elle n'ait pas filé avec ma garde-robe ! » pensa-t-elle encore. Puis elle se décida : « Si jamais Paul... eh bien ! non, on ne la garderait pas ! On trouverait quelqu'un d'autre, une fille mieux adaptée à son travail, et d'une personnalité moins envahissante... »

Elle se souvint de sa crispation passagère, la veille, en la voyant si bien moulée dans sa propre robe : « J'ai le même corps que vous ! » Peut-être était-elle jalouse de Louise ! Non ! Non ! Sa répugnance à son endroit était un avertissement. Il fallait en tenir compte, désormais. « J'ai le même corps que vous ! » Cette phrase lui paraissait à la fois si proche, - elle entendait encore la voix mouillée de Louise, - et si lointaine, - un temps infini s'était écoulé depuis lors... Geneviève fit de vains efforts pour recréer cette lourde et tragique atmosphère ; le souvenir précis lui en échappait, comme celui d'un événement depuis longtemps passé, mêlé à la brume de l'enfance. Et le thé, dont elle

humait encore l'arôme, n'était plus, malgré ce détail si vivant, qu'un souvenir dissocié, que rien ne reconstituerait jamais. Ah ! ces dames avaient bien choisi leur représentante, pour célébrer la gloire d'Alice de Vairon ! Quand la rumeur publique... Mais cette idée ne l'émut pas exagérément. Elle était toujours aussi seule, mais elle ne se sentait plus abandonnée ; même les soupçons du docteur Van Helmont ne parvenaient plus à l'inquiéter. Son esprit se retrouvait plus libre, cessait de s'hypnotiser sur un seul point...

« Comment est-il possible que je me sente ressuscitée, simplement parce qu'il m'a jugée innocente ? Comment peut-il m'avoir donné cette joie, m'avoir ainsi rendue à moi-même ? » Elle éprouva dans sa chair une exigence qu'elle ne connaissait pas, celle d'être jugée jusqu'au tréfonds de son être, d'être jugée par un jugement dont elle aurait la certitude absolue qu'il ne se trompait pas. Tout son être dépendait à jamais de ce jugement de Paul endormi.

Ce qu'Hélène appelait le jugement dernier, ce n'était peut-être que cela... Mais il y avait eu d'autres jugements. Il y avait eu [274] celui de Jean, cette nuit. Elle s'en était révoltée, mais maintenant, elle savait qu'elle en avait également été touchée, qu'elle s'était sentie, malgré l'erreur, dépendante de ce jugement, anéantie par lui. Pas seulement parce qu'il émanait de Jean, mais parce qu'elle ne le trouvait pas vraiment faux : quelque chose en elle lui correspondait. Si le regard de Jean Fontenelle avait pu pénétrer l'abîme de son âme, il eut trouvé, travestie, l'empoisonneuse. Et c'est depuis longtemps qu'elle récusait cette trop lucide conscience qui, tout au fond d'elle-même, surveillait les mouvements de son être, l'avertissant de sa lente dérive...

Le témoignage de Paul la sauverait s'il parvenait à effacer celui de son amant. Elle voulait ne se reconnaître que dans le premier, elle n'avait jamais cessé d'être la femme qui méritait cette générosité... Mais en même temps, elle ne cesserait jamais d'être celle que Jean Fontenelle avait devinée... Les deux hommes venaient de se juger eux-mêmes, mais elle, elle demeurait liée à leurs deux jugements.

Et, tout à coup, elle comprit qu'elle n'avait pas encore choisi... Le Jugement dernier serait-il celui de Jean Fontenelle ?

[275]

Le juge Maury. roman.

Chapitre XVI

[Retour à la table des matières](#)

Vers quatre heures, Paul Maury s'éveilla.

Depuis un moment, il commençait à bredouiller des mots incompréhensibles et à se défendre contre l'oxygène. Sa femme savait qu'il était sauvé. Au moment où elle alluma la veilleuse, il ouvrit faiblement les yeux pour les refermer aussitôt, comme le dormeur qui a regardé sans rien voir et que la lumière incommode. Il bailla, se passa la langue sur les lèvres, plusieurs fois, comme les fiévreux, puis se rendormit.

Elle tenait sa main, où se manifestait de la vie et qui pourtant ne répondait pas encore : elle avait dû se tromper, ce matin, en croyant qu'il la reconnaissait. Elle se tenait près de lui, silencieuse, discrètement haletante. Il ouvrit une nouvelle fois les yeux, la regarda et sourit.

Elle accueillit ce sourire doux et confiant, ce sourire qu'elle refusait depuis si longtemps. Mais elle l'accueillit presque impassible, de peur d'effaroucher le miracle...

Il lui serra la main.

- Quelle heure ? demanda-t-il. Sa parole était maladroite. C'était la question qu'avant il lui posait toujours, lorsque, dans le demi-sommeil, il la sentait éveillée. Depuis des mois, il ne la posait plus.

- Quatre heures, Paul !

Sa gorge obéissait mal.

[276]

- Ah ! fit-il.

Il ne paraissait pas étonné, et referma les yeux. Après un moment, la regardant de nouveau :

- Quatre heures ?...

Puis, brusquement, il parut comprendre. Il sourit longuement, sa main se crispa sur la sienne et, tandis qu'il fermait les yeux, deux larmes apparurent au bord de ses paupières. Elle sut que c'était des larmes de bonheur, et, dégageant sa main, se leva, arrangea les couvertures.

- Tâche de dormir encore un peu... lui conseilla-t-elle tendrement.

Elle aurait voulu prononcer une phrase inoubliable, mais rien n'aurait pu exprimer sa joie.

Paul s'était assoupi. Elle se rassit, enchaînée à son souffle, frémissant à chaque changement de rythme. Jamais elle n'avait si nettement ressenti à quel point la vie ne se maintient que par un privilège inouï, par une bienveillance provisoire de la mort. Une nouvelle forme d'inquiétude lui révélait une nouvelle forme de son amour.

La religieuse de la veille, sitôt qu'elle eût repris son service, vint s'enquérir du malade ; cette amélioration ne la surprenait guère, parce qu'elle savait Dieu tout puissant. Elle marqua cependant son étonnement.

- C'est une grande grâce que Dieu vous a faite, Madame !

Elle parlait comme si elle connaissait tout, ses phrases convenaient à tout le monde. On en prononçait au même instant des milliers de semblables à chaque coin du monde.

- Je le sais, ma Sœur !

En même temps, elle lui faisait signe de ne pas trop parler, parce qu'il entendait tout.

- Ce sera vite oublié, dit encore la religieuse. ... C'est curieux comme la vie reprend vite ses droits !

- Si vite, vous pensez ?...

Elle eût voulu pouvoir s'arrêter un moment, prolonger le présent. [277] Pourtant, c'était vrai, la vie allait reprendre ! Et Geneviève se vit en face de Paul redevenu lui-même, avec sa patience et sa bonté, mais aussi avec le souvenir d'avoir été trahi par elle, avec le sentiment de cette espèce d'aversion qu'elle avait éprouvée pour lui et que sans doute elle n'avait pas su dissimuler... Qu'était-elle devenue en lui, à travers tant d'évidences contre lesquelles il avait eu à se débattre ? Il pardonnerait sans doute, mais pourrait-il jamais oublier ? Pourrait-il sauver tout ce qui avait été perdu, tout ce qu'elle avait voulu perdre ! Peut-être devrait-elle tout confesser elle-même... Ou bien préférerait-il ne pas revenir sur ces choses ? Mais comment s'en rendrait-elle compte ? Et puis, était-elle encore digne de vivre auprès de lui, d'être sa compagne ? Elle venait d'éprouver ce que représentaient l'admiration, l'estime, la confiance de celui qui vous aime, de celui pour qui vraiment on est l'élue, la privilégiée, l'invulnérable, elle venait d'apprendre ce que peut signifier ce mot extraordinaire : adoration. Non pas dans le sens qui flatte votre vanité, mais dans le sens qui vous garde, vous protège, vous ennoblit sans mensonge, dans le sens du jugement dernier...

Toutes ces valeurs dont elle s'était moqué, il avait continué d'y croire, alors qu'elle venait de l'abandonner, de le laisser seul poursuivre sa route ; et même, il avait voulu continuer de croire qu'elle l'ac-

compagnait toujours... C'est lui qui avait tenu, c'est par lui qu'elle restait vivante, digne de vivre...

- Pourrais-je encore le rejoindre ?...

- Oui, répondit la Sœur, qui avait respecté le silence dans lequel madame Maury s'était un moment enfermée. ... Je ne connais rien au bonheur... Mais, d'après l'expérience que je puis avoir ici, il n'y a pas de bonheur qui ne soit à reconstruire un peu chaque jour, pas de bonheur sans effort. L'amour n'échappe pas à la loi...

- Peut-être... hasarda Geneviève Maury, peut-être est-il plus facile d'aimer Dieu...

- Je crains que ce ne soit la même chose ! Il n'est présent que si nous Le portons en nous. Dès que nous nous taisons, Il se tait !

[278]

On eût dit, pensa Geneviève, que toutes deux avaient traversé les mêmes heures, que toutes deux s'étaient tués pendant longtemps, avaient été infidèles, s'étaient repenties...

- Je suis certaine, reprit la Sœur, désignant du regard le malade, ... qu'il n'a jamais cessé de croire, jamais cessé d'espérer...

- Je l'ai pensé quand il m'a souri... Comment connaissez-vous toutes ces choses ?

- Oh ! dit la religieuse en se défendant, ... je ne connais rien. Mais personne ne vit sans se poser de questions, sans essayer d'y répondre ... Je suis tellement heureuse de voir que vous l'accueillez ! ...

Puis, gênée de s'être aventurée si loin, elle coupa court :

- Ne puis-je rien faire pour vous ?... Je suppose que vous n'aimeriez pas avoir à le quitter, maintenant ! ...

Madame Maury accepta cette offre. Elle ne voulait pas s'absenter, ne fût-ce qu'un instant, mais elle brûlait d'annoncer à Sœur Colette ce mieux inespéré.

- Sœur Colette ? fit la religieuse, ébahie. ... Vous êtes sa sœur ?...

Le ton était celui de quelqu'un qui, d'un coup, se sent faire partie de la famille.

- Oui. Cela vous étonne !...

- Hélène Boisfort ! Mais nous étions ensemble, il y a des années, au cours d'infirmières !... Elle a beaucoup souffert, elle a connu la révolte ; longtemps, on l'a considérée comme une brebis égarée... Ma propre sœur est religieuse là-bas, dans la même communauté. C'est ainsi que j'ai su qu'elle avait failli rentrer chez nous. Elle rêvait d'un Ordre pauvre, elle voulait repartir é zéro !

Hélène n'avait donc pas toujours été heureuse, dans son couvent ? Elle avait failli s'en aller, et personne... Geneviève Maury en oubliait son propre drame. La solitude et le combat d'Hélène lui apparaissaient soudain dans une lumière de courage, lui révélaient une existence tout autre que celle qu'elle lui avait prêtée, et si totalement différente de la sienne... Hélène donnait un sens à la vie de Paul. Pendant quelques secondes, elle les unit dans le même monde de pensées, dans la même qualité humaine, à [279] un niveau... un niveau qui l'excluait. Elle était, elle, Geneviève, du niveau de Jean Fontenelle...

En quittant la pièce pour aller téléphoner, la religieuse conclut, avec une gentille assurance :

- Et vous me permettez, n'est-ce pas, de lui dire que vous aussi, moralement, vous allez beaucoup mieux...

Madame Maury ne la contredit pas.

En se rapprochant de Paul, elle se représenta, malgré elle, l'appartement de l'avenue des Vikings, le son de la voix de Jean dans la cage d'escalier. Jean Fontenelle ! où se trouvait-il maintenant ?... Très loin, très loin, sans doute. Elle ne pourrait pas l'atteindre avant des jours. Cette pensée ne lui parut pas inquiétante ; elle aurait bien le temps... Rien ne pressait. Comment avait-elle pu croire hier encore, que ce fût si urgent ?...

Paul Maury dormait paisiblement ; ses traits avaient retrouvé leur régularité, et son sommeil cette transparence qu'elle avait tant aimée.

« Que voulez-vous que ça comprenne, un Juge ? » entendit-elle en écho, une fois encore, dans sa mémoire.

Ces paroles, presque obsédantes, évoquaient comme un monde étranger, une zone de son âme où elle avait souhaité vivre, comme on fuit la lumière en se réfugiant dans une pièce aux rideaux tirés.

« Et vous, qu'avez-vous compris ? » répondit-elle à la voix lointaine. « ... Et si je n'étais pas descendue de votre voiture ce matin, où m'auriez-vous menée ? » Tout à coup, elle souhaita ne jamais le revoir.

Peu de temps après, l'infirmière revint faire les piqûres, donner encore un peu d'oxygène... Le sommeil était moins profond, mais sa durée recommençait à inquiéter madame Maury. Geneviève avait espéré un réveil progressif, plus régulier, plus rapide... Ce qui l'inquiétait surtout, c'était que l'infirmière ne semblait pas croire qu'un réveil avait eu lieu, qu'une reprise de conscience même fugace eût été possible.

[280]

Malgré cela, sa pensée retrouvait sa vigueur, les choses reprenaient leur aspect coutumier. Et elle s'étonnait que tout pût redevenir si naturel. Mais en même temps, une appréhension précise se faisait jour en elle : quelqu'un en voulait à Paul, quelqu'un dont la volonté ne se laisserait pas fléchir par un premier échec. Il allait falloir le protéger, et elle ne voyait pas comment il serait possible de se taire plus longtemps, de renoncer à l'aide des autorités, d'écarter l'enquête. L'enquête ! Paul apprendrait inévitablement des tas de choses ; la presse s'en mêlerait, et sa carrière serait brisée, par sa faute à elle. Il reprendrait, il est vrai, sa vie d'avocat à Bruxelles ; et ce ne serait peut-être pas si désastreux...

Pourtant, elle ne se réjouissait pas de voir ainsi prendre fin cette existence de magistrat qui l'avait tant déçue... De toute façon, il ne lui restait plus qu'à assumer les conséquences.

Elle passa les doigts sur le front de son mari ; sa vivante tiédeur lui parut de bon augure. Puis elle lui prit la main : cette main, elle aussi, était vivante et, même dans le sommeil, répondait à la pression de la sienne.

- Paul, je te demande pardon ! dit-elle tout bas. Paul, je te supplie de rester aussi bon et aussi généreux que lorsque tu m'avais perdue ! ...

C'était comme une prière. Elle s'adressait à toutes les puissances amies, à la miséricorde du monde.

C'est dans cette attitude que le docteur Van Helmont, poussant lentement la porte, la retrouva.

Elle se dressa et courut vers lui.

- Tout à l'heure, il m'a regardée ! dit-elle. Il a demandé l'heure !..

- Quel bonheur ! répondit-il.

Mais elle vit que déjà, il pensait à autre chose.

- Asseyons-nous un moment ! reprit-il en lui indiquant des sièges à l'autre extrémité de la chambre. Sa voix n'était pas menaçante, et toute nuance d'accusation en avait disparu. Geneviève Maury sentit son cœur battre à grands soubresauts, jusqu'à [281] en éprouver de la douleur. Alors, Van Helmont dit simplement :

- C'est un coup de Louise, votre bonne...

Pendant quelques secondes, ils ne se dirent plus rien. Geneviève Maury comprenait soudain certains détails, comprenait le sens de son aversion immotivée.

- Louise ? répéta-t-elle. Pourquoi ?

Et déjà, elle songeait plus avant. Tout danger d'être accusée avait disparu ; mais, en même temps, des complications s'accumulaient. Louise arrêtée, interrogée, le scandale !... Et l'on ne ferait grâce à Paul d'aucun détail... De rebondissement en rebondissement, la catastrophe finale était maintenant inévitable. Son espoir, à peine renaissant, était frappé à mort. Louise devait être arrêtée, l'interrogatoire ne tarderait plus, et Paul serait à peine réveillé que déjà les journaux raconteraient leur histoire, une histoire qu'après tout il ignorait peut-être encore...

Elle laissa tomber :

- Ah ! mon Dieu !... Ça ne s'arrêtera donc jamais plus ?

Le docteur Van Helmont comprit à quel point elle regrettait de ne pouvoir tout effacer. Il lui fit signe de parler plus bas.

- Non, dit-il, ce n'est peut-être pas si grave. J'ai trouvé une lettre à votre adresse sur la table de la salle à manger. Elle n'était pas fermée, et je l'ai lue. Louise avoue, exprime ses remords et annonce qu'elle part se réfugier chez les Dominicaines de Béthanie, où l'on accueille les repentantes... Mais sortons un instant, je vous ferai lire cette lettre, qu'elle achève en vous demandant pardon... Et rassurez-vous : je suis allé voir là-bas, elle s'y trouve réellement, et se tient à la disposition du Parquet...

Avant de quitter la chambre, Van Helmont se retourna vers le malade :

- Si vraiment, il en réchappe... D'ailleurs, oui, il semble mieux ! ...

Puis, brusquement :

- Et quand il sera guéri ?...

Il n'attendit pas la réponse, comme si, déjà, il la connaissait.

[282]

La lettre de Louise expliquait que, condamnée injustement par l'auditeur Paul Maury, elle avait décidé de se venger. Une fois libérée, elle avait réussi à s'introduire à son service. Elle voulait qu'il connaisse le désespoir. Elle avait essayé de le faire mourir après l'avoir fait

souffrir. Mais, à la dernière minute, elle avait été prise de remords. Trop tard, puisque le mal était déjà fait... Aussi se proposait-elle d'expié sa faute durant le reste de sa vie.

Le médecin expliqua ensuite que Louise Deleuze avait fait les mêmes confidences à la Supérieure de Béthanie, qu'elle avait raconté l'histoire du téléphone, celle de la lettre, celle de la roue arrière. La Dominicaine ne prenait pas le drame à la lettre. « Il nous faudra un long moment, avait-elle dit, avant de savoir si vraiment elle porte en elle quelque chose de religieux. » Ses tendances mystiques passées lui semblaient bien suspectes - cette nouvelle recrue devait être une de ces passionnées dont on ne sait pas au juste si elles brûlent d'avoir rencontré Dieu, ou pour le seul plaisir de brûler...

Ainsi, le danger s'était enfin incarné en quelqu'un, et ce quelqu'un, momentanément, se trouvait hors d'état de nuire. Mais, en même temps, Geneviève Maury ne pouvait croire qu'un être capable d'une vengeance aussi méthodique fût tout à coup devenu inoffensif. La menace allait continuer de peser sur eux. Ils ne retrouveraient jamais qu'un bonheur précaire et fragile, à la merci d'une saute d'humeur de ce monstre...

- Il faut la dénoncer, dit-elle enfin. Nous ne serons jamais plus tranquilles ! ...

Comme le médecin ne répondait pas, elle revint à la charge :

- Si on l'arrête...

- Alors oui, bien sûr, tout sera fini... Mais pourquoi ? demanda Van Helmont. Rien ne la forçait à avouer, elle pouvait vous laisser accuser... Non, je vous assure, sa conduite finale laisse de l'espoir... Nous vivons tous de la lassitude, de la paresse, des remords de nos ennemis, et parfois, qui sait, de leur grandeur d'âme !

Madame Maury demeurait silencieuse.

- À mon avis, si du moins le magistrat intéressé en décide [283] ainsi, il faut accepter ! reprit fermement le docteur Van Helmont. Pensez que vous avez la chance inouïe que cette Louise ait hésité. Une

telle hésitation doit lui être comptée... J'ai dit : chance, répéta-t-il ; me suis-je trompé ?...

- Mais c'est seulement pour lui que je continue de craindre ! fit-elle. Je voudrais qu'il ne connaisse jamais toute la vérité !... Qu'il puisse survivre moralement... Je comprends, j'ai enfin compris, quel homme il aspire à être. Rentrons, docteur, je voudrais m'asseoir un moment...

Sa tension nerveuse venait de céder brusquement ; sa pâleur était inquiétante. Van Belmont se penchait sur le malade :

- Est-ce vrai qu'il a demandé l'heure ? fit-il, comme revenant à la réalité.

- Et il m'a souri !... précisa-t-elle.

Il la regardait attentivement, et semblait se dire qu'elle avait pu imaginer bien des choses... Mais, quelques instants plus tard, Paul Maury, s'éveillant de nouveau, promenait son regard autour de lui. Il ne parut pas reconnaître Van Belmont et, manifestement, ses yeux cherchaient quelqu'un. Quand ils se furent posés sur Geneviève, il fit un effort pour parler.

- Où suis-je ?...

Il souriait, et déjà s'inquiétait... Il se passa la main sur le front, comme s'il cherchait à se souvenir. Puis il s'assoupit de nouveau...

Ils s'écartèrent.

- Je crois que vous aviez raison, Madame !... Franchement, je n'osais pas espérer...

- N'est-ce pas ? Il est sauvé, dites !...

Ainsi ces deux êtres allaient reprendre leur route commune. Pour elle, pensait Van Belmont, ce serait bien plus facile que pour lui.

- Docteur, dit-elle tout bas, est-ce que nous nous retrouverons jamais ?...

- Êtes-vous toujours si convaincue que certaines questions ne se posent pas ?...

Il n'attendit pas la réponse. « Il sait, bien sûr, mais peut-être a-t-il seulement deviné juste, peut-être n'avait-il encore aucune [284] certitude... Dans ce domaine, la certitude est impossible tant que dure l'amour ! ...

- Vous croyez ? fit-elle, s'accrochant à cette formule. Et ce début de lettre qu'il a lu ? C'est tellement grave ! J'étais sur le point de le quitter et je ne lui en avais rien dit !... Cela, pourra-t-il me le pardonner ?

- Ce début de lettre ? Cela me fait penser que je vais le détruire... Vous savez, il pourrait fort bien n'avoir conservé aucun souvenir des derniers moments qui ont précédé l'inconscience ...

- C'est un mince espoir ! Mais puisque vous me le donnez ... Pourtant, je vous en prie, conservez précieusement ce papier ; même si je dois ne jamais le revoir, je saurai que cette lettre est toujours chez vous... D'ailleurs... me comprendrez-vous ?... pour moi, c'est la plus belle lettre d'amour qu'une femme puisse recevoir !

En prononçant ces mots, elle s'était rapprochée du malade, gênée de ce qu'elle venait de dire, heureuse de l'avoir dit, et sachant qu'il n'y avait rien à ajouter. Elle remarqua que le docteur Van Helmont s'asseyait : il devait être fatigué, lui aussi.

Le docteur Van Helmont songeait à cette lettre. Elle prenait pour lui un sens tragique, elle remettait en cause le grand problème de sa vie, son grand échec. N'avait-il pas à lui seul déterminé cet échec ? N'était-ce pas lui qui avait rendu les choses impossibles ?... Cet amour du couple Maury s'était altéré peu à peu, jusqu'au drame qui se dénouait aujourd'hui. Et voilà qu'il contribuait, lui, à réédifier l'entente, refusant d'admettre que le mal fût irréparable, bref se comportant d'une toute autre façon que lorsqu'il s'était agi de lui-même et de son propre amour...

Varanges avait connu sa liaison avec Marthe Dutilleux. A la mort du mari, survenue en avion et qui ne pouvait prêter à aucun commentaire, on s'était attendu à les voir se marier après quelques mois de délai pour les convenances... Et le mariage n'avait pas eu lieu ! Peu à peu, sans le moindre conflit, ils s'étaient éloignés l'un de l'autre, sans jamais pourtant se quitter tout à fait ; ils s'étaient perdus tout en continuant de s'aimer, et leur amour était désormais noué d'impénétrables silences.

[285]

Une phrase avait été prononcée, qui n'aurait jamais dû l'être. La veille du départ de son mari pour ce voyage qui devait être le dernier, alors qu'il prenait paisiblement le thé chez eux et qu'on entendait, à l'étage supérieur, M. Dutilleux aller et venir en bouclant ses malles, Marthe avait simplement dit :

- Pourvu qu'il ne lui arrive rien ! ...

Et cette phrase était tombée entre eux comme une condamnation. Lui aussi avait entrevu la possibilité d'un accident, mais il avait violemment refoulé cette idée, et voilà qu'elle l'exprimait ingénument, qu'elle lui donnait corps.

Sur le moment même, les paroles de Marthe n'avaient engendré qu'un court silence, comme un prudent repli de leurs deux consciences. Mais, une fois l'accident survenu, elles en prirent une toute autre résonance, et le silence entre eux s'alourdit, se peupla dangereusement.

À la longue, pourtant, le médecin s'était forgé une explication. Sûrement, des choses fort pénibles avaient dû se passer entre Marthe et son mari, et elle lui avait caché la plus grande part des souffrances qui en résultaient pour elle. Jacques Dutilleux n'était-il pas bien plus au courant de la liaison de sa femme qu'on ne le supposait, et n'avait-il pas entrepris ces voyages dangereux avec l'arrière-pensée de disparaître ? Marthe avait dû s'en rendre compte, et c'est pourquoi, sans doute, elle en était venue à prononcer ces mots malheureux : elle craignait de

n'avoir pas fait tout ce qu'elle aurait pu faire pour empêcher ce voyage.

Mais cette manière de comprendre ne lui était venue qu'après des semaines de silence, qu'après avoir su qu'il était capable de douter d'elle. Trop tard ! Avait-elle pu oublier cette phrase ? Pouvait-elle penser qu'il l'avait oubliée ? Jamais plus ils n'avaient été capables de se regarder avec les *mêmes yeux* qu'avant...

Ce soir, devant Geneviève Maury, le docteur Van Helmont comprenait enfin : Marthe et lui n'avaient eu que des pensées humaines, par lesquelles la meilleure conscience ne peut s'empêcher d'être traversée de temps à autre, comme d'un trait brûlant. En ne parlant pas, en n'osant pas parler, il avait manqué d'estime envers Marthe, envers lui-même ; il n'avait pas accepté [286] l'humble condition de pécheur ; il avait laissé mourir un merveilleux amour, s'était lui-même condamné à l'échec, devant une barrière infranchissable et imaginaire. Un instant, un seul instant, il avait cru Marthe capable d'envisager la mort d'un autre comme une libération ; et ce n'était pas elle qui, à ses yeux, ne s'en était pas relevée, c'est en sa conscience qu'il en avait été blessé. Pourquoi n'avait-il pas compris qu'elle avait besoin d'exprimer ses appréhensions, pour se délivrer d'un poids mortel ? Le vrai coupable, à ce moment-là, s'il y en avait eu un, c'était lui ; c'était lui qui avait douté, lui qui s'était fait d'elle, et sans raison, une image avec laquelle il ne pouvait pas vivre.

Tandis qu'une honte sournoise l'étranglait, une inquiétude s'empara de lui. Il se souvint de Malvina Rissak, associée à ce paysage d'automne dont il parlait au juge deux jours plus tôt, avec le ciel marqué par la mort d'un oiseau tué en plein vol. Est-ce qu'il était prisonnier d'une puissance étrange et secrète, le condamnant à associer la beauté la plus intense à une cruauté féminine, à une mystérieuse Antinée ? Est-ce qu'une seule fois dans sa vie il avait vu les choses telles qu'elles étaient ? Aujourd'hui, pourtant, il voyait.

- N'est-il pas vrai, docteur, que c'est la plus belle lettre d'amour ?...

- Oui, dit-il. Il songeait à la dernière lettre de Marthe Dutilleux, lui écrivant de Nice en 1942. Elle était déjà bien malade, mais on ne soupçonnait pas que sa fin fût si proche : « Je sais que tu m'as donné le meilleur de toi-même et que ce qui fut impossible l'était vraiment. Je n'ai jamais pu t'en vouloir ! » Il s'était étonné alors de cette allusion, en avait été humilié et meurtri. Et maintenant, il venait de comprendre... Il ne fallait pas qu'un jour Geneviève Maury pût écrire la même chose à son mari, il ne fallait pas qu'elle courût le risque de le perdre simplement parce que lui, Van Belmont, n'aurait plus eu assez de foi, assez d'espérance pour les réunir quand on le pouvait encore...

- Oui, reprit-il, je la rangerai dans mes papiers. Je n'y joindrai pas de nom, mais une formule : « A détruire après ma mort ; à [287] moins qu'une dame ne me la réclame en disant : la *plus belle lettre d'amour qu'une femme ait jamais reçue*. »

Il lui prit la main ; elle avait baissé les yeux, luttant pour dominer son émotion. À travers cette lettre, Paul Maury lui apparaissait comme un des hommes les plus nobles qu'il eût rencontrés ; il l'admirait et l'aimait. Paul Maury avait eu assez de foi, assez d'amour pour ne pas laisser mourir l'âme de celle qui l'avait aimé et qui, peut-être, allait le retrouver.

- Je vous devrai tout ! dit-elle enfin. Comment pouvez-vous ainsi comprendre les choses ?...

Il ne répondit pas. Oui, les mots qu'il n'avait pas trouvés au moment où ils auraient pu le sauver lui-même, le sauver et sauver Marthe, les mots qui auraient pu vaincre le silence, il avait su les trouver pour eux.

Le malade remua. Le docteur Van Belmont l'examina de nouveau et, malgré le risque, décida de le retransporter le soir même, en ambulance, jusqu'aux *Érables*. Il ne se réveillerait vraisemblablement que

dans quelques heures et se retrouverait chez lui. L'infirmière qui l'avait soigné pendant la journée accepta de les accompagner.

Il avait donné cette raison à madame Maury, et c'en était une, mais il y avait également son souci de laisser le magistrat le moins longtemps possible en clinique et d'éviter qu'on parlât trop de son accident.

Il prit congé, rassura une dernière fois madame Maury. Elle lui était reconnaissante d'avoir organisé ce retour aux *Érables* : il pensait donc que leur existence allait pouvoir reprendre... Qu'importait que la nuit fût tombée, elle rentrait chez elle, avec Paul.

L'arrivée de Louise Deleuze chez les Dominicaines de Béthanie s'était accomplie très simplement. Depuis longtemps déjà, mademoiselle Deleuze s'était penchée, de loin, sur le sort de ces malheureuses repentantes, et depuis lors elle rêvait d'une pénitence que le [288] monde entier admirerait. Au moment où elle avait été emprisonnée pour cet « acte de courage » que les hommes appelaient « dénonciation », elle avait déjà songé à se réfugier chez les Dominicaines. Mais il lui était apparu qu'un abîme séparait sa prétendue faute et la pénitence qu'elle s'imposerait en agissant de la sorte. Renoncer à la vie libre, accepter l'obéissance à des personnes qui, si bien intentionnées soient-elles, ne voient cependant jamais où est la volonté de Dieu, lui semblait excessif et inopportun. Car elle cherchait sa voie, la voie royale du salut et du sacrifice.

Depuis 1937, elle vivait seule. Ses compagnes l'avaient reniée. Ses différents essais, son mouvement en vue du salut des âmes, avaient échoué, et les œuvres de jeunesse des Allemands, à partir de 1940, lui avaient enfin donné de l'autorité sur les autres. Elle y avait brillé, s'était fait repérer par sa passion à poursuivre les Résistants et à dépisiter les Israélites, et avait été une des premières incarcérées lors de la Libération. Mais elle avait pu faire la preuve qu'elle avait agi sans esprit de lucre par pur idéalisme, et, finalement, les passions se calmant, n'avait été que modérément condamnée.

Après la guerre, elle avait encore essayé les « Mains de Lumière ». Mais le langage d'après guerre avait changé. Une œuvre devait porter un nom précis, utilitaire, genre « Winter Hulp » ou « Secours d'hiver ». Oui, Nations Unies, U.N.R.R.A., constituaient maintenant les syllabes magiques, œuvres de grand confort pour les âmes dévouées. Elle ne voulait pas de confort. Elle voulait Dieu.

- Dieu !... Mais qu'entendez-vous exactement par ce mot ?... avait eu *le* malheur de lui demander un aumônier de prison, à qui elle avait fait le récit de sa vie, de son enfance, de son entrée dans la cohorte secrète, de ses missions, de son malheur sous la morsure directe du démon, de sa guérison miraculeuse, et de la trahison des siennes.

- Vous osez demander cela ? avait-elle protesté. Vous vous amusez à venir jeter le trouble dans les âmes ! Vous en rendrez compte !

[289]

C'est vers cette époque qu'elle avait souhaité la mort de l'auditeur Maury. Car, en toute occasion, ce Dieu, à qui elle avait tout sacrifié, l'abandonnait et, au tribunal même, pendant le jugement, elle avait formé le projet de se faire justice si Dieu ne la vengeait pas. Quand elle apprit que l'auditeur Maury n'était pas favorable à sa libération, elle décida sa disparition. Sortie de prison, elle eut quelque peine à retrouver sa trace. Pour son *premier emploi*, elle s'était trouvée placée, comme assistante, dans une pharmacie. C'était là qu'elle avait mis au point la façon dont elle procéderait. À vrai dire, sa première idée avait été d'abattre l'auditeur en pleine rue et de se constituer prisonnière. Elle aurait alors demandé à être recueillie à Béthanie, *se sacrifiant* pour *le* salut des pêcheurs. Mais elle y avait renoncé. Elle ne voyait pas pourquoi elle devait s'exposer au jugement des hommes, incapables de Justice. Et, d'un autre côté, il fallait que Dieu supporte son défi. Aussi longtemps qu'il ne consentirait pas à la prendre en considération, elle agirait elle-même, en son nom, et saurait bien l'obliger, tôt ou tard, à se conformer Lui-même aux vertus qu'Il avait imposées aux hommes.

Non ! Les hommes ne devaient rien savoir. Dieu saurait. C'est entre elle et Lui que les comptes étaient à régler. Quand elle entra au service du Juge Maury, elle apportait dans ses bagages plusieurs grammes d'aconitine et toute la réserve de scopolamine de la pharmacie.

Il lui semblait inespéré, et parfaitement juste, qu'il lui fût donné de s'en prendre ainsi, directement, à celui-là même qui l'avait jugée, et dans ce lieu même où elle avait subi en 1935 le malheur irréparable de sa défiguration.

Elle connut très vite la liaison de madame Maury et comprit qu'elle pourrait faire souffrir le Juge, lui distiller goutte à goutte le poison moral en même temps que le poison physique. Elle pourrait même s'arranger pour que madame Maury fût soupçonnée de cette mort, et, jusque dans la tombe, le magistrat subirait la torture. Elle avait commencé avec le sel d'oseille, mais c'était tellement lent... Ce procédé ne rendait pas. Il fallait frapper plus fort et elle prépara le toxique savant, qui, lui, ne raterait pas.

[290]

Chaque jour, elle lançait son défi au Seigneur. Et pourtant, au tout dernier instant, Louise Deleuze avait reculé, elle avait retiré l'assiette avant que la victime ait eu le temps d'absorber une dose mortelle.

Le magistrat lui était apparu ce soir-là tout différent de ce qu'elle avait cru et, lors de cette dernière conversation, il avait, sans le vouloir, jeté un doute au travers de sa conviction. Les quelques phrases lapidaires dont il avait alourdi cette conversation attendue depuis des mois et au cours de laquelle elle espérait révéler au condamné, au moment ultime, pourquoi et comment il allait mourir, lui avaient fait entrevoir, par un détour mystérieux, sa propre indignité. Au moment où le Juge avait dit : « Alors, elle a vécu dans l'imposture ! » elle s'était sentie désemparée, et il lui était apparu, avec une irrésistible évidence, qu'elle avait en effet dénoncé des hommes, qu'elle les avait en effet envoyés à la mort, et qu'elle méritait d'être punie... Ce Dieu qu'elle bravait depuis des jours, il semblait, par la bouche de cet

homme, lui donner une dernière chance en lui lisant son arrêt de damnation. « Imposture » s'écrivait en lignes de feu sur l'échafaudage de mensonges au sommet duquel elle se tenait en équilibre depuis des années... Et puis, au moment où elle avait ramassé le camélia, où leurs joues s'étaient frôlées, une imperceptible complicité les avait un instant réunis ; elle s'était sentie envahie d'un immense besoin de vie, d'un intense désir de communion. Elle s'était souvenue du vent dans les blés le jour de son accident, de son refus d'entendre la terre, et elle avait brusquement entrevu la monstruosité de son interminable cheminement au sein d'un silence meublé par les seules louanges qu'elle se discernait...

Bientôt le poison avait commencé d'agir. La dose était sans doute insuffisante ; mais il lui avait semblé impossible d'avouer au magistrat qu'il avait absorbé un toxique. C'eût été s'humilier inutilement. Elle avait fait de son mieux, au dernier moment pour lui éviter la mort : si, contre toute attente, il devait succomber, elle aurait quand même été de bonne foi.

Lorsque les premiers malaises s'étaient manifestés, elle avait [291] préféré quitter les lieux. Mais elle n'avait pu s'empêcher de laisser sur la table le début de lettre : après tout, c'était une grâce de laisser en vie des gens comme madame Maury, qu'un nouveau déluge submergerait parmi les premiers.

Elle était montée dans sa chambre. Et là, elle s'était regardée. L'ampoule du plafonnier, l'éclairant de biais, projetait l'ombre imperceptible des cicatrices et lui révélait son visage de balafrée. Une colère, sournoise d'abord, puis triomphante, la raidit.

Elle ricana :

- Regarde, enfant de Marie et de Joseph... le museau que la grâce du Tout-Puissant t'a sculpté... Regarde ! et tu fais grâce, toi aussi !... Tu remets les peines et les péchés Et les gens que tu envoies dans l'autre monde se portent assez bien. Tous tes défis à Dieu, c'est donc ça ?... Des provocations d'hystérique... Mais va donc lui demander, va demander à ta victime, à ton juge, s'il n'a pas besoin d'une femme de

rechange pour ce soir ! ... Ta mansuétude, avoue-le, c'est ça ! Il a suffi d'un instant, et tu as osé te croire femme... Tu ne sauras donc jamais te passer des autres ! Il t'a suffi du plus minime espoir, du plus futile, pour te renier aussitôt... Tes défis à Dieu ? Pauvre écolière ! Pauvre petite communiant !... Ton péché ? Tu n'es même pas capable d'en venir à bout...

Sa décision fut prise instantanément : elle irait voir où il en était, et trouverait bien le moyen de lui faire avaler quelques milligrammes encore. Alors, tout serait fini.

Parvenue aux premières marches de l'escalier, elle hésita.

« Voyons ! Cet homme ne se souvenait même pas de toi. Il t'a condamnée comme ça, comme une cuisinière cuit des œufs à la coque !... Et toi, es-tu certaine de ne pas te tromper ? Ce Dieu que tu provoques, y crois-tu vraiment ? Ne ferais-tu pas mieux d'abandonner cette défroque, ce déguisement mystique ? Tu ferais une bonne vendeuse de grand magasin... »

Lentement, elle avait regagné sa chambre, et, la porte fermée, n'avait pu s'empêcher de se regarder de nouveau dans son pauvre miroir ovale. Mais la même lumière y révélait les mêmes ombres.

« Cette fois, gronda-t-elle, je vous garantis, Dieu d'injustice [292] et de mensonge, que ce brave homme de serviteur de votre justice va mourir ! »

Elle descendit calmement, enjambant les deux marches qui grinçaient. Il n'y avait plus de bruit dans la salle à manger. Elle ouvrit la porte avec précaution : le Juge Maury agonisait.

Alors la panique s'empara d'elle. Elle voulut redresser le mourant : il était flasque et sans défense, ses muscles ne le supportaient plus. Elle essaya de lui parler. Mais tout était vain.

En hâte, elle se préoccupa de faire disparaître toute trace, fit sommairement la vaisselle, vida toute la sauce anglaise dans l'évier, en lava les parois à grande eau, et sortit sans avoir regardé sa victime. Mais, de nouveau dans l'escalier, elle repensa à la lettre : Si madame

Maury la trouvait, elle comprendrait... Elle revint dans la pièce, ramassa le feuillet sur le tapis, ne remarqua pas que le Juge y avait griffonné quelques mots, le plia et le fourra dans une des poches du veston du magistrat. « On l'y retrouvera sûrement, et tout le monde comprendra que c'est à cause d'elle... Rien de plus naturel que de se suicider pour de telles raisons ! » En rabattant la poche soigneusement, elle se dit que son premier coup était, en fin de compte, un chef d'œuvre. Elle pourrait recommencer. Pourquoi n'y passeraient-ils pas également, tous ceux qui l'avaient déshonorée ?... Elle s'éloigna, toujours sans regarder le visage de l'homme, et, automatiquement, en quittant la pièce, éteignit...

Quand elle pénétra dans sa chambre, sa lampe encore allumée l'attendait. Elle ne se regarda pas dans le miroir.

« C'est fait ! se dit-elle. Comme c'est simple ! Comme c'est bête d'avoir tellement hésité, bête et dangereux » Et, se tournant vers un Christ imaginaire, elle ajouta :

- Et sans Votre grâce, Seigneur !... Je suis Votre très humble servante !... Que voulez-vous, au jour d'aujourd'hui, il faut compter avec les servantes ! ...

Puis elle se souvint brusquement d'avoir éteint à la salle à manger. Glacée, elle sentit ses jambes s'amollir.

« Ce serait la preuve qu'il ne s'était pas suicidé ! On le remarquerait certainement !... Vite, il fallait aller rallumer... vite ! »

[293]

C'est à ce moment-là que le docteur Van Helmont avait sonné. Trop tard ! ...

Louise Deleuze fit l'obscurité dans sa chambre, et, du palier du haut, suivit les allées et venues. Comme on ne l'appelait pas, elle pensa qu'il valait mieux ne pas bouger. Mais quand ils furent partis, le silence de la maison lui fit peur. Elle descendit et alluma partout. Puis, ayant avalé un comprimé de quadranox, trouvé dans la petite pharma-

cie, elle s'allongea tout habillée sur le lit. Elle s'était déjà tirée d'affaire bien des fois ; on verrait demain.

Et le lendemain, elle trouva la solution. Les nouvelles qu'elle était parvenue à avoir de la clinique étaient formelles : la mort était inévitable. Si madame Maury apprenait que la coupable s'était cloîtrée et se repentait, elle ne déposerait peut-être pas de plainte, car, très probablement, elle n'aimerait pas qu'on fit trop de bruit autour de l'affaire. Louise Deleuze se vit déjà sur les voies du repentir, devenue un exemple vivant pour les autres. Dieu l'obligeait à se rendre : elle se soumettrait à Sa volonté ; et la Supérieure du couvent ne pourrait manquer de comprendre cette conduite, et de l'apprécier.

- Docteur ! avait dit la Supérieure lors de son entrevue avec le docteur Van Helmont, ... elle m'a parlé pendant deux heures. Jamais je n'ai entendu une confession plus mélangée de fourberie, de perversité, et aussi de terrifiante lucidité sur soi... J'ai la conviction qu'elle n'a jamais cessé aux pires moments, de se regarder à la dérobée, de savoir où elle en était. Je suis peut-être trop optimiste, mais je pense qu'il lui reste une chance, une maigre chance. J'attendrai des indications. Tout dépendra, je suppose, du sort de la victime. Mais vous me dites qu'il y a peu d'espoir... je ne peux pourtant pas la rejeter, puisqu'elle me demande asile...

... Bien entendu, avait-elle ajouté, si on l'arrêtait, je vous demanderais de ne pas nous faire passer pour une maison qui dérober les coupables à la justice. Nous acceptons des êtres rejetés et condamnés, mais dans les limites qui nous paraissent raisonnables...

[294]

Le juge Maury. roman.

Chapitre XVII

[Retour à la table des matières](#)

Il était deux heures du matin quand Paul Maury reprit nettement conscience. Il lui fallut un moment pour savoir où il se trouvait, parce qu'il se croyait dans une chambre de clinique, très claire, et avec la fenêtre derrière son lit. Enfin, il se rendit compte qu'il était aux *Érables* et peu à peu parvint à s'orienter.

La jeune infirmière apparut ; il ne s'en étonna qu'à demi.

- Mademoiselle, dit-il distinctement, que s'est-il passé ?

- Rien ! fit-elle. Vous allez très bien...

Elle lui fit signe de ne pas trop remuer, que sa femme dormait. Geneviève était auprès de lui. Il la contempla longuement ; dans son sommeil, elle semblait pâle et épuisée.

- Elle vient de s'endormir ! ajouta l'infirmière, elle vous a admirablement soigné !...

- Soigné ? Ai-je été malade ?

- Vous avez été gravement malade !...

- Moi ? fit-il.

Son esprit était clair, les choses étaient simples ; comment pouvait-il avoir été malade ?

- Et maintenant, suis-je encore malade ?... Il demandait cela à voix basse, avec une espèce de complicité dans le ton.

- Vous allez mieux !

- Qu'est-ce que c'était ?

[295]

- Le docteur Van Helmont semblait croire à une intoxication...

- Van Helmont ?

Comment Van Helmont s'était-il occupé de lui ? Mais autour de ce nom, les souvenirs se regroupèrent. Il se souvint de l'aventure de l'après-midi, de l'homme à l'automobile. Que lui voulait-il donc, à cet homme ? Ah ! oui ! ... Il lui fallut un moment encore pour reconstituer sa misère, réédifier sa souffrance...

- Voyons, dit-il, sommes-nous déjà au matin ?

- Oui, Monsieur ! C'est samedi matin...

- Samedi ?

- Oui Monsieur...

- Voyons ! Vous ne vous trompez pas, Mademoiselle ? Samedi, c'est impossible...

Il se souvenait très bien du jeudi soir, de la réunion avec ces dames...

- J'aurais dormi pendant deux jours ?... Il commençait à prendre peur.

- Presque ! dit-elle.

- Et elle aussi ? demanda-t-il en désignant Geneviève.

- Oh non ! Elle vient tout juste de tomber de sommeil !

Il la regardait en souriant, comme incrédule. Ce sommeil paraissait tellement profond...

- Vous n'avez pas peur ? Ill me semble qu'elle dort un peu trop... Et, se tournant sur le côté, il caressa la joue de Geneviève. Il ne voulait pas la réveiller, mais seulement la voir moins immobile.

- Ce n'est pas bien, Monsieur ! risqua la jeune fille. Mais elle n'osait pas trop insister...

- J'ai le droit... C'est ma femme !..

Il disait cela d'un ton de jeune marié, un peu puérilement, et, en souriant, guettait une imperceptible résurrection...

C'est ce sourire, qui ne lui était peut-être pas destiné, que Geneviève Maury perçut quand elle ouvrit les yeux.

- Paul !... dit-elle, émerveillée.

Elle s'était dressée et déjà lui prenait la tête dans les bras, lui [296] couvrant le visage de baisers, lui écrasant le cou, lui meurtrissant la bouche...

Il se laissa faire, un moment, et, à son tour, l'étreignit. Elle sentait que c'était de toutes ses forces, et sa barbe de deux jours la martyrisait. Mais comment lui dire qu'il lui faisait mal ?... Et ce supplice était divin ! ...

- Ah ! dit-il enfin, ... je n'ai plus de force !...

L'infirmière fit un peu de bruit, craignant qu'ils n'eussent oublié sa présence.

Geneviève se dégagea ; ils se regardèrent. Leurs yeux étaient pleins de larmes. Les mains de Paul tremblaient légèrement ; ce geste l'avait épuisé. Il la dévisageait, et elle ne se déroba pas.

- C'est bien toi, Geneviève ? demanda-t-il à voix basse, pour qu'elle pût faire comme si elle n'avait pas entendu...

- Paul !... fit-elle, à voix plus basse encore.

Elle s'allongea contre lui et, glissant la tête sur son épaule, se mit à sangloter. Elle s'exprimait là de tout son être et il ne pouvait s'y tromper. La sentant si proche, si totalement présente, il comprit qu'elle ne lui avait jamais menti.

Il regarda vers la fenêtre. Il faudrait longtemps encore avant qu'une clarté vînt marquer les carreaux. Mais le jour viendrait, un jour encore, et puis un autre, et d'innombrables jours...

Quand le jour vint, Paul Maury ne savait plus qu'il l'avait à ce point désiré. Mais il se rappela son réveil étonné dans la nuit, la présence de l'infirmière dans la chambre, et Geneviève auprès de lui. Il se souvint de son sourire, de son baiser, de cette allégresse d'un moment. Comment, après tout cela, avait-il pu se rendormir ? Oui, il y avait eu cette histoire de maladie. Une conscience vague lui revint. Et cette infirmière, qu'était-elle devenue ?...

Tout à coup, il fut replongé dans sa souffrance, ses doutes, ses hésitations, sa jalousie... Geneviève ?... Les carreaux se dessinaient, blafards ; le jour naissait, gris et maussade. Il la revit comme l'avant-veille, le regard perdu vers le jardin, hésitant à [297] rencontrer le sien, le visage impassible et cependant parcouru par l'esquisse incessante d'un sourire qui ne naissait pas, le visage du bonheur qu'elle attendait depuis toujours et qu'il ne lui avait pas donné. Oui, c'est cela : quelqu'un d'autre était entré dans sa vie, elle allait partir. Dans une Buick bleue... Et s'il avait bien compris, s'il avait deviné juste, c'est aujourd'hui qu'elle s'en irait !

Il réentendit la voix jeune et naïve qui lui avait dit, quelques heures auparavant : « Samedi, Monsieur ! Nous sommes samedi ! »

Samedi !... Comment était-ce possible ? Et pourquoi n'était-elle pas encore partie ? Un écho lui revint, du « Varanges-Office » : « la dernière fois qu'elle achetait *la Revue de Paris* »... Mais le même soir, au cours de la réception, Geneviève avait accepté le discours Alice de

Vairon... Alors ? Peut-être n'avait-elle pas l'intention de partir... Peut-être se contentait-elle de le tromper, avec un peu de timidité, comme les femmes bien... Évidemment, Varanges, Vairon, *Les Érables*, elle devait s'ennuyer à mourir ! Et par-dessus le marché, un traitement de misère ! ... Il s'était fait bêtement chasser de Bruxelles, pour une idée, pour un principe, s'il vous plaît !... Un moment, il eut l'impression saugrenue de dormir sur un lit de principes, de voir les principes le regarder par la fenêtre, d'avoir des principes jusque dans le cerveau ! ... Oui, il avait quitté Bruxelles comme atteint d'une gale, une gale de principes... Avec ça, sûrement Van Helmont le déclarerait irresponsable !

Ah ! ce Van Helmont !... Il éprouvait soudain l'envie de le revoir et, au même instant, il revécut leur dernière entrevue, son humiliation, ses efforts pour obtenir ce nom aussitôt oublié, son indécision... Pourquoi tant d'histoires ?... Et le Palais ?... Un jour s'était passé sans qu'il s'y présentât. Comment avait-on expliqué cette absence ? Bah ! un jour, ce n'était pas énorme, après tout ! On aurait sans doute certifié qu'il était malade... Mais aujourd'hui ?

Il voulut regarder l'heure, et chercha son bracelet-montre sur la table de nuit. Sa main était hésitante et étonnamment maladroite. [298] « Est-ce que j'ai vraiment eu quelque chose ? » Il se souvint de ses douleurs à l'estomac, mais c'était sûrement sans rapport. Puis il retrouva sa montre à son poignet. « Comment ai-je pu oublier de l'enlever ? » Il y avait à peine assez de clarté pour deviner l'emplacement des aiguilles elles marquaient deux heures. Sa montre était arrêtée. « Bien sûr se dit-il, puisque nous sommes samedi ! » Samedi... Mais alors, hier, ... c'était le 11 ! L'armistice ! ... Il n'y avait donc pas eu de service au Palais. Et aujourd'hui, avec le pont, c'était encore un jour de congé !... Ce congé le déçut. Il lui tardait de retrouver le Palais, les gens, de voir si vraiment il n'avait pas divagué ces derniers jours, si vraiment tout le monde était au courant, comme il se l'était imaginé...

... Et si Geneviève s'en allait ? Oui, Geneviève s'en irait... Et quand ils auraient divorcé, il en retrouverait une autre ! Il la faudrait grande et blonde, intelligente, sachant écrire sans faute, bien sûr, mais n'ayant

pas de problèmes, capable d'avoir des enfants et de les élever convenablement. Capable de lui préparer ses pantoufles le soir. C'était essentiel, sans en avoir l'air... Il avait trop négligé l'aspect « pantoufle » de la vie. Et pour le reste ? Pour le reste, il devait y avoir un tas de femmes très agréables au lit !... Paul Maury se sentait d'une tranquillité parfaite, maître de lui-même, comme il ne l'avait jamais été et certain de dominer sa destinée. C'était facile comme tout, il en avait, ce matin, la révélation : il suffisait de ne pas s'en faire, de se dire qu'on ne doit pas trop se soucier des autres, et que les marrons sont faits pour être tirés du feu. Il avait toujours pris les choses trop au sérieux. Les gens ne demandent pas ça. Ils demandent que la besogne soit bien faite. Geneviève eût été très heureuse avec un type débrouillard, marchant sur le ventre des autres avec le sourire, et capable de prouver qu'il avait raison de le faire.

Cela lui eût sans doute été difficile... Mais sans trop se forcer, il arriverait bien, sans doute, à se tirer d'affaires à la façon d'un Van Meyer ! Tiens ! et son exposition ? Au *Relais* ?...

Le Relais... Bon Dieu ! *Le Relais* !...

Il ne put s'empêcher de remuer, de s'asseoir sur son lit et de se frotter les yeux. Geneviève, à sa gauche, dormait toujours. [299] L'éclairage naissant dessinait sa chevelure, esquissait un profil, atteignait les paupières. Son épaule était découverte. Geneviève redevenait tout à coup présente, présente avec une intensité inouïe, comme sacrée.

Il lui sembla que, sous la paupière, l'œil avait remué. Dormait-elle vraiment ?

- Geneviève... dit-il.

Il reconnut sa propre voix, exactement celle qu'il avait eue à table, à ce repas de midi, lorsqu'il avait compris qu'elle était perdue pour lui, et qu'elle avait hésité si longtemps à répondre.

Geneviève ne dormait pas. Depuis une heure, immobile, anxieuse, elle attendait le réveil de son mari. Son angoisse, après avoir atteint un paroxysme, se calmait ; la réalité quotidienne retrouvait sa place ; on était deux... Elle aussi se sentait maintenant l'esprit très clair. Une simple idée l'occupait : sa faute était comme nulle. Il lui semblait qu'il n'en restait plus rien en elle, qu'elle pouvait facilement l'effacer ; que ce ne serait pas mentir que d'agir comme si ces derniers mois n'avaient eu pour elle aucune valeur, aucun sens.

Mais lui, mais les autres !... Nos actes, même quand ils ne nous intéressent plus, prolongent leurs conséquences. Rien ne pouvait faire que ces cinq mois n'eussent pas existé. Paul allait maintenant se souvenir, parce qu'il l'aimait toujours ; sa défection, sa défaillance les marquaient tous deux, avaient introduit entre eux d'inexorables questions, des sentiments qui se développeraient comme des fêlures jusqu'à la mort. Avec crainte, elle avait vu se dessiner l'aube ; minute par minute, une heure décisive approchait. Ce n'était plus l'heure de l'explication, l'heure du règlement de comptes qu'elle avait entrevu la veille, moment désagréable à passer, mais qui lui ouvrait la porte du bonheur. Du bonheur ?... Cette vie nouvelle, voici qu'elle ne pouvait même pas l'évoquer, même pas se souvenir de ce qu'elle en avait si ardemment attendu !

Au moment où Paul l'appela, elle sentait déjà son regard posé [300] sur elle. Allait-il vouloir la chasser ? Oserait-elle l'implorer de la conserver auprès de lui, lui dire qu'elle avait vécu ces quelques mois comme une somnambule ?... Sa faute ne lui apparaissait plus, à elle, que comme une minuscule trahison, une lointaine sottise... Être chassée pour cela, ce serait payer bien cher... Elle comprenait ce qui avait dû faire le tourment d'Ève, chassée du Paradis ; ce n'était peut-être pas sa condition nouvelle, ni le souvenir de ce qui était perdu, mais le fait d'avoir encouru ce châtement pour une chose qui n'en valait pas la peine, une chose à laquelle elle aurait pu si facilement renoncer !

Qu'allait-elle répondre ?... Elle remua, comme si elle s'éveillait. Il comprit qu'elle attendait, que, depuis des heures peut-être, elle guettait son réveil, qu'il leur restait une dernière chance. Elle se souvint du

baiser de la nuit, se souvint d'avoir été, alors, tellement elle-même, si profondément heureuse. Maintenant, elle était bien éveillée, et c'était le jour, la lucidité du plein jour, qui déciderait.

- Geneviève ! reprit-il, ne sachant que dire.

Elle se tourna légèrement vers lui, ne le regardant pas encore, et jouant une lente sortie de l'assoupissement. Elle se croyait autorisée à cette feinte, par crainte de sa propre maladresse. '

- Est-ce que tu crois, dit-il lentement, ... qu'il puisse être vraiment trop tard ?...

Instantanément redressée, voici qu'elle le prenait aux épaules, de ses mains nerveuses, passionnées, suppliantes.

- Oh ! non, mon Paul chéri, je te le jure, ce n'est pas trop tard ! ...

Il remarqua, dans le contrejour, l'ardeur et la loyauté de ses yeux, qui cherchaient les siens.

- N'est-ce pas ? répondit-il. ... C'est ce que j'ai toujours pensé moi aussi...

Il sentit que Geneviève hésitait à comprendre, et que c'était bien la réponse qu'elle avait espérée. Il l'attira contre son épaule et referma les bras sur elle. Jamais Paul Maury ne saurait dans quel abîme de reconnaissance et de bonheur sa femme s'était laissée glisser en accueillant ces mots.

[301]

Le juge Maury. roman.

Chapitre XVIII

[Retour à la table des matières](#)

Le lendemain matin, des neuf heures, le docteur Van Helmont se présenta aux *Érables*. Le malade allait bien. Le médecin s'efforça de donner à sa visite l'allure la plus brève et la plus naturelle. Il était censé ne rien savoir du drame réel. Il expliqua au magistrat comment un poison redoutable lui avait été servi, par qui et comment, et lui demanda ce qu'il devait faire.

Paul Maury demanda à réfléchir. Ces révélations avaient beau être graves, le magistrat n'arrivait pas à en frémir. La période dont il s'agissait ne lui semblait plus le concerner vraiment. Au reste, puisque la coupable était en lieu sur, et lui-même hors de danger, rien ne pressait. Il est toujours désagréable que du bruit soit fait autour de vous, disait-il. Bien entendu, il faudrait aussi se préoccuper des véritables exigences de la Justice. Le docteur Van Helmont fit une moue laissant comprendre ce qu'il pensait de l'idée de mêler la justice à cette affaire ; il savait maintenant que le magistrat ne se souvenait pas de ses tout derniers instants de conscience, ni de la lettre ni de son message. Il vivrait sans connaître le moment où il avait atteint le sommet de sa

vie... Mais qu'importait ? Sa grandeur était en lui et peut-être valait-il mieux qu'il ne la connaisse pas... Un instant le médecin s'arrêta à ce mystère de l'homme... Non, ce serait pour ce soir... Pour le [302] moment il fallait ramener les choses à leur échelle de tous les jours. Il expliqua qu'on avait désormais le temps de voir évoluer les événements et précisa d'ailleurs que son diagnostic n'avait pas été immédiat et qu'à la clinique il avait parlé de poliomyélite ou de botulisme. De toute manière, le terme « empoisonnement du sang » pouvait convenir.

Le magistrat, peu à peu, finissait par comprendre à quel point il devait la vie au médecin. Il ne savait comment exprimer sa reconnaissance, mais croyait bien être seul à pouvoir mesurer l'étendue de sa dette envers lui.

- La reconnaissance du malade est de courte durée ! dit plaisamment le docteur Van Belmont. Je vais donc exprimer sans tarder mon unique désir : je serais heureux que vous m'offriez ce fameux tableau de Navez !

Paul Maury se rappela leur entretien, et en fut gêné.

- Pourrez-vous dissiper ce fâcheux souvenir ?... En tout cas, vous pensez bien que si ma femme est d'accord, je serai plutôt content de le voir disparaître ! ... Il a failli nous brouiller, et je sais maintenant quel ami j'aurais perdu...

En repartant, le docteur Van Belmont demanda à madame Maury ce qu'était devenue l'infirmière et apprit qu'elle dormait profondément dans la chambre d'ami. Il proposa qu'elle restât encore vingt-quatre heures, recommanda de ne pas laisser le malade se lever avant le lendemain et traita toutes ces choses comme s'il s'était agi d'une banale pneumonie. Il estimait que son rôle de confident était terminé. Par la suite, on verrait... Il lui semblait d'ailleurs que tout était en bonne voie. Mais madame Maury ne put s'empêcher d'ajouter un mot :

- Je pense que Paul et moi, nous nous retrouverons, dit-elle à voix basse quand ils eurent quitté la chambre. Le médecin tint bon, et fit comme s'il n'avait pas bien compris.

En passant par Varanges, le docteur Van Helmont fit une courte apparition à la clinique. Il tenait à annoncer que le malade allait bien, que ce devait avoir été un accès de botulisme. L'interne [303] n'était d'ailleurs pas encore rentré. L'expert profita des facilités que lui offrait le central de l'établissement pour avertir la Supérieure de Béthanie que, contrairement aux prévisions, le malade était sauvé. Les nouvelles qu'il reçut au sujet de la coupable étaient moins réconfortantes. Son repentir était exemplaire, trop exemplaire : spectaculaire... La Supérieure s'en inquiétait, et son optimisme des premiers moments avait fait place à une prudente réserve. Elle avait soigneusement inspecté la chambre de mademoiselle Deleuze, pendant que celle-ci était à la chapelle, où elle passait des heures, les bras en croix. Et elle avait déniché, enfoui dans son linge, un gros flacon plein de poudre. Pourtant la repentie affirmait avoir remis, au moment de son entrée, tout ce qu'elle possédait encore...

- Je crois préférable, ajouta la Supérieure, de ne pas lui annoncer maintenant que le Juge n'est plus en danger. Car je ne puis vraiment pas prévoir comment elle réagirait. Je ne vous cache pas que j'ai peur... J'imagine que ce flacon contenait assez de toxique pour nous tuer toutes...

Le médecin devina ce qu'il devait répondre :

- Prenons quelques jours de patience. Quand tout sera calmé, j'irai lui annoncer moi-même la bonne nouvelle. Et je tâcherai d'y voir clair. Je m'aperçois que je ne dois plus vous inviter à vous tenir sur vos gardes... Si je vous disais, conclut-il, que c'est une paranoïaque, ça ne vous expliquerait pas grand'chose. Et d'ailleurs, je ne serais pas satisfait non plus... C'est moins simple, et c'est plus grave...

À la fin de la matinée, en même temps qu'un pâle rayon de soleil, le Procureur du Roi s'annonça aux *Érables*. Il avait appris l'indisposition de son collègue et venait lui rendre visite. Tout en le priant d'entrer, Geneviève Maury se demandait si elle devait tout lui raconter ; il lui sembla finalement qu'il valait mieux attendre : Paul saurait ce qu'il y avait lieu de faire. Elle expliqua que son mari était encore très faible, et qu'il gardait le lit. C'était le docteur Van Helmont qui s'était occupé de lui, [304] admirablement. Le Procureur demanda s'il pouvait voir le malade : elle le conduisit dans la chambre et les laissa seuls.

Le Procureur s'extasia d'abord sur la décoration de la pièce, puis il félicita le malade.

- Il me semblait bien, ajouta-t-il en l'observant, que ce ne pouvait pas être tellement grave ! Quand même, je me réjouis de vous voir si bien... On aura exagéré, comme toujours !

Le Juge Maury trouvait le Procureur vieilli et préoccupé : la fatigue du déplacement, peut-être.

- Vous n'êtes pas bien ?... lui demanda-t-il.

- J'aurais tellement voulu vous voir, hier ! Je ne me suis jamais senti aussi seul, aussi découragé... Et, je vous le confesse, c'est à vous que j'ai songé .. Sans doute n'avez-vous pas lu les journaux ?

Il lui raconta l'affaire de l'édition spéciale du *Courrier de Varanges*, les regards ironiques qui l'avaient guetté à son arrivée à la Collégiale, son retour mélancolique dans sa maison solitaire, meublée de neuf après la destruction par les bombardements, et presque sans souvenirs...

- Pour tous ces gens, aussi bien mes collègues que les autres, c'est comme si j'avais été victime d'une idée fixe. Vous qui êtes croyant, vous vous demandez peut-être quel sens ça peut avoir, de lutter comme je l'ai fait et de renoncer, comme je l'ai fait, à tant d'avantages tangibles... Mon cher ami, je me dis que cela n'a pas de sens... Toute ma vie, au fond, je me suis demandé si je ne me trompais pas ; j'ai tou-

jours espéré que non... Eh bien ! Je me trompais... Il eût été si simple d'être juriste, comme un autre, ou comptable ! ...

Il parla longtemps. Paul Maury le suivait avec fatigue, mais ce vieil homme douloureux lui paraissait grand, beau, enviable.

- Je ne sais pas si je suis encore croyant !... répondit-il enfin.

- Quand on l'a été, on le reste, reprit le Procureur. ... C'est tellement horrible de vivre une vie qui n'a pas de sens, de se comporter selon un certain idéal et de se dire que le comportement inverse ne serait pas plus absurde ! ...

Ainsi parlait le chef du Parquet de Varanges, le magistrat [305] intègre de qui la vie pouvait être un exemple pour tous... Lui aussi avait vécu tiraille par le doute ! Il fallait peut-être accepter cette condition d'homme.

Le Procureur en vint alors au véritable but de sa visite. Depuis que le Juge Maury avait été déplacé à Varanges, l'opinion publique s'était modifiée, exagérément même, et on en était revenu à plus d'équité. Ils semblaient regretter, à Bruxelles, ce déplacement hâtif, et vouloir donner au jeune magistrat, qui n'avait pas démérité, l'occasion de reprendre sa place dans la capitale, comme Juge d'Instruction. On avait demandé l'avis du Procureur depuis plus de quinze jours déjà, et non seulement il n'avait pas encore répondu, mais ne voulant pas le perdre, il avait hésité à lui faire part de cette possibilité... Mais depuis vingt-quatre heures, il se rendait compte qu'il n'avait plus le droit d'attendre ni d'essayer de conserver auprès de lui un homme à qui un avenir plus brillant s'annonçait de la sorte... Lui, il achèverait sa vie à Varanges, mais il ne voulait pas condamner quelqu'un à lui tenir compagnie...

Paul Maury croyait rêver ; il oubliait la désillusion du Procureur et ne retenait qu'une chose : cette possibilité de revenir à Bruxelles, de quitter Varanges où Geneviève n'avait pas pu se plaire, Varanges qui avait été là cause de tout le mal... Mais tout de suite aussi, il songea : « Varanges, oui... parce que j'avais agi selon ma conscience ! »

- Je suis vraiment trop fatigué, aujourd'hui, pour choisir, dit-il. C'est tellement bon d'être convalescent, et d'avoir votre visite... Je me sens tellement honore de votre confiance !

- Oh ! nous avons le temps, mon cher collègue !... reprit le Procureur. Et je vous assure que je ne suis vraiment pas presse !...

Il s'était levé, et se promenait dans la chambre, faisant le tour des fresques, s'efforçant de découvrir le sens de ces étranges peintures...

- Cela s'appelle, dit Paul Maury, la chimère incandescente !

- C'est presque religieux...

Il découvrit la signature. « Ah ! Elisabeth ?... Pauvre Ronquières... acheva-t-il. C'était une artiste, une femme extraordinaire... [306] Elle se meurt doucement, consumée avant l'âge... Je vous raconterai cela un jour !

S'annonçant timidement, madame Maury entra, portant maladroitement un plateau. Elle venait d'ajouter à la lettre qu'elle adressait à Hélène, un court post-scriptum : « J'oubliais. Tu me dis dans ta lettre, reçue ce matin, que Jean Fontenelle n'est pas son vrai nom. Je le sais, mais je crois que c'est désormais sans importance. »

- Je me suis permis de vous apporter deux jus d'oranges ! fit-elle en souriant. Monsieur le Procureur, il faudra bien que vous accompagniez votre malade...

- Eh bien ! chère Madame, j'ai trouvé votre mari en bonne forme et je m'en réjouis avec vous ... Je vous félicite aussi pour cette chambre ; elle est magnifique ... Et cette vue sur le parc... Ah ! à propos, j'ai appris que vous alliez faire le discours pour l'inauguration de la statue...

- Cela se sait déjà ?

Comme cette soirée de jeudi lui semblait lointaine !

- Dans une ville comme Varanges, reprit le Procureur, tout se sait... Tout se sait le jour même ! ...

- Je m'en aperçois ! dit-elle gentiment.

Mais à l'instant même elle songea qu'elle avait oublié ses gants quelque part, jeudi ou vendredi, et frémit à la pensée qu'il suffirait de cela, maintenant... Son bonheur lui parut soudain fragile, affreusement fragile. « Plaise à Dieu, se dit-elle, que je ne les aie pas oubliés dans l'entrée du building, et que le concierge ne se mette pas en tête de me les renvoyer ! »

- Ce jus d'oranges est exquis ! dit Paul Maury, que la boutade du Procureur n'avait nullement intrigué. Il lui semblait retrouver le goût premier des choses.

- Ah ! dit le Procureur, cela m'a fait du bien de parler un peu... Votre maison est bien agréable, Madame !...

- J'espère que vous ne me flattez pas trop... Nous serions heureux si vous pouviez de temps à autre venir passer un moment chez nous...

- Ne me tentez pas ! La solitude, c'est parfois très lourd... [307] Heureusement qu'on a ses ennuis ! Et je vais encore perdre une excellente collaboratrice. Je ne sais si vous la connaissez : mademoiselle Van Meenen, notre assistante sociale, la sœur de celle qui a peint votre chimère... Elle se marie, un peu tard sans doute, mais il y avait l'enfant, dont elle s'est pratiquement chargée ... Elle épouse le frère du docteur Ronquières, médecin lui aussi ... Je ne sais si c'est un mariage d'amour, mais elle m'a dit qu'il n'est pas de vie plus belle que celle de médecin... Elle adorait son père... Ce sera une grande perte, surtout pour les enfants qui dépendent de nos œuvres. Enfin, nous trouverons peut-être une âme de bonne volonté !

La tête de Paul Maury venait de retomber sur l'oreiller.

- Je l'ai fatigué... s'excusa le Procureur à voix basse.

Dans l'après-midi, madame Maury ajouta un second postscriptum à la lettre pour Hélène : « *Nous avons eu la visite du Procureur du Roi à la fin de la matinée. Il a confié à Paul qu'on lui donnerait l'occasion de rentrer à Bruxelles. Cette perspective ne m'a pas tellement boule-*

versée. Paul m'a dit qu'il n'avait pas répondu d'emblée et que nous devions en parler. Je crois qu'il aimerait rester à Varanges ; et moi, figure-toi que je me mets à prendre la maison en amitié... Je ne sais pas ce que nous ferons, ni ce que je veux. Paul, cet après-midi, s'est remis à lire les notes prises sur Dostoïevski, mais il est très faible et doit constamment interrompre sa lecture. Je crois que ce sont surtout des notes de Juge d'instruction, notamment à propos de Crime et Châtiment. Il m'a dit que cela ne lui semblait pas très fameux et que ça avait l'air d'avoir été écrit par un étudiant... Il m'a parlé aussi de Louise. Il m'a dit : « Je ne parviens pas à lui en vouloir. J'ai été heureux d'avoir une explication. Je me demande, puisque c'est à moi qu'elle en voulait, s'il ne vaut pas mieux la laisser en paix. Au dernier moment, en somme, elle a hésité. Et, pour nous, à mon sens, nous lui devons toujours de la reconnaissance pour cette hésitation : C'est elle qui m'a sauvé ! » Puis, me prenant la main, il a ajouté : « ... Qui nous a sauvés ! »

[308]

« Pour le reste, rien. Je ne crois pas qu'il me fera d'autres reproches et même, je puis espérer qu'il ne lui arrivera plus de douter. Peut-être m'a-t-il retrouvée... Mais ce n'est pas comme avant : c'est comme si notre amour était devenu une foi. J'ai du courage, et j'ai aussi un peu peur. »

[309]

Le juge Maury. roman.

Chapitre XIX

[Retour à la table des matières](#)

Le long week-end avait fini par s'achever, et le lundi vers neuf heures et demie, l'Armistice depuis longtemps oublié, l'activité reprit au Palais. Le hall était, comme à l'accoutumée, traversé par un tas de gens qui avaient l'air d'être en vacances. Le Juge Maury pensa que c'était sans doute l'attente de la Justice qui leur donnait cette sorte de quiétude silencieuse. Le portier le salua au passage et lui-même fit un signe amical aux gendarmes. Ces promeneurs du Palais ne s'intéressaient pas à lui ; aussi longtemps qu'il n'était pas dans son bureau, rien ne le distinguait des autres, rien ne lui conférait de l'importance. Il passait inaperçu et se sentait libre.

Son bureau était désert. Il oublia de regarder le portrait et, à travers la mince buée qui recouvrait les vitres, contempla les vieux toits de Varanges et le béton de quelques bâtisses nouvelles. Le ciel était toujours gris, mais plus lumineux qu'il ne l'avait été depuis des jours, comme si, d'un moment à l'autre, le soleil allait percer la brume.

Ce paysage monotone était déjà une vieille habitude ; il le trouva agréable, parce qu'il était heureux de le revoir. En somme, se dit-il, il n'avait pas été absent plus longtemps que ses collègues.

Bientôt, précédé d'un vacarme joyeux, Van Meyer s'engouffra [310] dans la pièce avec ses compagnons habituels. Dès qu'il vit son patron, il s'écria, tandis que les autres se calmaient instinctivement :

- Nous le tenons !... Ah ! monsieur le Juge, je vous l'avais bien dit, que cette histoire de faux billets serait l'affaire que j'attends depuis toujours...

Paul Maury, traversé d'appréhensions, s'assit tout en disant :

- Ah ! on le tient ?...

L'homme à la Buick bleue allait donc s'asseoir devant lui... Mais tout le relief qui en avait fait, dans son esprit, un personnage obsédant, un prévenu hors série, avait disparu. Lui-même n'était venu au Palais que pour faire acte de présence, retrouver une atmosphère, et n'avait pas envisagé d'y reprendre déjà son travail. Devant cet enthousiasme de Van Meyer, il allait falloir s'y mettre...

- Il est là ?... demanda-t-il.

- Non, non ! Ce n'est pas du tout celui que M. Lefranc imaginait. Celui-ci a l'air d'un employé. Il a été arrêté hier soir en ville. C'est un beau garçon, d'âge moyen, grand et sans trop d'assurance. Le type du serviteur fidèle !... Je viens de le voir entre les gendarmes et j'ai lu le rapport de la police. Il s'est fait prendre bêtement : il était en compagnie d'une aimable personne et il a voulu échanger un billet de mille francs dans un café de la rue de l'Abbaye. La patronne, manquant de monnaie, s'adressa à l'établissement voisin, au Calvados, où comme chaque dimanche nous faisons notre partie de billard... Le garçon s'étonna : c'était un billet tout neuf, tout pareil à celui qu'on venait de lui offrir en paiement... Il se fit décrire les consommateurs, reconnut les deux amoureux qui venaient de prendre chez lui un porto qu'ils n'avaient pas vidé, et vint l'en informer, lui, Van Meyer.

- Alors, monsieur le Juge, vous pensez bien, ce fut le moment décisif !... Je me suis dit : « C'est lui ! Arrêtons-le et vérifions ! » Quelques minutes plus tard, devant deux autres portos, le couple était arrêté ; la serviette du bandit contenait encore cent soixante billets neufs !...

[311]

Le Juge Maury ne voulut pas faire observer que cet homme devait être un fameux imbécile. Il fallait laisser à Van Meyer le bénéfice de ce trait de génie dont il allait vivre pendant des années...

- Et alors ? demanda-t-il, il avoue ?

- Oh ! non, il n'avoue pas !... Il prétend qu'il a vendu une terre, que le notaire l'a payé en billets neufs et qu'il échangeait ainsi des billets de mille francs pour épater sa compagne !

- Alors, c'est simple ! Je suppose qu'il connaît au moins le nom du notaire et que celui-ci pourra donner des renseignements...

- C'est ce qu'on est en train de vérifier. Dans une heure nous serons fixés !

- Mais le plus extraordinaire de tout ça, monsieur le Juge, intervint Lefébure, ... c'est que, pour la Banque Nationale, après contrôle, les billets échangés à la banque n'étaient pas faux !

- Comment, pas faux ?...

- Justement ! triomphait Van Meyer. Je vais vous montrer tout de suite la note de la Banque. Si on prend chaque billet séparément, on ne leur trouve rien d'anormal. Ils sont si parfaitement imités qu'on ne trouve pas la moindre raison de discuter leur authenticité. Mais tous ensemble ils sont faux, puisqu'ils portent tous le même numéro...

- Et vous voyez le problème juridique ! coupa le Secrétaire du Parquet. Si les billets, pris individuellement, ne peuvent être déclarés faux, quelqu'un qui n'en échange qu'un à la fois ne saurait être poursuivi... Il peut toujours dire que c'est le vrai, le seul vrai, c'est le numéro 457239.

- Vous vous rendez compte ! reprit Van Meyer. L'histoire a dû se passer dans les ateliers mêmes, en cours de fabrication... Je vous assure que c'est une histoire fabuleuse... La Justice est paralysée ! Je suppose quand même qu'elle se tirera d'affaire... Mais ce sont des faussaires exceptionnels !

- Mais, monsieur le Juge, je m'excuse, voici que nous oublions de nous informer de votre santé. On nous a dit que vous aviez été malade...

[312]

- Ah ! oui, c'est vrai !... Moi aussi, je l'oubliais... Vous savez, ce n'était rien !... Les médecins vous font tout de suite peur ! On connaît le nom du gaillard ?... enchaîna-t-il.

- Naturellement !... L'identité a été dûment vérifiée par la P.J. C'est un certain Louis Lemaire, de...

Un immense apaisement se fit en lui :

- Eh bien ! mon cher Van Meyer, je crois que nous avons là une histoire passionnante !

Et, se tournant vers les autres, il ajouta :

- Je sais que je puis compter sur la discrétion de mon collaborateur, mais sur la vôtre aussi, je l'espère... L'Institut d'Émission ne doit pas être mis en question dans cette affaire... Vous savez, Van Meyer, je me sens encore bien fatigué ! Pour aujourd'hui, tachez donc de remettre tout ce qui ne sera pas vraiment urgent...

- On avait même dit, insista Lefébure en se retirant, que vous aviez une atteinte de poliomyélite... Mais je n'avais pas pu le croire... Ça ne s'attrape tout de même pas comme ça ! C'est ce qu'on disait hier au Président : toute la semaine, vous aviez été si plein d'allant, dans la meilleure forme qu'on vous ait connue...

Vers onze heures, le Procureur Delille demanda à voir Paul Maury. Le juge, en parcourant le long couloir, s'efforçait de ne pas laisser voir sa fatigue. L'huissier s'informa de sa santé ; les gendarmes paraissaient plus déférents que d'habitude. Le Procureur expliqua qu'il venait de recevoir la visite de madame Maury : elle voulait qu'il sût que, dans le cas où son mari hésiterait à rester à Varanges, ce pouvait être à cause d'elle. Et qu'il ne fallait pas...

- Je me doute qu'elle a eu de la peine à s'adapter ici... Enfin, c'est bien, toutes les femmes n'ont pas ce courage ! Je m'excuse aussi pour samedi, ajouta-t-il. J'avais douté un moment de ma route, du sens de ma vie. Mais j'ai su, en vous parlant, que je ne serais pas le dernier magistrat de Varanges. Les hommes, je le [313] sais bien, s'accommodent de la lettre, de la médiocrité, de l'opportunisme, bref du fonctionnarisme de la Justice. Mais ils ont tout de même besoin de croire à son existence, à sa possibilité, comme vous autres vous croyez en Dieu... Notre fonction est peut-être moins de juger que de donner la certitude que, si on jugeait bien, on pourrait être juste ! ...

Paul Maury, en entendant ces mots, évoquait la semaine qu'il venait de vivre. Déjà, il la voyait avec un certain recul, et s'étonnait. Il lui semblait que le Procureur n'exagérait pas tellement et qu'à travers ces longues heures de souffrances, d'hésitations, de doutes et de fureurs, il ne s'était pas trop mal comporté. Peut-être, un jour, dans bien des années, il serait de ceux par qui l'on accepterait d'être jugé... Peut-être aussi avait-il sauvé Geneviève. A travers ces pensées diffuses, il commençait à comprendre le Procureur Delille. Un homme, c'était cette force-là, cette force qui pouvait douter, mais qui pouvait tenir, aussi, à travers les pires défaites et au milieu des ténèbres.

La justice dont il avait vécu jusque-là, c'était une divinité maternelle, au service de laquelle il s'était placé pour en recevoir en échange la satisfaction morale, une approbation et une bénédiction continues. C'est ainsi qu'il avait compris Dostoïevski, et c'était une erreur. Il fallait qu'il y eût des hommes aux dépens de qui puissent vivre les autres. Le juge par lequel on accepterait d'être jugé était de ceux-là...

On eût dit que le Procureur avait suivi ces rapides pensées.

- Alors, vous restez ? demanda-t-il.

Et, sans attendre la réponse, il continua :

- Magistrat... on ne sait ce que c'est qu'à mesure qu'on le devient. Le Procureur que vous serez peut-être un jour, moi je le vois déjà ! Ah ! Je suis heureux de vous garder ! ...

Tandis qu'il s'en retournait vers son bureau, Paul Maury se disait que le Procureur mourrait bientôt, mourrait sans que la Justice eût été réalisée sur terre. Et lui aussi... Mais s'il arrivait encore qu'on le dési-gnât comme catholique, il faudrait laisser faire ; jamais il ne se délivrerait de sa foi, jamais plus, peut-être, il ne désirerait s'en délivrer.

[314]

Il croisa le Président du Tribunal, qui s'étonna de le rencontrer.

- On vous disait mourant ! Une fois de plus, nous voyons ce que c'est que le témoignage... Enfin, vous êtes là : c'est le principal... D'après ce que j'apprends, vous avez à instruire une étonnante affaire, l'affaire de votre vie, vous verrez ! Le Procureur ne vous en a pas parlé ? Il est vrai que... à son âge, un camouflet pareil... Vous voyez, mon jeune collègue, dans la magistrature, c'est comme dans n'importe quelle administration : rien ne vaut les solutions classiques ; il aurait pu finir à la Cour de Cassation... Ah ! je dois vous féliciter pour la semaine dernière : tout le monde convient que vous avez réussi deux histoires extraordinaires. Et celle-ci...

Paul Maury retrouva Van Meyer en pleine jubilation. Le notaire avait réellement remis deux cents billets au bonhomme. Et ces billets, il les avait lui-même reçus à la banque. L'enquête continuait. Ce serait une histoire formidable.

- On recherche maintenant si les deux cents billets remis à Lemaire sont bien ceux qu'on a trouvés sur lui. Ça a l'air d'être une bande sérieusement organisée !...

- En effet, ça promet ! dit Paul Maury.

Il regarda de nouveau autour de lui. Il se réinstallait dans ce bureau pour un temps indéterminé.

- Tenez-vous bien au courant de tous les détails, conseilla-t-il. ... Tiens, mon tableau est parti !

- Ah ! oui... Le docteur Van Helmont vient de passer. Il a dit que c'était d'accord avec vous...

- Bon débarras !

- Sans vous offenser, monsieur le Juge, c'était une vieillerie !

- À propos... Et votre exposition ?

Le Juge Maury s'étonnait d'en parler presque sans émotion.

- Ah ! oui... Avec toute cette histoire, je ne m'en suis pas encore informé depuis hier... Vous savez, monsieur le Juge, quand vous avez lu dix fois que vous êtes le nouveau mystique [315] de la peinture, ça ne vous fait plus aucun effet... Vous commencez à essayer de comprendre ce que ça veut dire... Voyez ces coupures de journaux : c'est étonnant comme ça vous démoralise ! Ça me rend malade ... Le docteur Van Helmont me dit que je ne dois pas les lire ... « Le véritable artiste, m'a-t-il dit, est un être trop sensible ! »

- Et la Province ?... Elle achète, finalement ?

- Non, pas encore. Ils veulent plutôt me passer une commande. Il y a un dernier coin de Genck... On ne peut le sauver...

- Je comprends. Ils voudraient un souvenir immortel...

- C'est ce qu'ils disent !

Et, d'un air ennuyé, il ajouta :

- Il faudra bien que je finisse par y aller... Mais je me suis bien juré que ce ne serait pas avant que nos faux monnayeurs soient sous les verrous...

Au bout d'un moment, il reprit :

- Et j'ai malgré tout l'envie d'en finir avec la Campine. Je ne risque pas grand'chose à essayer de revenir à mes premiers projets. Notre région est tellement plus belle !

- C'est vrai, ils n'ont rien de pareil, là-bas... N'oubliez pas, cependant, que vous m'avez promis une toile pour ce bureau... Et pourquoi pas un coin de par ici ?

- Vous croyez, monsieur le Juge ?

- Allons, essayez... Vous avez désormais, comment est-ce qu'ils disent ? La patte ! C'est ça ? Seulement, ne me faites pas trop attendre... Pour l'instant, je vais repartir. Je me sens las. Demain je serai déjà beaucoup mieux...

- Pourtant, monsieur le Juge, avant que vous ne partiez, il faudrait tout de même décider : que faisons-nous du dernier rapport du docteur Van Helmont ? Vous savez, l'histoire avec le Russe ?...

- Ah ! oui...

Les paroles de Van Helmont lui revinrent en écho. « Le fond du désespoir humain, non ce n'est pas une maladie... Ces régions où nous nous ressemblons tous, où nous ne nous connaissons [316] pas... » Ces régions, il les avait atteintes, et il savait comment il avait agi, mais aussi comment il avait été près de réagir...

- Eh bien, conclut-il, j'y ai beaucoup réfléchi. Je crois, tout compte fait, que Van Helmont a eu raison.

Devant le Palais, vers onze heures et demie, comme ils en avaient convenu, madame Maury attendait son mari dans la Fiat. En passant au *Varanges-Office*, elle y avait retrouvés ses revues et ses gants qui

l'attendaient paisiblement. La menace de l'avenue des Vikings s'estompa davantage ; la ville lui parut plus sereine. Et maintenant elle guettait le retour de Paul, préoccupée de savoir comment il avait répondu au Procureur. Le matin, elle avait conduit elle-même, par prudence ; mais en le voyant arriver, ferme et décidé, elle lui céda machinalement sa place au volant.

Quand il fut auprès d'elle :

- Alors, nous restons à Varanges ?... interrogea-t-il pour la forme. Geneviève, continua-t-il aussitôt, je te remercie d'accepter cela. Il me semble que ce jour est celui où mes idées d'enfant se sont mûries en un métier d'homme. Je ne comprends pas comment j'ose exprimer une pensée aussi présomptueuse, et pourtant, c'est bon de pouvoir te le dire...

- C'est vrai, Paul ?... Sa voix tremblait. Elle ne put rien ajouter. Sans la regarder, pour que les passants ne puissent remarquer son élan de tendresse, il lui prit les mains :

- Ma petite fille !... dit-il simplement, la gorge serrée par l'émotion ; et il se mit à manœuvrer pour partir.

Fin du texte